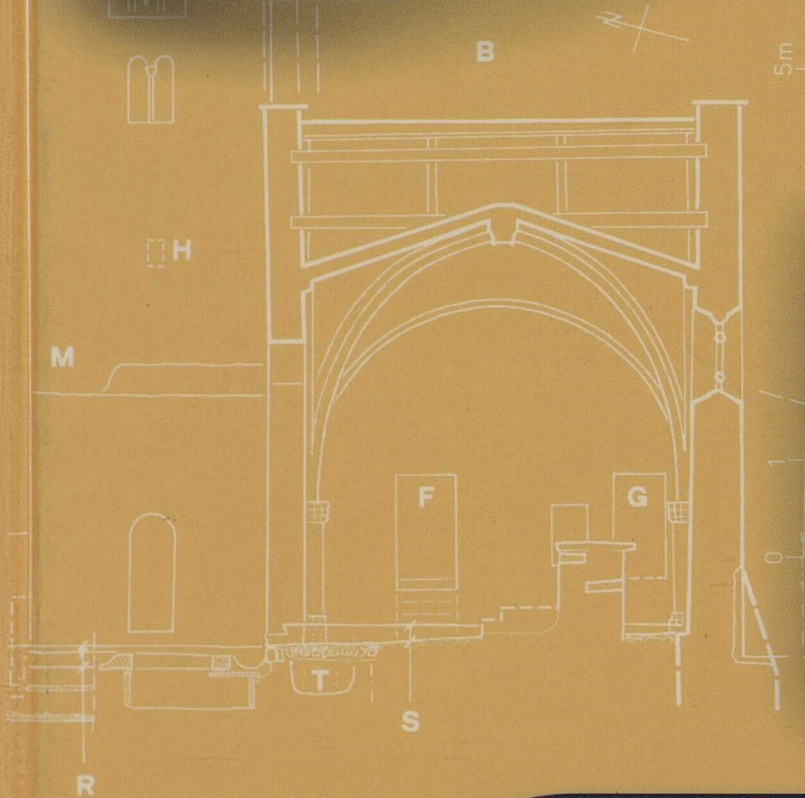


ART ET HISTOIRE

De l'encorin



LA MÉMOIRE DES ÂGES

Médiathèque VS Mediathek



1010449265

ART ET HISTOIRE

Vercorin

LA MÉMOIRE DES ÂGES

LA MÉMOIRE DES ÂGES

3301235

Page de couverture:

Huile de Marguerite Vallet-Gilliard (1889-1918)

d'après une reproduction in *Page d'art*, Sonor Genève, 1919

Dos de la couverture:

Parchemin de l'acte de consécration

du 23 novembre 1508

(AES, photo Bernard Dubuis)

La rédaction de cet ouvrage coédité par Henri Marin et
les Archives cantonales du Valais a été assurée par
Françoise Vannotti, à Sion

© 2002 - Henri Marin, CH-1950 Sion

Diffusion: Monographic SA

CH-3960 Sierre - route de Sion 55

ISBN 2-88341-117-4

Réalisation: Imprimerie Valprint SA, Sion

Reliure: Mayer & Soutter SA, Renens

LES AUTEURS

ART ET HISTOIRE

Derconin

LA MÉMOIRE DES ÂGES

N° 2201/8



03/19

LES AUTEURS

Vercorin

Antoine LUGON

La paroisse et la «commune» de Vercorin, des origines à la fin de l'Ancien Régime

Alessandra ANTONINI

L'ancienne église paroissiale de Vercorin à la lumière des investigations archéologiques

avec des contributions de Philippe CURDY et Patrick ELSIG

Alain BESSE, Gaëtan CASSINA

L'ancienne église: constructions, décors et mobilier à travers les âges
avec une contribution d'Eric FAVRE-BULLE

Alain BESSE, Gaëtan CASSINA

Rinischer et Vercorin

Gaëtan CASSINA

Le chœur gothique

Daniel THURRE

La nouvelle église

† **Walter STRAUB**

Le Chemin de Vie

Henri MARIN

Une paroisse dans la montagne



Un après-midi d'été au Château, vers 1850.

Vercorin

Offert aujourd'hui au public, «Vercorin, la Mémoire des Ages» livre le fruit d'une décennie de recherches menées par des équipes pluridisciplinaires sur les origines et le passé du village montagnard.

Il couronne l'aboutissement de deux projets mis en chantier: tout d'abord, une étude entreprise sur le site par l'Institut universitaire Kurt Bösch concernant la question rarement étudiée de l'occupation du sol ou de l'apparition des premiers habitants; ensuite, le dépouillement des nombreuses informations recueillies durant l'importante restauration du chœur de l'église Saint-Boniface.

Epuisant les sources possibles de données, fouilles des terrains accessibles et pressentis significatifs, vestiges et objets des sanctuaires successifs, archives écrites conservées, cet ouvrage constitue à n'en pas douter un document de référence pour les scientifiques, mais aussi pour le grand public qui y trouvera de quoi satisfaire son intérêt et sa curiosité historique.

«Vercorin, la Mémoire des Ages» doit la richesse de son contenu à la qualité et à l'engagement de ses auteurs, tous spécialistes reconnus dans leur domaine respectif. Son insertion dans la collection «Cahiers de Vallesia» inaugure la collaboration souhaitée entre privé et Etat du Valais par le Service cantonal des Archives. Enfin, sa présentation soignée, abondamment illustrée, a été possible grâce au mécénat passionné de feu le Dr Walter Straub qui en a assuré la base financière éditoriale. Son geste généreux prolongeait l'effort de tous ceux qui ont soutenu la longue réhabilitation du haut lieu ancestral de la paroisse. C'est donc à eux que sont dédiés ces chapitres où transparaît la mémoire des âges d'une communauté alpine dont les origines remontent à près de quatre mille ans, et qui, à travers l'entité paroissiale, s'est battue avec constance et foi pour le maintien de son identité.

Par ce témoignage attendu, Vercorin enrichit d'un nouveau fleuron l'excellence de son patrimoine culturel.

*Henri Marin,
Décembre 2002*

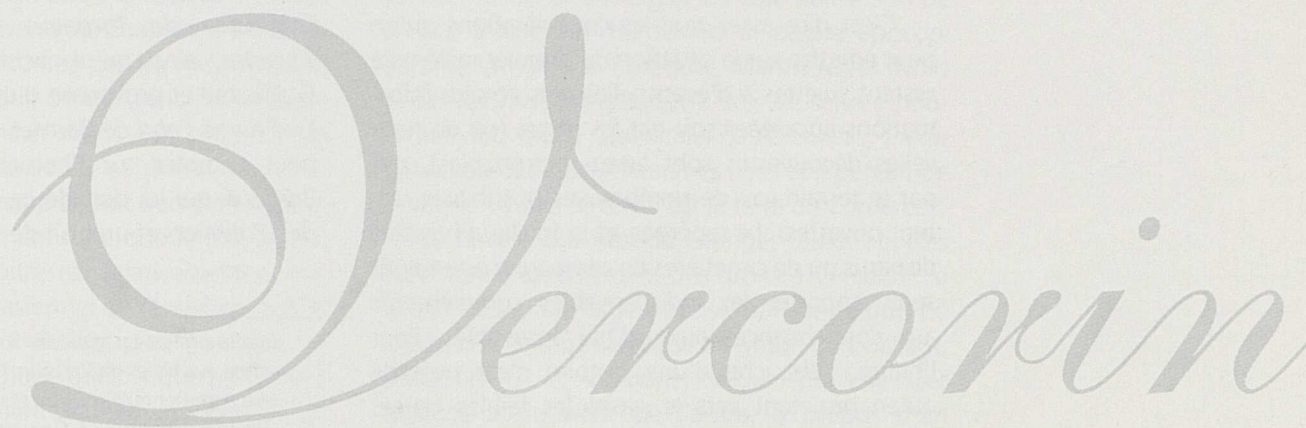


La plus ancienne vue de l'église de Vercorin (carte postale vers 1906).

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Ac	Archives communales
AES	Archives de l'Evêché de Sion
AEV	Archives de l'Etat du Valais, Sion
AMH	Archives des Monuments historiques, Etat du Valais
AP	Archives Paroissiales
ASD	Atelier Saint-Dismas, conservation-restauration d'œuvres d'art, Martigny-Croix et Lausanne.
MH	Monuments historiques du Valais

LA PAROISSE ET LA «COMMUNE» DE VERCORIN, DES ORIGINES À LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME



Antoine LUGON

Vercorin¹ n'échappe pas à ce qui est presque une règle de l'histoire valaisanne, le mutisme complet des sources écrites jusque dans le cours du XI^e siècle, où n'apparaissent d'abord que de rares mentions du nom du lieu. Un rôle des possessions et revenus du Chapitre de Sion, dans la deuxième moitié du XI^e siècle, est le premier document à nommer, entre autres nombreux endroits du Valais, le «mont de Vercorin», où le Chapitre possède une terre et un alpage, et Chalais, où il possède un champ². Maigre renseignement, qui laisse des lacunes bien trop profondes pour être comblées par la seule imagination de l'historien.

L'archéologie³ quant à elle maîtrise encore très mal la préhistoire de ce territoire, pourtant favorable a priori à l'établissement des communautés agro-pastorales d'alors. Ces lacunes ne sont d'ailleurs pas propres à Vercorin, mais caractérisent l'ensemble des zones de moyenne altitude en Valais (étage montagnard où sont établis la plupart des villages «permanents» sub-actuels). Une approche interdisciplinaire récente du terroir⁴ apporte quelques éclaircissements et situe dès la fin de l'âge du Bronze ancien (XVIII^e siècle avant J.-C.) une première colonisation du sol à Vercorin: des traces de défrichement par le feu sont observées sur le *Mont*, puis aux *Liches*, associées ici à une mise en culture du sol. Dans le même millénaire, le territoire a pu être étendu jusqu'à *La Mey* (brûlis). Cette installation dans l'étage montagnard, entre 1000 et 1400 m environ, de pasteurs et agriculteurs qui jusqu'alors n'occupaient en Valais que les zones basses en bordure de la plaine du Rhône, pourrait coïncider d'une part avec l'attrait des gisements de cuivre en haute montagne (dans le val d'Anniviers en particulier) et d'autre part avec une transformation et une adaptation à ces altitudes des techniques agro-pastorales. Observés en 1993 dans le terrain où s'élevait la nef de l'ancienne église, les témoins discrets d'un habitat préhistorique, avec une séquence archéologique déjà complexe, apportent une

¹ Sven STELLING-MICHAUD, «Vercorin. Une communauté valaisanne au Moyen Age», dans *Vallesia*, t. XI, 1956, pp. 43-70, se proposait (p. 43) de consacrer une série d'articles à l'histoire du village de Vercorin, à ses habitants et à leur vie, aux alpages, à la paroisse et à ses institutions religieuses, à l'organisation communale et aux activités de sa population entre le XIII^e et le XVI^e siècle». Il n'eut pas le loisir de mener à chef son projet. Nous ne prétendons pas remplir ici l'ambitieux programme qu'il traçait. Des recherches ponctuelles menées dans les archives au sujet de l'église de Vercorin, dont on restaurait l'ancien chœur, nous ont donné l'occasion d'aborder certains des aspects que M. Stelling-Michaud entendait traiter. A lire l'excellente étude

confirmation de cette colonisation. En dehors de ces données ponctuelles, il demeure par contre malaisé de définir une évolution du terroir et encore plus des pratiques rurales entre l'âge du Bronze et le haut Moyen Âge⁵.

C'est dire assez que les considérations qu'on peut émettre sur la situation du premier millénaire restent sujettes à d'éventuelles plus amples informations apportées soit par les textes (où de nouvelles découvertes sont assez improbables), soit par le terrain (où de nombreuses possibilités restent ouvertes). Le repérage et la fouille d'habitats disparus ou de cimetières de campagne pourraient seuls apporter les indispensables compléments aux connaissances aujourd'hui accessibles. Pour l'heure, l'ébauche d'une histoire n'est possible qu'en projetant vers le passé les faibles clartés qu'on peut obtenir au début du second millénaire.

Les origines: un écheveau de droits divers

Les documents écrits reflètent, à Vercorin comme en bien d'autres lieux, la diversité et l'enchevêtrement des liens de dépendance et des droits qui affectent les personnes et les biens. Réalité extrêmement mobile et qu'il est difficile de saisir exhaustivement, vu le caractère lacunaire des sources. Qui possède la terre, qui détient le pouvoir, comment la vie pratique est-elle organisée? Autant de questions auxquelles on ne peut apporter pour l'heure que des réponses partielles. Dès l'instant où la documentation se fait un peu plus abondante, (dans le cours du XIII^e siècle et au début du XIV^e essentiellement), on constate la présence, à Vercorin, du Chapitre de Sion, de l'évêque et de sa mense, et de diverses familles nobles.

Le Chapitre de Sion, qui possédait au XI^e siècle une terre et un alpage à Vercorin, un pré à Chippis et un champ à Chalais, semble n'avoir plus ni terre ni revenu dans ces localités vers la fin du XII^e siècle⁶. Les intérêts du Chapitre à Vercorin

renaissent dans le cours du XIII^e siècle: vers 1250, une liste des cens et revenus indique à Vercorin un cens annuel de 1 fichelin de seigle dû par Jacques *de Crista*, un autre fichelin de seigle dû, pour le repos de l'âme de son frère André, par Guillaume *de Torpaton* sur son champ des *Aivuetes*, ainsi qu'un fichelin dû par le même Guillaume et provenant d'un legs (*helemosina*) de Guillaume *Fabri de Barmat*. A Chalais, le Chapitre peut compter sur l'hommage lige de Jacques Bernardi qui lui doit de ce fait un service annuel de 18 deniers et un plait de 12 deniers⁷. Mais cette

que le professeur genevois a consacrée dans ce premier article aux bisces de Vercorin, Chalais et Réchy, on ne peut que regretter qu'il n'ait pu réaliser son projet.

² GREMAUD, Chartes (= J. GREMAUD, *Chartes Sédunoises*) dans MDR (= *Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse Romande*), t. XVIII, p. 353, n° 8.

³ Je remercie M. Philippe Curdy, archéologue, qui a bien voulu donner ici un état de la recherche archéologique concernant Vercorin.

⁴ Appuyé par la Commune de Chalais, par l'Office cantonal des recherches archéologiques et par l'Institut Universitaire Kurt Bösch, ce projet visait à identifier dans la longue durée, par l'étude naturaliste et archéologique des sols, les variations des pratiques culturelles et à les modéliser; Philippe CURDY, Michel GUELAT et Antoine LUGON, *Recherche pluridisciplinaire sur l'occupation du sol. Territoire de Chalais-Vercorin* (rapport dactylographié, Sion 1992).

⁵ A Vercorin, l'étude des sols a repéré les traces d'une deuxième phase de défrichements suivis d'une mise en culture, aux Crêtes, au tournant de notre ère; à la Meya, un second défrichement vers le VIII^e-X^e siècle de notre ère.

⁶ Le rôle des terres et des revenus du Chapitre de Sion, de la fin du XII^e siècle (GREMAUD, *Chartes*, n° 30) ne mentionne ni Chalais, ni Vercorin, ni Chippis.

⁷ GREMAUD, Doc [= J. GREMAUD, *Documents relatifs à l'histoire du Valais*, dans MDR t. XXIX-XXXIII et XXXVII-XXXIX, Lausanne 1875-1884 et 1893-1898], n° 536, p. 446. Nous donnons la définition sommaire de quelques termes qui reviennent assez souvent. Le mot «cens» signifie ici toute redevance annuelle en nature ou en espèces. Le «service» est la redevance régulière (annuelle) qui remplace les prestations en travail dues à l'origine par le serf au seigneur d'un fief; le «plait» (*placitum*) est une redevance payée (par

situation n'a rien de stable: une quinzaine d'années plus tard, un nouveau rôle des cens et revenus du Chapitre n'indique plus à Vercorin qu'un cens de 1 fichelin de seigle dû par Benoîte de *Ecclesia* et ses «confrères»⁸. J'ignore la cause de cette réduction de revenu: le Chapitre a-t-il autorisé le rachat de ces rentes par les redevables et investi ailleurs le produit de leur vente? Il se pourrait aussi que le tenancier connu en 1250 n'ait pas eu de successeur immédiat, et que le bien sur lequel la rente était assignée soit demeuré vacant. Quoi qu'il en soit, on constate que le rôle joué à Vercorin par le Chapitre est relativement secondaire. Possesseur occasionnel de rentes en nature ou de biens provenant de legs pies, il semble n'y exercer aucune part d'une quelconque juridiction.

Les droits proprement seigneuriaux exercés sur le territoire de Vercorin, tels qu'on commence à les entrevoir dès la seconde moitié du XIII^e siècle, semblent bien être alors distribués entre plusieurs familles nobles. Faut-il y voir le résultat de partages, d'échanges ou d'aliénations partielles d'un domaine seigneurial à l'origine plus vaste et sur lequel il n'existe plus de documents? Ou convient-il plutôt d'admettre que les droits sur Vercorin ont été dès l'origine répartis entre plusieurs centres domaniaux? Le site même de Vercorin pouvait être aussi attrayant pour la *curtis* connue à Sierre que pour d'autres *curtes* possibles (même si aucun texte n'en atteste l'existence) à Granges, à Chalais ou en Anniviers. La période féodale n'aurait ensuite fait que cristalliser des droits acquis déjà depuis des siècles par quelques familles. On constate en tout cas, dans la deuxième moitié du XIII^e et les premières décennies du XIV^e siècle, des fiefs et «usages» qui relèvent des familles d'Ayent, Albi (ou de la Bâtia) de Granges, de Chalais et d'Anniviers. Entre 1249 et 1276, un rôle des redevances dues à Pierre d'Ayent mentionne à Vercorin l'hommage lige prêté par *Andriez*, qui doit 5 sols de plait et 2 sols 4 deniers de service ainsi que le poids d'un âne de «teya»⁹. *Symonez*, fils de Gillamond, doit l'hommage lige, 12 deniers

de plait et 6 deniers de service. Le fief de Girold de *Crista* doit l'hommage lige et l'*usagium ville integre* [redevance coutumière due par tout le village] et 6 sols 6 deniers de plait et 6 deniers de service. Le fils de *Berengier ou Duc* doit 4 sols de service à Noël, et 15 deniers *in parata episcopi* (lors de la visite de l'évêque). *Martin Niger* (Noir) et ses «confrères» doivent 2 sols de service pour le fief *dou diemi* (du dîmier?). A Chalais, Pierre d'Ayent a aussi deux hommes liges et il perçoit de l'évêque 10 sols de rente sur la terre de *Corberes*¹⁰.

La famille des Albi de Granges (aussi appelés de la Bâtia) a également des droits à Vercorin. Le 3 mai 1299, un litige oppose Isabelle, dame de la Bâtia de Granges, épouse d'Aymon de Challant, d'une part, et Guigone, veuve du chevalier Jacques d'Anniviers, de l'autre, à propos d'un fief et des *usagia* que devait Jean, «métral (ou Métral?) de Vercorin». Isabelle et son époux réclament aussi 40 livres perçues des *Naamonz* de Vercorin par feu Jacques d'Anniviers, alors administrateur des biens et tuteur de ladite Isabelle (probablement encore mineure).

Plusieurs autres documents attestent des droits assez étendus que possédait à Vercorin la famille Albi de la Bâtia de Granges. Le 20 novembre 1301, Isabelle de la Bâtia fait établir ses droits sur les trois quarts de la dîme de la paroisse de Vercorin, pour lesquels Blanchod du *Cuson* de Vercorin et ses «consorts» lui devront l'hommage

le tenancier) en cas de mutation de tenancier ou de seigneur. Le fichelin est une mesure de capacité des céréales de 30 à 32 litres environ. L'hommage lige est l'engagement absolu et préférentiel d'un vassal à l'égard de son seigneur.

⁸ GREMAUD, Doc. n° 772, p. 173.

⁹ Ce terme désigne du bois de pin appelé aussi «bois gras».

¹⁰ GREMAUD, Doc. n° 533, p. 432. Par *usagium* il faut entendre redevance coutumière pour la possession et la jouissance d'un bien.

lige ainsi que 10 muids de seigle de cens annuel, 16 fichelins d'orge, 4 de froment, et 4 de fèves, 2 sols annuels de service et 4 de plait, et, tous les deux ans, la taille à merci de ladite dame (*ad misericordiam ipsius domine*)¹¹.

Le 30 mars 1302, la dame de la Bâtia de Granges conclut un échange avec l'évêque de Sion. Pour se libérer d'un hommage lige qu'elle devait à la mense épiscopale (pour un fief dont la nature n'est pas indiquée dans le document), elle cède à l'évêque et à sa mense «tous ses hommes de Vercorin vulgairement appelés *Naamont*¹²». Il ne s'agit pas seulement d'une cession de droits personnels: en cédant ses hommes, la dame de la Bâtia cède aussi les terres sur lesquelles ses «hommes» étaient établis et les redevances qui en étaient perçues. Isabelle Albi avait également le droit de requérir des hommes (ou de ses hommes¹³) de Vercorin, leur aide financière pour marier sa fille ou pour armer chevalier son fils¹⁴. Elle percevait aussi sur certains biens un droit de «maréchaussée», savoir une redevance en foin pour son écurie¹⁵. Autant de prérogatives qui paraissent typiquement seigneuriales.

Mais la dame de la Bâtia n'est pas la seule à exercer des droits seigneuriaux à Vercorin. A la même époque, on connaît la composition exacte du fief que le donzel Boson de Chalais tenait de l'évêque et que sa veuve Amphélise rétrocède à la mense épiscopale. Outre les biens propres (édifices, prés, champs, vignes) et certains droits, l'acte énumère et distingue des hommes liges (taillables un an sur deux), avec leurs tenures, et des *feudatarii*, soit vraisemblablement des tenanciers exempts de liens de dépendance personnelle. Sur les sept taillables qui relèvent de la dame de Chalais, quatre sont de Vercorin: Pierre *dou Coster*, Warnier *de la Crista*, Girolde *li Vidondos* et la famille des *Paillioz*. Les trois autres sont Arnold de Chalais, Abel *de la Sala*, aussi de Chalais, et Michel de Chippis. Parmi les *feudatarii*, on compte Perronier *dou Chablo* de Vercorin, Jaquemiers *li Crespos*, les enfants de Pierre *donni Aymonis deis*

Oches de Vercorin, Jean, fils d'Aymon ou *Juhantz Lamyouz*, Blanchus *dol Cuson* de Vercorin, *Marchiandus* de Chalais, Georges *Chandeleir* de Granges, Brunyer *Platters* et Jean *des Places* de Chermignon et Martin *Chasseyla* de Montana¹⁶.

C'est également au tournant du XIII^e et du XIV^e siècle qu'on trouve à Vercorin des traces documentaires des droits de la famille d'Anniviers, apparentée aux Albi de la Bastia de Granges. Nous avons évoqué plus haut le litige qui oppose, en 1299, Isabelle de la Bastia à Guigone, veuve de son grand-oncle et ancien tuteur, Jacques d'Anniviers. Le 22 février 1309, Pierre *Jalaz* de Vercorin prête hommage lige à Guigone d'Anniviers et à son fils Jean. Ces derniers lui donnent en augmentation de fief tout ce qu'ils ont aux Combes de Vercorin, derrière le village. Ils se réservent le *dominium* sur ce lieu et le droit de punir tout dommage qui pourrait être fait à leur homme lige en cet endroit¹⁷. Ce droit de juger et de punir, quelle que soit l'étendue du territoire sur lequel il s'exerçait, me semble bien être, aux mains des d'Anniviers, une parcelle du droit seigneurial sur Vercorin, tout comme le *jus et dominium* qu'ils déclarent avoir «sur toutes les eaux du mont de la paroisse de Vercorin» et qu'ils cèdent le 29 mai 1314 à la commune¹⁸. De même, le 12 janvier 1304, la dame Guigone d'Anniviers cède à Isabelle de la Bâtia

¹¹ GREMAUD, Doc. n° 1169. Le muid est une mesure de capacité des denrées sèches valant 12 fichelins soit environ 360 litres.

¹² GREMAUD, Doc. n° 1176.

¹³ Il ne s'agit pas forcément de tous les hommes de Vercorin, mais plus probablement des hommes qu'Isabelle possède à Vercorin.

¹⁴ GREMAUD, Doc. n° 1191.

¹⁵ AEV (=Archives de l'Etat du Valais), AVL 162, p. 175, n° 2, III kal. jul. 1304. Nombreux autres exemples en AVL 162.

¹⁶ GREMAUD, Doc. n° 1193, 18 août 1303.

¹⁷ GREMAUD, Doc. n° 1290. Le mot *dominium* peut désigner aussi bien le pouvoir seigneurial que le droit de propriété (le domaine «éminent», par opposition au domaine «utile»).

¹⁸ GREMAUD, Doc. n° 1364.

de Granges la moitié de ses droits sur l'alpage d'Orzival de Vercorin, au nombre desquels un subside des hommes et de la communauté de Vercorin lors du mariage d'une fille ou de la création d'un nouveau chevalier¹⁹. Il s'agit à l'évidence de prérogatives seigneuriales.

On constate donc, vers la fin du XIII^e siècle un net émiettement des droits seigneuriaux sur Vercorin entre les familles Albi, d'Anniviers, d'Ayent et de Chalais. Dans la première moitié de ce même siècle, toutes ces familles appartenaient au réseau de la puissante famille des la Tour, elle-même vassale des comtes de Savoie. Ainsi, parmi les feudataires de Guillaume de la Tour, dont le fief est revendiqué en 1260 par le comte Pierre comme mouvant de lui, on trouve Henri *Albus* (ou Albi), Boson *Chaliers* (ou de Chalais), Jacques d'*Anevis* (d'Anniviers), tous trois hommes liges de feu Guillaume de la Tour. Le document (un échange de droits entre Henri I de Rarogne, évêque de Sion, et le comte Pierre de Savoie) ne précise ni la nature ni la situation des biens tenus par ces trois personnages. On sait seulement que l'ensemble du fief de Guillaume de la Tour, cédé à l'évêque de Sion, est en amont de la Morge. Le même acte révèle que Pierre d'Ayent est lui aussi un vassal direct (homme lige) du comte de Savoie et qu'il le demeure pour les fiefs qu'il tient en aval de la Morge²⁰. Ce traité de 1260 ayant été annulé d'un commun accord entre les parties en 1268, il faudrait admettre que les fiefs tenus par les feudataires des la Tour sont alors retournés dans la mouvance de la Maison de Savoie. Mais un autre document apporte un son de cloche un peu différent. Le 10 juillet 1244, a lieu un accord entre l'évêque Henri de Rarogne d'une part, et Pierre et Guillaume de la Tour, d'autre part, au sujet de l'héritage des frères Louis et Guillaume Calonis de Granges. Pour pouvoir recevoir en fief de l'évêque tous les autres biens des frères Calonis en amont (*ab ortu superius*) et 14 livres en augmentation du fief qu'ils reconnaissent tenir de l'évêque (dont ils étaient et sont hommes liges), les la Tour aban-

donnent à l'évêque et à sa mense tout le fief d'Henri Albi de Granges et tout le fief de feu Guillaume de Chalais, de feu Guillaume d'Anniviers, chevaliers²¹.

A en juger par ce texte, ces deux frères Calonis de Granges étaient des personnages notables. La *controversia* qui fait l'objet de l'acte de 1244 date déjà du temps de l'évêque Boson II de Granges (1237-1243). Les prénoms des frères Calonis (Louis et Guillaume) font penser aux deux fils d'Agnès de Granges qui approuvent du temps de l'évêque Guillaume d'Ecublens (1182-1189), une donation faite par leur mère Agnès (qui a pris l'habit de religieuse) à l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. L'expression utilisée pour désigner les frères Calonis: *fratrum de Granges* semble pouvoir être interprétée dans ce sens. Il semble bien que les fiefs d'Henri Albi, de Guillaume d'Anniviers et de Guillaume de Chalais sont une partie d'un vaste fief tenu (avant 1237 au moins) par les deux «frères de Granges». Le «fief de Granges» dont il est encore question en 1260, et que le comte Pierre cède à l'évêque Henri, pourrait être l'ensemble des droits des de Granges passés (on ne sait comment) aux la Tour²².

¹⁹ AEV, AVL 162, p. 140, n° 4.

²⁰ GREMAUD, Doc. n° 668

²¹ GREMAUD, Doc. n° 477 (...) *totum feudum Henrici Albi de Granges et totum feudum quondam Vullielmi de Chalet et totum feudum Vullielmi de Annevisio militum, cum omnibus juribus et homagiis et dominiis que habebant in omnibus supradictis, sibi in eisdem nihil penitus retinendo. Omnia vero reliqua que fuerunt predictorum fratrum de Granges ab ortu superius recognoverunt et receperunt in feudum ab ipso episcopo in augmentum feudi sui, de quo idem Petrus erat et est homo ligus ecclesie Sedun.*

²² Pour la parenté entre les Albi et les la Tour: voir GREMAUD, Doc. n° 569 du 12 juin 1254: *Heinricus Albus, miles de Grangia, cède des droits à la prévôté d'Interlaken: quicquid juris et actionis ipse et dnus Petrus de Turre frater suus et Willermus de Turre nepos eius habebant et habere debebant vel sperabant habere in ecclesia de Goldeswile...* Le problème de la succession des biens des comtes de Granges reste difficile à cerner. On sait qu'Agnès, qui se fait nonne à Saint-Maurice (GREMAUD, Chartes, n° 21) est

On constate dans le cours de la seconde moitié du XIII^e siècle, un effort constant et progressif de l'évêque de Sion et de sa mense pour contrebalancer l'influence de la maison de Savoie dans la région de Vercorin comme ailleurs en Haut-Valais. On a vu l'évêque Henri revendiquer le fief des «frères de Granges» en 1244. Le 1^{er} janvier 1278, l'évêque Pierre d'Oron prend sous sa protection les hommes de Vercorin. Cette sorte d'immédiateté coûtera à ces derniers un muid annuel de seigle, mesure de Sierre²³. En 1302, c'est l'évêque Boniface de Challant qui acquiert d'Isabelle de la Bâtia de Granges, ses hommes de Vercorin «appelés Naamont»²⁴. L'achat, le 18 août 1303, du fief de la veuve de Boson de Chalais apporte à la mense de nouveaux droits à Vercorin. Un peu plus tard, l'évêque achète des droits sur Vercorin de Christine de la Tour de Granges.

Deux paroisses, deux communautés

En même temps que l'émiettement et la complication du réseau des droits féodaux, les documents laissent apparaître, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, les premiers témoignages de l'existence de deux entités distinctes: la paroisse de Vercorin, dont le curé Jean est cité comme témoin d'un acte en 1264, et la paroisse de Chalais, dont l'église bénéficie en 1279 des largesses testamentaires du chanoine Pierre de Granges²⁵. Ces deux mentions ne donnent qu'un *terminus ante quem* pour fixer la date d'érection d'une paroisse, à Chalais comme à Vercorin.

La fouille archéologique menée dans l'ancien chœur de l'église Saint-Boniface ainsi qu'à l'ouest, dans la zone de la nef démolie, a pu constater les restes d'un premier sanctuaire roman (XI^e siècle) auquel on ajoute assez rapidement (dans le cours du XII^e siècle) un clocher et des fonts baptismaux²⁶. On peut donc considérer que la paroisse de Vercorin a été érigée au cours du XII^e siècle.

La grande discrétion des deux paroisses de Chalais et Vercorin ne les empêche évidemment

pas d'exister bien avant d'apparaître incidemment dans la documentation conservée. Il en va de même pour une autre réalité liée à l'existence de la paroisse, la communauté locale, qui a sans aucun doute pris corps longtemps avant la date où on la voit mentionnée pour la première fois dans un document. A Vercorin comme partout, il était nécessaire que les habitants du lieu organisent eux-mêmes au mieux les conditions de leur vie quotidienne. Cette organisation n'impliquait pas un recours systématique à l'écrit: elle était plus probablement basée sur la transmission orale des coutumes par les sages (*probi homines*), d'une génération à la suivante. La rareté des documents «communaux» avant la fin du XIII^e siècle s'explique autant par ce mode de transmission que par d'éventuelles disparitions d'archives.

Quoi qu'il en soit, les premiers textes où apparaissent la *communitas* de Vercorin et ses *probi homines* reflètent des préoccupations d'ordre pratique. Ainsi, le 1^{er} juin 1299, ils donnent *in*

la mère de Louis et de Guillaume de Granges, mais on ne peut affirmer qu'elle est la femme du comte Otto de Granges. Peut-on par ailleurs identifier les frères *Calonis* avec les deux frères de Granges, fils d'Agnès, comme le suggère l'expression *fratres de Granges* qui les désigne en 1244? Si l'on admet cette hypothèse, les biens des de Granges (= *Calonis*) auraient été subdivisés en Albi (= de la Batia), de la Tour (de Granges), de la Tour-Châtillon, Anniviers, (d'Ayent?), (de Chalais?). Toujours dans cette hypothèse, Guillaume I de la Tour pourrait ainsi être identifié avec Guillaume, frère de Louis de Granges et fils de la nonne Agnès.

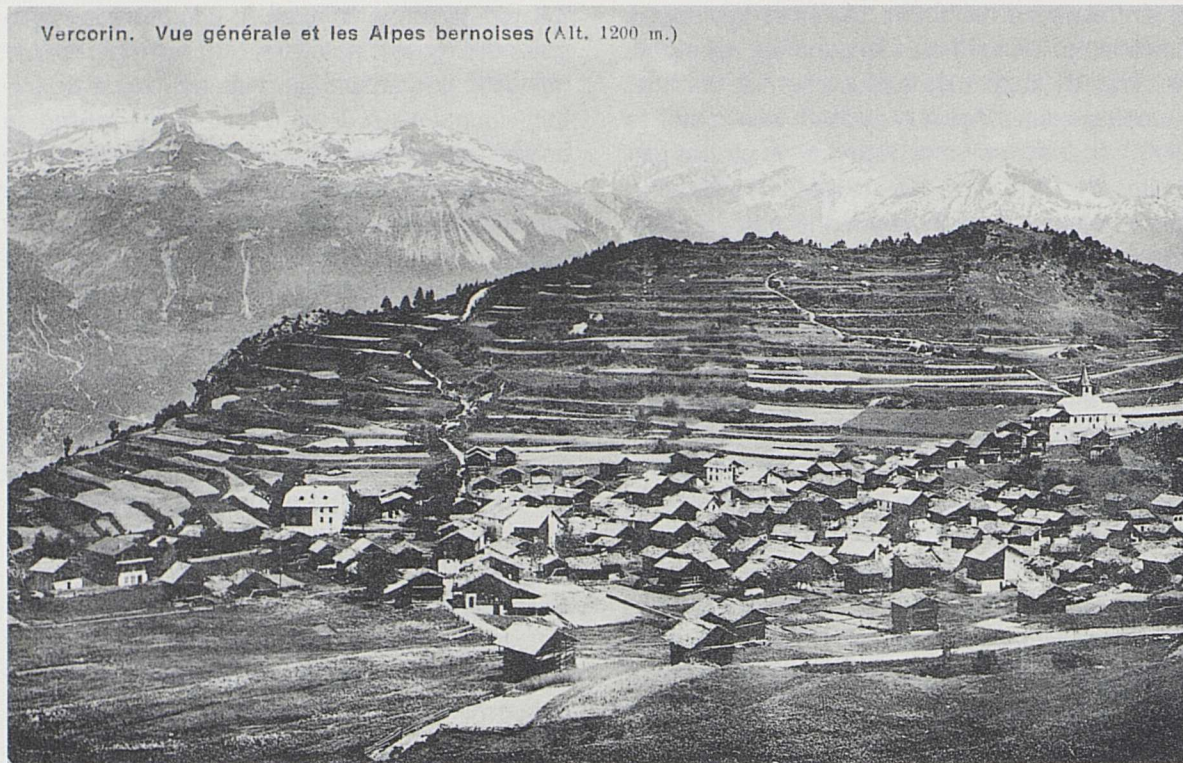
²³ GREMAUD, Doc. n° 863.

²⁴ GREMAUD, Doc. n° 1176.

²⁵ GREMAUD, Doc. n° 706 (acte de 1264 où apparaît *Johannes incuratus de Vercorens*) et GREMAUD, Chartes, n° 59 (testament de Pierre de Granges). A remarquer l'absence de l'église de Vercorin parmi les églises bénéficiaires d'un legs de P. de Granges, alors que toutes les autres églises de la région y figurent: Granges, Grône, Saint-Léonard, Saint-Maurice-de-Laques, Lens, Chalais, Géronde.

²⁶ Sur les détails de la fouille, voir ci-après la contribution d'Alessandra Antonini.

Vercorin. Vue générale et les Alpes bernoises (Alt. 1200 m.)



Carte postale vers 1910.

allodium (c'est-à-dire sans aucune redevance) à Jean du Marais de Vercorin, un chesal (soit une place à bâtir) sis au Marais, au pied de l'écluse, au lieu-dit au Symer, pour y faire (ou y refaire?) un moulin. Jean du Marais aura de plus l'exclusivité de l'usage des eaux en aval des Grosses Pierres. Personne d'autre que lui ne pourra établir un moulin ou un foulon en cet endroit²⁷. La communauté, en accordant ces avantages à Jean du Marais, répond évidemment à un besoin vital de la vie locale.

Une autre nécessité primordiale est l'acquisition ou le maintien de droits d'eau, que ce soit pour les humains, pour abreuver le bétail ou pour irriguer les cultures. Le 29 mai 1314, Guigone, dame d'Anniviers, et son fils Jean, vidomne d'Anniviers, concèdent à la communauté de Vercorin le droit qu'ils possèdent «sur toutes les eaux de tout le mont de la paroisse de Vercorin»

ainsi que la source du village de Vercorin. Les gens de Vercorin devront payer 30 sols d'intrage (taxe d'entrée en possession), 2 sols de service annuel et 4 de plait. Les communiens devront désigner un «avantier», c'est-à-dire un garant du versement de ces «usages» à la dame d'Anniviers ou à ses successeurs²⁸.

Un autre domaine où s'expriment les soucis de la communauté est évidemment la défense de l'intégrité du «territoire», et des droits sur les pâturages, forêts, châbles, etc. C'est à l'occasion d'un de ces litiges «frontaliers» qu'apparaissent conjointement dans un document les deux

²⁷ GREMAUD, Doc. n° 1124.

²⁸ GREMAUD, Doc. n° 1364. Il ne s'agit vraisemblablement pas d'une vente mais bien d'une concession en fief, assortie d'un service et plait (le terme *dimisimus* employé veut certainement dire concéder).

communautés distinctes de Chalais et de Vercorin. La veille de la Fête-Dieu 1331, à Bries, les probes hommes de la communauté de Vercorin et leurs homologues de Chalais règlent un litige porté en plait général devant le vidomne à propos des limites de leurs territoires respectifs²⁹. Les deux parties désignent des représentants pour procéder à une reconnaissance des limites sur le terrain. Il n'est pas possible de donner ici les limites exactes fixées entre les deux territoires par les arbitres de 1331. Les noms de lieux donnés par ce texte ont pour la plupart été oubliés³⁰. On peut seulement dire de manière certaine que les limites se situent dans la région du hameau de Briey et que dans la partie orientale c'est le *bey Payn* (bisse Païen³¹) qui semble servir de limite. Le document mentionne en outre trois «châbles» dont l'un (celui du *Crespoz*) descend sur Réchy, et les deux autres (celui de la *Voursy* et celui de *Pra Vyon*) descendent sur Chalais. Il s'agit sans doute de trois des dévaloirs encore visibles dans la zone de la forêt de la Combache.

A côté de cette définition «officielle» du territoire de la communauté de Vercorin, il en existe probablement d'autres dans l'esprit des gens du lieu: ainsi par exemple, en 1307, Aymon, fils d'Ulrich *Ludovici* de Vercorin, vend à ses frères Jean et Guillaume tous ses droits «dans tout le mont et la paroisse de Vercorin, depuis le Rhône en haut, depuis l'eau de la Réchy jusqu'à Vercorin, depuis l'eau de la Navizence à Vercorin et depuis la Combe du Warnier jusqu'à Vercorin³²». Dans la vision du scribe qui rédige l'acte (le curé de Vercorin) le territoire de la «paroisse» est bordé au nord par le Rhône, à l'ouest par le cours de la Réchy, à l'est par celui de la Navizence et au sud-est par la Combe *dol Warnier* (appelée aujourd'hui le Creux de Varnek). Le scribe de l'acte a probablement l'intention non de définir juridiquement le territoire de la paroisse, mais plutôt un territoire dans lequel son client a des droits. Le texte n'exclut donc pas l'existence d'une paroisse de Chalais distincte de celle de Vercorin. La seule limite qui

fait problème est au nord, le Rhône. Faut-il imaginer des terrains possédés en plaine (marais) par des gens de Vercorin (enclave ou langue de terrain, commun aux deux communautés, le long de la Réchy jusqu'aux marais du Rhône)?³³ Peut-être le scribe appelle-t-il abusivement «paroisse de Vercorin» le territoire de la «grande commune de Chalais et Vercorin». Un fait est certain: en 1285 on connaît un curé à Chalais et un curé à Vercorin, cités tous deux dans le même acte³⁴. Il y a donc bien alors deux paroisses tout à fait distinctes, même si des gens de Vercorin ont pu posséder des biens en plaine et sur le coteau inférieur, tout comme ceux de Chalais pouvaient en posséder à Vercorin.

Deux paroisses, une communauté

Notre conception juridique de la commune politique, avec son territoire et ses compétences bien définis n'est évidemment pas encore le fait des siècles du bas Moyen Age. Les documents reflètent une situation mouvante, propre à désorienter les esprits modernes. On voit ainsi coexister et se superposer sans heurt trois «instances» parallèles et vraisemblablement sans lien hiérarchique entre elles. A la base, on voit vivre et agir le correspondant laïc des deux paroisses: les deux communautés distinctes et indépendantes de Chalais et de Vercorin. Chacune a ses

²⁹ Ac Chalais, C 1.

³⁰ Ces noms ne manquaient pourtant pas de poésie: qui nous dira où se trouvent la *Comba de Lestreyt*, la forêt de *Praz Wert*, le champ a la *Preveressaz*, la *Dalley*, la *Contamynaz* la *Petra dou Corbes*, *Pelagelina*, le *Crest Pela*, le *Gutiour*, le *Crest de Miribel* ou le *Sex de la Tornettaz*?

³¹ Il s'agit peut-être du «bisse Sarrasin» ou bisse des Sarrasins décrit par S. STELLING-MICHAUD, *op. cit.*, p. 63.

³² AEV, AVL 162, p. 248, n° 6.

³³ Ne pas oublier que l'ancien cours du Rhône était beaucoup plus proche du coteau de la rive gauche.

³⁴ GREMAUD, Doc. n° 937.

procureurs et traite de ses propres affaires sans en référer à l'autre. Il leur arrive, nous l'avons vu, d'avoir entre elles des litiges à propos de limites de juridiction.

On assiste aussi à des arrangements particuliers entre les communiens de Vercorin, d'une part, et certains paroissiens de Chalais qui participent aux biens et aux charges de Vercorin, d'autre part. L'inverse, s'il n'a pas laissé de traces documentaires, a certainement aussi existé.

C'est probablement l'usage de biens communs aux deux petites communautés initiales qui a fait naître, pour certains objets vitaux pour tous (forêts, eaux, pâturages communs en plaine ou dans les alpages) une sorte d'entente minimale et de fédération des deux que l'on rencontre sous le nom de «grande communauté de Chalais et Vercorin» ou encore de «généralité des communes de Chalais et de Vercorin». Ce groupement des deux communautés a sa personnalité juridique propre: il agit indépendamment des deux communautés de base, achète des biens, règle certains problèmes communs, nomme certains officiers, notamment en matière militaire.

Une fois seulement, à propos de questions d'entretien des digues du Rhône, on voit apparaître une instance au territoire plus étendu encore: la «grande communauté de Grône», à laquelle des représentants de Chalais et Vercorin prétendent appartenir³⁵. Le document ne dit pas si tous les communiens de Chalais et de Vercorin (ou seulement certains d'entre eux) entendent participer aux biens communs (et par conséquent à leur entretien) de la grande communauté de Grône³⁶. Au-dessus de ces instances locales, le dizain représente probablement l'extension maximale de ces groupements de communautés.

Ces niveaux imbriqués et superposés de juridictions communales ont dû avec le temps, créer quelques complications. Il est probable aussi que l'extension de l'élevage a dû renforcer l'interdépendance entre gens de Chalais et de Vercorin, ceux d'en-bas ayant besoin des moyens et des

alpages (pour les pâtures de bonne saison), ceux d'en-haut s'intéressant aux prés du coteau (permettant une récolte plus abondante de fourrage et une pâture d'arrière automne), peut-être aussi aux marais de la plaine (pour la litière du bétail) ou encore à la vigne.

En outre, des liens économiques toujours plus nombreux ont dû se nouer entre les deux communautés initiales, renforçant certainement la cohésion de la «grande commune». Le premier document significatif à propos de l'union de Chalais et Vercorin est la réception d'un communier, le 1^{er} mai 1425. Ce jour-là, «Perrod Sallamolard, de Vercorin, et Antoine Clerc, de Chalais, en tant que procureurs de la commune de Chalais», reçoivent Jean Perreti Martini de Vercorin au nombre des communiens de Chalais. Un des deux procureurs de la commune de Chalais est originaire de Vercorin, tout comme le nouveau communier de Chalais et certains des probes hommes présents³⁷.

L'union entre les deux communautés se concrétise aussi par des mariages entre leurs ressortissants: le 13 avril 1460, c'est un habitant de Vercorin, Antoine Addam, qui passe contrat de

³⁵ Ac Chalais, E 51 (1^{er} août 1548): *...ipsi homines de Vercoreno et Challesio qui dixerunt et esse pretendunt de dicta magna communitate Grone debeant et teneantur probare et justificare sufficienter quod sint et esse debeant de ipsa magna communitate ...*

³⁶ On voit aussi apparaître dans un document du 13 août 1554 d'une part une «grande communauté» groupant Lens, Granges et Grône, et de l'autre les deux communes de Chalais et Vercorin. Il y est question de délimitation dans la partie supérieure des territoires de ces deux instances (probablement sur la rive droite de la Rèche), délimitation rendue difficile par le fait que depuis 1455 (date de l'acte auquel on se réfère), on a perdu le souvenir de l'emplacement exact de deux toponymes qui servent de points de repère: le *praz douz Follier* (sur le *beys Payn*) et le lieu-dit *eys Garneres*. (Cahier de papier, des archives de la paroisse de Chalais, provenant de la sacristie de Chalais, sans cote)

³⁷ GREMAUD, Doc. n° 2757.

mariage avec Perrette, fille de Gallesius Racloz de Chalais. Le père de la future épouse donne en dot la part d'héritage de sa fille. Le futur époux associe sa future épouse à la moitié des acquêts communs. Il est convenu qu'Antoine viendra s'établir chez ses beaux-parents avec tous ses biens meubles. Il promet de servir ses beaux parents comme un bon gendre. En outre ceux-ci lèguent, après leur décès, une chaudière d'une contenance d'une «gerlée» et demie, un «cheynon» d'araire et un tonneau contenant neuf setiers et demi de vin³⁸.

A partir du début du XVI^e siècle, la documentation apporte les signes d'un renforcement de l'union des deux communautés initiales. Ainsi, le 1^{er} mai 1512, onze représentants de la paroisse et communauté de Vercorin et huit représentants de celle de Chalais règlent entre eux un litige à propos des frais militaires. Ceux de Chalais demandaient instamment que les hommes de Vercorin établissent sur leurs possessions une assiette d'imposition pour la levée des tailles en cas de guerre. Ceux de Vercorin affirmaient n'y être pas tenus, leur coutume étant de lever leurs contributions indépendamment de ceux de Chalais. On s'arrange de la manière suivante: on établira l'assiette de l'imposition en commun sur tous les biens des deux communautés, mais chacune d'entre elles pourra décider de la façon de lever la contribution sur son territoire. Pour les autres tailles, elles seront réparties entre les deux communautés au prorata des biens possédés.

Lors de la même séance de ce conseil de la «grande communauté», on décide que la charge de capitaine sera répartie entre les deux communautés. Quand ce sera au tour de Vercorin d'avoir son capitaine, «ils devront l'élire du consentement de la communauté de Chalais, et lorsque l'élection du capitaine par les probes hommes de Vercorin aura lieu, ceux de Chalais devront monter à Vercorin pour procéder en commun avec eux à ladite élection». On procédera de la même manière lorsque ce sera le tour de Chalais.

L'élection ou la confirmation dans sa charge du capitaine se fera le troisième dimanche de mai.

Quand il y aura lieu de procéder à une inspection des armes, le capitaine se choisira des jurés qui l'assisteront dans sa tâche. L'exercice (ou la parade) se fera à Chalais pour ceux de Chalais et à Vercorin pour ceux de Vercorin. La perception des tailles générales sera faite par le capitaine en charge assisté d'un adjoint choisi dans l'autre communauté. Enfin, le capitaine rendra ses comptes au lieu même où il aura été désigné pour l'année en cours. C'est au cours de la même séance que se règle un autre problème entre les deux communautés: il s'agit de la participation des Chalaisards qui sont en même temps communiers de Vercorin aux décisions prises par la communauté de Vercorin. On décide que dorénavant, lorsque les probes hommes de Vercorin voudront tenir conseil, ils devront en faire part à leurs «combourgeois» de Chalais, par un avis publié en chaire le dimanche précédant leur séance. Les Chalaisards concernés devront monter à Vercorin, faute de quoi les décisions prises en leur absence seront valides. Enfin, le jour où l'on procédera à l'élection des procureurs de la communauté de Vercorin, on élira deux conseillers de Chalais. Cette élection se fera «du consentement commun des probes hommes de la Commune de Vercorin et des probes hommes de Chalais ayant droit de communiers au commun de Vercorin»³⁹.

³⁸ ACS, Min. A 127, pp. 205-207. Une «gerlée» est une mesure difficile à évaluer. Elle représente approximativement le contenu d'une hotte (zerle). Le «cheynon» d'araire est probablement une pièce d'attelage de charrie.

³⁹ (...) *communi consensu proborum hominum communis Vercoreni et proborum hominum parrochie de Challey comparticipantium et communitatem habentium in communitate dicti loci Vercoreni* (Ac Chalais, F 1). Noter qu'il y a deux expéditions de cet acte, une à l'usage de Chalais, l'autre à celui de Vercorin. Toutes deux se trouvent aujourd'hui aux archives de la Commune de Chalais.

Une vingtaine d'années plus tard, une assemblée générale des deux communautés, savoir 78 communiers, soit – dit l'acte – «plus des deux tiers des hommes desdites communautés de Vercorin et de Chalais» édicte une série de statuts *pro utilitate et commodo rei publice dictarum communitatum*. Il s'agit essentiellement de fixer par écrit les règles concernant les rapports entre élevage (vaine pâture des différentes sortes de bétail) et culture céréalière. Les hommes des deux communautés pourront jouir en commun de la pâture de tous les prés, de la Toussaint jusqu'à la fête suivant la Purification de la Vierge en février (Chandeleur), des champs non semés depuis l'octave de la Saint-Gall (16 octobre) jusqu'à la Chandeleur. Les chèvres et les moutons ne pourront paître, durant la même période, que dans les champs non semés. Au-dessus du bisse de Rycard, on pourra faire paître, dans les champs non semés, toutes les bêtes entre l'octave de la Saint-Gall et la fête suivant la Chandeleur. Pour la pâture commune des prés dans ce secteur, il faudra attendre la Toussaint.

Le règlement n'entend pas déroger aux droits des particuliers sur les pâturages communs ou sur l'alpage de Tracuys. Quant aux porcs, ils pourront paître à partir de la Toussaint jusqu'à la Chandeleur dans les champs, et jusqu'à l'Annonciation (25 mars) dans les prés. Les porcs surpris, en dehors de ces périodes, à causer des dommages pourront être abattus sans autre forme de procès par la victime du dommage. Celui qui, trouvant des porcs sur son bien, leur laissera la vie sauve, devra être cru sur parole et dédommagé par le propriétaire des bêtes. Les possesseurs de biens voisins des chemins publics et des prés communs doivent les tenir clos, faute de quoi les dommages causés par les grands animaux resteront à leur charge. Enfin, les hommes des deux communautés doivent, avec ceux de Réchy et ceux de Chippis construire et entretenir un pont à refaire sur le cours du Rhône, et qui mène de Chalais aux maraîches des *Champs Abes*⁴⁰.

L'extension de l'élevage avait donc nécessité une sorte d'entente minimale entre les deux communautés pour régler les inévitables frictions entre elles à propos de la question vitale du fourrage, que ce soit en bas (dans la plaine et sur le coteau) ou dans la zone des mayens et des alpages. Vercorin est pour Chalais la zone naturelle du mayen au sens propre du terme, et Chalais pouvait constituer le «mayen d'automne» pour Vercorin. Ces intérêts communs et complémentaires seront le ciment de la «grande commune».

Le 13 août 1564, une assemblée de la «grande commune» va plus loin encore: on décide ce jour-là que quiconque voudra être communier de Vercorin et jouir des biens communs devra faire partie aussi de la commune de Chalais et y participer aux travaux communs. Celui qui ne voudra pas participer à la commune de Chalais devra renoncer à ses droits au commun de Vercorin. On précise enfin qu'il sera interdit à quiconque de faire conduire du bois hors du territoire des deux communes, sauf, selon les anciennes coutumes, pour bâtir, à ceux qui ont une épouse de Vercorin ou de Chalais⁴¹.

Désormais, on pourrait penser que l'union des deux communautés est consommée. En effet, la «grande commune» procède à des reconnaissances de limites avec sa voisine Grône en 1681 et en 1704. Elle effectue l'achat d'une vigne en 1618, d'une autre en 1645 et de droits d'alpage à Tracuit en 1716 et en 1744⁴².

⁴⁰ Ac Chalais, C8, 23 février 1533. Noter que pour les communes rurales, la codification des pratiques agricoles sous forme de statuts ne remonte que rarement au-delà du XVI^e siècle. A Sion, les statuts de 1414 (GREMAUD, Doc. n° 2617) font déjà une large place aux problèmes de l'élevage (ban des pâtures, clôtures, chemins, etc).

⁴¹ Ac Chalais, B 2.

⁴² ABS (= Archives de la Bourgeoisie de Sion), 30/398 (Limitations avec Grône, 1681, 1704); Ac Chalais D 36 (1618), D 42 (1645), C 46 (1716) et C 55 (1744).

On constate cependant que parallèlement, pour certains objets, la commune de Vercorin continue de faire cavalier seul. En 1580, elle traite seule avec Claude, fils de feu André Soudan, originaire du Mandement de Genève, à qui elle alberge le moulin et les autres «artifices»⁴³. Ce sont encore les seuls procureurs de la commune de Vercorin qui achètent une vigne en 1619⁴⁴ ou un droit d'alpage en 1714⁴⁵.

Il est difficile, dans ces conditions, d'assigner une date exacte à la fusion complète des deux communautés. L'*Armorial valaisan* la fait remonter vers 1600. Il me paraît plus exact d'en fixer la date dans la fourchette 1714-1798. Le dernier acte conservé où la commune de Vercorin agisse seule est de 1714. Dans le recensement de 1798, Vercorin est dit «compris avec Chalais». On ajoute à propos des deux paroisses qu'elles «sont habitées alternativement par le même peuple la moitié de l'année»⁴⁶. L'expression «le même peuple» est révélatrice: Chalais et Vercorin forment désormais une entité dont les éléments constitutifs sont solidement liés. On n'est plus Chalaisard ou Vercorinard. On est devenu «Chalaiso-Vercorinard» ou «Vercorino-Chalaisard», par la force même des liens économiques (et matrimoniaux) qui se sont noués pendant des siècles. Cette cohésion est d'ailleurs assez solide pour affronter sans problème la période contemporaine, qui voit d'autres «grandes communes» se diviser (Lens, fractionné en 4 communes: Lens, Chermignon, Montana et Icogne; Vissoie séparé d'Ayer et de Grimentz). C'est sans doute grâce à leur heureuse complémentarité économique et à la permanence des deux paroisses anciennes autonomes, que Chalais et Vercorin n'ont pas éprouvé le besoin d'éclater à nouveau en deux communes distinctes.

Aperçu de la vie rurale à Vercorin

Dans quelle mesure cette union progressive des deux communautés originelles de Chalais et de Vercorin est-elle liée à une évolution des conditions de la vie agraire? C'est la question qu'il convient d'aborder dans le présent chapitre. Chalais et Vercorin ont-ils été, à un moment de leur histoire, forcés à faire chemin ensemble, en raison de changements des conditions d'exploitation du sol? Ce type de question est fondamental pour apprécier dans la durée des notions comme la «transhumance», ou, pour être plus précis, le «semi-nomadisme» saisonnier que, faute d'une étude attentive des documents, on est parfois tenté de faire remonter à la nuit des temps. Pour y apporter une réponse, nous disposons de trois sources, de nature diverse.

Le registre de chancellerie établi au tournant du XIII^e au XIV^e siècle pour la région d'Anniviers et de Vercorin⁴⁷ donne le volume des transactions immobilières par vente, échanges, donations, assignations de rentes, effectués durant une dizaine d'années. Il reflète pour cette courte période l'ensemble des actes ayant trait à la terre à Chalais et Vercorin.

⁴³ Ac Chalais, D 144.

⁴⁴ Ac Chalais, D 38.

⁴⁵ Ac Chalais C 45. A noter qu'en même temps on voit aussi des achats faits par les procureurs des deux communes unies.

⁴⁶ L. MEYER, *Les recensements de la population du canton du Valais de 1798 à 1900*, p. 21. La remarque à propos de la résidence doit être quelque peu nuancée par un autre texte. La visite pastorale de 1783 aux AES (= Archives de l'Evêché de Sion), 117/83, constate qu'au temps de Pâques la presque totalité des paroissiens de Vercorin réside à Chalais.

⁴⁷ AEV, AVL 162. Ce registre a fait l'objet d'une étude de R. TSCHOPP, *La population des paroisses d'Anniviers et de Vercorin au début du XIV^e siècle. Essai de démographie historique*, Lausanne 1981 (mémoire de licence dactylographié).



Pierre II de Chevron.
Vitrail, vers 1470-1480.

La deuxième source est un rouleau de 79 assignations de rentes qui constituent le revenu de la cure de Vercorin⁴⁸. Dressé en 1434 par le notaire Antoine de Nochia, il donne l'état d'un revenu basé sur des rentes (en nature ou espèces) assises sur de la terre.

La troisième de ces sources est constituée de deux gros registres de reconnaissances foncières de Chalais et Vercorin en faveur de la mense épiscopale, établis entre 1657 et 1663⁴⁹. Ils font connaître l'état du plus gros domaine foncier d'origine féodale et seigneuriale sur le territoire de Chalais-Vercorin.

Malgré la diversité de ces trois types de documents, on peut admettre que chacun, dans son époque, est représentatif des priorités qui affectent l'utilisation du sol. Il est presque évident qu'un intérêt plus marqué pour la céréaliculture ou au contraire pour l'élevage, doit se refléter statistiquement sur le volume des transactions effectuées au tournant du XIII^e au XIV^e siècle; de même, les rentes assignées en 1434 en faveur de l'église Saint-Boniface, sont le fait de gens du cru, qui assoient ces redevances sur le type courant de biens qu'ils possèdent; enfin, la reconnaissance de 1657-1663 est le document le plus précis: elle note les changements intervenus dans l'affectation du sol depuis la reconnaissance précédente⁵⁰.

Notre calcul comporte évidemment de sérieuses limites: on ne peut se baser sur des surfaces, les textes n'en indiquant que rarement. La base de calcul sera donc, pour les trois sources à disposition, le nombre des parcelles dont la nature est explicitement connue par le document. N'entrent donc pas en compte les parcelles désignées du terme ambigu de *terra* (soit terre ouverte soit, plus généralement, terrain).

Sur 561 parcelles concernées par une transaction entre 1298 et 1314, 192, soit le 34,22% sont désignées par ce terme vague de *terra*. Les 369 restantes se répartissent comme suit: 205, soit 55,55% de pré, et 164, soit 44,44% de champs.

Le rôle des rentes du bénéfice-cure de Vercorin de 1434 fait connaître 114 objets immobiliers dont 6 bâtiments et 6 terres indéterminées. Sur les 102 parcelles restantes, 4 (soit 3,92%) sont des chenevières, 55 (soit 53,92%) sont des prés, 2 (soit 1,96%) sont des mixtes prés-champs et 41 (soit 40,19%) sont des champs.

Des 647 objets reconnus entre 1657 et 1663 en faveur de la mense épiscopale, il faut d'abord soustraire 33 bâtiments et 14 droits divers (alpage, dîmes locales, etc). Des 600 parcelles reconnues sur le territoire de Chalais et Vercorin, il faut en déduire encore 24 désignées du terme trop vague de *terra*. Les 576 parcelles restantes se répartissent comme suit: 277 prés déjà reconnus comme tels lors de la précédente reconnaissance (soit 48,09%), 45 prés nouveaux (soit 7,81%) et 49 terrains mixtes à dominante pré (soit 8.5%), au total 64,4% de terres affectées à l'élevage. On compte 144 champs anciens (soit 25%), 6 nouveaux (soit 1,04%) et 23 parcelles mixtes à dominante champ (soit 3,99%), au total 30,04% de terres destinées à la céréaliculture. Le reste est constitué par les terres incultes (26 parcelles, soit 4,51%) et les «bercles», chenevières et jardins (6 parcelles, soit 1,05%).

Les ordres de grandeur donnés par nos trois sources permettent les conclusions suivantes: au tournant du XIII^e au XIV^e siècle, les deux activités essentielles (céréaliculture et élevage) semblent se partager assez équitablement le sol (même si une

⁴⁸ Ac Chalais, D 114, rouleau de parchemin.

⁴⁹ Les deux registres de reconnaissances foncières en faveur de la mense épiscopale, déposés depuis 1986 aux AEV, portent encore la cote des archives de l'Evêché: AES, 206/158-159.

⁵⁰ La précédente reconnaissance à laquelle se réfère celle de 1657-1663 a été levée par les notaires Martin Guntern et Amblardus Borgesii. Sa date (1579) est connue par la copie d'une des reconnaissances concernant l'alpage de Tracui, conservée aux archives de la Commune de Saint-Léonard (Ac St-Léonard, P 28) .

plus grande précision du langage des scribes permettrait sans doute de démontrer une légère prédominance de la céréaliculture. Un siècle plus tard, l'élevage a déjà commencé à prendre le pas sur la céréaliculture: 56% de prés contre 40,19% de champs. Deux bons siècles plus tard, l'élevage est désormais l'occupation dominante: il utilise 64,4% des terres contre 30,04% laissés aux céréales. A noter enfin que 7,8% des parcelles reconnues au milieu du XVII^e siècle sont des prés nouveaux créés entre 1579 et le milieu du XVII^e siècle.

La tendance est donc claire: au cours des trois siècles et demi qui séparent le premier document du troisième, le territoire de Chalais-Vercorin passe d'un équilibre élevage-céréales à une nette prédominance de l'élevage.

Il est intéressant de chercher à situer dans le territoire de Chalais-Vercorin les prés gagnés sur les champs dans la première moitié du XVII^e siècle. On constate que sur les 45 parcelles converties en pré à cette époque, 35, soit 77,77%, sont situées dans la zone basse du territoire, soit entre la plaine et 1000 m d'altitude, essentiellement sur le coteau au-dessus de Réchy et de Chalais et sur le plateau de Briey. Les 10 autres parcelles de pré nouveau sont à l'altitude du village de Vercorin ou plus haut. Il semble assez logique qu'on ait converti en pré surtout l'étage altitudinaire inférieur, le seul à pouvoir permettre deux coupes annuelles de fourrage et la pâture d'arrière-automne. Les céréales quant à elles s'accommodent mieux des terrains d'altitude.

Nos sources font apparaître des terres qualifiées de «brûlées» (*terras assas*). Elles semblent généralement se trouver dans les zones périphériques. S'agit-il de terres «sèches» ou de terres intentionnellement brûlées de main d'homme pour empêcher la progression de la forêt? Cette dernière solution paraît plus probante: on en connaît dans la région d'Adebrant (à environ 1800 m d'altitude): il serait étonnant que ce soient des terres sèches à cette altitude. On en trouve aussi en *Bella Crestaz* (au sud-est du village, au

bord du vallon de Crouge), en *Biolley*, à la fin des champs des Cleives (sur le versant sud-est du promontoire), en *La Gietty* (Les Giettes), en la *Crusa* (Crouge), en *Arbareyaz* soit *Vualant* (en bordure est du vallon de Crouge), au *Mayeng* (près de Tracui).

La grande reconnaissance du milieu du XVII^e siècle permet d'esquisser les grands traits du paysage agraire de Vercorin. C'est essentiellement au sud du village que se situent les zones presque exclusivement occupées par les prés: *Pra Sendan* (*Cuson*), les *Fontaneys* (dans les *Grands Praz*), la *Cresta Thyouz*, le *Laviour* (en haut des *Grands Praz*), les *Terrex* (le long du chemin d'Anniviers), les *Chavanes* (au-dessus de Bella Cresta). Les champs ont l'exclusivité sur tout le promontoire qui domine le village au nord nord-est. On en trouve *eys Sirisiers*, *eys Derassettes*, *eys Cleyves*, en *Plan de Creste*, en *Sesemyn*, ou *Coster*, *retro aulam*, *supra ecclesiam*, en *laz Rossaz*, *eys Crestes supra villam*, en *Crevassy alias en la Rochy*, *eys Freyes*. D'autres secteurs présentent un mélange de prés et de champs: le *Maresc*, la *Comba de Lautour*, les *Exers* ou *Essers*, *Vualant*, la *Gietty*, les *Grosses Pierres*, les *Orgeris*, *Bella Cresta*.

Les alpages

L'extension de l'élevage, qu'on a pu deviner dans le cours du XVI^e siècle, a laissé, grâce aux inévitables frictions entre les diverses communautés ou groupes intéressés par un même alpage, des traces documentaires intéressantes⁵¹. Ce sont

⁵¹ J'exprime ici ma reconnaissance à feu M. Maurice Casanova, ancien rédacteur au *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, qui m'a aidé à comprendre bien des termes qui sans lui seraient demeurés obscurs.

surtout les alpages de Tracui et de La Côte (sur son territoire) et d'Orzival (sur Anniviers) qui intéressent alors les gens de Vercorin⁵².

Le premier indice d'un intérêt accru pour les pâturages d'altitude apparaît en 1431: cette année-là, les «aloès» (consorts) de la montagne de Tracui procèdent à une série d'achats destinés sans doute à arrondir le territoire de leur alpage. Les archives ont conservé six transactions concernant toutes des prés situés «au-dessus du bisse de la Cocagny» ou encore «au-dessus du bisse du Sassex» et au-dessous du «chalet» de l'alpage de Tracui ou sous l'alpage lui-même⁵³.

Mais cet intérêt se manifeste tout naturellement aussi par des litiges: le 19 juillet 1457, à Vercorin, on règle une question qui oppose les consorts allodiateurs du fief de la montagne de Tracui, mouvant de la mense épiscopale de Sion (représentés par Jean Martin, alias Anthoniet, homme lige et taillable de la mense, avantier du fief, et une dizaine de consorts), d'une part, et les communiens de Vercorin (une cinquantaine de noms), d'autre part. Les consorts demandent que soient posées des limites entre leur fief et les pâturages communs de Vercorin. Les communiens affirment au contraire que l'alpe de Tracui ne doit aucunement être limitée ou bornée, car elle appartient à la communauté de Vercorin. L'évêque Henri Esperlin accède à la demande des consorts et délègue le notaire Henri de Eysello, accompagné de Jean Coppattel, de Jean Aymonet Berthod, et de Jean Chufferel (sans doute Zufferey), chargés en leur âme et conscience de délimiter exactement les deux territoires.

La délimitation commence au-dessus du territoire commun de Pinsec. Elle passe par de nombreux lieux difficiles à fixer exactement sur le terrain, les noms de lieux étant pour la plupart effacés de la mémoire collective. On marque de nombreuses croix sur des pierres et sur des mélèzes. On passe ainsi du rocher des *Heremetyres* au *Plan du pré*, *eys Bullyes dy mayens*, à l'arête *dou Sendant*, au *Dyser*, au sommet des

prés de la *Martinetaz*, jusqu'à l'arête *dou Mayens*, par-dessus les *Lussalets* (petits lacs) jusque *eys Gollyes*, puis par-dessous la crête de la *Cua*, puis, par l'*ogier* (sentier) neuf, jusqu'à une grosse pierre blanche. De la *Cua*, on procède jusqu'au pied du *Costa* sous les fontaines couvertes, de là sous le plan de l'arête de *Charvacretaz*, à la crête du plan dudit lieu de *Charvacretaz* sur les *Crepillies*, près de l'*ogier de Charvacretaz*, puis, par-dessus l'*ogier*, jusqu'à la *balme* (abri sous roche) de *Gergisson* (Arzechons), et de là, en droite ligne jusqu'au roc *Ruphin*.

Les animaux des allodiateurs de Tracui pourront, par-dessus le territoire commun de Vercorin, aller s'abreuver aux bassins du pré de Saint-Marc et s'en revenir. La communauté de Vercorin pourra couper dans la forêt de Tracui les bois nécessaires à ses besoins, mais pas au-dessus du bisse de *Saxet*. Les animaux des communiens de Vercorin ne pourront pas pâturer dans le territoire de la montagne des consorts depuis trois semaines avant la fête de saint Jean-Baptiste (soit le 3 juin, trois semaines avant le 24) et jusqu'à la Saint-Maurice (22 septembre)⁵⁴.

Chacune des deux parties aura, pendant cette période, le droit de saisir et de retenir en gage les bêtes prises à pâturer sur leur territoire. On réserve le passage des bêtes qui vont s'abreuver au pré de Saint-Marc, ainsi que le cas où des chutes de neige forceraient à descendre prématurément. En cas de nécessité, les bêtes des communiens pourront également monter paître la journée à l'alpage et redescendre pour la nuit sur le territoire communal. Une des clauses finales de garantie réserve

⁵² Voir aussi A. HEUSLER, *Rechtsquellen des Kantons Wallis...*, p.103, n° 369: 15 mai 1429, *Statut zweier Alpgenossenschaften über Vereinigung ihrer Alpen* (Laley et Zarzé).

⁵³ Ac Saint-Léonard, Pg 14; ACS, Min B 58/III, p. 53 ss.

⁵⁴ Il s'agit du calendrier d'avant la réforme grégorienne: il y a donc lieu d'ajouter dix jours aux dates indiquées pour juger de la saison réelle touchée par le ban des pâtures.

expressément les droits que possède la communauté de Vercorin sur l'alpage d'Orzival, auxquels la présente convention ne doit en rien porter préjudice⁵⁵.

Les terres ainsi délimitées au profit des «consorts» de Tracui étaient cependant soumises à un droit de parcours, à certaines périodes de l'année (en automne, après la Saint-Maurice et au printemps, avant l'inalpe), par les animaux des communiens de Vercorin. Les consorts de Tracui cherchent, au XVI^e siècle déjà à se libérer de cette coutume, certainement préjudiciable au rendement de leur montagne. Le 13 août 1553, ils acquièrent de la commune de Vercorin-Chalais, pour la somme de 50 livres et pour une redevance annuelle en céréales et en fromages d'alpage à verser au curé de Vercorin, le droit d'herbage et de pâture, depuis le départ des neiges «*ouz fortéyng*» (au printemps) jusqu'à «trois semaines avant la nativité de saint Jean-Baptiste» (c'est-à-dire le 3 juin)⁵⁶.

Si l'acte de délimitation de Tracui en 1457 laisse entendre que seuls une dizaine de privilégiés et leur avantier, feudataires de la mense épiscopale, ont droit à l'alpage de Tracui, il n'en va plus de même en 1588, où l'on connaît un «ratement» de l'alpage de Tracui, soit une répartition des droits des allodiateurs de l'alpage⁵⁷. Les droits sont répartis en dix «huitains» représentant chacun dix vaches. Les «huitains» étaient très probablement à l'origine des huitièmes de l'ensemble de l'alpage, comme l'attestent, au XVII^e siècle encore, certaines reconnaissances en faveur de la mense épiscopale qui mentionnent pour un avantier *octavam partem seu novem denariatas omnium jurium fructus et fimi (...) montis de Tracuyt in montibus de Vercorens*⁵⁸. En 1588, on dénombre dans le ratement de Tracui pas moins de 59 item, soit 59 ayants-droit, qui à plusieurs vaches, qui à quelques pieds (soit quarts de vache), qui même à des ongles (huitièmes de vache) ou à des moitiés ou tiers d'ongle. Le système de partage des biens dans la famille cause un morcellement très

rapide des droits d'alpage. Il témoigne de l'intérêt de tous pour l'élevage. Chacun veut posséder une part, si minime soit-elle, à l'alpage et à ses fruits.

Un autre indice de l'extension de l'élevage au cours des XV^e et XVI^e siècle est la création récente (*de novo*) d'un dixième huitain, que mentionne expressément le ratement de 1588. Ce dernier huitain est constitué, comme probablement aussi le neuvième, de parts de droits achetées du «consortage» de l'alpage par de nouveaux consorts. On ne peut savoir si ces droits nouveaux résultent d'un agrandissement de la surface exploitée ou de la simple surcharge d'un pâturage existant.

Les statuts ajoutés à la fin de ce ratement permettent d'entrevoir certains aspects du fonctionnement pratique de l'alpage. Il est décidé en 1588:

1. que les «oytans» (huitains) qui devaient auparavant des rentes ou cens continueront d'y être astreints comme par le passé sans préjudice pour ceux (le neuvième et le dixième probablement, et d'autres qui auraient racheté leur cens) qui seront libres de redevances.
2. Quant aux *eysschy*⁵⁹, ils seront fournis à tour de rôle une année par les cinq oytans orientaux,

⁵⁵ Ac Saint-Léonard, P 8 , P 9, Pg 21 (acte du 19 juillet 1457).

⁵⁶ Ac Saint-Léonard, Pg 41 (13 août 1553).

⁵⁷ Ac Saint-Léonard, P 29.

⁵⁸ AEV (ancien fonds AES, 206-159 , fol. 584r (6.8.1660). La *denariata* est évidemment ici une mesure de compte servant à évaluer la part des «droits de fonds» de chaque «consort» de l'alpage. Le *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, (cité désormais GPSR) cite, s.v. *denrée*, l'exemple de l'alpage de Serin (Ayent) où une «émine» vaut douze «dozans» valant chacun douze *denariatae*, lesquelles se subdivisent à leur tour en *obolatae* et en *poyisiae*. Il est probable que ces *denariatae*, qui servent aussi de base à certains «ratements» (voir par exemple AEV, consortage d'Orzival Pg 6; 24 janvier 1557, où l'on connaît un total de 72 *denariatae*) conservaient le souvenir d'une redevance globale ancienne de 6 sols, subdivisée d'abord en huit parts de chacune 9 deniers.

⁵⁹ GPSR, s.v. *azi*, 3°. Il s'agit des récipients dans lesquels on conservait le liquide acide servant à produire le sérac, par la coagulation du petit-lait.

et l'année suivante par les cinq oytans occidentaux de l'alpage. On voit donc que ces oytans ne représentaient pas seulement une division abstraite des droits sur une propriété indivise, mais qu'ils avaient une implantation concrète sur le terrain. Peut-être s'agit-il tout simplement de l'emplacement des étables.

3. Les procureurs en charge auront le droit chaque année d'alper deux génisses (ou génissons) sur la généralité, à condition de fournir deux taureaux aptes au service des vaches de la montagne.
4. Pour chaque porc alpé, on paiera deux fiche-lins de seigle.
5. Personne n'alpera plus que son droit: pour chaque vache surnuméraire, le transgresseur paiera une demie couronne et devra désalper l'animal.
6. Si quelqu'un alpe une vache encore gravide et qu'il veuille faire mesurer le lait (après vêlage) et que la mesure soit d'un oytan⁶⁰, il paiera deux quarts⁶¹ pour chaque jour passé à l'alpage avant le vêlage; si la mesure est d'un quartan, il paiera un gros par jour, et plus ou moins au pro rata de la mesure du lait.
7. Personne ne pourra désalper une de ses vaches pour le vêlage et la ramener ensuite à l'alpage, sous peine d'une demie couronne.
8. Si quelqu'un a une vache qui vient à vèler à l'alpage, il ne devra pas lui donner du *salledoz*⁶² s'il veut participer à la mesure du lait, il devra user du sel de la montagne et *illam eschevuar per les challet* (c'est-à-dire probablement la traire à l'étable le jour où l'on procède au mesurage); et si quelqu'un a une vache *lechuyryz*, («lècheuse»)⁶³ il devra payer au consortage de l'alpage trois gros pour le sel, sans aucun autre *salledoz*.
9. Personne ne pourra alper une vache seule qui ne mesure pas un oytan de lait; il devra désalper ou payer une demie couronne au consortage. Si par contre il alpe toutes ses vaches à Tracui et que l'une d'entre elles ne parvient

pas à la mesure, il aura le choix entre désalper cette vache ou payer un teston au consortage.

10. Sous peine d'une demie couronne, personne ne pourra alper plus de quatre veaux sur chaque oytan; ces veaux devront être nés après la Saint-Gall (16 octobre). Sous la même peine, personne ne pourra alper des veaux s'il n'a pas dans l'alpage des vaches laitières. De même il est interdit, sous la même peine, d'alper des veaux *immunctos sive scabrosos* ni d'autres bêtes *immundas*⁶⁴.
11. Aucun des allodiateurs ne pourra, avant la Saint-Boniface⁶⁵, louer sa part de droit à un forain qui n'a pas de droit à Tracui; s'il le fait malgré tout, un des allodiateurs peut s'arroger les droits loués en payant à l'admodiateur le tarif usuel de l'alpage.

⁶⁰ L'«oytan» est sans doute ici une mesure de capacité des liquides, valant probablement le quart d'une «émine».

⁶¹ Un quart valait la moitié d'un creuzer, le quart d'un gros et le huitième d'un batz.

⁶² Le mot a dans le patois moderne (vers 1900) à Grimentz, le sens de «sel que l'on donne aux vaches à la montagne». Mais il peut aussi signifier une sorte de «lècher» (mélange de son, de farine, betterave, etc. ou encore une boisson à base de farine, lait et infusion de feuilles diverses que l'on donne en guise de fortifiant aux vaches (après le vêlage). Ici, il semble bien qu'il s'agisse de ces deux dernières acceptions. Il est probable que l'absorption de ces gâteries devait avoir un effet positif sur la lactation.

⁶³ S'agit-il d'une vache qui ne cesse de réclamer du sel? Ce qui expliquerait le prix supplémentaire à payer.

⁶⁴ Il s'agit évidemment de bêtes dont l'état sanitaire n'est pas bon: *scabrosus* veut dire galeux. Quant à *immunctus*, il semble signifier «non mouché», soit probablement morveux.

⁶⁵ Il est impossible de savoir duquel des trois saints Boniface il s'agit. La date peut donc être le 14 mai, le 29 mai ou le 5 juin. Je pencherais plutôt pour cette dernière date, qui laisse le délai le plus long aux allodiateurs à la recherche de droits supplémentaires pour l'alpage.

12. Celui qui alpe ses vaches à Tracui devra y alper aussi ses moutons, s'il en a. S'il ne le fait pas, il sera néanmoins «taillé» sur le même pied que ceux qui alpent leurs moutons.
13. Celui qui aura un porc à l'alpage devra aller «remuer» avec sa bête de somme, sauf empêchement légitime, sous peine de sept gros. Celui qui alpe un porc et ne fournit pas, le jour de la montée, un drap ou une couverture, paiera 3 gros et *unam schetaz* ou six carts, fournira un *bugoz* ou paiera un gros, une cuiller ou paiera deux quarts⁶⁶.
14. Les procureurs doivent prélever sur le blé payé pour les porcs quatre fichelins pour le paiement des rentes dues par le consortage de la montagne. Les procureurs s'acquitteront de ce paiement et seront tenus d'en payer les arriérés.
15. Les procureurs devront fournir une bête de somme pour le transport du fruit de la montagne, moyennant quoi ils auront droit au fromage fabriqué le jour de la montée à l'alpage.
16. Sauf cas de nécessité, personne ne pourra désalper ses bêtes avant d'avoir payé les frais, sous peine de 20 sous.

Vercorin n'avait pas que Tracui pour alper son bétail. Dès que la documentation le permet, c'est-à-dire au début du XVI^e siècle, on trouve les Vercorinards installés à la montagne de la «Côte» (orthographiée *La Rauja* par la carte nationale) et plus loin encore, à Orzival. Si l'alpage de La Côte ne comprend que des allodiateurs de Vercorin, les droits sur celui d'Orzival sont partagés (dans des proportions qu'on ignore) entre gens d'Anniviers et gens de Vercorin.

Le 12 janvier 1517, ces deux alpages décident de s'unir. Aux termes de la convention intervenue entre eux, la capacité d'accueil est de 100 vaches, dont 60 pour Orzival et 40 pour La Côte, de 6 porcs pour Orzival et de 4 pour La Côte, et 1 porc surnuméraire (deux ans pour Orzival et un an pour

La Côte). Le «fruit» (fromage) sera réparti dans les proportions de $\frac{2}{3}$ pour ceux d'Orzival et de $\frac{1}{3}$ pour ceux de La Côte (noter que la proportion n'est pas conforme aux nombres respectifs de vaches et devrait être de $\frac{3}{5}$ à $\frac{2}{5}$). Sur une «émine» et demie (de lait), une revient à Orzival et une demie à La Côte. Il faudra faire 6 récipients (*aysyz*⁶⁷) dont 4 seront fournis par Orzival et 2 par La Côte. Chacun des deux alpages désignera un procureur. Les deux procureurs auront le pouvoir de prendre des gages et de prélever des amendes sur ceux qui refusent obéissance aux statuts ou n'accomplissent pas les travaux nécessaires. Les allodiateurs des deux alpages supporteront sur le même pied les cens, rentes et usages.

Une clause prévoit que dans le cas où un des allodiateurs n'aurait pas les bêtes correspondant à son droit (*herbagium aut investituram*) soit une, deux, trois, quatre ou cinq vaches, il devra, avant de céder son droit à toute autre personne étrangère à l'alpage, le faire savoir, jusqu'au temps de Pâques à ceux des consorts qui ne sont pas pourvus suffisamment. Les limites respectives des deux alpages demeurent valides. On entretiendra et réparera d'un commun accord, les «chissières» (fromageries), caves, abris et autres édifices ainsi que les ustensiles des deux alpages.

Cette dernière clause concernant les bâtiments a certainement dû être appliquée l'année même de l'union des deux alpages. En août 1518 en effet, les allodiateurs de l'alpe d'Orzival sont l'objet d'une plainte auprès du vice-châtelain d'Anniviers. Les communiers de Pinsec les accusent d'avoir «déplumé» le sommet de la forêt, vers la Combe des Brives (Brunes?). Les gens de Pinsec estiment que le danger d'avalanche est augmenté

⁶⁶ Je n'ai pas pu savoir ce qu'est une *schetaz*; quant au *bugoz*, le GPSR, s.v. *bougo* connaît à Saint-Luc l'emploi de ce mot pour désigner un «petit vase de bois dans lequel mangeait autrefois le berger à l'alpage».

⁶⁷ Voir plus haut, note 59.

pour leur village et que les dommages se montent à plus de 100 livres. Les allodiateurs, pour leur part, ne pensent pas avoir causé un tel dommage. Il est finalement convenu entre les parties que les consorts de l'alpage n'abattront que les bois nécessaires pour les bâtiments et l'usage de la montagne. Ils ne construiront leur «chissières et remouentzes» (fromageries et abris) que dans des lieux qui ne portent pas préjudice à ceux de Pinsec. Les frais de la plainte et de la journée sont à la charge des allodiateurs d'Orzival⁶⁸.

Les allodiateurs d'Orzival entreront aussi en conflit, pour les mêmes raisons, avec la petite communauté de *Pratis* (des Frasses, près de Mayoux) qui leur reproche en 1579 d'avoir fait des coupes de bois exagérées et préjudiciables à la sécurité de leurs biens. Aux termes de l'arrangement intervenu entre les parties, le 30 octobre 1580, les allodiateurs d'Orzival ne couperont plus de bois «en dedans⁶⁹ du torrent de Pinsec», sauf pour l'entretien des édifices et le service de la montagne. Ils ne déplaceront pas les «chissières» (fromageries) sauf pour un besoin absolu de l'alpage, et ils paieront trois écus pour les dommages causés⁷⁰.

Un autre problème qui se pose aux consorts d'Orzival habitant Vercorin est le passage par Tracui. Vers 1590, les allodiateurs de Tracui vendent à ceux d'Orzival le droit de passage, à raison de 10 quarts par tête de bétail.

L'alpage d'Orzival et de la Côte a conservé une série de «ratements» (répartitions des droits des consorts, renouvelées assez régulièrement pour tenir compte des changements intervenus du fait de successions ou d'aliénations) ainsi que des statuts. Pour mieux cerner les points communs et les différences entre les deux alpages qui intéressaient alors Vercorin, nous donnons ici un aperçu des règles arrêtées par les allodiateurs d'Orzival réunis le 9 février 1640 à Chalais, dans la maison de Jean Alacris (Allegroz)⁷¹:

1. Aucun des allodiateurs ne devra alper plus de bétail que ses droits, tant en vaches qu'en

veaux et autres animaux, sous peine d'un demi écu pour chaque vache et de désalper les bêtes alpées en plus.

2. Personne ne devra alper une vache improductive (vulgairement parlant «à goutte») sous peine d'un demi écu et de devoir désalper.
3. Chaque «oytan» pourra alper cinq génissons (*vulgo mosons*) et deux veaux.
4. Les cinq premiers oytans devront apporter les récipients et les draps, et les cinq autres oytans apporteront les couvertures. Chaque oytan apportera un bugoz une *urnam seu situlam* (une seille) et une cuiller, le tout à fournir sur l'alpage le jour de la montée, sous peine de six gros pour les draps, et pour les autres ustensiles, d'un gros.
5. Lors de la désalpe, personne ne pourra emporter ses draps ou ses couvertures avant qu'ils n'aient été présentés aux autres allodiateurs, sous peine de six gros.
6. Si l'un des allodiateurs n'apporte pas, le jour de l'inalpe, les ustensiles prévus ci-dessus, il sera amendé et devra néanmoins apporter ce qu'il doit.
7. Si une vache vient à vèler à l'alpage, le maître-vacher de la montagne doit le faire savoir au propriétaire de la vache, dans les trois jours à partir du vêlage, sous peine de trois gros.
8. Le jour de l'inalpe, les bergers ne doivent pas, sauf cas de nécessité, aller plus loin que le torrent de Planchallet, avant que toutes les bêtes ne soient rassemblées, sous peine de trois gros pour tout transgresseur.
9. Les allodiateurs d'Anniviers devront chaque année chasser vivement leurs bêtes afin

⁶⁸ AEV, Consortage d'Orzival Pg 5 (27 août 1517).

⁶⁹ «En dedans» veut dire en direction du fond de la vallée.

⁷⁰ AEV, Consortage d'Orzival, Pg 9.

⁷¹ AEV, Consortage d'Orzival, P 6 (9 février 1640).



Le troupeau à l'abreuvoir (1913). Gravure d'Edouard Vallet.

- qu'elles montent tout droit par l'«ogier», sous peine de six gros pour chaque fois.
10. Celui qui voudra alper des porcs devra payer pour chacun un fichelin et demi de seigle, et ce quatorze jours avant l'inalpe, sous peine de six gros payables aux allodiateurs.
 11. Celui qui ne paierait pas ce qu'il doit le jour du compte devra un quarteron de vin; les procureurs auront, dès le lendemain, le droit de saisir, par voie de justice, des gages équivalents au capital dû augmenté d'un tiers et des frais encourus.
 12. Celui qui fera défaut au paiement du sel, le jour du mesurage du lait, se verra saisir des gages par les procureurs et un officier de justice comme ci-dessus.
 13. Le jour qu'on appelle d'*essewuaz*, les allodiateurs devront se trouver de grand matin (*summo mane*) sur la montagne ou se faire représenter, sous peine de 20 sols.
 14. Aucun des allodiateurs ne pourra désalper des moutons sans la permission des procureurs et du maître (vacher?) de la montagne, sous peine de 12 gros par tête de bétail désalpée.
 15. Chaque oytan et ses consorts auront de l'augmentation (de leur droit d'alpage), comme on dit de *la cruaz*, une demie vache.
 16. Personne ne pourra vendre son droit de *cruaz* indépendamment de ses autres droits à l'alpage, ceci pour éviter des querelles.
 17. Personne ne pourra vendre ses droits d'alpage à un non allodiateur avant de les avoir offerts en vente aux autres allodiateurs, et ce sous peine de trois livres payables à la généralité de la montagne.

La comparaison des statuts de Tracui avec ceux d'Orzival présente plus de points communs que de divergences notables. Si le tarif n'est pas le même dans les deux alpages pour les porcs, si le nombre de veaux admis par oytan diffère d'une montagne à l'autre, les préoccupations essentielles sont les mêmes dans les deux règlements: le souci d'éviter

la surpopulation animale de la montagne, et celui d'éviter l'infiltration, voire le «noyautage» (par admodiation ou par vente de droits) du consor-tage par des éleveurs étrangers. L'alpage d'Orzival, comme celui de Tracui, tient à demeurer un «club» relativement fermé, accessible d'abord aux gens de Vercorin. Une autre préoccupation commune aux deux alpages est évidemment le rendement laitier: on procède à un (ou peut-être plusieurs?) mesurage(s) du lait, qui permet d'établir la clé de répartition du fruit (fromage et sérac); on élimine les bêtes improductives, on restreint le nombre des génissons et veaux et l'on veille à une compensation en espèces pour les vaches tardives qui vèlent en cours de saison.

Si l'alpage d'Orzival continue d'être en bonne part en mains des gens de Chalais-Vercorin, il n'en va pas de même pour celui de Tracui, qui passe, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles aux mains de la commune de Saint-Léonard, qui cherche sur la rive gauche du Rhône les débouchés qui lui manquent sur la droite⁷². Les archives de la commune de Saint-Léonard ont conservé les nombreux actes d'achat de droits sur Tracui. En 1751, un échange est conclu: la commune de Chalais-Vercorin cède à celle de Saint-Léonard un droit de trois vaches à Tracui et reçoit un droit de trois vaches à Orzival. Chalais-Vercorin devra payer en plus une «tourne» (compensation) de trois doubles, ce qui indique que les droits d'Orzival étaient certainement moins cotés que ceux de Tracui⁷³. Sans doute aussi chacune des deux communautés avait tout intérêt à regrouper ses droits. Vers la fin du XVIII^e siècle, la commune de Saint-Léonard est pratiquement maîtresse de l'alpage de Tracui d'en bas.

⁷² La Commune de Saint-Léonard n'est pas la seule à chercher des alpages sur la rive gauche du Rhône: c'est le cas aussi de Grimisuat, qui achète des droits sur Singlina.

⁷³ Ac Saint-Léonard, Pg 85; 25 février 1751.

Miettes sur la vie paroissiale de Vercorin

Comme beaucoup d'autres, la paroisse de Vercorin n'a laissé que des documents de nature économique: achat ou constitution de rentes, acquisition de biens fonciers, donations pies, reconnaissances, etc., qui n'apportent que peu de renseignements directs sur la vie de l'église locale, mais qui permettent tout de même de grappiller quelques éléments intéressants.

En 1304, le curé de Vercorin achetant pour 50 sols une pièce de terre sise «derrière la terre de Saint-Boniface de Vercorin et au-dessus et jouxte la terre d'Albert Gravelon», trois personnes s'associent à cet achat en faveur de la cure: Pierre Jalaz de Vercorin, pour 15 sols, Agnès, veuve de Jacques de la Sala d'Anniviers pour 15 sols, et Guillemette, dite Chanteressa, d'Anniviers pour 5 sols. Ces trois personnages donnent à la cure de Vercorin leur part de cette acquisition, pour le salut de leur âme et de celles de leurs prédécesseurs de l'église de Vercorin, à charge pour le curé de faire chaque dimanche, en ladite église, une commémoration publique pour eux et leurs successeurs, «comme on a coutume de faire pour les âmes» (*prout moris est pro animabus faciendum*). Au cas où le curé ne ferait pas la commémoration, les trois donateurs se réservent, pour eux et leurs successeurs, la possibilité de faire valoir leurs droits sur la pièce de terre en question, au prorata de leur contribution à l'achat. Toutefois si le curé est empêché de faire ladite commémoration, par défaut de son corps ou de son église (*propter aliquod defectum sui corporis seu ecclesie memorate*), les donateurs ne pourront se retourner contre lui⁷⁴. Outre la coutume bien établie de faire le dimanche des commémorations pour les défunts, ce texte démontre qu'au début du XIV^e siècle, l'habitude de résider plusieurs mois par année à Chalais n'était vraisemblablement pas encore prise par les gens de Vercorin. Sinon on s'explique mal que le curé, astreint, sous peine de

confiscation de la terre achetée, aux commémorations dominicales, ne précise pas dans l'acte que celles-ci pourront avoir lieu à Chalais. Le silence à propos de l'église de Chalais semble significatif, puisqu'on prévoit le cas où la maladie du desservant ou l'état de son église l'empêcherait de remplir ses obligations. L'intention énoncée par les donateurs indique d'ailleurs clairement que c'est dans l'église de Vercorin (*in ecclesia predicta*) et non ailleurs, que la commémoration doit être faite. Il me semble donc raisonnable d'en conclure qu'au début du XIV^e siècle, les habitants de Vercorin y résidaient encore toute l'année.

En 1307,⁷⁵ le curé de Vercorin procède à la vente d'un champ. Cette transaction est faite du consentement préalable de l'évêque et du Chapitre, qui reçoivent d'abord le serment du curé et de cinq probes hommes de Vercorin attestant que cette vente est faite au profit de l'église et indiquant la destination du capital qui en résulte. Les cinq probes hommes qui sont cités à cette occasion, Pierre *dou Coster*, Jean *Clerici* (Clerc), Pierre *Decimator dou Cuson*, dit Blanc, Martin *Naamont* et Pierre *Jalaz* forment le premier «conseil de paroisse» connu pour Vercorin.

Le 20 mai 1308, Ulrich *Ludovici* de Vercorin, père du curé de Vercorin, fait son testament⁷⁶. Il lègue à l'église Saint-Boniface de Vercorin deux pièces de terre, une située vers les *Ensers*, l'autre à la *Larseta*, près du rocher. Le curé sera tenu d'entretenir à perpétuité, toutes les nuits, une lampe allumée en l'église de Vercorin pour le salut de l'âme du testateur, de sa femme Agnès et de leurs prédécesseurs. Sur le revenu annuel de ces deux pièces de terre, le curé devra acheter un cens annuel de deux fichelins de noix (*grumallorum*) à l'usage de ladite lampe⁷⁷. Ici non plus, il n'y a pas

⁷⁴ AEV, AVL 162, p. 177, n° 3.

⁷⁵ AEV, AVL 162, p. 234, n° 2.

⁷⁶ AEV, AVL 162, p. 255, n° 5.

⁷⁷ AEV, AVL 162, p. 291, n° 1.



Saint Boniface, martyr, patron de la paroisse
(détail d'une bannière fin XVII^e siècle).

la moindre allusion à une période de l'année où l'église de Vercorin ne serait pas en service.

En juin 1309, le curé de Vercorin est en litige avec les frères Jacques, Pierre et Martin *Bertaneys* de Vercorin. Le curé fait valoir des droits sur un pré, appelé «le pré de Sainte-Marie» qu'il dit appartenir à la cure de Vercorin. Les *Bertaneys* remettent le pré au curé contre 14 sols et un service annuel de 2 deniers à faire au Chapitre de Sion. Le curé devra dire une prière chaque dimanche pour leur âme⁷⁸. Le nom attaché à ce pré peut s'interpréter de diverses manières: s'agit-il d'un bien légué (assez anciennement pour qu'on en ait perdu le souvenir) à un autel secondaire de l'église Saint-Boniface, dédié à la Vierge? ou d'un vocable ancien de l'église de Vercorin? Il est impossible de trancher. Une clairière à environ 1800 m d'altitude porte aujourd'hui encore le nom de *Santa Maria*. Il s'agit peut-être du pré Sainte-Marie du XIV^e siècle.

Les documents témoignent aussi de l'existence à Vercorin de deux confréries, la «petite» et la «grande». Il est difficile de savoir quelles sont les attributions spécifiques de chacune. La petite est dédiée à Saint-Boniface, patron de l'église locale, la grande est une confrérie du Saint-Esprit, comme il en existe dans presque tous les villages d'alors. Il arrive même que des legs soient faits à la petite, à charge pour ses procureurs de faire une donation aux procureurs de la grande⁷⁹. Sans doute la personnalité même des procureurs de la grande empêchait-elle le donateur de procéder plus directement...

Les taxes des décimes pontificales levées en 1364 et en 1428 dans le diocèse ont laissé quelques traces documentaires qui permettent d'estimer le poids du bénéfice de Vercorin par rapport aux paroisses voisines. En 1364, si le curé de Vercorin est taxé à 8 sols, celui de Chalais l'est à 10, tandis que celui de Granges monte à 28 sols et celui d'Anniviers à 40. Le bénéfice de Grône est estimé à 18 sols, celui de Bramois à 8, celui de Nax à 20, celui de Mase à 10, celui d'Hérens (Saint-

Martin) à 40 et celui de Vex à 30. Le rapport reste le même en 1428 où la cure d'Anniviers est à 20 livres, celle de Vercorin à 4, celle de Chalais à 5, celle de Grône à 9, celle de Bramois à 4, celle de Nax à 10, celle d'Hérens à 20, celle de Mase à 5 et celle de Vex à 15⁸⁰. La cure de Vercorin, on le voit, fait partie des économiquement faibles, ce qui n'implique pas forcément une population moindre...

Le 12 août 1431 est dressé un inventaire du mobilier de l'église de Vercorin. Outre les livres liturgiques (missel, bréviaires, psautier, recueil de litanies, etc.) l'église Saint-Boniface possède alors un calice, une patène, deux croix, deux paires de burettes, une neuve et une vieille, une cloche, deux chasubles avec leurs ornements, trois aubes avec deux amicts, un surplis, trois pyxides, trois «arches» avec leurs clés, une crémaillère et «de nombreux actes en faveur de ladite église»⁸¹. L'auteur de l'inventaire ne se soucie guère de renseigner sur le nombre de reconnaissances conservées dans les archives de la cure. Il existe heureusement de meilleurs renseignements quelques années plus tard: en 1434, le notaire Antoine de Nochia est chargé de consigner les reconnaissances en faveur de l'église Saint-Boniface de Vercorin.⁸² Son travail est conservé sous la forme d'un rouleau de parchemin comprenant 80 reconnaissances de biens fonciers (prés et champs essentiellement). Le montant habituel des redevances semble indiquer que la plupart de ces

⁷⁸ AEV, AVL 162, p. 291, n° 1.

⁷⁹ AEV, AVL 162, p. 296, n° 2.

⁸⁰ GREMAUD, Doc. n° 2090 et 2784. Il est probable que les sommes indiquées en 1364 (exprimées en sols) représentent le montant de la décime elle-même, tandis qu'en 1428, les sommes en livres indiqueraient plutôt le revenu des bénéfices servant d'assiette d'imposition.

⁸¹ ACS, Min. B 58 / III, pp. 56-57.

⁸² Noter que ces reconnaissances en faveur de la cure de Vercorin se trouvent aux archives de la Commune de Chalais (Ac Chalais, D 114).

droits sont déjà relativement anciens. Sur ces 80 immeubles, 7 sont situés dans le proche voisinage de l'église Saint-Boniface, au-dessus de l'église *en laz Rossaz*, «sous l'église» ou «sous le cimetière», ou encore à l'ouest du chemin allant du *Coster* à l'église.

La visite pastorale qu'effectua l'évêque Guillaume VI de Rarogne en 1444 atteste une augmentation du revenu du bénéfice paroissial de Vercorin: de 4 livres en 1428, il a passé à 30 livres⁸³. Dans le même temps, Anniviers a passé à 40 livres, Chalais à 20, Grône et Vex à 30 et Bramois à 20. Le même document renseigne aussi sur le collateur du bénéfice de Vercorin, le Chapitre de Sion.

En août 1464, le curé de Vercorin est en litige avec des tenanciers à propos d'une pièce de champ qu'il prétend dépendre de la cure. Le tenancier affirme qu'il la tient à cens de la Commune de Vercorin, à charge de 10 deniers de service pour la lampe de l'église de Vercorin que la commune entretient⁸⁴.

On est hélas mieux renseigné sur les brebis galeuses que sur le paisible troupeau des ouailles de Vercorin. Peu avant le début du printemps de 1482 a lieu à Sion, au château de la Majorie, le procès de Jean Coppatel de Vercorin, homme de Françoise de Granges. L'inculpé, âgé d'environ quatre-vingts ans, avoue, après avoir été soumis à la question, que lorsqu'il avait environ douze ans, il se trouvait à garder les vaches avec Monier Abel au territoire d'Awyn en Anniviers, au lieu-dit en Lescherchy. Là, il reconnaît avoir eu un commerce charnel avec une brebis. Interrogé sur la couleur de la brebis, il dit ne pas s'en souvenir. Sitôt après, un homme était là qui parlait avec Monier Abel et qui lui demanda de tenir le secret sur ce dont ils parlaient. Il dit n'avoir rien entendu ni compris, sinon que Monier promettait à l'homme une poule (par année ou une fois seulement, il l'ignore). Il ajoute qu'en faisant sa promesse de garder le secret, il a touché la main de cet homme. Interrogé si elle était chaude ou froide, il répond

qu'elle était froide à ce qu'il lui paraît. Interrogé sur la stature, les vêtements et le nom dudit homme, il dit qu'il avait de mauvais vêtements de couleur noire ou grise qu'il avait forme humaine et disait s'appeler Charbon.

Le lendemain 20 mars, Jean Coppatel, après avoir confirmé ses aveux de la veille, avoue que dix ans plus tard, il se trouvait à nouveau à Awyn, où le diable à forme humaine qu'il a déjà confessé plus haut, lui est apparu de nouveau et lui a fait renier Dieu, ce qu'il a fait de bouche mais non de cœur. Il a promis au diable Charbon une poule noire de tribut, qu'il n'a pas livrée mais que Monier a livrée en son nom. Interrogé sur la forme dudit Charbon, il répond qu'il avait la forme d'un homme laid dans tous ses membres. Interrogé sur ce qu'il a encore fait de mal là ou ailleurs, il répond qu'il n'a rien fait d'autre ni là ni ailleurs. Interrogé sur ses complices, il répond qu'il y avait là ledit Monier Alabel. Interrogé s'il a touché en quelque partie son dit-maître Charbon, il répond qu'il l'a touché à la main, il ne sait plus si c'est la droite ou la gauche, laquelle main ledit Charbon a froide comme de la glace. Interrogé si c'était le jour ou la nuit, il répond que c'était plutôt la nuit.

Jean Coppatel avoue encore qu'il y a environ dix ans, il a été en la Crosa de Vercorin où ledit diable Charbon parcourait avec ses pieds le sommet des ravines et il produisait des éboulements. Il y avait là plusieurs personnes qui sont défuntes mais il n'a vu personne de vivant.

⁸³ Cette visite n'est connue que par une copie résumée du chanoine Jean-Jodoc de Quartéry (*Caliope libri secundi Vallesiae sacrae et profanae, seu Pantheon annotationum a Christo passo usque ad tempora Adriani III de Riedmatten IIII*, manuscrit du milieu du XVII^e siècle, aux Archives d'Etat de Fribourg, fonds Gremaud Valais, n° 8, pp. 247 - 260).

⁸⁴ Ac Chalais, D 123; 5 août 1464.

Le lendemain, 21 mars, Jean Coppatel confirme ses aveux, tout en hésitant en ce qui concerne son reniement de Dieu. On lui redonne lecture de ses déclarations et il finit par demander qu'on lui fasse justice en implorant la miséricorde divine⁸⁵.

Jean Coppatel a été exécuté entre le 21 et le 30 mars. Ce jour-là, ses biens, dévolus à la mense épiscopale et à la dame de Granges, sont albergés (loués) à un nouveau tenancier⁸⁶.

À côté de ces sombres événements, il y a heureusement quelques moments plus heureux. Le 23 février 1495, c'est une bourgeoise de Lausanne originaire de Vercorin, l'honnête Perronette, femme de Pierre Chavanel bourgeois de Lausanne, fille de Jean Lombard, alias Zal, de Vercorin qui, dans son testament, fait des largesses à l'église Saint-Boniface. Elle lègue à sa paroisse d'origine tous ses biens paternels et maternels et tous les droits qu'elle possède sur le territoire de la paroisse, maisons, cheseaux, jardins, chenevières, prés, vignes, vergers, champs, terres, forêts, râpes et autres quels qu'ils soient. Le curé en contrepartie, devra dire chaque année, le lendemain de la Saint-Jean Baptiste, une messe des défunts pour le salut de l'âme de la donatrice⁸⁷.

Cette donation (sans doute importante) a peut-être servi d'impulsion au chantier qui a transformé le chœur de l'église Saint-Boniface au tournant du XV^e au XVI^e siècle, et dont le couronnement se situe au 23 novembre 1508. Ce jour-là, l'évêque Mathieu Schiner consacre le chœur et le maître-autel en l'honneur de Saint-Boniface. Il accorde à tous les fidèles présents ce jour-là, une année d'indulgences, ainsi que quarante jours à tous ceux qui visiteront l'église le jour anniversaire de la dédicace⁸⁸. Noter que cette année-là, toute la population est à Vercorin le 23 novembre. Plus tard, on sera à Chalais à cette époque de l'année. On prévoit une indulgence pour l'anniversaire de la dédicace: on n'avait donc pas encore l'habitude de résider à Chalais plusieurs mois dans l'année (arrière-automne et premier printemps).

ACTE DE CONSÉCRATION DU CHŒUR DE VERCORIN

23 NOVEMBRE 1508

Anno Domini nostri Jhesu Christi nativitatis millesimo quingentesimo octavo, die vicesima tertia mensis novembris, in Vercoreno, Nos Matheus Schiner de Aragno, Dei et apostolice sedis gracia, episcopus Sedunensis, prefectus et comes Vallesii chorum et altare magnum in Eo honorem et sub titulo sancti Bonifacii consecravimus. Imposuimus has reliquias dantes et concedentes auctoritate apostolorum Petri et Pauli nobis commissa singulis Christi fidelibus hic presentibus hodie unum annum indulgentiarum et de post, in anniversario dedicacionis de singulis annis ipsam ecclesiam visitaturis quadraginta dies indulgentiarum canonicalium, peccatorum confessis et gratis elargimur. Datum ut supra.

L'an de la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ 1508, le 23 du mois de novembre, à Vercorin, nous Mathieu Schiner d'Ernen, par la grâce de Dieu et du Siège apostolique, évêque de Sion, comte et préfet du Valais, avons consacré le chœur et le grand autel qui s'y trouve en l'honneur et sous le titre de Saint-Boniface. Nous y avons déposé ces reliques, en accordant, par l'autorité des apôtres Pierre et Paul à nous confiée, à tous les fidèles du Christ ici présentes en ce jour, une année d'indulgences et par la suite quarante jours d'indulgences canoniques à tous ceux qui, confessés de leurs péchés et réconciliés, visiteront chaque année ladite église en l'anniversaire de la dédicace. Fait et donné comme ci-dessus.

⁸⁵ ABS, tir. 245 - 1, n° 19. Noter qu'un Jean Copattel fait partie des trois jurés qui participent à la délimitation de l'alpage de Tracui le 19 juillet 1457 (voir ci-dessus).

⁸⁶ ACS, Min. A 98, pp. 3-5.

⁸⁷ Ac Chalais, D 11; voir aussi Ac Chalais, D 126, probablement en rapport avec cette donation.

⁸⁸ Parchemin accompagnant le reliquaire de cire trouvé dans le sépulcre d'autel, le 23 novembre 1987. Ce document a été déposé, en même temps que le reliquaire, accompagné d'un rapport sur l'ouverture du sépulcre d'autel, aux Archives de l'Evêché de Sion.

Reliquaire de l'autel
contenant l'acte
de consécration
du 23 novembre 1508
par Mathieu Schiner.



Quelques-unes des préoccupations essentielles des paroissiens de Vercorin vers le milieu du XVI^e siècle sont connues par l'acte d'intronisation, le 16 janvier 1549, du nouveau curé, Jean des Places (*de Plateis*), originaire de Bagnes⁸⁹. Le nouveau curé prend possession de l'église en présence de plus des deux tiers des paroissiens et du vicaire du lieu, François *de Chisiaco*. Le sacriste du Chapitre, Jacque *de Illietis* et le chanoine Etienne *Clarmondi* mettent le nouveau curé en possession de l'église par plusieurs rites: entrée par la porte principale, attouchement des clés, de l'autel, des ornements, des livres, du calice, des fonts baptismaux, des cloches, puis entrée dans le presbytère et ses pièces diverses. Les paroissiens proposent alors au nouveau curé une série d'articles que ce dernier doit s'engager à observer:

1. Il fera faire un vêtement pour la sépulture du curé ou du recteur de l'église.
2. Il entretiendra deux cierges sur l'autel.
3. Il maintiendra couverts les édifices comme ils sont à ce jour, et conservera les possessions de la cure en leur état.
4. Il s'occupera de la «petite sacristanie».
5. Les jours de fête, il donnera un repas au marguillier qui est tenu de servir en sonnant comme par le passé.
6. Il fera résidence à Vercorin.
7. Il ne pourra résigner sa cure à qui que ce soit sans le consentement du collateur, le Vénérable Chapitre, (et) ou des paroissiens.

⁸⁹ Ac, Chalais, B 7; 16 janvier 1549.

8. Il n'entretiendra pas de concubine publique à la cure.
9. Enfin, il observera quant au service de l'église les bons et légitimes usages et coutumes du lieu: il offrira aux Rogations à Sion un repas à ceux des paroissiens qui accompagneront la croix; il fera les processions accoutumées; il tiendra un inventaire des biens de la cure et de l'église et fera tout ce qu'un vrai curé est tenu de faire de droit.

Il s'agit probablement ici d'une tentative d'ingérence des paroissiens dans un domaine en principe réservé au collateur du bénéfice. Sans doute les abus liés à la non-résidence ont-ils provoqué, ici comme ailleurs, des réactions assez fortes. Il faut noter aussi qu'il n'est pas fait la moindre allusion à un séjour temporaire des paroissiens de Vercorin à Chalais, ce qui n'aurait pas manqué de susciter des clauses concernant les tâches du curé, lors de ces remuages saisonniers. On peut raisonnablement en conclure qu'en 1549 encore, les paroissiens de Vercorin y résidaient toute l'année.

Les archives de Chalais ont conservé jusqu'à nos jours quelques documents qui ont trait à la paroisse de Vercorin. Parmi eux, un procès-verbal de la visite pastorale qu'y effectua l'évêque Hildebrand Jost le 18 juin 1617, nous apprend, outre les injonctions générales valables dans toutes les paroisses, ce que le prélat ordonnait spécialement pour Vercorin. Hildebrand Jost demande que l'on restaure le reliquaire, que l'on fasse trois purificateurs avec un corporal, qu'on achète un encensoir, qu'on refasse une chasuble blanche en soie, qu'on restaure d'une manière générale tous les ornements (*vestimenta*) de l'église. Les statues devront être peintes et les fenêtres en général réparées. On ajoutera des planches à l'abat-son? (*tugurium sive lobium*) de l'église, en face du chœur. De chaque côté du crucifix, qu'on repeindra, on placera les statues de la Vierge et de saint Jean. Il faudra faire un nouveau baldaquin. On achètera une lanterne à utiliser lors-

qu'on porte le Saint Sacrement. Il faudra réparer le mur du cimetière et faire une petite porte du côté d'en-haut. L'ossuaire sera réparé et recouvert. A la cure, il faudra avant tout réparer le portique; la cure devra être restaurée, les paroissiens fournissant les matériaux. On fera une cheminée pour le poêle de la cure. Pour chaque enterrement, les paroissiens donneront au moins une livre au curé. La maison de Chalais et ses dépendances appartenant à la cure de Vercorin devront être restaurées⁹⁰.

Une notice insérée dans un registre de la paroisse montre quel était en 1783 l'état du mobilier de la cure de Vercorin. La cure possède alors une table de noyer, au «poille» de la cure, ainsi qu'un bois de lit de sapin, un fer à confectionner des hosties, 2 paires de burettes, 3 tonneaux contenant chacun 12 setiers et quelques livres de peu de valeur. A Chalais, elle possède un entonnoir et une «tinne» neuve pouvant contenir neuf charges, une marmite de fer ou de fonte, un crochet de cheminée ou «kumacklio», une paire de burettes et une table de noyer⁹¹. Un mobilier extrêmement rudimentaire, on le voit. Vercorin ne

⁹⁰ Cahier de papier, sans cote, provenant de la sacristie de Chalais. Nous donnons ici le texte original latin de ces diverses injonctions épiscopales: *Primo: reliquarium reficiatur. Fiant tria purificatoria cum corporali. Aliud thuribulum ematur. Fiat de novo casula alba holoserica. In genere vestimenta ecclesiae restaurentur. Imagines coloribus illustrentur. In genere fenestrae etiam reparandae veniunt. Tugurio sive lobio ecclesiae addantur asseres a conspectu chori. Hinc inde iuxta crucifixum duae imagines collocentur B.V. Mariae et Joannis scilicet et idem crucifixus coloribus illustretur. Aliud fiat baldachinum. Ematur laterna Sacrosancti Eucharistiae sacramenti delationi dicanda. Murus coemiterii restauretur et fiat portula superius. Ossarium cooperiatur et reparetur. Prae cunctis porticus curae fiat de novo; ipsaque cura restauretur cum pertinentiis, addicta prius per parrochianos materia. Fornaci hypocausti curae fumalis struatur. Pro quolibet mortuario ad minus unam libram dabunt domino curato parrochiani. Challesii domus unacum pertinentiis suis ad curam Vercoreni spectantiis restaurentur.*

⁹¹ Registre paroissial de Vercorin (B 1672-1876; M 1704-1875; D 1703-1876), p. 395.

NATIVITATE DOMINI.

AD PRIMAM MISSAM
in Nocte.

Statio ad S. Mariam Majorem ad Præsepe.

Introitus. *Psal. 2.*



Omnis dixit ad me:
Filius meus es tu, ego
hodie genui te.

Psal. ibid. Quare fre-
muérunt Gentes, &
pópuli meditáti sunt
inánia?

Glória Patri, & Fi-
lio, & Spiritui sancto. Oratio.

Deus, qui hanc sacratissimam no-
ctem veri lúminis fecisti illustra-
tione claréscere: da quæsumus; ut cujus
lucis mystéria in terra cognóvimus, ejus
quoque gaudiis in cælo perfruámur.
Qui tecum vivit & regnat.

Lectio Epistolæ beati Pauli Apóstoli
ad Titum. *Tit. 2. c.*

Charissime, Appáruit grátia Dei
Salvatoris nostri ómnibus homini-
bus, erúdiens nos, ut abnegátes impie-
tatem & sæculária desidéria, sóbriè, &
justè, & piè vivámus in hoc sæculo, ex-
pectantes beatam spem, & advéntum
glóriæ magni Dei, & Salvatoris nostri
Jesu Christi: qui dedit semetipsum pro
nobis, ut nos redimeret ab omni iniqui-
tate, & mundáret sibi pópulum acceptá-
bilem, sectátorem bonórum óperum.
Hæc loquere, & exhortáre; in Christo
Jesu Domino nostro.

Graduale. Psal. 109. Tecum principium
in die virtutis tuæ: in splendoribus
stórum, ex útero ante luciferum genui
te. *v.* Dixit Dóminus Dómino meo:
Sede à dextris meis: donec ponam ini-
micos tuos, scabellum pedum tuórum.
Allelúja, allelúja. *v.* *Psal. 112.* Dóminus

dixit ad me: Filius meus es tu, ego ho-
die genui te. Allelúja.



Sequéntia sancti Euangélii secún-
dum Lucam. *Luc. 2.*

In illo témpore: Exiit edictum à
sare Augusto, ut describeretur uni-
versus orbis. Hæc descriptio prima
facta est à præside Syriæ Cyrino: &
ibant omnes, ut profiterentur singuli in
suam civitatem, Ascéndit autem & Jo-
seph à Galilæa de civitate Náza-reth, in
Judæam in civitatem David, quæ vocát-
ur Bèthlehem: eo quod esset de domo
& familia David, ut profiteretur cum
Maria desponsata sibi uxore prægnán-
te. Factum est autem, cum essent ibi,
impléti sunt dies, & pareret. Et péperit
filium suum primogénitum, & pannis
eum involvit, & reclinávit eum in præ-
sépio: quia non erat eis locus in diversó-
rio. Et pastóres erant in regione eadem
vigilantes, & custodiétes viglias noctis
super gregem suum. Et ecce Angelus
Dómini stetit juxta illos, & claritas Dei
circumsúlsit illos, & timuérunt timóre
magno. Et dixit illis Angelus: Nolite ti-
mére: ecce enim euangelizo vobis gau-
dium magnum, quod erit omni pópulo:
quia natus est vobis hodie Salvátor,
qui est Christus Dóminus, in civitate
David. Et hoc vobis signum: Inveni-
tis infántem pannis involútum, & pól-
i-um in præsépio. Et subito facta est cum
Angelo multitudo militiæ cœlestis, lau-
dantium Deum, & dicentium: Glória
in altíssimis Deo, & in terra pax homi-
nibus bonæ voluntátis. Credo.

Offertorium. Psal. 95. Ligéntur cœli:
& exúltet terra ante faciém Dómini:
quóniam venit.

In festo SS. Innocentium.

rificata. Cibavit illum pane vitæ & in-
tellectus, & aqua sapiéntiæ salutáris
potábit illum: & firmábitur in illo, &
non flectétur: & continebit illum, & non
confundétur: & exaltábit illum apud
próimos suos. & in médio Ecclesiæ apé-
riet os ejus, & adimplébit illum spiritu sa-
piéntiæ & intellectu, & stola glóriæ
véstiet illum. Jucunditatem & exulta-
tiónem thesaurizábit super illum, & nó-
mine ætérno hæreditábit illum, Dómi-
nus Deus noster.

Graduale. Joan. 21. Exiit sermo inter fra-
tres, quod discipulus ille non móritur:
& non dixit Jesus, Non móritur.
v. Sed sic eum volo manére, donec vé-
niam: tu me séquere. Allelúja, allelúja.
v. Hic est discipulus ille, qui testimó-
nium pèrhibet de his: & scimus quia ve-
rum est testimónium ejus. Allelúja.

Sequéntia sancti Euangélii secún-
dum Joannem. *Joan. 21. d.*

In illo témpore: Dixit Jesus Petro:
Séquere me. Convérsus Petrus vidit
illum discipulum, quem diligebat
Jesus, sequentem, qui & recubuit in cœ-
na super pectus ejus, & dixit: Dómine,
quis est qui tradet te? Hunc ergo cum vi-
disset Petrus, dixit Jesu: Dómine, hic
autem quid? Dicit ei Jesus: Sic eum vo-
lo manére donec véniam, quid ad te: tu
me séquere. Exiit ergo sermo iste inter
fratres, quia discipulus ille non móritur.
Et non dixit ei Jesus: Non móritur: sed:
Sic eum volo manére donec véniam,
quid ad te? Hic est discipulus ille, qui
testimónium pèrhibet de his: & scripsit
hæc: & scimus, quia verum est testi-
mónium ejus. Credo.

Offertorium. Psal. 91. Justus ut palma
florébit: sicut cedrus, quæ in Libano est,
multiplicábitur. *Secreta.*

Suscipe Dómine múnera, quæ in
sejus tibi solemnitate deserimus, cujus
nos confidimus patrocinio liberári. Per
Dóminum nostrum. *Secreta.*

De Nativitate. *Secreta.*
Obláta Dómine múnera, nova
Unigéniti tui nativitate sanctifi-

ca: nosque à peccatís
culis emúnda.

De S. Stephano.
Suscipe Dómine
rum commemorat
ut sicut illos passio
nos devotio reddat
Prælatio, & Comm
Communio. Joan.

fratres, quod discip
& non dixit Jesus,
eum volo manére

Postea.
Resecti cibo pe
noster, te s
ut in cujus hæc
cépimus, ejus mu
Per Dóminum n

De Nativitate.
Praesta quæsumus
ut natus hodi
divinæ nobis ge
ita & immortal

De S. Stephano.
Auxiliéntur
pta mystère
to Stephano in
protectiõe con

IN FESTO S.
Statio ad



universa terra
Non dicitur

Allelúja, non
istum venerit
etava semper

Deus, q
nium
loquendo, s
omnia in no
ca: ut fidei
loquitur, &
Per Dómi

devait pas être une de ces cures qui suscitent la convoitise parmi les membres du clergé.

Nous l'avons vu à diverses reprises ci-dessus: le phénomène du nomadisme saisonnier des montagnards de Vercorin ne remonte pas à la nuit des temps, comme on a pu le croire. Si la pratique du «remuage» avait existé à l'origine, et si Vercorin avait commencé par être une sorte de «mayen» de Chalais, jamais il n'aurait existé deux paroisses et par conséquent deux communautés distinctes. Dès l'instant où l'on possède des textes (vers la fin du XIII^e siècle), rien n'indique l'existence d'un nomadisme saisonnier. Nous avons vu les quelques indices indirects d'une résidence permanente à Vercorin au XIV^e et au XV^e siècle. Au milieu du XVI^e siècle encore, on réside très probablement toute l'année à Vercorin. Il est difficile de fixer avec exactitude le moment à partir duquel s'est prise l'habitude du remuage de Vercorin à Chalais. L'union des deux communautés, qui commence à se réaliser dans la deuxième moitié du XVI^e siècle (voir ci-dessus le statut de 1564) semble bien coïncider avec une forte extension de l'élevage. Il est très vraisemblable que le remuage ait été une des conséquences de cette extension. Une chose est néanmoins certaine: la paroisse de Vercorin possède en 1617 déjà une maison avec des dépendances à Chalais.

La pratique nouvelle du remuage n'allait pas sans causer quelques problèmes de pastorale aux curés de Vercorin et de Chalais. Pour ce dernier, l'afflux des paroissiens d'en haut en automne et au printemps représentait un surcroît de tâche assez considérable. Le curé de Vercorin ne devait pas, selon le précepte, «mettre la faucille dans la moisson d'autrui»: il ne pouvait exercer son ministère sur le territoire d'une autre paroisse que la sienne. Il faut attendre la visite pastorale de 1783 pour avoir un écho des problèmes posés par la pratique du nomadisme saisonnier. Le procès-verbal de cette visite précise qu'au temps de Pâques, la presque totalité des paroissiens de Vercorin résidant à Chalais, c'est au curé de ce lieu

qu'il incombe de s'assurer de l'accomplissement de leurs devoirs. Il peut compter sur l'appui du curé de Vercorin, qui lui doit assistance pour s'acquitter de cette tâche⁹².

Le 17 mars 1858, le curé de Chalais écrit à l'évêque pour lui demander de nommer à la cure de Vercorin un prêtre qui puisse l'aider au temps de Pâques, pour entendre les confessions⁹³. Dans son rapport de 1867 sur l'état de sa paroisse, le curé de Chalais rappelle les devoirs du curé de Vercorin au temps de Pâques et aux moments de l'année où ceux de Vercorin habitent à Chalais⁹⁴. En 1881, le desservant d'en-bas va plus loin: dans son rapport, après avoir rappelé le devoir d'assistance du curé de Vercorin en automne et au printemps, il ajoute: «il vaudrait mieux qu'il soit considéré comme vicaire [de Chalais]⁹⁵».

⁹² AES, 117/83.

⁹³ AES, 117/23.

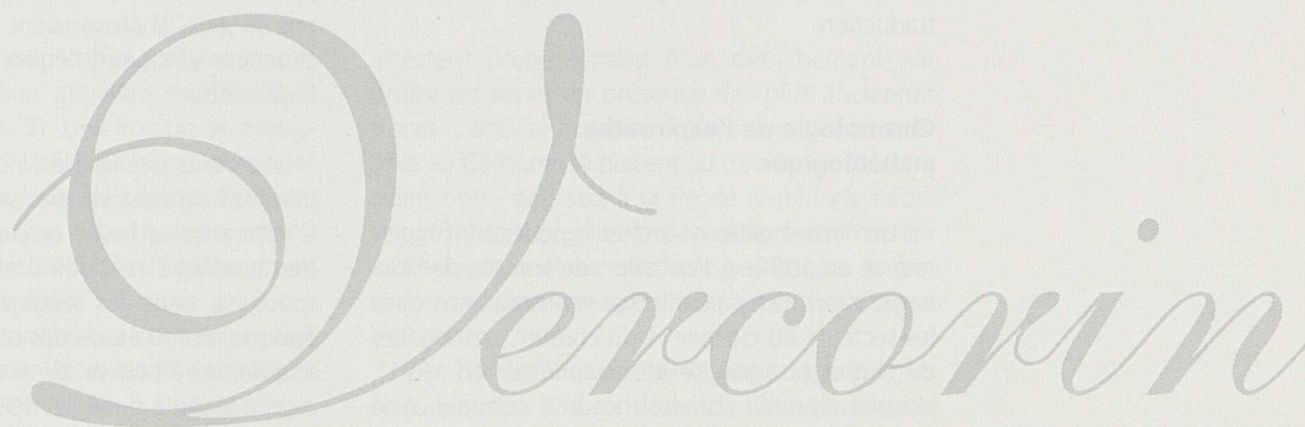
⁹⁴ AES, 117/29.

⁹⁵ AES, 117/31.



Calice néoclassique, XIX^e siècle: pied, tige et nœud en métal doré, coupe en vermeil et fausse coupe en argent.

L'ANCIENNE ÉGLISE PAROISSIALE À LA LUMIÈRE DES INVESTIGATIONS ARCHÉOLOGIQUES



Alessandra ANTONINI
traduction Gaëtan CASSINA

avec des contributions
de Philippe CURDY
et Patrick ELSIG

Au cours des dernières années, ce qui reste de l'ancienne paroissiale de Vercorin a fait l'objet d'une restauration consciencieuse: le chœur gothique, avec ses peintures murales, et le clocher ont constitué le principal objet de préoccupation. Mais on a saisi l'occasion de ce chantier pour procéder en même temps à l'exploration archéologique de l'ensemble. D'une part, on en attendait des indications, utiles à la restauration, sur le sol d'origine du chœur. D'autre part, on comptait tirer au clair l'histoire de la construction de l'église. En janvier 1964, après la démolition de la nef, l'archéologue cantonal de l'époque, M. l'abbé François-Olivier Dubuis, avait certes esquissé le déroulement des différentes phases de construction¹, mais plusieurs questions restaient en suspens. Pour essayer d'y répondre, la direction des travaux et l'archéologue cantonal, M. François Wiblé, ont fait appel au bureau d'archéologie Hans-Jörg Lehner, de Sion².

En raison des lacunes documentaires – tant en ce qui concerne les textes que les images – qui hypothèquent l'histoire des paroisses dans les vallées latérales du Valais, l'analyse archéologique des sanctuaires revêt une grande importance. Des conclusions sur l'organisation ecclésiastique et sociale de la population découlent de la connaissance de leur date de construction et de leur fonction – paroissiale, par exemple. Dans le contexte du Valais central et du versant sud de la vallée du Rhône, Vercorin fait désormais partie des édifices religieux les mieux étudiés sous l'angle de l'archéologie, avec les églises de Saxon, Nendaz et Vex. A Nax, il a été possible d'étudier les formes successives du chœur. Puisse l'intérêt pour l'histoire témoigné par la population de ces lieux inciter d'autres paroisses à suivre cet exemple!

Nous adressons nos remerciements à tous ceux qui se sont engagés pour la restauration de l'église. Je pense plus particulièrement à M. Henri Marin: sans son énergie communicative, l'église n'aurait pas été soumise dans son intégralité à des

¹ AMH, C 28:2'002: notes et croquis de F.-O. DUBUIS.

² La direction des investigations a été confiée à l'auteur de ces lignes, alors licenciée ès lettres. Nous exprimons notre reconnaissance aux collaborateurs, aussi bien fouilleurs, dessinateurs que photographes, qui ont participé au chantier: H. ZÜLLI et D. VOGT (1990), B. MÜLLER et V. DAYER (1991), O. WAGNER, S. RIZZO et C.-E. BETTEX (Office cantonal des recherches archéologiques, en 1992), O. WAGNER et B. MURATTI (1993).

investigations archéologiques exhaustives. Je suis reconnaissante à M. Lehner des discussions menées *in situ* et de la relecture du manuscrit, à M. Oliver Wagner pour la mise au net des plans et à M. Gaëtan Cassina pour son patient travail de traduction.

Chronologie de l'exploration archéologique

Les investigations archéologiques ont commencé en 1990. A l'occasion de travaux de drainage, nous avons pu étudier les fondations dans les secteurs du clocher et du chœur³. Les façades du chœur ont ensuite été examinées, en 1991⁴. L'exploration du sol du chœur a commencé le 4 mai 1992 et a duré un mois. Ces travaux se sont déroulés en relation directe avec la restauration des parties conservées de l'ancienne église paroissiale. Le projet d'un aménagement nouveau devant le chœur, à l'emplacement de l'ancienne nef, nous a donné la possibilité, après des travaux préliminaires, en juin 1992, de fouiller, au cours de l'année suivante, la surface des nefs qui se sont succédé, de l'ère romane à l'époque baroque. Commencée le 1^{er} juin 1993, cette dernière étape a duré un mois et demi.

Nous n'avons pas exploré, à l'ouest de la nef baroque, la surface correspondant à l'agrandissement de l'église en 1871-1875. Lors du remaniement de l'escalier qui mène à l'actuelle église paroissiale, des restes de squelettes auraient été mis au jour. Ils provenaient vraisemblablement du cimetière entourant l'église médiévale et celle du XVIII^e siècle.

Au cours des fouilles, nous sommes tombés à plusieurs reprises sur des vestiges préhistoriques. C'est ce qui a incité la commission responsable des travaux à mandater le bureau ARIA, à Sion, spécialisé dans les recherches relatives à cette époque, pour l'étude des couches archéologiques antérieures à l'église. Ce travail de deux semaines a duré jusqu'à fin juillet 1993.

³ Bureau H.-J. Lehner, *Archäologischer Notuntersuch der Drainage-Gräben* 1990. Rapport de la soussignée à l'intention de l'Office cantonal des monuments historiques (cité ensuite OMH). Le drainage proprement dit n'a malheureusement pas fait l'objet d'une surveillance archéologique.

⁴ Bureau H.-J. Lehner, *Aufnahme der Chor-West- und -Südmauer (Aussenansicht)* 1991. Rapport de B. MÜLLER/V. DAYER à l'intention de l'OMH.

LES OCCUPATIONS PRÉHISTORIQUES

Philippe CURDY

Lors de la fouille de l'édifice religieux⁵, des fragments de céramique grossière préhistorique ont été mis au jour (pl. 3). Une équipe de préhistoriens est intervenue à la fin des travaux engagés par les archéologues médiévistes. Les surfaces où sont apparues des couches d'occupations préhistoriques couvrent à peine 40 m² à l'emplacement de la nef de l'ancienne église.

Les couches préhistoriques ne sont conservées que par lambeaux entre les diverses excavations récentes ou plus anciennes, liées aux aménagements de l'église (pl. 1). A l'amont, on n'observe plus que les sédiments les plus anciens, des graviers et blocs déposés par les glaciers du val d'Anniviers

Une coupe stratigraphique relevée au travers de l'abside permet de résumer de manière partielle la succession des événements naturels post-glaciaires et des occupations préhistoriques (pl. 2).

A plus d'un mètre sous les premiers sols du bâtiment médiéval apparaissent des sédiments glaciaires (couche 6): selon les données récentes, ils se rapportent à la dernière grande crue des glaciers du val d'Anniviers atteignant la vallée du Rhône vers 13'000 ans av. J.-C. Au-dessus, se sont déposés des sédiments fins jaune-verdâtre apportés par les vents à une époque où la végétation n'avait pas encore colonisé les altitudes (lœss péri-glaciaires, couche 5c), et des limons orange à cailloutis et blocs, qui correspondent au colluvionnement des formations antérieures (couche 5b); cette coloration témoigne d'une première pédogenèse (formation de sol sous couvert végétal).

Scellant ces niveaux naturels, une couche légèrement plus humifère peut caractériser un ancien sol (couche 5a); des charbons de bois dispersés

attestent probablement d'un défrichement par brûlis; on serait en présence des plus anciennes traces d'activité humaine à Vercorin, que les analyses au Carbone 14 placent au troisième millénaire avant notre ère, soit à la fin de la période néolithique⁶. Mais ce niveau n'a pas livré de mobilier archéologique et ne confirme pas encore la présence de pasteurs-agriculteurs préhistoriques à Vercorin.

Ces derniers ne vont véritablement occuper les lieux que plus tard au début de l'âge du bronze: leurs traces sont observées dans la couche 4, qui livre des fragments de céramique et d'os, et où apparaissent quelques aménagements architecturaux très ténus (empierrement d'un mur de terrasse?). Cette occupation se situe entre 2300 et 1700 ans avant J.-C.⁷

Dès lors, et pour plusieurs siècles, les installations vont se succéder et prendre quelque importance.

On aménage un remblai (couche 3) qui va supporter toute une série de structures: poteaux et piquets, dont ne subsistent que les empreintes en négatif et petites cuvettes charbonneuses. La surface observée, trop faible, limite fortement les interprétations, mais assure au moins la présence,

⁵ Fouille, interprétation et rapport préliminaire: Gaëlle BUHLER-BAUDAIS, Frédéric BUHLER et Vincent DAYER, ARIA, Sion. Voir «Chronique archéologique» dans *Vallesia* XLIX/1994, pp. 273-278.

⁶ Date obtenue au Carbone 14: 4028±113 B.P. (Before Present, avant 1950), soit entre 2800 et 2200 av. J.-C. en datation corrigée (calibration des dates Carbone 14 par la dendrochronologie).

⁷ Date 3621±99 B.P. obtenue à partir des charbons prélevés dans la couche 4.

-  zone couches préhistoriques
 XI^e, début XII^e siècle
 fin XII^e siècle
 vers 1500
 vers 1600
 1704
 1871-74
 partie de mur reconstituée

0 1 5 m

Planche 1 – Plan de l'église
avec les différentes phases de construction.

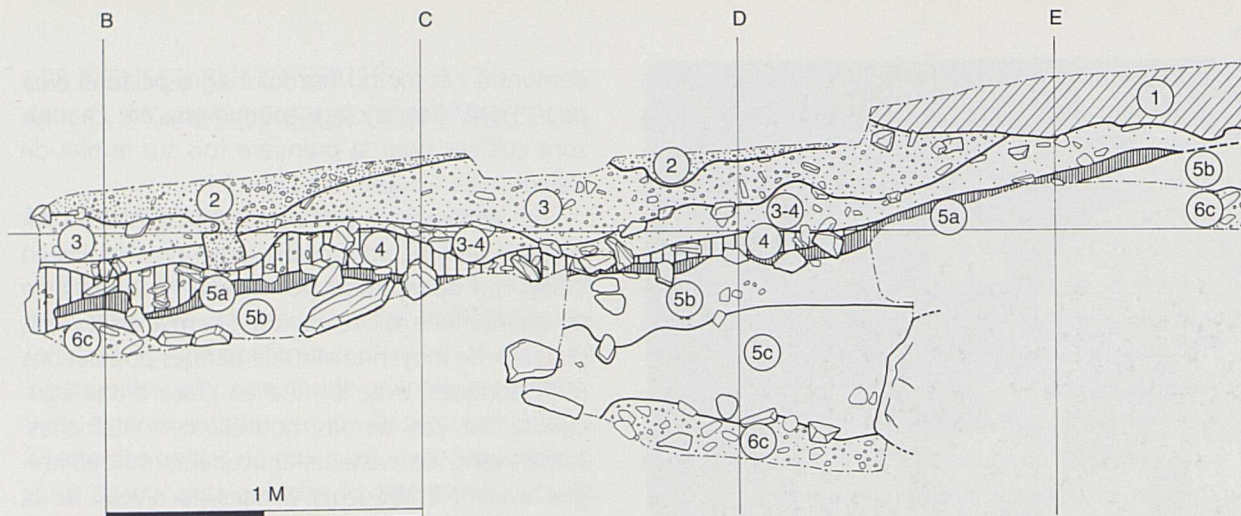


Planche 2 – Stratigraphie préhistorique

Coupe Nord-Sud, vue ouest:

1. Niveaux d'époque historique.
2. Couche archéologique de l'âge du bronze moyen ou bronze final;
3. de l'âge du bronze et
4. de l'âge du bronze ancien.
5. Loess (5b/c) et niveaux de défrichement d'époque néolithique (5a).
6. Dépôts glaciaires (moraine).

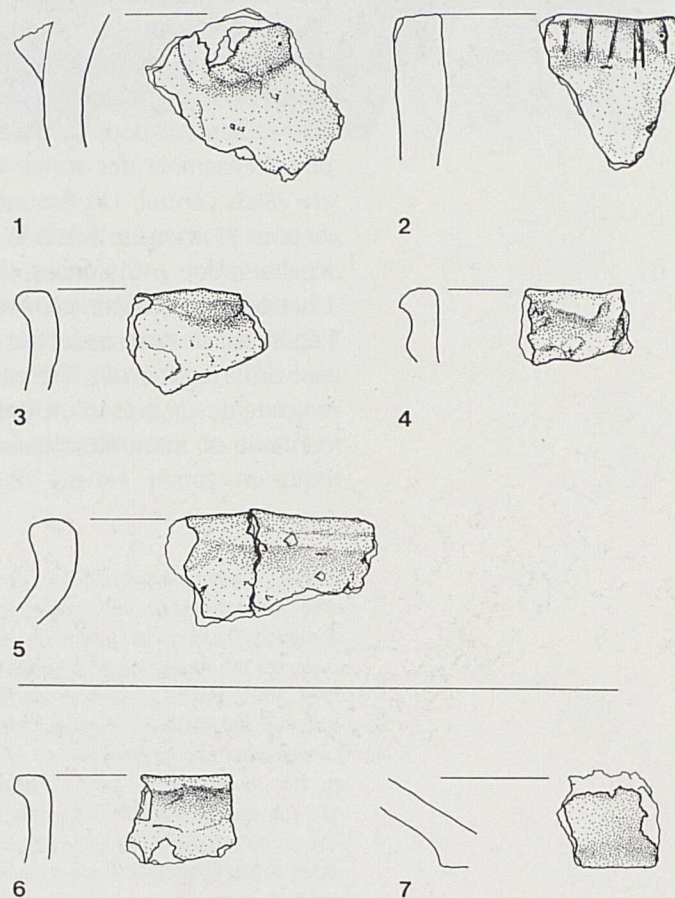


Planche 3 – Mobilier préhistorique

Fragments de jarres repérés dans la couche 2 (nos 1-5: bronze moyen ou début du bronze final)
et dans la couche 3 (nos 6-7: bronze moyen).

NO 1 à 5 : couche 2
NO 6 à 7 : couche 3

à cet endroit ou à proximité, d'une ou plusieurs habitations. Quelques fragments de poterie sont prélevés

(pl. 3: n° 6, un bord de jarre, et n° 7, un fragment de fond de récipient en pâte très grossière).

Enfin, la couche 2, la plus récente conservée sous le niveau d'implantation du bâtiment médiéval, dévoile également quelques aménagements discrets et du mobilier archéologique très fragmenté: récipients culinaires ou de stockage en pâte grossière (jarres, pl. 3: n°s 1 à 5) qui trouvent des parallèles en Valais à la fin de l'âge du bronze moyen, ce que confirme la date Carbone 14 obtenue sur les charbons de ce niveau (3026 ± 86 B.P., soit entre 1400 et 1000 avant J.-C.).

En conclusion et malgré la surface restreinte dégagée, les informations obtenues lors de cette intervention archéologique sont de premier ordre non seulement pour la région de Vercorin, mais pour l'ensemble des zones de moyenne altitude en Valais central. Un groupe humain s'implante ici pour la première fois à la fin du troisième millénaire avant J.-C. (début de l'âge du bronze). L'habitat était situé très certainement à proximité de l'église sur un petit replat qui surplombe le versant sud de la colline des Crêtes. Les occupations se succèdent sur près d'un millénaire, de manière continue ou intermittente. Comme l'a également

démonstré l'étude du territoire agro-pastoral (voir pp. 13-14), c'est à cette époque que des champs sont cultivés pour la première fois sur le plat de Vercorin (Le Coujon, Les Liches).

Les découvertes préhistoriques faites ici, malgré leur ténuité, sont pratiquement les seules en Valais qui démontrent de manière incontestable ce phénomène d'occupation «permanente» des plateaux de moyenne altitude par des populations préhistoriques, avec la mise en place d'une agriculture sur ces terroirs nouvellement défrichés. Auparavant, les pasteurs-agriculteurs du néolithique avaient établi leurs villages au niveau de la plaine du Rhône ou de ses abords, et n'utilisaient vraisemblablement les territoires d'altitude que dans le cadre de l'élevage (estivage des troupeaux au-dessus de la limite supérieure de la forêt)⁸.

⁸ Voir *Le Valais avant l'Histoire*, catalogue de l'exposition, Musées cantonaux, Sion 1986; Philippe CURDY, «Ecologie du territoire», in *Dans les Alpes à l'aube du métal*, catalogue de l'exposition, Musées cantonaux, Sion 1995, pp. 143-148.

LES ÉGLISES SUCCESSIVES ET LES ÉTAPES DE LEUR CONSTRUCTION

Le bâtiment roman

Le plan de la première église peut être restitué avec précision grâce aux fouilles archéologiques (pl. 1 et 4): une nef unique d'environ 5 x 9.5 m dans œuvre, avec une abside orientale semi-circulaire, légèrement plus étroite. Des murs extérieurs il reste des parties du mur nord, avec l'épaulement de 0.20 m, ainsi que des fragments de l'abside (fig. 1 et 2). Malheureusement, la conservation de ces vestiges se réduit à quelques traces. Large de 0.7 m, la fosse de fondation ne comptait plus par endroits que quelques centimètres de profondeur. Dans le sol marneux, la plupart des empreintes des pierres étaient encore reconnaissables. Seules quelques pierres de l'assise inférieure de la maçonnerie des fondations sont conservées. Il s'agit de grands boulets, en général posés transversalement. De maigres restes de mortier subsistent sur leur face supérieure. Il n'a pas été possible de retrouver la moindre trace du mur sud: une fosse parallèle au mur baroque, plus profonde que la semelle des fondations de celui-ci, a causé la destruction de tout reste de la construction romane⁹. L'emplacement supposé du mur sud, prend en compte l'extension des restes de sol attestés dans la nef et de la séparation transversale, ainsi que la symétrie déterminée par l'axe du chœur.

Le mur occidental de la nef n'a pas laissé de traces non plus. Il doit cependant s'être trouvé au même emplacement que le mur baroque plus récent. L'extension du mur nord de la construction romane et l'angle nord-ouest du mur gothique qui reprend plus tard, manifestement, la solution romane, ne permettent guère d'autre hypothèse de reconstitution.

Probablement à l'origine, déjà, l'intérieur de l'église a été divisé, au moyen d'un petit mur implanté légèrement en biais par rapport à l'axe

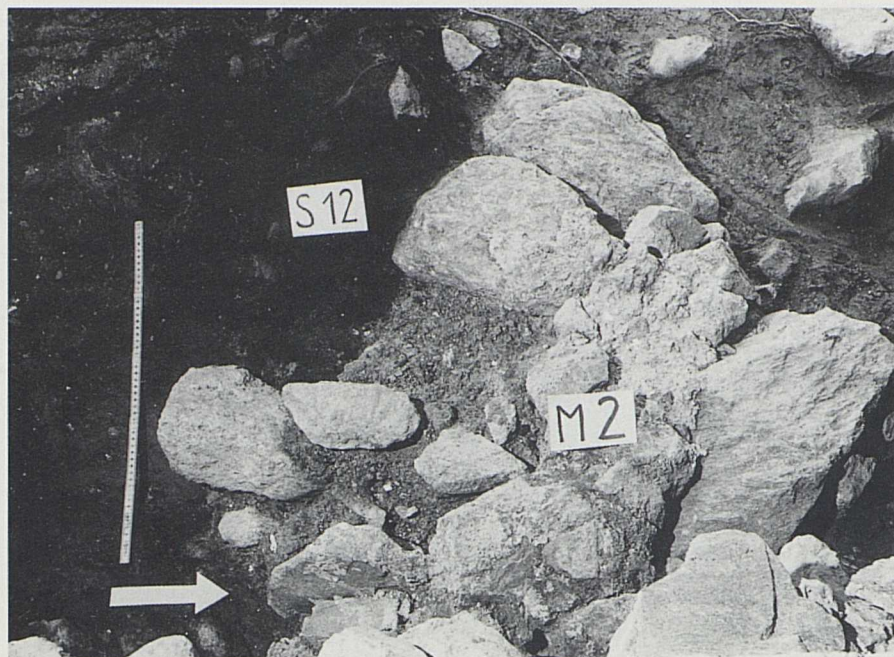


Fig. 1 – Mur de l'abside romane.

central, en espaces destinés respectivement aux clercs et aux laïcs. Nous ignorons quel était son aspect. Il ne reste de cette clôture, malheureusement, qu'une fosse de fondations large de 0.7 à 0.75 m et profonde de 0.25 m (fig. 3). L'unique vestige de maçonnerie liée par du mortier se trouve à l'extrémité méridionale: le parement extérieur consiste en pierres plates mesurant

⁹ Cette fosse parallèle au mur méridional contenait, en particulier à l'est, du mortier provenant de la démolition de la maçonnerie baroque ainsi que des gravats modernes. Nous n'avons pas pu établir si ces matériaux ont été déposés en 1964 – d'après une facture du 28 déc. 1964, F.-O. Dubuis a procédé à des sondages –, ou déjà lors du remaniement de 1871-1875. La lentille de mortier retrouvée sur la semelle de la fosse pourrait indiquer que, lors de l'agrandissement du XIX^e siècle, les fondements des parties de maçonnerie réutilisées ont fait l'objet d'un contrôle. Le fait que cette fosse coupe le remblayage d'une autre, plus ancienne, est plus important que sa datation. La fosse du mur, vidée de la construction romano-gothique, paraît aussi avoir servi pour la construction du mur baroque.

jusqu'à 35 cm de large, la chaille en matériaux plus petits, à arêtes vives. Des pierres plates sont adossées aux montants de la fosse.

Il faut remarquer que ces fondations sont aussi larges et même, dans l'ensemble, 0.2 m plus profondes que les murs de l'église proprement dite. Avait-on affaire à un mur ou à de larges marches menant au chœur surélevé? Il n'est pas exclu non plus qu'un mur étroit (portant éventuellement une grille de bois ou de fer), ait été accompagné d'une marche à l'ouest. Une clôture comparable, mais certes sans marche, est conservée dans l'ancienne église de Vex¹⁰, où le petit mur accuse une largeur de 0.5 m pour une hauteur de 1 m.

La partie réservée aux fidèles, à l'ouest, était revêtue d'un plancher en bois, tandis que le sol du chœur devait être en mortier. Nous n'avons malheureusement pas retrouvé trace de ce dernier, le niveau d'origine ayant déjà été abaissé avant le chantier gothique.

L'autel est l'élément le plus important de l'aménagement de l'église. Au milieu de l'abside, à l'emplacement habituel du massif de maçonnerie du tombeau, nous avons retrouvé une fosse remplie de matériaux de démolition. Seul le montant sud, large d'un mètre, était clairement délimité. Au nord, par contre, le fond de la fosse s'élevait irrégulièrement jusqu'à la semelle du mur de l'abside. Les fondements de l'autel ont été manifestement élevés à partir du nord. Les pierres de l'abside et de l'autel doivent avoir été remployées dans la construction gothique. On a alors rempli les fosses de fondation avec du mortier provenant de la démolition. Notons qu'à l'instar du mur de séparation – ou de clôture – la semelle de fondation de l'autel est plus profonde que celle du mur de l'abside. Dégagé de tous côtés et probablement carré, le tombeau de l'autel devait mesurer un mètre de côté.

¹⁰ Alessandra ANTONINI, «Résultats de l'enquête archéologique», dans Renaud BUCHER et AA., *L'ancienne église Saint-Sylve de Vex*, Sion 1989, pp. 15-36.



Fig. 2 – Mur nord de la nef romane; empreinte de la dernière couche de la fondation (vue de l'ouest).

Construction du clocher

Le clocher est plus récent que l'église romane proprement dite. Comme le montre la restitution du plan (pl. 4), un espace de 0.2 à 0.3 m de large doit avoir séparé la nef du clocher. Il n'était plus possible d'établir avec précision les raisons de ce vide inhabituel, car les vestiges ont malencontreusement été mutilés à cet endroit¹¹. Le ressaut des fondations du clocher donne l'explication la plus vraisemblable. Comme nous avons pu le constater au nord et à l'ouest, le clocher est légèrement désaxé par rapport au socle plus large de ses fondations. Le ressaut correspond à l'espace précédemment évoqué. Il se peut qu'à l'origine ce ressaut des fondations ait existé au sud également. Il est évident qu'en isolant le clocher on a pris garde à ne pas mettre en danger la statique d'une église déjà ancienne. Les fondations de celle-ci n'étaient guère plus profondes que son niveau intérieur. Par contre, le niveau extérieur du côté ouest et au nord du clocher se situait à environ 1.2 m au-dessus du terrain à l'intérieur de l'église. Les fondations du clocher atteignaient la même profondeur que celles de la nef.

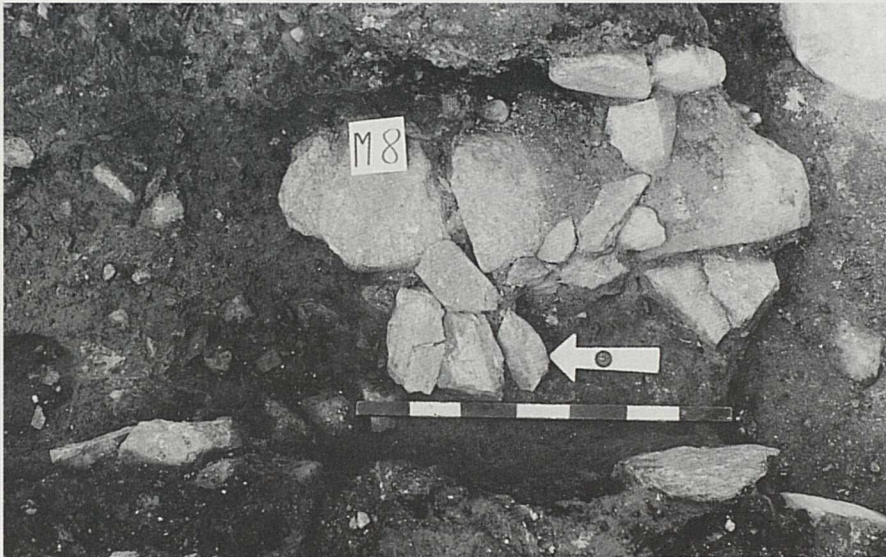


Fig. 3 – Vestige du mur de séparation entre la nef romane et le presbytère.

Lors de l'intégration du clocher à l'église gothique, le ressaut des fondations, qui tenait compte d'un niveau extérieur plus élevé, a été supprimé. Cette opération est patente du côté ouest du clocher. Ayant été recrépie avant même le début des investigations, la face sud n'a pas permis d'observations à cet égard.

Sur la façade sud du clocher, à 3.8 m au-dessus du seuil de la porte, on remarque un curieux retrait (pl. 10, M), qui indique la hauteur primitive du mur roman de la nef. C'est peut-être ici que les chevrons du toit prenaient appui. La surface du mur de cette partie du clocher cachée par la nef, est délibérément irrégulière, puisque destinée à ne pas être vue.

Les deux accès, respectivement à l'ouest et au sud, font partie de la construction primitive, de même que les quelques ouvertures en forme de meurtrières de la partie inférieure et les baies jumelées qui éclairent le premier étage. A l'étage supérieur, seuls les angles font partie de la construction romane. La maçonnerie s'arrête là où devraient prendre naissance les arcs en plein cintre des baies jumelées¹². On devait sûrement avoir affaire ici à deux étages avec baies jumelées sur chaque face. L'ébrasement des baies supérieures étant plus large, on peut y reconstituer deux ou trois arcs. On peut supposer qu'une flèche pyramidale en charpente coiffait le tout. A titre de comparaison, on citera l'exemple de la flèche du clocher de Tous-les-Saints, à Sion, chapelle élevée vers 1325 sur le chemin de Valère.

¹¹ A l'époque gothique, le niveau a été abaissé à cet endroit. Les derniers restes ont dû disparaître lors des travaux de drainage, exécutés sans surveillance archéologique.

¹² J'exclus l'hypothèse d'un crénelage à l'origine. S'y opposent la proximité de l'étage inférieur et les trous de boulins à la hauteur du niveau de démolition qui devait se situer, à l'instar du niveau inférieur, à la même hauteur que le départ de l'arc des fenêtres. Les clochers romans comptent généralement deux étages de baies, celui du haut pouvant être plus largement ajouré. Le couronnement en crénelage du clocher de l'église de Saxon est plus récent (XIV^e siècle?).

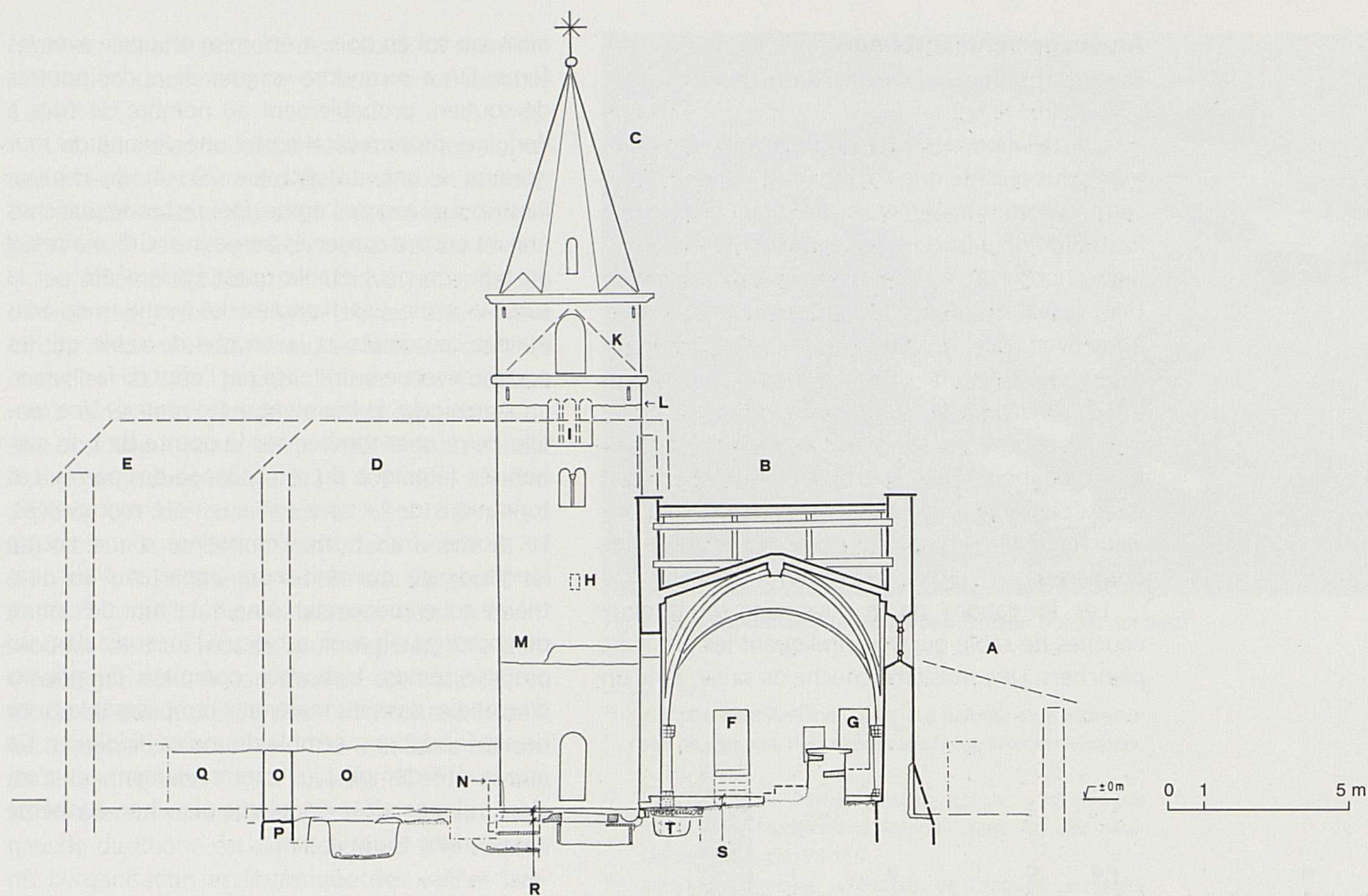


Planche 10 – Coupe longitudinale de l'église

- | | |
|---|--|
| <p>A. Sacristie de 1872.</p> <p>B. Chœur vers 1500.</p> <p>C. Clocher de 1200 avec surélévation du début du XVIII^e siècle.</p> <p>D. Volume de la nef de 1704.</p> <p>E. Volume de la nef de 1875.</p> <p>F. Porte de la sacristie nord vers 1600.</p> <p>G. Porte de la sacristie nord de 1872.</p> <p>H. Meurtrière percée dans la maçonnerie romane, aujourd'hui bouchée.</p> <p>I. Restitution de la baie supérieure du clocher roman.</p> <p>K. Restitution de la toiture du clocher roman.</p> | <p>L. Limite entre la maçonnerie romane et celle de l'époque baroque.</p> <p>M. Retranche de la maçonnerie romane avec surélévation tardive.</p> <p>N. Retranche de fondation, enlevée lors de l'intégration du clocher dans la nef gothique.</p> <p>O. Mur gothique de la nef.</p> <p>P. Mur de la nef de 1704.</p> <p>Q. Mur de la nef de 1875.</p> <p>R. Niveau du sol roman, gothique, baroque et de 1875 de la nef.</p> <p>S. Sol du chœur gothique et de 1875.</p> <p>T. Fondation de l'autel roman.</p> |
|---|--|

Aménagements intérieurs: fonds baptismaux et clôture du chœur

L'installation des fonds baptismaux est également plus récente que l'église (pl. 1). Pour justifier cette assertion, j'aimerais évoquer brièvement la stratigraphie (succession des couches archéologiques) observée à l'intérieur du bâtiment roman. Dans le périmètre des anciens fonds baptismaux, nous avons identifié sur une hauteur de 15 cm environ les traces de quatre planchers superposés (pl. 5). Pour la plus grande partie, il n'en restait qu'une couche de sable gris recouverte par des fibres de bois. Seul le troisième plancher était mieux conservé, à la suite d'un incendie: on pouvait reconnaître les poutres porteuses et des restes de planches.

Les fondations de la cuve recouvrent deux couches de sable qui nous indiquent les premiers planchers. Une troisième couche de sable, avec un

nouveau sol en bois, a été mise en place avec les fonds. On a pu mettre au jour deux des poutres de soutien, probablement au nombre de trois à l'origine, de ce revêtement: l'une, le long du mur nord et à une distance de 20 cm de celui-ci; l'autre, sur l'axe de l'église. Des restes de planches étaient encore conservés au-dessus. Grâce à ce sol en bois, on peut établir que l'église a été par la suite la proie des flammes: les vestiges de bois étaient carbonisés et la couche de sable qui les portait devenue brun foncé par l'effet de la chaleur.

Après cela, le bâtiment a été rénové. Une lentille de mortier tombée sur la poutre de bois carbonisée témoigne du recrépissage des parois. Les fondations de la cuve ont aussi été renouvelées. Le mortier frais porte l'empreinte d'une poutre longitudinale qui doit avoir appartenu au quatrième sol en bois, refait à neuf. Le mur de clôture du chœur paraît avoir survécu à l'incendie dans un premier temps. L'absence complète de gravats d'incendie, dans les matériaux remplissant la fosse de ses fondations, semble du moins l'indiquer. Ce mur a été démolí plus tard seulement, et c'est alors qu'apparaît le cinquième plancher, au même niveau dans toute la nef.

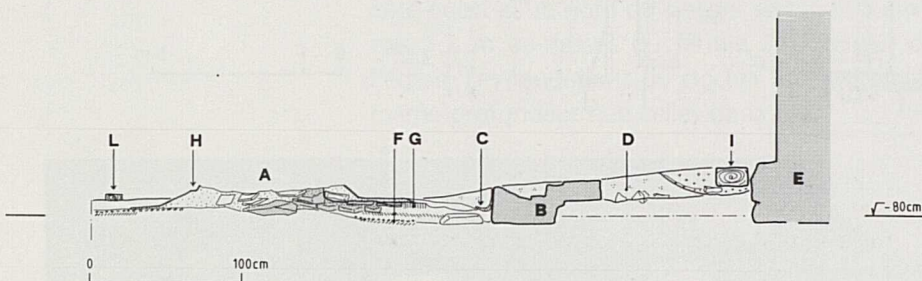


Planche 5 – **Fonds baptismaux** (coupe nord - sud)

- A. Fonds baptismaux (parties non tramées = mortier de réfection après l'incendie.
- B. Mur roman.
- C. Mortier de recrépissage après l'incendie.
- D. Démolition du mur roman.
- E. Mur gothique.
- F. Deux planchers antérieurs aux fonds baptismaux.
- G. Plancher contemporain des fonds baptismaux, brûlé lors d'un incendie.
- H. Empreinte de bois, plancher postérieur à l'incendie?
- I. Solive du plancher gothique,
- L. Solive du plancher baroque.

Problèmes de datation

Le principal élément de datation pour la première église de Vercorin tient à son antériorité sur le clocher, dont la construction date assurément de la fin du XII^e siècle¹³. Au vu de ses dimensions et de la forme de son plan, la construction romane doit remonter au XI^e ou, au plus tard, au début du XII^e siècle. Aucun indice n'incline à une datation plus haute. La technique de construction des murs ne permet guère de mieux cerner l'époque de ce

¹³ Datation de la poutre prise dans la maçonnerie du clocher par le bureau H. et K. Egger, Boll: dernier cerne conservé: 1171 (sans écorce), ce qui doit correspondre à une date d'abattage vers 1200.

chantier: les vestiges sont trop ténus. La première attestation documentaire de la paroisse date de 1264¹⁴.

L'église est accrochée à la pente du terrain, un peu à l'écart du centre de l'agglomération actuelle. Des situations analogues, et à peu près contemporaines, se retrouvent à Vex et à Nendaz.

Le schéma du plan (nef unique rectangulaire mesurant 5 x 9.5 m dans œuvre, abside plus étroite avec autel au milieu) se retrouve dans les chapelles et les petites églises de l'époque romane. En Valais central, la même typologie a pu être observée à Sainte-Marie-Madeleine d'Argnou/Ayent (dim. dans œuvre 5.2 x 4.5 m)¹⁵, à Saint-Sylve de Vex (dim. dans œuvre: 7.3 x 10.5 m)¹⁶, à Saint-Maurice de Saxon (dim. dans œuvre 6.7 x 9.35 m)¹⁷, à Saint-Léger de Nendaz (largeur intérieure 7.7 m)¹⁸, et probablement aussi à Saint-Maurice de Nax (abside seule repérée)¹⁹: autant d'ouvrages dont la construction est attribuée au XI^e ou au début du XII^e siècle. On connaît la date de consécration pour Nax, 1034, et seule Nendaz paraît antérieure (IX^e-X^e siècle). Cette étroite parenté entre paroissiales des hauteurs de la rive gauche du Rhône est significative, à une époque où l'organisation ecclésiastique des vallées latérales prend son essor.

Comme l'autel, la clôture du chœur liturgique doit avoir fait partie de l'aménagement d'origine. Elle occupait d'ailleurs un emplacement similaire dans les églises de Vex et de Nendaz.

Au cours du dernier quart du XII^e siècle, on a construit au nord de l'avant-chœur un clocher dont la morphologie est caractéristique de son temps: niveaux inférieurs modestement pourvus de jours en archères, puis deux étages éclairés par des baies jumelées, plus larges et plus hautes à l'étage supérieur. On rencontre la même élévation à Saxon. C'est un usage très répandu que d'ajouter un clocher à une église plus ancienne. L'emplacement du clocher, au nord ou au sud de l'église, ne répond apparemment pas à une règle dûment établie²⁰.



Fig. 4 – Les fondations des fonts baptismaux (vue du nord-est).

¹⁴ Voir plus haut Antoine LUGON, «La paroisse et la «commune» de Vercorin, des origines à la fin de l'Ancien Régime», p. 18.

¹⁵ François-Olivier DUBUIS, Antoine LUGON, «La chapelle Sainte-Marie-Madeleine d'Argnou» dans *Annales valaisannes*, 1985, pp. 95-115.

¹⁶ Alessandra ANTONINI, «Résultats de l'enquête archéologique», dans AA. Dd., *L'ancienne église Saint-Sylve de Vex*, Sion 1989, pp. 15-36.

¹⁷ Patrick ELSIG, «L'ancienne église Saint-Maurice de Saxon», dans *Vallesia*, XLVII, 1992, pp. 289-303.

¹⁸ François-Olivier DUBUIS, «Saint-Léger de Nendaz, les sanctuaires antérieurs à l'église actuelle», dans *Annales valaisannes*, 1984, pp. 127-160.

¹⁹ Hans Jörg LEHNER, Alessandra ANTONINI, Antoine LUGON, «Préhistoire» et évolution de l'église paroissiale de Nax», dans *Vallesia* XLVI, 1991, pp. 237-244.

²⁰ Saxon: annexe nord, à l'épaule de la nef et du chœur (fin XII^e - début XIII^e siècle).

Nendaz: annexe sud, alignée avec l'épaule de la nef (XI^e siècle).

Sankt German (Saint-Germain des Vignes, Rarogne): annexe sud (XI^e-XII^e siècle). Comme à Vercorin, le clocher est implanté en léger biais par rapport à l'axe de l'église et il repose de chaque côté sur ses propres fondations. Voir F.-O. DUBUIS, «L'église Saint-Germain des Vignes (Paroisse de Rarogne)», dans *Vallesia* XXXIX, 1984, pp. 97-124.

L'église jouissait des droits paroissiaux: outre le clocher, les fonts baptismaux en témoignent. Ceux-ci ont dû être aménagés également vers la fin du XII^e siècle. Leur position centrale dans la nef est typique de cette époque-là. C'est au même endroit qu'on les retrouve dans les églises de Vex et de Nendaz.

Les petites trouvailles archéologiques, qui prouvent l'utilisation de la première église à un moment donné, sont plutôt rares. Seules deux pièces de monnaie aident à préciser la date de l'incendie de l'édifice et à déterminer l'époque où on a supprimé la clôture²¹.

La première pièce, frappée vers 1300-1350, a été trouvée sur la couche de mortier, autour des fonts, renouvelée après l'incendie. Elle aura passé par une fente du plancher posé après l'incendie. L'église a donc brûlé vraisemblablement au XIII^e ou au cours de la première moitié du XIV^e siècle.

La seconde monnaie, frappée entre 1381-1418, a été mise au jour dans la fosse de maçonnerie de la séparation. Celle-ci a donc survécu au sinistre, et elle n'a manifestement été supprimée que vers 1400, avec l'installation du dernier plancher de l'église romane.

Nous avons ainsi pu constater que la nef, avant sa reconstruction à la fin de l'époque gothique, vers 1500, a connu successivement cinq planchers. Deux sont antérieurs aux fonts baptismaux. Ceux-ci ont été placés à la fin du XII^e siècle, en même temps qu'un troisième plancher. L'église a subi un incendie au XIII^e ou au début du XIV^e siècle, à la suite de quoi on pose un quatrième plancher. Vers 1400, après la démolition de la clôture, un dernier plancher couvre toute la surface de la nef au même niveau.

À côté de ces deux monnaies, seule une boucle de ceinturon, de la seconde moitié du XIII^e siècle ou du début du XIV^e, mérite d'être mentionnée (fig. 6)²². Mais comme elle a été retrouvée dans le remblai des drainages, au milieu de la nef, elle n'est d'aucune aide pour l'histoire des constructions.

Sépultures

L'intérieur de cette première église a servi de lieu de sépulture à trois reprises: le témoignage le plus important en est le tombeau maçonné, aménagé juste devant la clôture, sur l'axe de l'église²³ (planche 4). La grande dalle monolithique de couverture était fixée avec du mortier et se situait à environ 0.2 m sous le sol de l'époque. La tombe abritait les restes de deux individus, le plus récent dans un cercueil en bois (fig. 5). Les deux squelettes étaient couchés sur le dos, les bras repliés. Sur leur bassin se trouvait un petit objet en fer, de forme cylindrique et à fond plat sur l'une des extrémités (pl. 6), peut-être un phylactère à reliques. S'agissait-il de prêtres, ou de nobles?

Ce tombeau doit remonter à la seconde moitié du XIV^e siècle, époque où la séparation du chœur était encore debout. Lorsqu'on a soulevé le couvercle pour ensevelir le second personnage, au début du XV^e siècle peut-être, la clôture avait par contre déjà disparu. Car lors de l'ouverture de la tombe, on a évacué une partie des matériaux qui remplissaient la fosse de fondation de la clôture supprimée vers 1400. Dans la terre qui recouvre le tombeau, on a trouvé une pièce de

²¹ Nous devons leur identification à Patrick Elsig, voir plus bas, pp. 73 et suiv.

²² Datation d'après Elisabeth ETLINGER, «Zu den römischen Funden von Sursee-Zellmoos», dans ASSPA 74, 1991, pp. 224-226.

²³ Description de la tombe: plan trapézoïdal irrégulier, les longs côtés bombés vers l'extérieur. Maçonnerie: trois assises, à parement unique de blocs plutôt réguliers, liés par du mortier. Mur un peu plus large au sud qu'au nord, la terre comprenant ici des galets plus grands. Sol: terrain naturel, terre limoneuse rougeâtre, en légère cuvette remontant latéralement contre la semelle des parois de la tombe. Couvercle: grande dalle de pierre, de 7 cm d'épaisseur environ, fendue en deux (mortier de réparation) lors de la deuxième utilisation du tombeau, entièrement détruite du côté ouest. Surface irrégulière avec restes d'un premier et d'un deuxième mortier de scellement.

monnaie frappée entre 1354 et 1385. Que cette trouvaille ait été faite dans une masse de terre remuée permet une seule conclusion: le dernier ensevelissement a eu lieu après cette frappe.

Dans la partie ouest de la nef, on a mis au jour deux autres sépultures. Il s'agit de simples tombes creusées dans la terre et dépourvues de tout mobilier (fig. 6). Le squelette inhumé plus profondément, au nord, doit être celui d'une femme adulte, l'autre celui d'un homme adulte. Tous deux sont allongés sur le dos, les bras repliés sur le ventre. Ces inhumations sont postérieures à l'incendie, soit probablement du XIV^e ou du XV^e siècle, et celle au nord aura précédé de peu celle au sud.

Au nord-est, à l'extérieur de l'abside, on a retrouvé la sépulture d'une femme encore jeune. Elle est étendue sur le dos, bras repliés et mains posées sur le ventre²⁴. Les galets dressés au bord de la fosse indiqueraient un ensevelissement dans un cercueil. Aucune trace de bois n'a cependant été retrouvée. Cette tombe témoigne de l'existence d'un cimetière qui devait se trouver à l'extérieur de l'église romane.

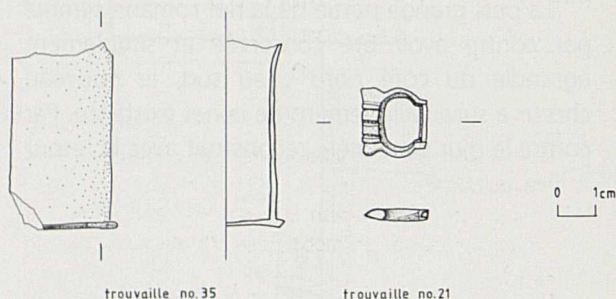


Planche 6 – Mobilier médiéval

²⁴ Le mur du chœur gothique et la gaine du chauffage n'ont dérangé que la partie supérieure de la fosse de sépulture. Le squelette est en bon état de conservation. La partie supérieure du corps a été dégagée jusqu'aux genoux. Les tibias se trouvent dans la partie du chœur qui n'a pas été fouillée. Cette sépulture a été laissée *in situ*.

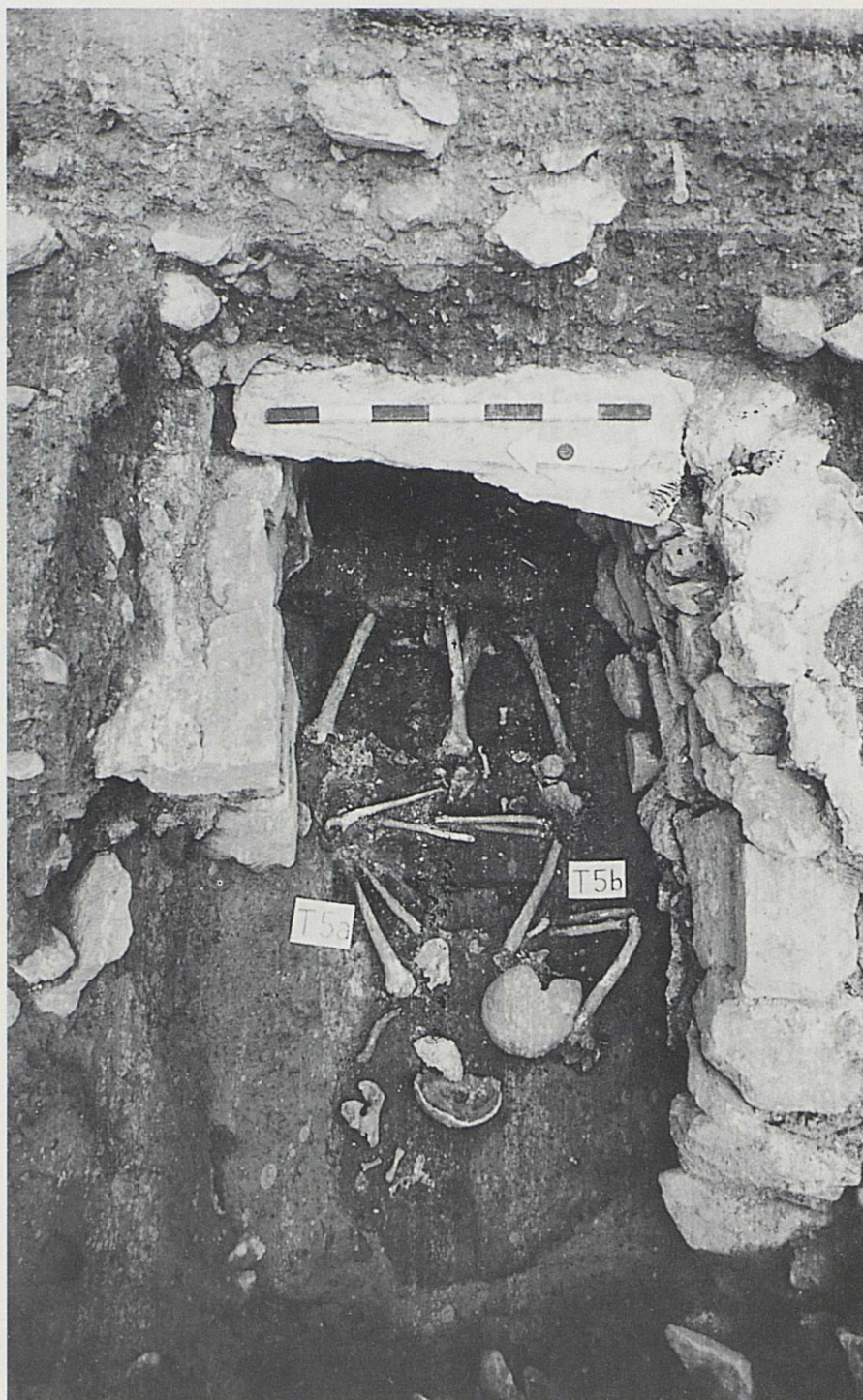


Fig. 5 – Tombeau sur l'axe de la nef romane avec deux inhumations.

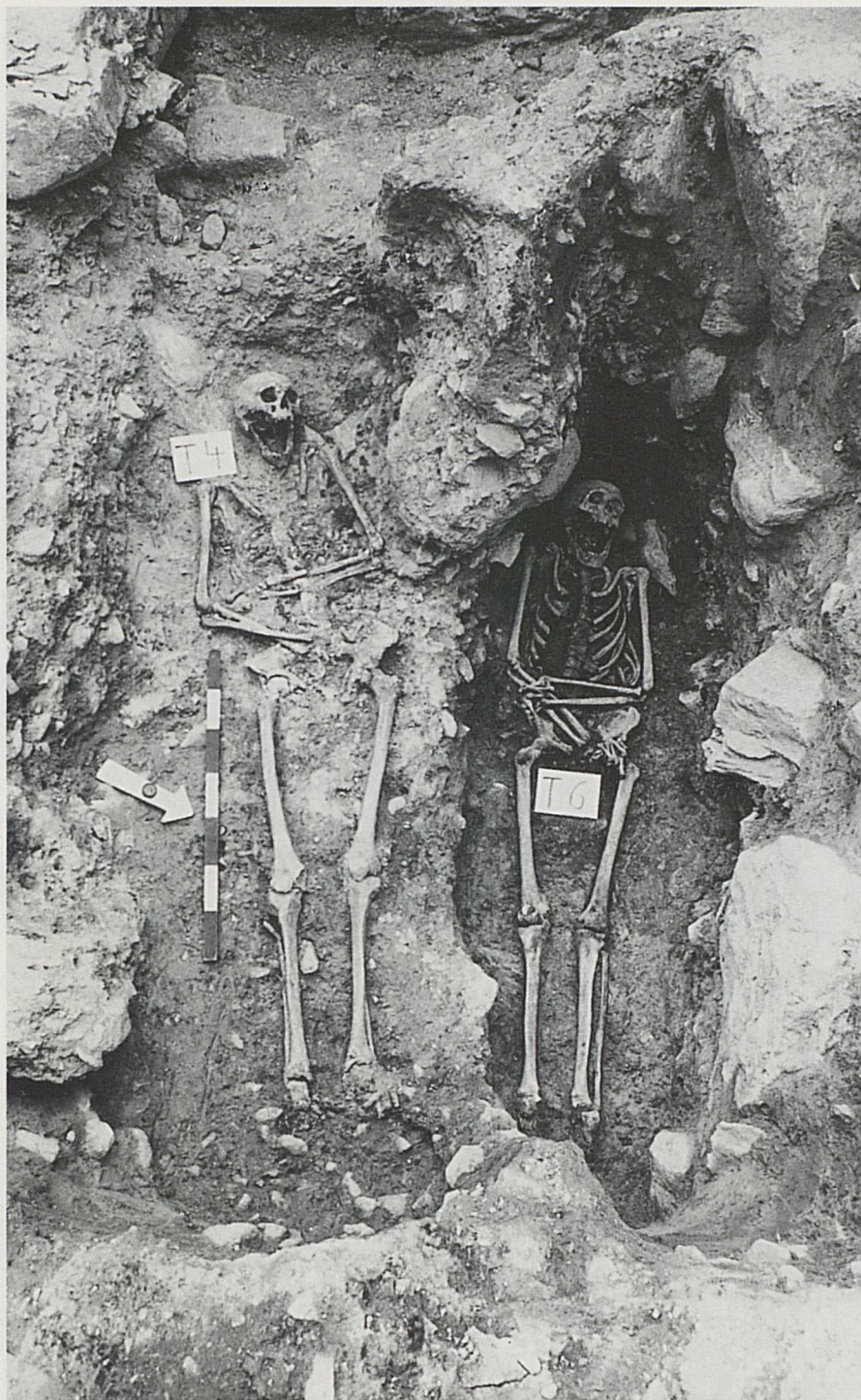


Fig. 6 – Deux tombes en pleine terre dans la partie ouest de la nef romane.

Le chœur gothique et l'élargissement de la nef

Etat d'origine

Dans le Valais de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle, on relève une propension à doter les petites églises paroissiales de chœurs plus spacieux. Qu'on rappelle seulement les exemples de Vex (fin du XV^e), de Saxon (vers 1500) et de Saillon (1527-1533). On pourrait ajouter Le Châble/Bagnes (1502, chœur rectangulaire amplifié vers 1534 par un chevet polygonal après la reconstruction de la nef), Saint-Maurice-de-Lagues/Mollens (1531-1533) et Lens (1535-1537).

A la fin du XV^e siècle, à Vercorin, on a démoli l'abside romane pour élever un chœur carré mesurant dans œuvre 6 m de côté (pl. 7). L'église renouvelée a été consacrée le 23 novembre 1508 par Mathieu Schiner, évêque de Sion. L'aménagement et le décor du chœur n'ont été achevés que bien après la consécration de l'autel, puisque les peintures murales portent le millésime 1520.

La plus grande partie de la nef romane semble par contre avoir été conservée et simplement agrandie du côté nord²⁵: au sud, le nouveau chœur a suivi l'alignement de la nef existante. Par contre le mur nord a été reconstruit avec le retour

²⁵ Au sud, la démolition d'un éventuel mur lié au chœur aurait dû laisser une cicatrice sur le mur ouest de celui-ci. Or, on n'y a observé qu'une surface de maçonnerie régulière. Les seules traces de mortier qu'on y repère sont celles du mur de l'époque baroque. La similitude des mortiers de la maçonnerie et les proportions de l'ensemble parlent pour une construction simultanée du mur nord et du chœur. Les fragments de mortier roman retrouvés dans les fondations du mur sud appuient également l'hypothèse que l'édifice roman a été démoli à l'ère baroque seulement de ce côté-là.

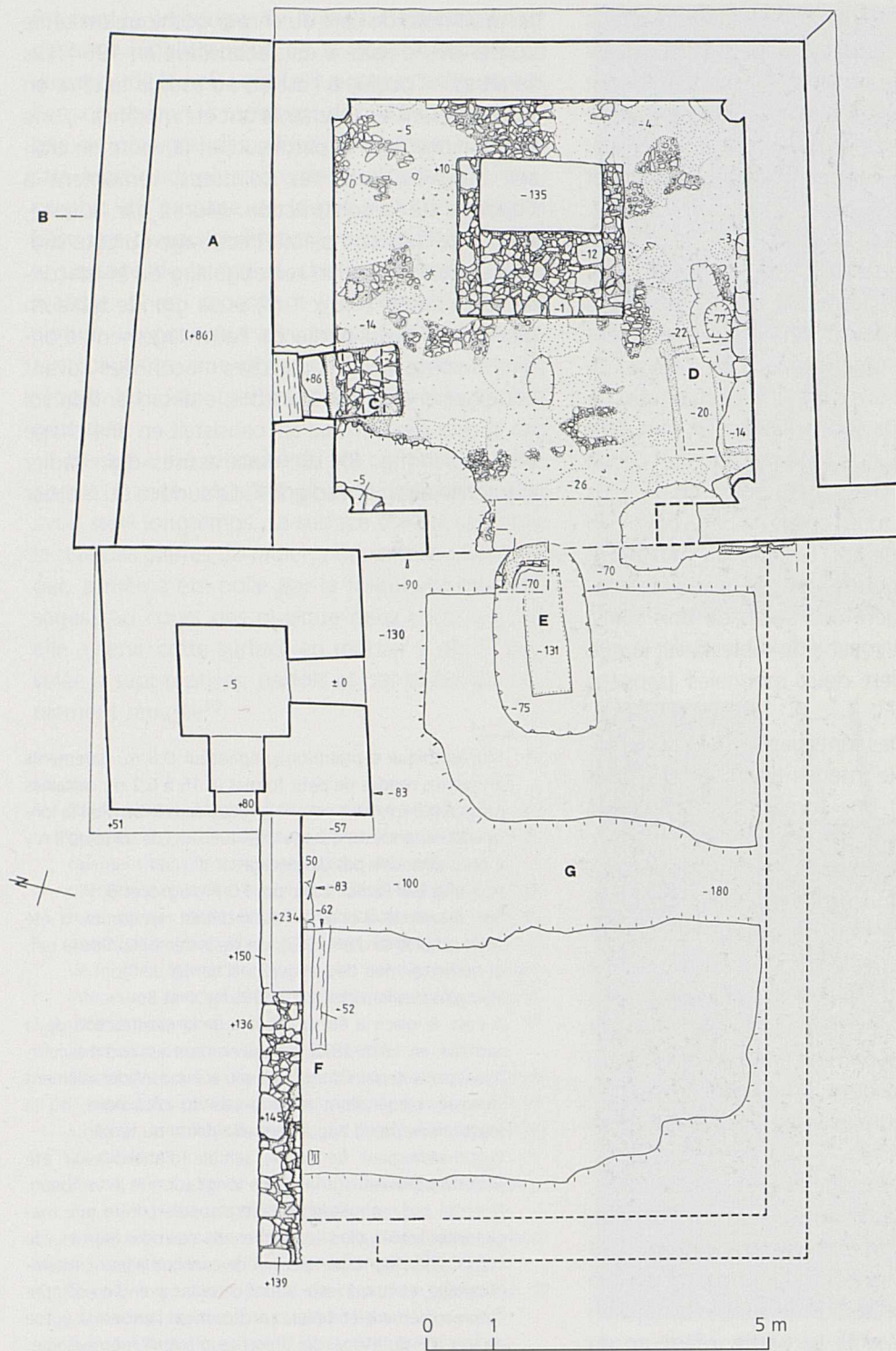


Planche 7

Eglise de 1500 jusqu'à la rénovation baroque

- A. Sacristie, datée de 1600 environ.
- B. Limite est d'un mur sous la sacristie.
- C. Maçonnerie de l'escalier donnant à la sacristie.
- D. Empreinte d'un siège ou d'un autel secondaire.
- E. Tombe sacerdotale.
- F. Solive du plancher.
- G. Drainage de 1990.

d'angle à l'ouest²⁶. Celui-ci nous indique que la longueur de la nef n'a pas changé. Malheureusement, l'endroit où la nouvelle maçonnerie devait rejoindre la construction romane a été détruit par une fouille technique. À l'extérieur du nouveau mur nord de la nef, l'entrée ouest du clocher est restée utilisable.

La nouvelle nef mesurait 6.7 x 9.5 m dans œuvre. Le clocher, qui était jusque-là une construction indépendante, se trouvait dès lors partiellement englobé dans le volume intérieur de l'église. Le ressaut des fondations, qui s'expliquait par le niveau très élevé du sol, à l'extérieur, dut être ravalé sur une hauteur de 1.90 m. Cette nef devait être couverte d'une charpente apparente ou, plus vraisemblablement, d'un plafond en bois. Un plancher recouvrait le sol. Le long du mur nord, on a retrouvé une poutre, qui lui servait de support. On a aussi repéré des traces de bois sur la surface d'une mince couche de sable. C'est là que nous avons découvert deux monnaies frappées entre 1529 et 1548²⁷.

Nous ignorons si les fonts baptismaux ont changé de place. La seule intervention observée dans la nef se résume à une tombe d'ecclésiastique aménagée dans l'axe de l'édifice, devant l'arc du chœur²⁸. Peut-être bien qu'elle avait remplacé l'ancien tombeau maçonné qui, en raison de l'élargissement de la nef, ne se trouvait, désormais, plus dans l'axe de l'église. La nouvelle tombe en grandes dalles de pierre dressées, offre un aspect archaïque. Deux monnaies, mises au jour au sommet de sa maçonnerie, mais en dessous du sol de l'époque baroque, prouvent que cette sépulture est antérieure aux dates de leurs frappes respectives, soit 1573 et 1572/75²⁹.

Bien qu'il ait subi ensuite divers remaniements, le chœur gothique a gardé son aspect d'origine. À l'extérieur, ses éléments caractéristiques sont l'unique contrefort, au point de rencontre avec la nef romane, du côté sud, et le soubassement en glacis au sud et à l'est³⁰. La partie inférieure du

piédroit nord de l'arc du chœur gothique est seule conservée, le reste a été reconstitué en 1964. Les fenêtres – l'oculus à l'est et, au sud, la fenêtre en arc brisé dont les montants ont été modifiés –, une petite niche dans la paroi sud, et la voûte en croisée d'ogives, avec ses peintures, remontent à l'époque de la construction. Murée par la suite, une autre baie complétait l'éclairage du côté sud.

Le massif sur plan rectangulaire de la maçonnerie de l'autel (1.8 x 1 m) et sa grande table en pierre font aussi partie de l'aménagement d'origine du chœur. Deux marches maçonnées devant l'autel et une de chaque côté le détachent du sol du chœur (fig. 7)³¹. Le sol consistait en une chape de mortier (fig. 8), sur deux assises d'un radier extraordinairement soigné³². La surface du mortier

²⁶ Mur gothique septentrional: épaisseur 0.6 m, parements en pierres rondes de petit format (0.15 à 0.2 m, certaines jusqu'à 0.3 m), liées pour la plupart dans le sens de la longueur. Par endroits elles se chevauchent, de sorte qu'il n'y a pour ainsi dire pas de blocage.

²⁷ Voir plus bas Patrick Elsig, pp. 76-77, fig. 5 et 6.

²⁸ Son couvercle d'origine faisait défaut. La tombe a été vidée au plus tard en 1963, lors de la démolition de la nef, et on ne sait rien de son éventuel contenu.

²⁹ Voir plus bas Patrick Elsig, p. 77, fig. 7 et 8.

³⁰ À l'est, le glacis a été ravalé lors de la construction de la sacristie, en 1871-1875. Ce qui en reste est caché aujourd'hui par le terrain dont le niveau a été considérablement surélevé. L'équivalent n'existe pas du côté nord, où la maçonnerie prend appui contre la pente du terrain.

³¹ L'emmarchement de l'autel semble d'abord avoir été prévu simplement sur la même longueur que le tombeau. Du côté sud, son élargissement s'appuie contre une maçonnerie lissée. Mais le mortier de ces deux parties, de composition identique, permet de conclure à leur contemporanéité, et ce qui reste du sol d'origine prend en compte l'emmarchement complet. Le chœur de l'ancienne église de Vex (fin du XV^e siècle) présente la même morphologie.

est teintée en rouge, au tuileau. La pente du sol descend régulièrement de la paroi orientale en direction de la nef. Le sol en mortier s'achève sous l'arc du chœur: le radier est délimité par une rangée de plus grandes pierres. Une fosse transversale (nord-sud) plus récente a perturbé la stratigraphie du passage de la nef au chœur. Sur la base des niveaux existants, on peut déduire que le passage de la nef au chœur s'effectuait sans marche. Il est cependant vraisemblable qu'une clôture, un petit mur avec passage central et portant peut-être une grille, en bois ou en fer, ait séparé les deux parties principales de l'église gothique.

Ce qui a été retrouvé du sol en mortier est de bonne qualité, résistant et sans fissures. Il doit avoir servi longtemps: sa surface était si usée que la tête des pierres du radier, non contente d'émerger, a même été polie par la fréquence des passages. Au cours des quelque deux cents ans où elle a servi, cette surface en mortier a été renouvelée à sept reprises; parfois et par endroits, simplement réparée³³.

³² Lit de pierres, assise inférieure: pierres à arêtes, les plus grandes (0.3 x 0.4 m) posées à plat, les plus petites verticalement dans la terre, une couche de mortier sur la première assise; assise supérieure: dans le mortier encore mou, pierres disposées pour la plupart en épi, d'est en ouest (pierres arrondies et à arêtes, fragments de stuc et de mortier; format des pierres plus petit que dans l'assise inférieure); couche de mortier terminale: surface saupoudrée de tuile moulue.

³³ Succession des interventions sur le sol:

- 1.= s4, V: couche de mortier mince, grise, sablonneuse avec des morceaux de charbon de bois, une couche rose, semblable à du stuc, par-dessus. En partie visible seulement.
- 2.= s4, IV: couche de mortier repérée dans tout le chœur.
- 3.= s4, II: plusieurs points de réparation.
- 4.= s4, III: réparation dans le secteur de l'arc du chœur; assise supérieure du radier dérangée.
- 5.= s4, I: plusieurs points de réparation dans tout le chœur; mortier rose caractéristique.
- 6.= s4, VII: quelques points de raccord isolés.



Fig. 7 – Chœur de l'église: maçonnerie de l'embranchement de l'autel.



Fig. 8 – Chœur de l'église: sol en mortier de 1500.

Remaniements

L'aménagement du chœur a été complété après coup par deux autres éléments. Au pied de la paroi sud, des poutres en bois larges de 0.1 m forment un support mesurant 1.2 m sur 1.5 m (fig. 9). C'est là que devait se trouver le siège des célébrants ou alors un autel secondaire. Les poutres sont repérables à l'empreinte qu'elles ont laissée dans le mortier lors de la deuxième rénovation du sol (s4, IV). Elles étaient posées sur le mortier de la première rénovation (s4, VIII).

La seconde intervention a été pratiquée devant et dans le mur nord. Sur le sol en mortier nous avons trouvé les restes maçonnés d'un socle crépi, long de 1 m et large de 0.85 m (fig. 10)³⁴. Audessus se trouve une porte aujourd'hui murée. Le percement de cette baie est sûrement en relation avec la construction d'une sacristie contre le flanc nord du chœur. Déterminé par la pente naturelle du terrain, le sol de cette annexe était environ 1 m plus haut que celui du chœur. Le socle mis au jour portait un escalier en maçonnerie de cinq marches, dont les deux dernières sont conservées dans

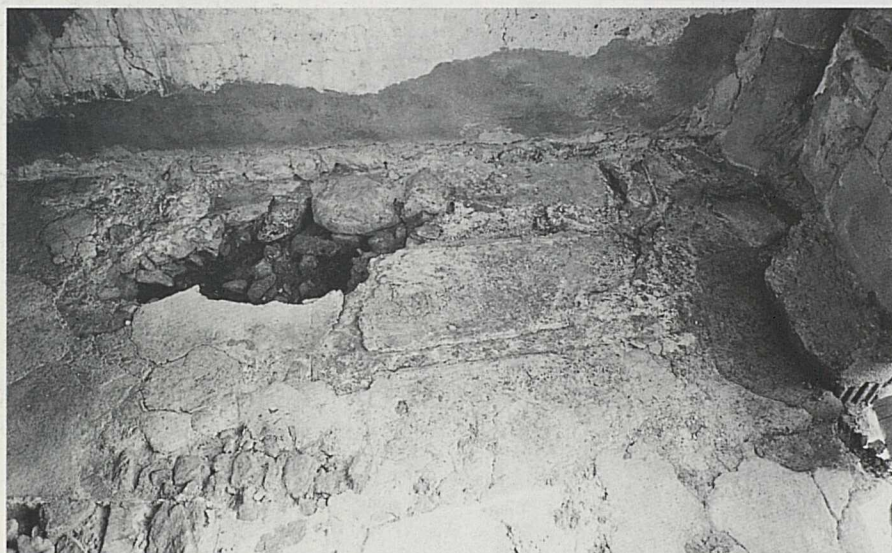


Fig. 9 – Chœur de l'église: empreinte dans le sol gothique d'un siège ou d'un autel secondaire.

l'épaisseur du mur nord du chœur³⁵. L'escalier et, par voie de conséquence, la porte et la sacristie sont postérieurs à l'avant-dernière réfection du sol en mortier du chœur (s4, I). L'analyse dendrochronologique a donné la date de 1571 pour le plus récent cerne de croissance conservé du linteau de cette porte et celle de 1543 pour la sablière du toit de la sacristie. On a recouru à la même méthode pour dater le vantail de l'actuelle porte de sacristie, déjà utilisé pour la porte d'origine, comme Alain Besse l'a démontré de façon convaincante à partir des charnières. Le cerne le plus récent indiquait ici le millésime 1597. Vu qu'aucun des trois échantillons examinés n'avait plus son écorce, on peut en conclure que la porte et donc aussi la sacristie remontent à 1600 environ³⁶.

L'ancien sol en mortier doit avoir survécu quelque temps à cet aménagement, car il a subi plus tard encore d'ultimes retouches. L'accès d'origine à la sacristie n'a été annulé que lors des transformations de 1875, lorsqu'on a démolit l'escalier et converti le passage en armoire murale.

Au cours de l'analyse des façades de la sacristie, nous avons constaté l'existence de fondations

³⁴ Conservé sur une hauteur de 0.1 m, composé de pierres ramassées à arêtes. En surface: pierres de 0.2 x 0.3 m, pour la plupart disposées dans le sens de la longueur. Blocage: pierres à peine plus petites et disposées en désordre. Mortier: beige avec des grains de sable noir pouvant atteindre 0.5 mm. Restes de crépi soigneusement lissé sur la face sud.

³⁵ Nous devons le dégagement et la documentation de ces degrés à M. Alain Besse, de l'Atelier de conservation et de restauration St-Dismas, Martigny.

³⁶ Sablière du toit de la sacristie: datée de 1543 (sans écorce). Linteau: daté de 1571 (sans écorce ni aubier, abattu vers 1600). Seuil: indatable. Vantail, trois planches verticales: datées de 1597 (sans écorce), la contemporanéité des trois planches trahit-elle leur provenance du même arbre? Vantail, planche horizontale: datée de 1558 (sans écorce, millésime du dernier cerne conservé). Datations par le Laboratoire de dendrochronologie H. et K. Egger, à Boll (mai 1993, janvier 1994).

plus anciennes sous la moitié occidentale du mur nord. La fonction de ce premier mur n'a pas été tirée au clair. Y avait-il ici une annexe plus petite, mais sans accès au chœur?

Le remaniement de 1704

Au début du XVIII^e siècle, de nouvelles structures, à la fois mieux fondées et de dimensions plus massives, ont remplacé les murs sud et ouest de la nef, qui étaient encore ceux de l'église romane (pl. 8 et fig. 11)³⁷. En correspondance avec la pente du terrain naturel, la semelle des fondations du mur ouest monte progressivement et n'est ainsi conservée, à son extrémité septentrionale, que sur deux assises.

Il ne reste pas de vestiges archéologiques des accès à la nef, mais la porte sud est connue par des photographies. Selon François-Olivier Dubuis, on pouvait y lire la date de 1704³⁸. Il y avait fort probablement aussi une entrée à l'ouest.

Le relevé du mur méridional montre une partie en avant-corps, telle une lésène, à l'angle

³⁷ Murs sud et ouest avec liaison d'angle indiscutable. A l'est, le mur sud s'appuie contre le chœur gothique. Largeur du mur en élévation sur 0.8 m, en fondation 0.95 m, ressaut de 0.15 m à l'extérieur, profondeur des fondations: 0.85 m, élévation conservée sur deux assises. Mur à deux parements, soigneusement construit avec des pierres plutôt plates à arêtes, équarries ou ramassées, généralement petites (jusqu'à 0.25 m de long). Parements (larges de 0.25 m env.) liés transversalement pour l'essentiel, longitudinalement par endroits; blocage (large de 0.35 m) en pierres plus petites et éclats de pierre (0.06-0.2 m), posés à plat pour la plupart. En remploi dans la maçonnerie: fragments d'enduit peint en rouge et morceaux de mortier provenant du mur romane. Mortier: beige, très riche en chaux, avec des particules de sable blanc et verdâtre. La provenance du sable et le haut pourcentage en chaux différencient fondamentalement ce mortier de celui des autres maçonneries.

³⁸ Voir plus haut note 1.



Fig.10 – Chœur de l'église: maçonnerie de l'escalier donnant accès à la sacristie nord. Sous un crépi tardif on aperçoit la porte.

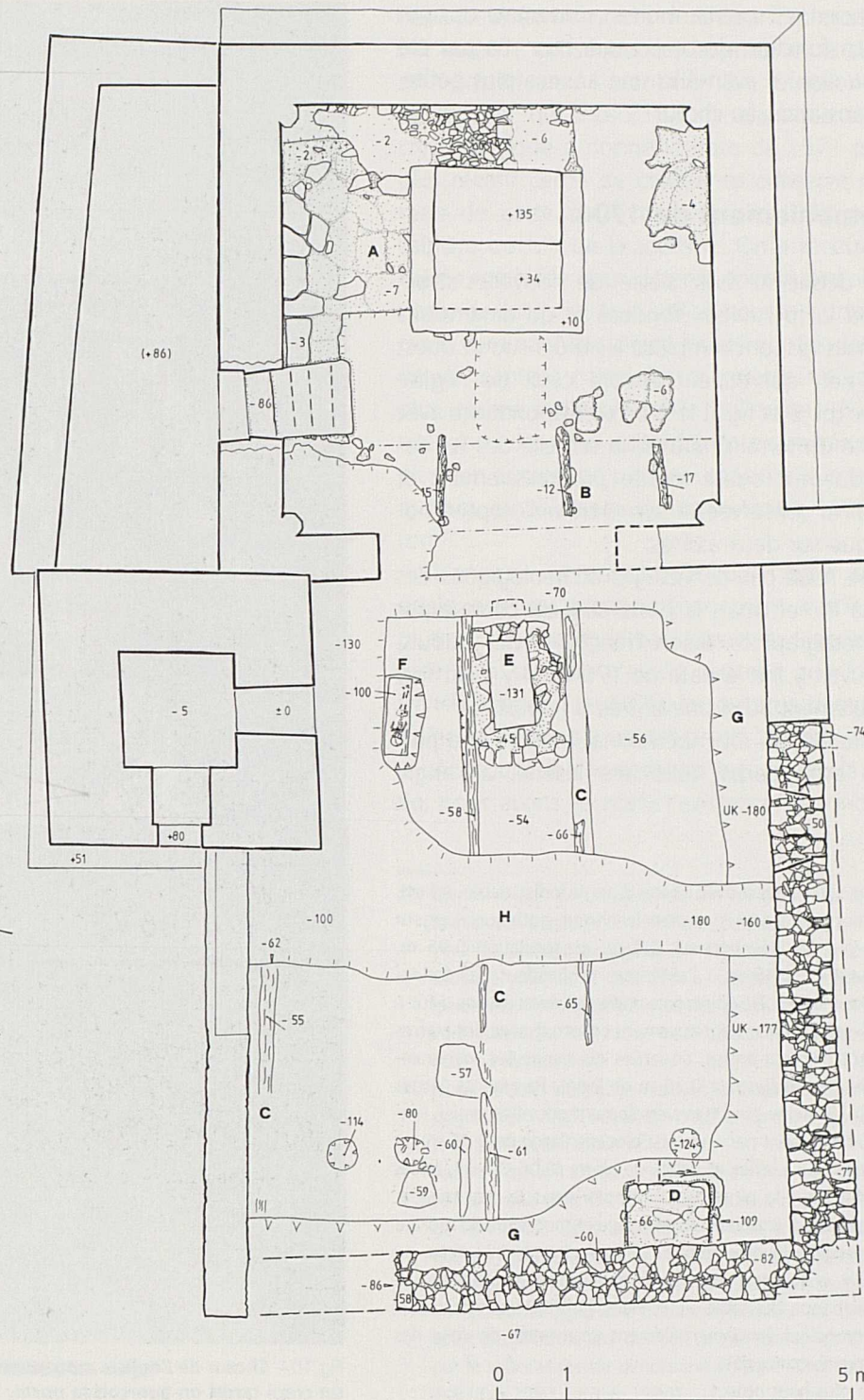


Planche 8 – Eglise de 1704

- A. Dallage de 1704.
- B. Solives du plancher du chœur.
- C. Solives du plancher dans la nef.
- D. Socle des fonts baptismaux ou d'un escalier.
- E. Tombe sacerdotale.
- F. Tombe d'un enfant.
- G. Fosse de construction du mur baroque.
- H. Drainage de 1990.

ouest. Une photographie de la façade prise avant la démolition de la nef permet d'interpréter cette donnée: sur une largeur de deux mètres environ, le soubassement était ici en glais, comme au chœur.

Le plan n'a guère subi de modifications par rapport à l'édifice antérieur. Les anciens murs n'ont dû être remplacés que pour des raisons statiques, afin de pouvoir couvrir la nef d'une voûte.

Un socle rectangulaire de 0.8 x 1 m, construit contre la paroi ouest avec le même mortier que les murs, fait partie des aménagements de la nef de 1704. Des restes d'enduit ont été retrouvés sur les trois faces visibles.

Il n'est malheureusement pas possible de préciser s'il s'agit du support des fonts baptismaux ou de l'escalier menant à une tribune.

L'exhaussement du sol de la nef de quelque 20 cm va de pair avec le remaniement de l'ère baroque. A ce niveau, une allée centrale large de 1.5 m environ se signalait par son coffrage de mortier particulièrement dur (fig. 12). Le reste de la surface consistait en un simple remblayage de terre. Nous avons d'abord supposé que cette partie centrale devait être dallée de pierres, mais une notice de 1855 paraît évoquer un plancher en bois dans l'allée³⁹. Sur les côtés, nous avons constaté l'existence de poutres qui avaient vraisemblablement porté un plancher et auxquelles les jouées des bancs devaient être fixées. Le long des murs gouttereaux, on n'a pas retrouvé trace des poutres correspondantes: c'est peut-être parce que la stratigraphie y a été récemment bouleversée.

Le caveau gothique des prêtres, devant l'arc du chœur, n'a pas été abandonné, mais ses parois ont dû être rehaussées en raison de la surélévation du sol, et l'ouverture a été rétrécie du côté est. Devant la porte du clocher, une autre sépulture a été aménagée après les transformations de l'ère baroque: un enfant de trois ans environ y reposait dans un cercueil.

Nous avons pu constater un exhaussement du sol dans le chœur également. L'ancien niveau,

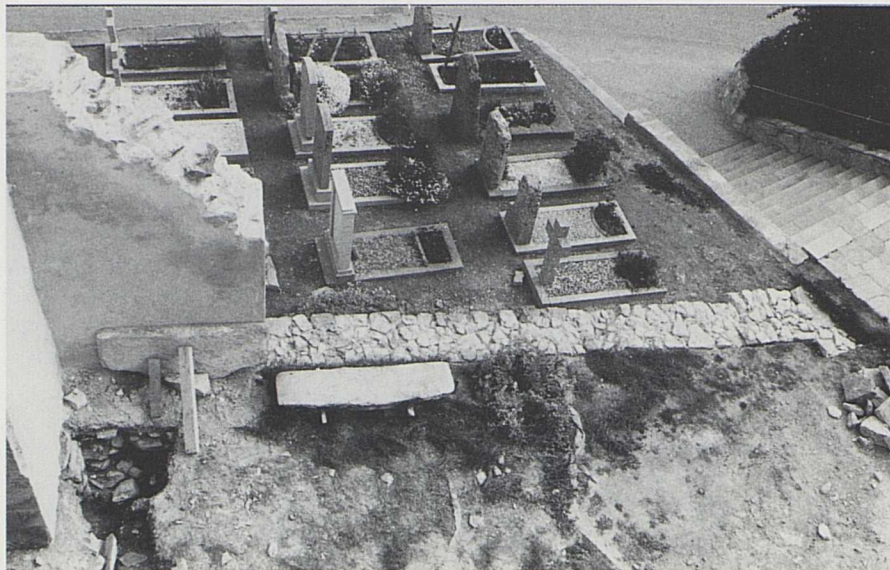


Fig.11 – Mur sud de la nef de 1704.



Fig.12 – Allée centrale de la nef, délimitée par deux solives.

³⁹ AP Vercorin, Registre de comptes, 1789-1866, p. 34: «Au minuisier Guillaume pour boiser l'allée» (Frs 9.-). Aimablement transmise par Gaëtan Cassina, cette mention est-elle assez explicite pour l'attribuer au plancher?



Fig.13 – Chœur de l'église avec le dallage posé probablement en 1704.

incliné, a été égalisé horizontalement avec de la terre provenant du cimetière entourant le sanctuaire. Cette terre contenait en effet des ossements humains et des fragments de semelles de chaussures en cuir. La nouvelle couche, qui atteignait 0.2 m de haut dans la partie ouest du chœur, rejoignait à l'est le sol gothique. Sa surface avait été fortement usée et des poutres soutenant un plancher y étaient insérées⁴⁰. A l'ouest, elles étaient posées sur de petites et minces dalles de pierre isolées. A l'est, en fonction de la pente du sol antérieur, elles devaient s'arrêter aux marches de l'autel (pl. 8).

La datation de ce plancher pose quelques problèmes. Il n'est guère usuel de revêtir d'un plancher le sol du chœur. C'est pourquoi nous présumons qu'il ne s'agissait là que d'une solution provisoire, conçue peu avant le remaniement de 1704 ou en relation avec celui-ci. Deux trous de poteaux, l'un devant le mur nord, l'autre vis-à-vis, devant le mur sud, témoignent de transformations considérables⁴¹. Alors que le poteau septentrional n'a laissé qu'un trou de 0.2 m de diamètre pour 0.4 m de profondeur, nous avons observé au sud une large

fosse. A une profondeur de 0.5 m on constate qu'il s'agit d'un trou de poteau, dont le diamètre mesure 0.3 m. Cette fosse traverse le sol en mortier avec sa double couche de radier. N'osait-on pas se fier au sol en mortier en tant que support?

Les structures en bois ont été remplacées. Un dallage de pierres allait de pair avec la construction de 1704 (pl. 8 et fig. 13). On a utilisé des dalles minces et plutôt petites, de format irrégulier⁴². A l'est, le sol de pierre s'achève avec de plus grandes surfaces en mortier contre le revêtement d'origine en pente, demeuré visible derrière l'autel. Une couche de cendre très dure, semblable à du mortier, s'y est formée progressivement. L'enduit de la face arrière de l'autel et la gorge du bord de la table présentent aussi un fort encrassement noir.

Sous l'arc du chœur, une marche haute de 0.18 m descend dans la nef. L'escalier et l'entrée de la sacristie se maintiennent au même endroit.

Selon toute vraisemblance, le dallage du chœur remonte à 1704 ou peu après, comme tend à le montrer la composition du lit de mortier, identique à celui qu'on observe dans les murs de cette époque. Le sable y diffère fondamentalement de celui des autres mortiers. On peut voir un dallage

⁴⁰ Vestiges de poutres conservés seulement dans le quart occidental du chœur: trois poutres de 0.15 m de large disposées est-ouest. Ecart entre ces éléments: 0.7 m entre le mur sud du chœur et la première poutre, 1.2 m entre celle-ci et la deuxième, 1.5 m entre celle-ci et la troisième.

⁴¹ La datation de ces trous de poteau, tous deux certainement plus récents que le sol en mortier, n'est pas simple: si celui du nord est à l'évidence plus ancien que le premier dallage, celui du sud pourrait aussi bien être contemporain des transformations de 1870-1875.

⁴² Vestiges bien conservés de ce revêtement au nord-est du chœur seulement. A l'exception de quelques fragments du lit de mortier, le reste de la surface a été détruit en 1875. Dalles mesurant au maximum 0.3 x 0.6 x env. 0.03 m. Mortier: beige jaunâtre avec des morceaux de sable en majorité blanchâtres, quelques-uns verdâtres, de 0.005 m au maximum.

semblable, datant de 1714, dans la sacristie de l'église Saint-Sylve de Vex.

Deux réparations au mortier, manifestement destinées à remplacer des dalles endommagées, témoignent de la longue utilisation de ce dallage – probablement durant quelque 170 ans.

Le clocher a été exhaussé après le remaniement de la nef et du chœur, au cours de la première moitié du XVIII^e siècle. Démolies et cancel-lées, les baies romanes jumelées de l'étage supérieur ont fait place au couronnement et à la flèche actuels, taillés dans la pierre jaune provenant du gisement de Crouja, à 1 km environ de Vercorin, en bordure de la route d'Anniviers.

L'agrandissement de 1871-1875

L'église a été allongée au cours des années 1871-1875 (planche 9): on a démolì le mur occidental et prolongé la nef de six mètres à l'ouest⁴³. Le nouveau mur nord mesure environ 0.7 m de large. Le parement extérieur présente une surface très irrégulière et suit visiblement la pente du terrain. Entre-temps le niveau extérieur avait presque atteint, par endroits, la hauteur du terrassement actuel. L'utilisation de grands blocs pour le parement et de petites pierres au milieu est caractéristique de cette maçonnerie. Le mortier est gris sombre, pauvre en chaux, avec des noix de sable noir atteignant 1 cm.

Pour le reste, on a conservé en les adaptant les éléments des édifices antérieurs – roman, gothique et baroque. L'arc du chœur a été agrandi. Le chœur et l'allée centrale de la nef ont été dallés à neuf. L'ancienne entrée de la sacristie a été transformée en armoire murale et un nouvel accès a été percé à l'extrémité orientale du mur nord du chœur. Il doit y avoir eu quelques marches, car le niveau du sol de la sacristie a été abaissé seulement en 1944. A l'est du chœur, on a élevé une nouvelle sacristie, avec porte d'entrée dans la partie sud du mur de chevet.

Dans la nef, nous n'avons retrouvé que des traces de mortier rouge dans le secteur de l'allée centrale et au sud du clocher: restes du lit de mortier ayant servi à la pose du dallage. De côté, sous les bancs, il y avait un plancher. Dans le chœur, en revanche, les dalles couvraient encore le sol, avant le début des fouilles archéologiques. Il s'agit de dalles rectangulaires de 0.5 à 0.8 m de long pour une épaisseur de 7 cm. Elles ont été disposées par rangs de 0.4 m, quelques-uns de 0.5 m de large, perpendiculairement à l'axe de l'église et sur une couche de mortier rose, épais de 0.012 m. Le mortier coloré est caractéristique de cette phase de remaniement. Le long des murs sud et nord, des dalles isolées reposent sur un autre mortier. Manifestement, le sol a été réparé à ces endroits-là.

Entre ce dallage et le sol baroque plus ancien, on a retrouvé une mince couche de démolition sablonneuse et, par endroits, une couche de sable verdâtre. Elles contenaient des noix de mortier, du verre, des plombs de vitrage, des morceaux d'os et des tessons de céramique vitrifiée. Ce matériel est révélateur d'une couche provenant d'un remaniement. La mise au jour de plusieurs silex retaillés – en relation probable avec l'utilisation d'armes à feu – est plus étonnante.

Abstraction faite du renouvellement des enduits sur les parois, l'état de 1875 s'est maintenu dans le chœur jusqu'à nos investigations. Au sol, l'installation d'un chauffage en 1944 a été la seule intervention d'importance. C'est alors qu'on a détruit les couches anciennes dans la sacristie nord en abaissant le sol au même niveau que celui du chœur et dans l'angle nord-ouest du chœur en creusant le canal pour l'aire chaude. La nef, par contre, a été démolie en 1963 pour permettre

⁴³ L'angle nord-ouest a été dégagé en 1992 lors de la restructuration de l'escalier montant à la nouvelle église. Nous sommes redevables des mesures exactes à M. Alain Besse.

l'accès à la nouvelle église. Le revêtement du sol a été éliminé et les couches archéologiques couvertes d'une mince couche de gravier.

Survol de l'histoire de la construction

Lors de l'examen des murs de la nef, du chœur et du clocher, nous avons très vite constaté que l'ensemble démoli en 1963 n'était pas homogène, mais qu'il comportait des parties de maçonnerie de différentes époques. La courte nef, agrandie à l'ouest en 1871-1875, était clairement reconnaissable. Cette nef devrait remonter à 1704, date qui figurait au-dessus de la porte d'entrée sud et, à l'intérieur, au-dessus de l'arc du chœur⁴⁴.

Toutefois, seuls les murs sud et ouest de la nef du XVIII^e, avec des fondements larges et profonds, remontent intégralement à ce chantier. Appuyé au clocher, le mur nord ainsi que le chœur faisaient déjà partie d'un ensemble antérieur, gothique, datant de 1500 environ. Mais le chœur a été rénové lors de chaque remaniement ultérieur. Nous avons observé des modifications aux portes et aux fenêtres, de même que plusieurs surpeints⁴⁵. Au sol, on a trouvé, par-dessus le revêtement d'origine en mortier, les restes d'un plancher en bois, recouvert de deux dallages successifs en pierre.

Récupéré par les églises de 1500 et de 1704, le clocher trahit l'existence d'un sanctuaire encore plus ancien. Nous avons découvert la fosse de fondation d'une église à nef unique partagée par un mur transversal en léger biais, probablement destiné à séparer l'espace réservé aux laïcs de celui du chœur, terminé par une abside à l'est. Ce bâtiment date probablement du XI^e ou du début du XII^e siècle.

Le contexte archéologique montre à l'évidence que le clocher est une annexe plus récente du premier édifice. Selon les résultats d'une analyse



Fig.14 – Mur nord de la nef: A = vers 1500, B = de 1871.

⁴⁴ Voir note 1.

⁴⁵ Voir plus bas la contribution d'Alain Besse qui a participé aux recherches étendues menées par l'Atelier St-Dismas, de Martigny.



Fig.15 – Vue d'ensemble de la nef. On aperçoit sur l'axe de l'église gothique la tombe sacerdotale, à droite de celle-ci le tombeau maçonné sur l'axe de l'église romane, ensuite les fonts baptismaux et les deux tombes en pleine terre.

dendrochronologique, il aurait été élevé à la fin du XII^e siècle. C'est vraisemblablement à cette époque aussi que doivent remonter les fonts baptismaux, dont les vestiges ont été dégagés au milieu de la nef. Ces derniers constituent une preuve que l'église était alors devenue paroissiale de plein droit.

Il s'est révélé extrêmement difficile, en partie même impossible, d'établir une relation chronologique entre les différents sols et les diverses phases de construction. Sur une hauteur d'à peine 20-30 cm et grâce à d'infimes traces, on a pu repérer huit sols successifs dans la nef et quatre dans le chœur.

L'église des XI^e-XII^e siècles est le premier édifice chrétien dont il reste des vestiges à cet emplacement. Ses fondations ont été jetées au milieu de couches préhistoriques.

LES TROUVAILLES MONÉTAIRES

Patrick ELSIG

Au cours des fouilles, dix monnaies, perdues par les fidèles au fil des siècles ou ensevelies avec les défunts, ont été mises au jour. Si elles n'ont pas eu un impact primordial sur la compréhension archéologique du site¹, elles se sont révélées des plus intéressantes pour le numismate; certaines sont même d'une rareté qui ne peut que réjouir le spécialiste. Elles reflètent bien le faciès habituel des trouvailles monétaires médiévales dans notre région, formées essentiellement de pièces de faible valeur nominale.

Nous avons choisi de les présenter ici dans l'ordre chronologique de leur frappe².

La pièce la plus ancienne remonte à la première moitié du XIV^e siècle. Il s'agit d'une obole (ill. 1), frappée par le comte de Savoie dans son atelier de Saint-Maurice. Les oboles reprennent la même typologie que les deniers, dont elles sont les monnaies divisionnaires. Du XI^e au XV^e siècle, deniers et oboles ont formé l'unique numéraire frappé localement, aux côtés duquel circulaient des pièces étrangères. Cette obole présente une typologie immobilisée remontant aux pièces carolingiennes de Louis le Pieux. Au droit est figuré un temple stylisé, au revers, une croix.

A une époque où toute bonne pièce de monnaie était acceptée pour paiement, et ce d'autant plus que l'évêque de Sion n'avait pas encore décidé la frappe des premières espèces valaisannes, il n'est pas étonnant de trouver dans les fouilles de Vercorin des pièces d'Italie du Nord, région avec laquelle les échanges commerciaux étaient particulièrement intenses. Il s'agit d'un sesino de Barnabo Visconti, seigneur de Milan (ill. 2), et d'un forte bianco, frappé par Teodoro II à Chivasso, capitale du Montferrat (ill. 3).

Dès que l'évêque de Sion commence la frappe de son propre numéraire, à la fin du XV^e siècle, les petites espèces seront essentiellement représentées par des pièces valaisannes. On en a retrouvé quelques-unes, en billon (alliage de cuivre et d'une faible proportion d'argent).

La plus ancienne de ces pièces épiscopales, un denier de Philippe de Platea daté de 1526 (ill. 4), se révèle du plus grand intérêt, tant par sa rareté que par la page d'histoire qu'elle raconte. En effet, ce prélat élu en Valais n'a jamais été confirmé par Rome. Réel détenteur du pouvoir politique, il a toujours dû se contenter de faire accompagner ses armes personnelles par le glaive, symbole d'un pouvoir temporel qu'il possédait effectivement, mais jamais de la mitre et de la crosse, symboles d'un pouvoir spirituel que seul le pape pouvait conférer.

¹ Pour les conclusions archéologiques, se référer à la contribution d'Alessandra Antonini.

² Pour plus de renseignements généraux sur la monnaie dans notre région, voir: Patrick Elsig, *Une histoire de petits sous, la monnaie en Valais*, Sion 1993.

Raison a St. cristophe

je pour obtenir de très or

Saint Cristophe je vous Requiere par la
naissance et enfance et obéissance saint et soif et
doctrin vie parole et œuvres bien et captivité
flagellation couronnement, d'épines et passion et
dalleurs et Larme que les fils de Dieu a souffert
sur la Croix en son Corps et en son âmes jusque a
la mort que vous a saint Cristophe que vous a com-
plissez mon desir et mademande c'est a dire que
vous m'envoyez et apportiez ici onde clare la de-
mande N. J. aussi certainement que j. c.
a souffert sa mort aments

2 - vous savez o St. Cristophe la passion les engois
de et la mort que vôtres souveur et mon souveur
les fils de Dieu a souffert sur la Croix que le soleil
et la lune et tous les éléments ont été contristés
que la terre a tremblé ainsi écuté O St. cristophe
je vous ai conjuré par toute la passion comme
il y a depuis que vous a complissiez mademande

Douviens que vous vous laissez pas en core
voir voyez est écuté je vous dit par toute les
voies que les tout méchant peut vous obli-
ger que vous a complissiez mon desir et mademande
apprésant dans le moment a cet heure au po-
sible tranquillitez et figere aimable en sa-
sans aucun préjudice je vous le requiere par la
très sainte Trinité et ou nom de jesus vené et
netardi plus et cela aussi vrai que vous ete
honoré et invoqué de fidelle Chretien et de
moi et de moi comme un secon d'ans votre
indigence a men

Maimement o St. Cristophe je vous conjure
par le Nom de jesus que vous me delaisiez pa-
et que vous ne tardiez pas, vené en vertu de la

131.
Tous les ans aux fêtes principales de la confrérie qui
sont le dimanche de la passion et la fête de St. Jean
Baptiste au 16 May s'ils a l'officiant et commun-
ant et prient Dieu pour la paix entre le prince
et le peuple de la passion de l'herésie et l'exaltation de Notre
Sainte Mere l'Eglise catholique
indulgence de 7 ans et sept quarante sont a-
corré à ceux qui se confessent et communient et font
leur dévotion selon l'institution de l'Eglise le 8
jour suivant

1. les dimanches de la quin quagesime
2. a la fête de St. Jean Baptiste
3. a la fête de St. Catherine v. M.
4. a la fête de St. Jean l'évangéliste
5. a la fête de St. Joseph époux de la Mere de Dieu
6. la troisième de manches, à prépaque
7. a la fête de St. Marie Madeleine
8. le premier de manches, après la fête de l'exaltation
de sainte Croix

on gagne toute la fois indulgence
de 60 jours dans les articles suivants

mon aide aux Meubles et aux offices de la confrérie
qu'on donne logis ou pauvre
qu'on fait la paix entre les ennemis

qu'on va alenterrement de confresser et d'être Chretien
qu'on a compagne les Sacrament ou malade

qu'on prie 5 pater et 15 avemarias pour le defunt
le 29 de juillet 1829 p. Robert Rüttmann

curé de Landroit et a Ministre de la Conf-
frérie, en l'honneur de compagne avec
Bonifacio et son

Quatre autres pièces valaisannes remontent également au XVI^e siècle: un denier (ill. 5) et un quart (ill. 6) d'Adrien I de Riedmatten, ainsi que deux quarts (ill. 7 et 8) d'Hildebrand de Riedmatten. Toutes ces pièces portent les armes de l'évêque au droit. Au revers, le denier représente les armes de l'Evêché (glaive et crosse entrecroisés) et les quarts, une croix entourée d'une légende rappelant saint Théodule, auquel Charlemagne aurait donné le comté du Valais. Jusqu'au XVII^e siècle, les évêques justifieront leur pouvoir temporel sur notre région par cette donation mythique et la rappelleront largement sur les monnaies.

Les luttes contre ce pouvoir apparaissent sur une autre de nos pièces: le demi-batz de 1628 (ill. 9). Au plus fort du conflit entre l'évêque et les dizains, après l'exécution du chef du parti épiscopal et la fuite du prélat, la Diète prend la décision,

très forte symboliquement, de frapper un nouveau monnayage de la République du Valais, droit auparavant indissociablement lié aux récales reçues par l'évêque. L'année 1628 voit donc apparaître de nouvelles espèces sur lesquelles les armes du prélat disparaissent au profit de celles de la République du Valais. Lorsque les conflits s'éteindront, le partage du pouvoir apparaîtra également sur les pièces qui porteront au droit les armes épiscopales, et au revers celles des dizains.

La dernière trouvaille, un 50 centimes de 1851, rappelle l'unification de la monnaie, sur tout le territoire suisse, inscrite dans la Constitution de 1848. Les dernières pièces épiscopales avaient été frappées à la fin du XVIII^e siècle.

Catalogue des monnaies

1. Comté de Savoie. Obole frappée à l'abbaye de Saint-Maurice, première moitié du XIV^e siècle.
XPIANA RELIGIO Temple stylisé
+ LVDOVICVS IMP Croix cantonnée de quatre besants
Argent; 0,49 g; 14,2 à 14,9 mm; 180°.
Réf. Mario ORLANDONI, «Le monete alto medioevali del museo del Gran San Bernardo nelle vicende archeologiche del Plan de Jupiter», in: *Gazette numismatique suisse*, 126/mai 1982, p. 49, n° 13.
2. Seigneurie de Milan, Barnabo Visconti. Sesino frappé à Milan, 1354-1385.
+ DO[MINVS BERNABOS] Le dragon milanais
+ VIC[E C]OMES * [MLI E]T * C' Dans un cartouche, les initiales D . B
Argent; 1,14 g; 17,5 à 21,4 mm; 30°.
Réf. *Corpus Nummorum Italicorum V*, p. 86, n° 26 et ss.
3. Seigneurie de Montferrat, Teodoro II. Forte bianco frappé à Chivasso, 1381-1418.
+ ° TEOD[ORVS °*° MA]RCHIO ° Grand M gothique minuscule
[+* MONTISFER]RATI ° ZC' * Croix pattée, cantonnée de quatre rosaces
Billon; 0,97 g; 16,2 à 18,2 mm; 60°.
Réf. *Corpus Nummorum Italicorum II*, p. 211, n° 18.
4. Evêché de Sion, Philippe de Platea. Denier frappé à Sion, 1529.
Ecu aux armes de Platea, avec le glaive
PHS sous un signe d'abréviation; au-dessous: le millésime [15]26
Billon; 0,66 g; 15,2 à 15,8 mm; 120°.
Réf. Patrick ELSIG, *Une histoire de petits sous, la monnaie en Valais*, Sion 1993, n° 81.
5. Evêché de Sion, Adrien I^{er} de Riedmatten. Denier frappé à Sion, 1529-1548.
Armes de Riedmatten
Armes de l'Evêché
Billon; 0,48 g; 15,6 à 15,8 mm; 30°.
Réf. Maurice DE PALÉZIEUX, *Numismatique de l'Evêché de Sion*, Genève 1909, p. 173, n° 95.



6. Evêché de Sion, Adrien I^{er} de Riedmatten. Quart frappé à Sion, 1529-1548.

+ * A [* D *] R [* E *] S * Armes de Riedmatten

[* S] * T[HE]ODOL[VS] Croix fourchée

Billon; 0,65 g; 17,7 à 18,5 mm; 120°.

Réf. ELSIG, *op. cit.*, n° 87.



7. Evêché de Sion, Hildebrand de Riedmatten. Quart frappé à Sion, 1572-1575.

H [* D *] R * E * S * Armes de Riedmatten

* S * [THE]O[DO]LVS Croix fleurdelisée

Billon; 0,64 g; 17,0 à 18,8 mm; 60°.

Réf. ELSIG, *op. cit.*, n° 98.



8. Evêché de Sion, Hildebrand de Riedmatten. Quart frappé à Sion, 1573.

* H [*] D * R * E * S * 73 Armes de Riedmatten

[* S * TH]EODOLVS Croix fleurdelisée

Billon; 0,64g; 16,9 à 17,5 mm; 30°.

Réf. ELSIG, *op. cit.*, n° 98.



9. République du Valais. Demi-batz frappé à Sion, 1628.
MON . REI[P . VALLESIAE] Ecu aux armes de la République du Valais

* S . THEODOLV[S 16]28 Croix pattée et fourchée, cantonnée de quatre fleurs de lys

Billon; 1,81 g; 21,7 à 22,1 mm; 180°.

Réf. ELSIG, *op. cit.*, n° 118.



10. Confédération suisse. Demi-franc, 1851.

HELVETIA personnification de l'Helvétie, assise à gauche

1/2 FR. / 1851 couronne végétale

Argent; 2,51 g; 18,0 mm; 360°.

Réf. Jean-Paul Divo et Edwin TOBLER, *Die Münzen der Schweiz im 19. und 20. Jahrhundert*, Zürich/Luzern 1969, p. 186, n° 308.





Calice rococo, fin XVIII^e siècle, poinçon de Pierre-Jacques Ryss et contrôle de la ville de Sion: vermeil, coupe en argent.

L'ANCIENNE ÉGLISE

Constructions, décors et mobilier à travers les âges



Alain BESSE
avec le concours
de Gaëtan CASSINA

L'église paroissiale de la population montagnarde de Vercorin se trouvait, selon d'anciennes légendes près des ruines d'un château, dont aucun vestige ne nous est connu¹.

L'église elle-même aurait été pillée et incendiée par les soldats du Duc de Savoie en 1417². En 1911, lors de la visite épiscopale, on déclare qu'il n'y a rien de précieux, ni par l'art, ni par la matière, ni par l'ancienneté, dans l'église de Vercorin³: nous allons voir si tel était bien le cas.

Le premier chœur de l'église, une abside romane, incendiée, réparée, puis ornée de peintures murales, a été remplacé vers 1500 par le sanctuaire actuel: de plan carré et voûté sur croisée d'ogives. Il a été décoré en 1520, à l'intérieur, de peintures murales, et surpeint par la suite à cinq reprises. Les maçonneries extérieures de ce chœur gothique étaient simplement jointoyées. Il a été enduit par la suite à deux reprises. On a proposé d'expliquer la relative discrétion de ces remaniements et des autres réparations de l'église par le fait que la population – modeste par ailleurs –, ne résidait plus toute l'année au village, dès la fin du XVI^e siècle⁴.

Nous nous sommes arrêtés à toutes les interventions repérées, relatives aux constructions, décors et au mobilier, qui ont successivement modifié l'extérieur ou l'intérieur de l'ancienne église paroissiale.

Les étapes d'intervention, désignées par des chiffres romains, indiquent les différents états ou époques de décoration; l'ordre est chronologique, en commençant par le début (chantier I).

¹ Otto DE CHASTONAY, «Les Légendes de Vercorin», dans *Archives suisses des Traditions populaires*, T. XIV, Basel, 1910. Chanoines J.-E. TAMINI et L. QUAGLIA, *Châtellenie de Granges, Lens, Grône, Saint-Léonard avec Chalais et Chippis*, Saint-Maurice, 1942.

² Georges Amoudruz à Vercorin. *L'Arche perdue*, Sierre, 1988 (Collection Mémoire vivante; Itinéraires Amoudruz V).

³ AES 137/74: *Relatio visitationis*, 21 juin 1911.

⁴ Voir la contribution d'Antoine Lugon dans le présent ouvrage.

La définition des couleurs observées in situ, figurant dans les annexes, est établie avec le code NCS (Natural Color System, Färginstitutet, Stockholm). Si une couleur à définir n'est pas donnée par le catalogue NCS, on recourt aux numéros des valeurs intermédiaires.

Le contenu

Les différentes entités architecturales sont abordées dans l'ordre suivant:

- l'abside romane,
- le chœur gothique,
- les nefs successives,
- les sacristies,
- le clocher,
- le cimetière,
- l'ossuaire.

Chacune de ces entités est détaillée, dans la mesure du possible, de la manière suivante:

A l'extérieur, on débute par les travaux de maçonnerie, de construction, de démolition, de transformation et de réparation, toitures comprises. Suivent les travaux de peinture et de décoration des murs, des chaînes d'angle, du contrefort et des encadrements de baies.

A l'intérieur, on commence par les travaux de maçonnerie, de construction, de démolition, de transformation et de réparation. Suivent les travaux de peinture et de décoration des parois, des encadrements, des croix de consécration, des colonnes, des arcs, de la clef de voûte et des voûtains.

Les chapitres relatifs aux œuvres d'art et au mobilier prennent place à la fin.

Les sources d'archives, les renvois aux documents iconographiques et les références bibliographiques figurent en notes.

Sondages et examens

L'examen des couches d'enduit et des polychromies de l'extérieur et de l'intérieur du chœur,

ainsi que de la souche du mur nord de la nef, ont été confiés à l'Atelier Saint-Dismas, de Martigny-Croix et Lausanne, et exécutés, sous la direction d'Eric-J. Favre-Bulle, par Emmanuelle Barbey, Françoise Delavy, Brigitte Diserens, Nikki Estoppey et Alain Besse.

Le dépouillement des archives a été, pour l'essentiel, l'œuvre de Gaëtan Cassina, professeur d'histoire de l'art monumental régional à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne et rédacteur des *Monuments d'art et d'histoire* pour le Valais central. Les notes d'archives recueillies par Antoine Lugon, chef adjoint de l'ancien Service cantonal des monuments historiques, ont également été exploitées.

Enduits, décors et aménagements du chœur

L'abside romane

L'abside de plan semi-circulaire était vraisemblablement voûtée en cul-de-four. Nous avons retrouvé dans les maçonneries du chœur gothique⁵ des pierres provenant de sa démolition. Certaines de ces pierres ont conservé sur leur surface des témoins d'un enduit couvrant constitué de sable et de chaux, appliqué en une main, tiré à la truelle, d'aspect mouvementé et recouvert d'un badigeon écru unique et épais appliqué à la brosse. Il s'agit sans doute de fragments du revê-

⁵ Les divers vestiges ont été observés à l'extérieur et à l'intérieur du chœur: AMH, 25 juin 1991, rapport ASD, p. 3 (extérieur).

⁶ Deux des vestiges observés comportaient sur leur surface des coulures de cire: indice que ces morceaux d'enduit se trouvaient primitivement à l'intérieur, proches du maître-autel.

tement intérieur de l'abside⁶. Le badigeon appliqué sur le crépi a jauni avec le temps: il ne s'agit pas d'une coloration volontaire, mais de l'altération due au vieillissement des additifs organiques mélangés à la chaux. L'archéologue a retrouvé dans le sanctuaire primitif⁷ des fragments de cet enduit coloré en surface de rouge et de bleu, témoignant d'une décoration picturale antérieure à la fin du XV^e siècle. Nous ne savons rien de l'aspect extérieur des revêtements de l'abside.

Le chœur gothique

Le chœur actuel, de plan carré, a été substitué à l'abside dans les dernières années du XV^e siècle (extérieur, p. 60). Son apparence première est issue de deux phases distinctes:

Le chantier I a, vers 1496-1500

Cette étape comprend la construction proprement dite, entre 1495 et 1508⁸. La maçonnerie se compose d'un blocage de moellons (*opus incertum*) lié avec un mortier de chaux. Le mur du chevet est percé d'un oculus en pierre de taille⁹ au remplage quadrifolié. La paroi nord, sans baie, est pourvue de l'armoire destinée à la réserve eucharistique ou tabernacle mural. La paroi sud était ajourée de deux fenêtres surmontées d'arcs brisés d'inégales grandeurs, à appuis intérieurs talutés à 45°, et dotée d'une niche couverte d'un arc en accolade servant de niche liturgique. A l'ouest, l'arc du chœur en pierre de taille est mouluré, côté nef, d'une gorge. Il comporte un petit percement



Décor néogothique de l'écoinçon SE.

⁷ Témoins retrouvés lors de la fouille dans le radier du sol gothique et dans la maçonnerie du mur baroque sud de la nef; ces peintures sont vraisemblablement exécutées durant la première moitié du XV^e siècle, après l'incendie de la nef qui nécessita un recrépissage (communiqué par Alessandra Antonini).

⁸ Le gros œuvre du chœur a dû être achevé avant le 23 novembre 1508 (consécration du maître-autel par l'évêque Mathieu Schiner).

⁹ On remarquera que la réalisation en pierre de taille présente quelques irrégularités, par rapport au plan géométrique.

donnant accès aux combles. A chaque angle s'élève un pilier engagé de section circulaire à base et à chapiteau de même structure, de section octogonale et moulurés. Le couvrement se compose d'une voûte sur croisée d'ogives bombée, en moellons équarris liés au mortier de chaux. Les arcs diagonaux sont moulurés de deux cavets ménageant un listel avec fronts en bandeaux, tandis que les quatre arcs formerets ont un profil plus simple, en quart-de-rond surmonté d'un front en bandeau. Toutes les pierres de taille proviennent du lieu-dit Croujà, en contrebas de Vercorin. Ce nom proviendrait du patois *grujat*, qui signifie creux.

Le mur ouest est prolongé au sud par un contrefort à deux retraits talutés. Les chaînes d'angle et les encadrements des baies sont en pierre de Croujà, taillée et appareillée. Le maître-autel et son emmarchement sont en maçonnerie. Les surfaces intérieures sont rempochées et crépies au mortier de sable et de chaux. La finition se compose d'un enduit à base de sable¹⁰, riche en chaux, soigneusement lissé, presque glacé, à la truelle. L'enduit de cette époque n'est ni badigeonné, ni peint. La pierre de taille est uniformisée par un badigeon ocre jaune, appliqué sans couche préparatoire et rythmé de faux-joints peints en blanc. La couleur ocre jaune est celle de la pierre de Croujà, par ailleurs proche de la pierre calcaire jaune néocomienne du Jura, plus connue sous le nom d'Hauterive, dans le canton de Neuchâtel. Le sol se compose d'une chape de «béton» de plâtre surcuit lissé de couleur blanc rose.

L'extérieur n'est pas enduit, l'appareil de moellons est soigneusement et largement jointoyé avec du mortier de chaux (chaux de fosse et sable de

¹⁰ Le sable utilisé est d'origine morainique.

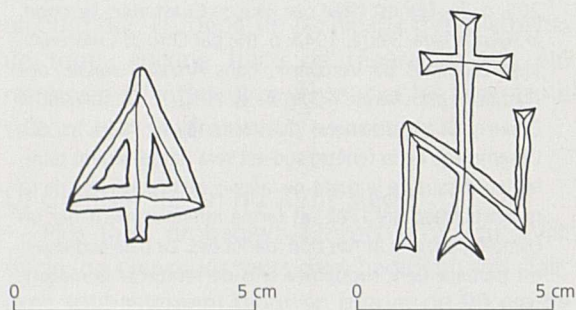


Pilier NO du chœur.

provenance morainique¹¹. L'aspect de surface des joints est de coloration beige. Les pierres de taille sont peintes à la chaux en ocre jaune à l'instar de l'intérieur. La couverture se compose d'un toit en bâtière à deux versants de pente moyenne, initialement à 30° – mais modifié en 1704 – et à pignons découverts. Le pignon ouest sera englobé dans l'exhaussement de la nef de 1704. La charpente se compose de cinq pannes et de quatre chevrons par pan. Un lattage de bois de dosse supporte la couverture en bardeaux de mélèze.

Les signes lapidaires

Les pierres de taille qui nous sont parvenues sont homogènes et proviennent de deux mains hétérogènes – une plus habile que l'autre – ainsi que le confirment les deux marques retrouvées sur les listels respectifs des ogives N.-E. et N.-O. Leurs dimensions, leurs emplacements et les extrémités taillées en queue d'aronde de la marque N.-E. sont caractéristiques du gothique tardif. Ces marques personnelles s'inscrivent dans deux figures de conception distinctes: les tailleurs de pierre qui ont travaillé à Vercorin provenaient-ils de loges différentes?¹² Ces deux marques sont encore inédites à notre connaissance. La marque combinant un N avec une croix latine a été récemment repérée à plusieurs exemplaires dans la chapelle Saint-Antoine de Brigue, édifée en 1496. La marque triangulaire n'a pas encore été observée ailleurs.



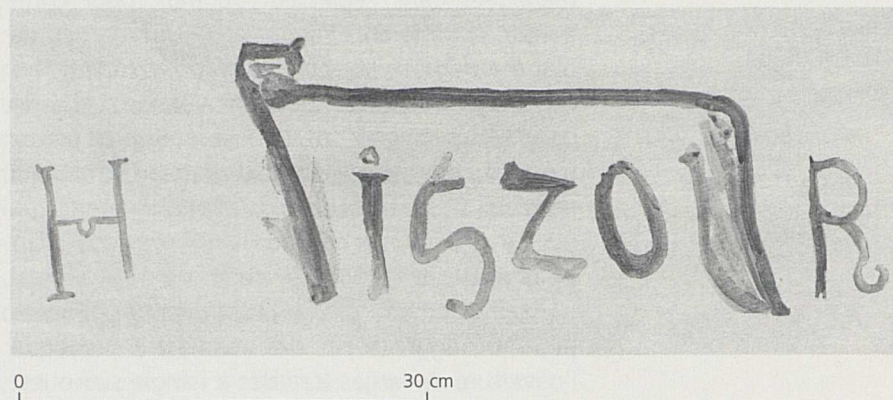
Le chantier I b, 1520

En 1520, l'intérieur du chœur¹³ est décoré de peintures murales par le monogrammiste HR, identifié comme Hans Rinischer, artiste, peintre et décorateur, alors établi à Sion. Le programme iconographique comprend: une représentation de saint Maurice sur la paroi du chevet et des croix de consécration sur la partie inférieure des murs gouttereaux. Des croix de consécration sont peintes sur les parois. La clef de voûte porte le trigramme crucifère du Christ doré et peint, et les symboles des Évangélistes ornent les voûtains. L'ensemble de ce décor est signé et daté au pied du voûtain oriental:



H 1520 R

+



¹¹ L'aspect se rapproche quelque peu du chœur de l'église de Vex qui, lui, est soigneusement jointoyé et renforcé de faux-joints peints. Néanmoins, la «robe» de Vercorin n'était pas aussi raffinée. Cf. rapport ASD, juin 1991.

¹² Franz Karl August Ržiha: «Etudes sur les marques de tailleurs de pierre», réédition de Paris, 1993 (Guy Trédaniel éditeur en co-édition avec la Nef de Salomon) de l'ouvrage de 1883, traduit de l'allemand par Lætitia Harnagea.

¹³ Et peut-être la nef, baroquisée en 1704 et démolie en 1964.

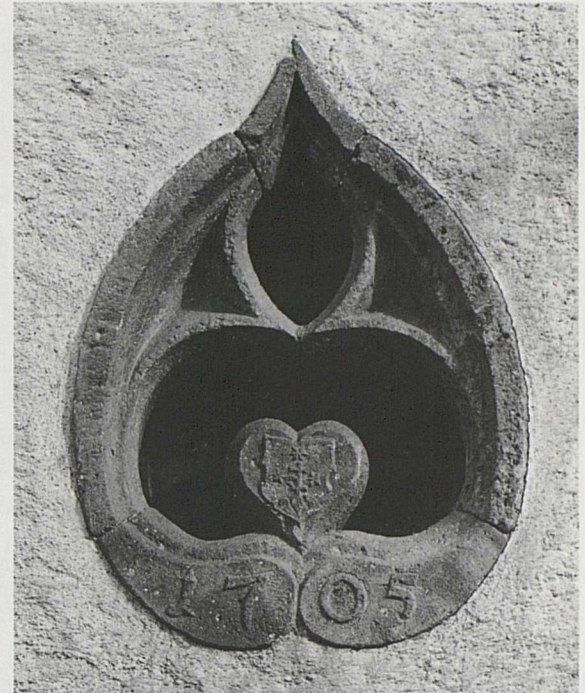
La technique adoptée est celle de la détrempe à la chaux¹⁴, posée directement à la surface de l'enduit sec, sans badigeon préparatoire (voir relevé p. 143). Il s'agit d'une peinture murale du groupe dit à sec, par opposition au groupe à fresque, qui nécessite de peindre sur le mortier appliqué le jour même. L'artiste n'a pas jugé nécessaire d'appliquer un badigeon préparatoire pour recouvrir les irrégularités de teinte du sujet, ou n'a pas eu les moyens de le faire. Les lettres du trigramme du Christ et le tore cerclant la clef de voûte sont mis en exergue par de la dorure à la feuille et délimités au pinceau avec du noir. L'intervention locale de l'artiste ressort en bleu clair sur les relevés.

Le chantier I c, vers 1600

Vers 1600, une première sacristie est élevée contre le mur nord, avec porte d'accès et marches ménagées dans l'épaisseur du mur, pour compenser la différence de niveau. Un mortier de plâtre surcuit, rosé, est utilisé pour réparer les dommages causés par cette intervention. Un badigeon blanc appliqué localement intègre ce percement¹⁵ au mortier lissé quasi centenaire de la paroi nord.

Le chantier II, 1704¹⁶

L'affaissement de la construction gothique, peut-être aggravé par des séismes, a provoqué l'ouverture de larges lézardes à l'angle sud-ouest et dans le voûtain sud. Des réparations s'imposèrent pour assurer la stabilité de l'édifice. Les remplages des baies du mur sud sont éliminés¹⁷, la fenêtre sud-ouest est même cancellée. L'ébrasement intérieur de la fenêtre sud-est est mutilé pour gagner de la lumière et son appui taluté refait. L'encadrement mouluré de la niche liturgique est bûché et habillé de plâtre surcuit, formant ainsi un percement rectangulaire sans mouluration. L'armoire de la réserve eucharistique est réparée. Le «mortier» utilisé à cette époque est toujours du plâtre surcuit de coloration rose



Ancien remplage réutilisé dans la façade sud de la cure.

¹⁴ Selon les résultats du laboratoire de conservation de la pierre de l'EPFL. Procès-verbal N° 3/94/LCP, Lausanne, le 22 avril 1994.

¹⁵ Lors de sa visite du 18 juin 1617 (voir Lugon, note 92), l'évêque Hildebrand Jost ordonne que «... les fenêtres (seront) en général réparées...».

Le Valais du XVII^e siècle sera ébranlé par plusieurs séismes; on citera, à titre indicatif celui de 1684, avec épicentre dans le Haut-Valais qui fut important et destructeur.

¹⁶ La date de 1704 était inscrite en relief dans un médaillon de stuc, placé au-dessus de l'entrée du chœur, et gravée au-dessus de la porte latérale sud de la nef (AMH, 1959/E 205, p. 3). Elle est citée par Paul de CHASTONAY, *Vercorin, le vieux village*. Sierre, 1943, p. 85; par Otto de CHASTONAY, «Les Légendes de Vercorin», dans *Archives suisses des Traditions populaires*, T. XIV, Bâle, 1910, p. 12; par André DONNET, *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954, p. 68.

¹⁷ Le remplage de la fenêtre sud-est sera partiellement réutilisé au-dessus de la porte de la cave de la cure, lors de sa reconstruction en 1705, et fermé inférieurement par un complément aux armes non identifiées. La baie sud-ouest est partiellement supprimée afin de renforcer la maçonnerie.

utilisé pur (sans sable). Les surfaces anciennes, peintures murales comprises, sont alors lavées à grands coups de chiffons mouillés. Cette opération entame considérablement la couche picturale.

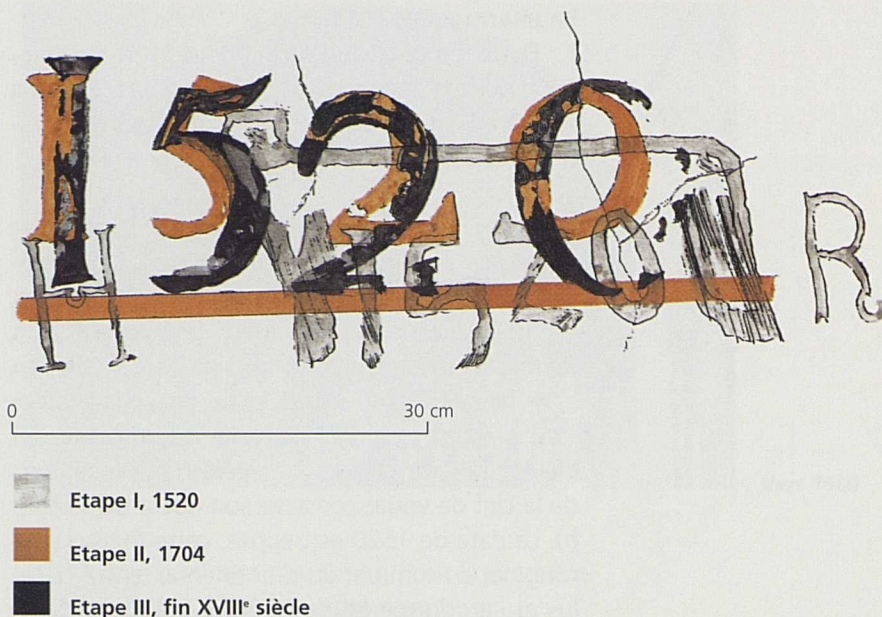
On applique ensuite un épais badigeon blanc écru, couvrant les peintures murales. La partie inférieure des parois est ornée d'un soubassement peint en gris bleu, de 90 cm de haut environ. De nouvelles croix de consécration sont peintes un peu plus haut. La nouvelle «décoration» intérieure présente un fond blanc cassé avec un filet peint en ocre jaune doublant les arcs. La pierre de taille est surpeinte en vieux rose, sans faux-joints¹⁸. La clef de voûte conserve tout son décor antérieur (I b) jusqu'au filet noir, seules les billes noires disparaissent. La date de 1520 est copiée en ocre jaune par dessus l'inscription d'origine.

Le retable baroque qui nous est parvenu remonte à cette époque.

L'extérieur, sacristie comprise, est crépi d'une couche de mortier de chaux de fosse et de sable, d'aspect blanc et crayeux. La finition se compose d'un rustilage couvrant et projeté, à base de chaux de fosse et de sable. Le revêtement n'est pas peint, mais sa masse riche en chaux lui confère une coloration claire, presque blanche. Les pierres taillées des chaînes d'angles sont recouvertes par le même enduit, mais un peu moins rugueux. Sur l'enduit, dans les angles, un appareil probablement en harpe est peint en ocre jaune. La toiture du chœur est reprise à cette époque: la pente passe de 30° à 35°, telle qu'elle l'est encore aujourd'hui. En dépit de nouveaux tremblements de terre, aucune trace de réparation n'a été retrouvée à l'intérieur du chœur et les fissures ne se sont que modestement rouvertes.

Le chantier III, fin du XVIII^e siècle

Plus tard, probablement vers la fin du XVIII^e siècle, on couvre les murs d'un badigeon gris clair, avec soubassement peint en grenat de 90 cm de



haut bordé d'un filet gris, et les voûtains en gris verdâtre. De nouvelles croix de consécration sont peintes. La pierre de taille est surpeinte en imitation de marbre gris veiné de blanc et de noir, sans faux-joints visibles¹⁹. Le médaillon de la clef de voûte conserve sa décoration de 1520 (I b). La date de 1520 est reprise en noir au même emplacement que l'inscription initiale.

L'extérieur ne semble pas avoir subi d'intervention considérable.

¹⁸ La préparation blanche appliquée par-dessus lors de l'étape III n'a pas permis de retrouver les éventuels faux-joints blancs.

¹⁹ Idem pour l'étape IV.

Le chantier IV, 1855

En 1855, peut-être à la suite du fort tremblement de terre survenu le 25 juillet, le bas des murs est partiellement décrépi et ragréé avec du mortier.

Tout l'intérieur de l'église est repeint en trente-cinq jours par le maçon Pierre Albasin²⁰. On surpeint les murs en gris clair, avec un soubassement gris mauve d'environ 110 cm de haut, bordé d'un double filet rouge de 1,5 cm, et les voûtains en ocre jaune. De nouvelles croix de consécration sont peintes. La pierre de taille est surpeinte en bleu clair, sans faux-joints repérés²¹. Le médaillon de la clef de voûte conserve son décor de 1520 (I b). La date de 1520 est reprise, cette fois en ocre rouge et au sommet du mur oriental, entre l'oculus et l'arc formeret. La peinture utilisée se compose, telle que nous l'avons retrouvée et en concordance avec les documents d'archives, d'une détrempe à la colle, mélange à base de pigments, de chaux et de colle animale, le tout en forte solution aqueuse appliquée chaude.

En 1856, on procède à des travaux de couverture²².



Vers 1960

Le chantier V, 1871-72

En 1871²³, la nef de l'église est agrandie. On démolit les deux murets bas qui séparaient le chœur de la nef. L'arc du chœur est agrandi en le décentrant vers le sud; il s'inscrit en plein-cintre légèrement outrepassé. Le bas des murs est partiellement décrépi et réparé avec des mortiers à la chaux.

L'intérieur de l'église est surpeint avec des détrempes à base de pigments et de colle (animale) en solution aqueuse. Les murs sont passés en beige clair, avec un soubassement brun d'environ 110 cm de haut, probablement sans filet, et les voûtains en bleu clair. De nouvelles croix de consécration sont peintes. La pierre de taille est surpeinte en ocre, sans faux-joints connus²⁴. Le médaillon de la clef de voûte conserve sa décoration de 1520 (I b). Le millésime est repris en noir sur le haut du mur est, entre l'oculus et l'arc formeret, comme à l'étape IV.

²⁰ AP Vercorin, Registre de comptes:

– p. 34: 1855. «A Pierre Albasin pour le blanchissage de l'Eglise 35 j. à 2 fr. = 70.-; pour des couleurs au même 25 fr. 44; pour du vernis 1 bouteille au même 3 fr.; pour de la colle au même 5 fr.»

– p. 36 «Observations. Il reste rendre la chaux à Pierre Albasin, c'est-à-dire remplir le fossé vide pour le blanchissage».

²¹ La préparation blanche appliquée par-dessus lors de l'étape V n'a pas permis de retrouver les très probables faux-joints blancs.

²² AP Vercorin, Registre de comptes, p. 41: 1856. Septembre «A Joseph Métrailler pour recouvrir l'église 8 fr. 50»; «à Boniface Allègre pour 4 paquets de tavillons 4 fr.».

²³ Agrandissement décidé par vote à l'assemblée primaire du 7 mars 1869.

²⁴ AP Vercorin, comptes 1868-1918: 1871, 12 septembre: «12 l. a de la colle pour blanchir l'église 14 fr. 40».

La préparation blanche, appliquée par-dessus, lors de l'étape VI, n'a pas permis de retrouver les très probables faux-joints blancs.

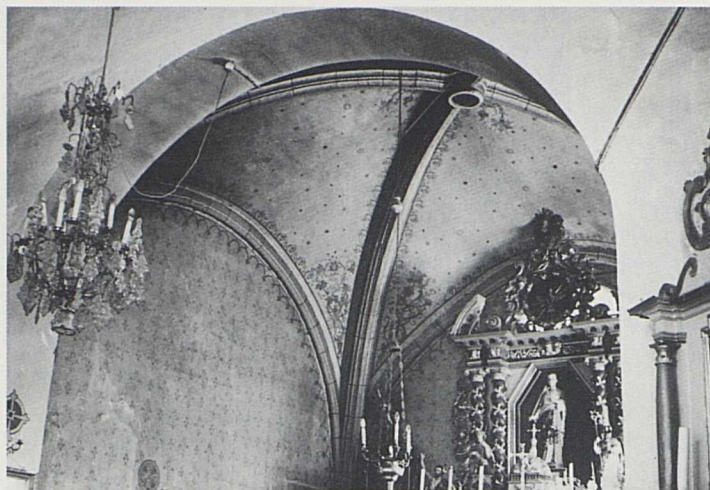
En 1872, une porte donnant accès à la nouvelle sacristie est percée dans le mur oriental. Au nord, l'accès à la première sacristie est déplacé vers l'est; l'ancien ébrasement est transformé en armoire côté chœur et muré côté sacristie jusqu'à la feuillure avec des pierres taillées maçonnées provenant de la démolition de l'arc de chœur (voir p. 69).

A l'extérieur, on répare le crépissage rugueux de 1704 et on le peint en blanc. Les photographies anciennes semblent indiquer qu'aucun décor (chaîne d'angle, etc.) n'a été réalisé en 1871.

Le chantier VI a, vers 1914

Pour Noël 1911, l'éclairage électrique est installé dans l'église²⁵.

Vers 1914²⁶, on condamne l'armoire murale à étagères créée au nord lors du chantier V. La réserve eucharistique murale disparaît également derrière un cloisonnement de pierres plâtrées. Le bas des murs est partiellement décrépi et ragréé avec un mortier lié à de la chaux. L'enduit de finition sur les réparations se compose de plâtre lissé. On surpeint l'église avec des pigments et de la colle (animale) en solution aqueuse (détrempe). Les murs reçoivent un fond beige clair, avec une décoration de type néogothique dotée d'un semis de fleurs de lys beige peints au pochoir. Le bas des murs, depuis les chapiteaux (environ 2 mètres) est orné d'une imitation de tenture ocre rouge avec semis de croix latines de couleur grenat. Un sous-bassement grenat sans filet, haut de 40 cm, est appliqué sur cette tenture. De nouvelles croix de consécration de style géométrique sont peintes. La pierre de taille est surpeinte en ocre jaune, et rythmée de faux-joints peints de couleur grenat. Les voûtains passés en gris sont décorés de bouquets floraux et bordés par des bandes peintes au pochoir reproduisant une frise de style gothique. Le médaillon de la clef de voûte est surpeint d'un nouveau monogramme du Christ en lettres



Vers 1960

gothiques, fortement maniérées. Pour la première fois, la date de 1520 n'est pas reprise.

L'ensemble présentait une indéniable qualité, malgré l'état très sale et vieilli dans lequel il nous était parvenu. Bien que son auteur ne nous soit pas révélé par les textes, cette décoration rappelle

²⁵ Communication de Henri Marin. Voir AP Vercorin, Comptes 1868-1918: 1913: «Payé l'abonnement pour la lumière électrique (1912 et 1913).»

²⁶ Cette restauration peut être datée d'après les données suivantes:

AES 137/19: 1899, 20 mars, *relatio status*: l'église serait plus ancienne que celle de Chalais... On lit derrière le maître-autel la date de 1520: *Legendus etiam est retro altare majus numerus 1520*. Cette inscription n'était plus visible en 1992. Graffiti, au crayon de papier, sur la paroi est: «Perruchoud Daniel / Perruchoud Emmanuel 1903-1904», retrouvé sur la peinture de l'étape V, lors de la suppression de la couche VIa. Postérieure à 1912-1913, car la peinture passe au-dessus des premières gaines de l'installation électrique; antérieure à 1922: AES 137/75: 1922, 3 juin, Visite épiscopale: *Quaesita*: depuis la visite précédente (21 juin 1911), pas de constructions ni d'acquisitions, mais l'église Saint-Boniface a été aménagée avec changement d'accès à l'orgue (*instaurata cum mutatione accessus ad organum*). Nous savons aussi, par un graffiti incisé dans la peinture ocre rouge de la tenture, que le chantier VIa est antérieur à 1921.



Décor peint de 1914 avec sondages.

le début de la carrière d'Adrien Sartoretti²⁷. Les témoignages iconographiques conservés de ce type de décor sont fort rares en Valais. L'église de Loèche-Ville²⁸ présentait, avant la restauration des années 1980, un exemple similaire à celui de Vercorin.

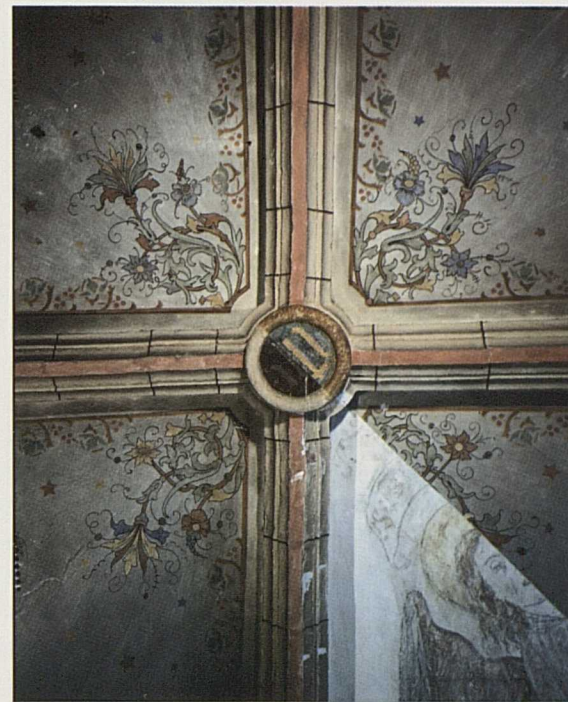
L'extérieur n'a pas fait l'objet de travaux notables. Les toitures du chœur et des deux sacristies ont été couvertes de tôles d'acier, entre 1911 et 1922²⁹.

Le chantier VI b, 1930

Les menus travaux engendrés par l'électrification de la lampe éternelle, entrepris en 1930, recouvrent la peinture de l'étape VI a.

La première réparation VI c, vers 1935-1938

Cette intervention se limite à des réparations courantes au bas des parois, en raison d'altérations engendrées par les remontées capillaires



Première mise au jour du décor de Rinischer.

²⁷ Ce style spécial et doux contraste avec les décors, dits néogothiques, courants en Valais qui, d'une manière générale, sont plus géométriques et anguleux et datent de l'entre-deux guerres.

²⁸ AP Loèche-Ville, 6.74, pp. 64-72:

En 1912, le curé Jules Eggs a eu des contacts avec le père Albert Kühn d'Einsiedeln qui faisait à l'époque autorité en matière de décoration d'églises. Le père Kühn lui conseille, au vu de l'architecture relativement sévère de l'église, de choisir une décoration assez simple et douce. Il lui propose Auguste Müller de Wil (canton de Saint-Gall) pour la construction des retables néogothiques et pense au fils d'Auguste Müller, Emil, peintre et architecte établi à Munich, pour exécuter le projet de décoration. L'entreprise de maçonnerie Jules Sartoretti, à Sion, est chargée des travaux de réparation. Le 1^{er} septembre 1912, il est décidé que les travaux de peinture seront exécutés par la même entreprise et ce sera Adrien Sartoretti, fils de Jules, qui peindra l'église du 11 septembre à Noël 1912, avec quelques finitions au printemps suivant. Adrien Sartoretti devra suivre les conseils et les esquisses donnés (gratuitement) par Emil Müller et ce, dit-on, à main levée et en couleur. Adrien Sartoretti est né à Sion le 24 mai 1888 et il y décède le 12 avril 1973. Son œuvre, encore trop peu connue, se divise en plusieurs domaines: la peinture murale monumentale décorative et quelquefois figurative,

d'humidité. Les parties endommagées sont réparées avec un mortier de sable et de ciment et les lacunes sont intégrées avec de la peinture à la détrempe. Cette intervention eut lieu, sans doute, effectuée vers 1938, vraisemblablement par un peintre dénommé Belgoux (?), parti ensuite pour Genève³⁰.

La deuxième réparation VI d, 1944

Cette intervention n'est pas un chantier complet à proprement parler mais le moment où l'on installe un chauffage à air chaud dans l'église³¹. La sacristie est excavée et abaissée au même niveau que le sol du chœur. La porte de l'ancienne sacristie, devenue local de la chaufferie est abaissée en conséquence soit d'environ un mètre. Les réparations effectuées au mortier de ciment sont marquées en gris clair.



1922, photo Pierre Odier.

la peinture décorative sur bois (retables d'églises, etc.), la peinture de chevalet et le vitrail. Ainsi, la réalisation des peintures décoratives de l'église de Loèche-Ville est-elle confiée à un enfant du canton, qui deviendra célèbre en la matière après la première guerre mondiale. Ses œuvres de jeunesse sont rares et, à notre connaissance, Vercorin est le seul exemple parfaitement comparable à l'église Saint-Etienne de Loèche-Ville. Tous les deux ont aujourd'hui disparu au profit d'un passé plus lointain.

²⁹ Selon Henri Marin, le peintre Edouard Vallet (1876-1929), qui a souvent séjourné à Vercorin, aurait exécuté quelques retouches dans l'église entre 1912 et 1925.

Toiture en tôle sur le chœur et la nouvelle sacristie, documents iconographiques:

- 1922: photo Pierre Odier à Genève (Martigny, Médiathèque Valais Image et Son 6 Ph 965).
- 1924-25: tableau à l'huile d'Edouard Vallet, *Procession*.
- 1927: gravure *L'église de Vercorin ou Procession*, eau-forte et pointe sèche sur cuivre, d'Edouard Vallet.
- Sans date [1920-35], carte postale, Phototypie & Co, Neuchâtel, N° 7564. 1933, *Vercorin 3/Sierre*, alt. 1347 m, Editions Gyger & Klopfenstein, Adelboden, carte N° 10283.

N.B.: les nombreuses cartes plus récentes ne sont pas prises en considération.

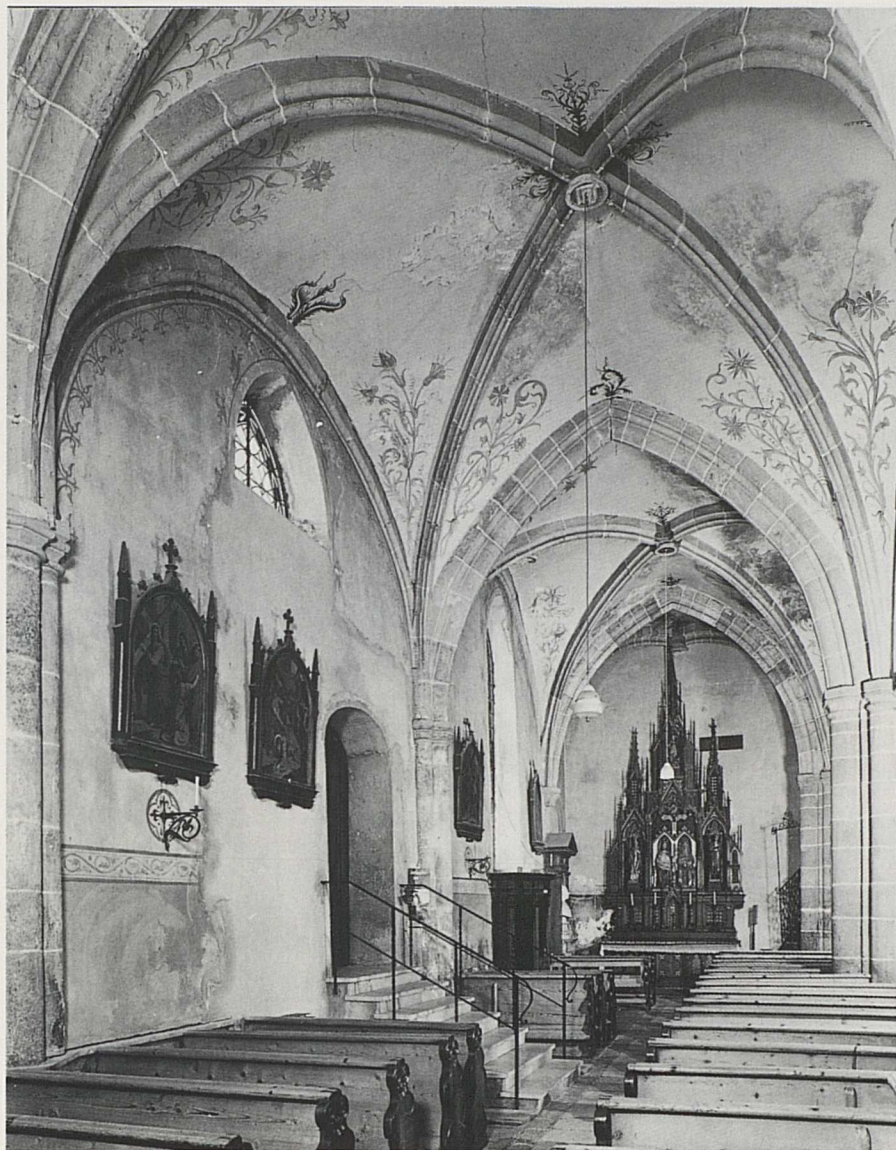
³⁰ Communiqué par Henri Marin.

³¹ AP Vercorin, cahier, Eglise de Vercorin, protocole des séances 1924-1980: 1944: «Compte de l'installation du chauffage de l'église de Vercorin. Payé à M. Charles Duc, constructeur, à Saint-Maurice:

- acompte, 5 juin 1944: 1125 fr.
- acompte, 8 août 1944: 350 fr.
- note de Mathias Burgener à Saint-Léonard pour blanchissage du local de chauffage
- note des Services Industriels de Sierre pour raccordement: 322 fr. 55
- acompte, 28 octobre 1944: 800 fr.».

AP Vercorin, Livre des comptes annuels / église de Vercorin et chapelle du Bouillet / dès 1919: 1945: «En remboursement auprès de la municipalité de Chalais, pour installation du chauffage de l'église».

AMH, 1959/E 203, 25 septembre: lettre de l'archéologue cantonal Dubuis au curé Bellon, art. 6: «...et à la réfection, sur le chœur, d'une toiture plus esthétique que l'actuelle... je conseille la suppression de la tôle (à remplacer par un matériau couleur ardoise, mieux adapté aux tons du village) ...».



Eglise paroissiale de Loèche,
avant la restauration de 1980.

Le classement du chœur et du clocher en 1959

Quarante-huit ans après la visite épiscopale de 1911³², qui déclarait que l'église de Vercorin n'avait rien de précieux, ni par l'art, ni par la matière, ni par l'ancienneté, le chœur et le clocher sont classés au nombre des monuments histo-

riques par l'Etat du Valais, le 15 octobre 1959, à la demande de l'archéologue cantonal, M. l'abbé François-Olivier Dubuis.

Le chantier VII, 1964

Le processus de décision qui conduit à la démolition de la nef, en janvier 1964, est évoqué dans cet ouvrage par Daniel Thurre (voir p. 177 et suiv.).

La démolition de la nef a fait l'objet d'une documentation photographique. En outre, la sacristie de 1872 a été éliminée et la porte qui y donnait accès est bétonnée. L'extérieur est entièrement décrépi et repris avec un mortier de ciment, recouvert par un rustilage projeté d'aspect blanc (à base de ciment blanc et de chaux hydratée). L'aspect de cette finition se réfère à l'état antérieur, celui de 1704. La pierre de taille n'est pas peinte. La toiture est doublée, par-dessus les tôles, de bardeaux en mélèze³³. M. Bugna, architecte, avise, sur les conseils du service des monuments historiques, M. Théo-Antoine Hermans, restaurateur d'art, qui entreprend quelques grattages sur les voûtes, apportant la découverte des peintures murales figuratives, identifiées dès lors comme les symboles des Evangélistes. L'arc de chœur du XIX^e siècle est provisoirement clos avec des panneaux de coffrage³⁴.

La décoration du chantier de 1914 (VI), dans le chœur, n'a pas eu à souffrir de la démolition de

³² AES 137/74: *Relatio visitationis*, 21 juin 1911.

³³ Les travaux de crépissage ont soulevé quelques remarques de la part de l'architecte Arthur Bugna, qui se plaint au Service des Monuments historiques, lequel lui répond avoir fait exécuter des corrections indispensables (suppression du grain saillant dans le rustique du chœur et meilleure découpe vers les pierres de taille): lettres du 15 juin 1964, d'Arthur Bugna à François-Olivier Dubuis, et du 30 juin 1964, de Dubuis à Bugna (AMH).

³⁴ Photo Darbellay, Martigny S/455.

la nef en 1964. Seules les couches picturales de l'intrados de l'arc chœur ont disparu avec les travaux de la réfection extérieure.

Le chantier VII a, 1967?

L'arc de chœur, du XIX^e siècle, est totalement vitré; ces travaux ne sont pas datés avec précision; toutefois, le vitrage est en place le 6 juillet 1968³⁵.

Le chantier VII b, 1978-1981

Un arc de chœur «gothique» est restitué sur la base du segment encore existant³⁶, en optant pour un arc brisé, sous la direction de l'archéologue cantonal. L'arc est monté en pierre de Croujà dans un bouchonnage maçonné peu soigné en briques de ciment à alvéoles. La gorge soulignant le nouvel arc est moins large que sur le modèle gothique.

Selon les projets des architectes Andereggen et Girod (non datés), une grande porte vitrée à châssis en bois de mélèze clôt la nouvelle baie³⁷.

Le chantier VIII, 1989 -1999

La restauration du chœur – achevée lors de la construction de la nouvelle église si l'on en croit la plaque en pierre gravée et scellée dans le porche de la nouvelle construction, et en réalité laissée à



Le chœur avec son arc de 1871, vitré, en juillet 1968.

³⁵ D'après photo de mariage, coll. A. Besse, Aigle et carte postale Air-Photo GE 17318-148; cité comme neuf dans une lettre du 5 décembre 1968 (AMH, sans cote). Toutefois, ce vitrage «bon marché» aurait déjà près de quinze ans, selon une lettre du 30 mars 1978 (AP Vercorin). AES 137/102, 1975: «Discussions pour reprendre la restauration de l'ancien chœur».

³⁶ Cet élément de l'arc gothique a malheureusement été entièrement retailé au «reparoir» en 1994. Ce genre de retouche présente l'inconvénient, capital, de falsifier les témoins originaux du passé.

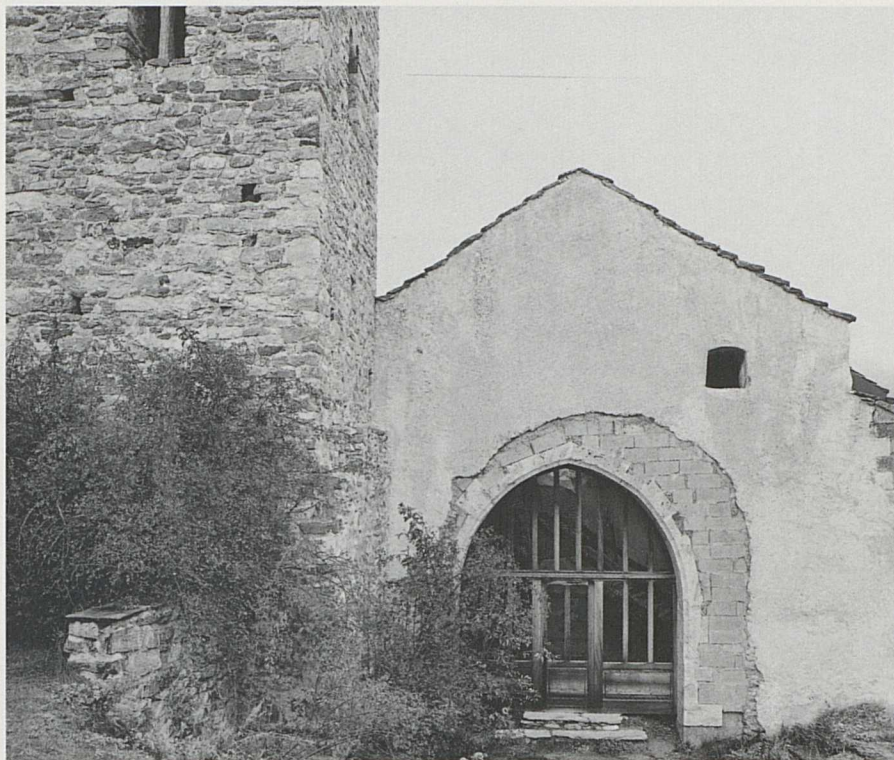
³⁷ Cette porte est remplacée, en 1994, par l'actuelle en bois de chêne (projet élaboré par l'Office des monuments historiques de l'Etat du Valais). AES 137/102, 1975, projet. AMH, lettre du 8 septembre 1975, projet de reconstruction.

AP facture Devanthery du 16 juin 1978: «concerne: Transformation de la nef [sic!] de l'ancienne église y compris le cintre sans fourniture des pierres tuffes [sic!]». AMH, lettre du 7 août 1978, projet. AES 137/111, 1979, indications du Service des Monuments Historiques et Recherches Archéologiques du Valais.

AMH, lettre du 7 septembre 1979, demande pour la reconstruction à l'Etat.

AES 137/128, 1981-86, reconstruction de l'arc triomphal jugée «conforme au projet suggéré par le SMH» (approuvé par les instances de F.-O. Dubuis le 12 août 1981).

Le 12 août, l'arc est fait: AMH, lettre du 12 août 1981. *Ibidem*, p. 3: «il serait bon de demander à un restaurateur de fresques spécialisé d'établir un devis».



L'arc restitué du chœur gothique, en 1989.

l'abandon pour l'intérieur – sera sérieusement reprise en 1989.

Les travaux commencent par l'extérieur, où on choisit de refaire à neuf ce qui avait été entrepris en 1964. L'enduit projeté et les crépis de 1964 sont éliminés. Les murs sont rempochés et crépis au mortier bâtard³⁸ et recouverts d'un enduit bâtard³⁹ structuré – à l'ancienne – en surface par le lissage entrepris à la truelle⁴⁰. La couverture est refaite à neuf, en supprimant la toiture protectrice en tôle masquée par les bardeaux.

A l'intérieur, la restauration débute en mai 1992 par l'exploration archéologique partielle du sol du chœur⁴¹. En juillet de la même année, l'Atelier Saint-Dismas entreprend la mise au jour du décor peint du XVI^e siècle.

Les surfaces trop endommagées et sans peinture sont décrépies, puis enduites à nouveau par l'entreprise de maçonnerie avec un mortier bâtard⁴². La couche de finition à base de plâtre (Lentolit enduit), trop poreuse et trop blanche, ne peut prétendre imiter l'enduit à la chaux lissé du début du XVI^e siècle. Pour intégrer les réparations aux enduits anciens, il est décidé de peindre les nouvelles surfaces d'enduit, en conformité avec l'aspect de l'enduit du XVI^e siècle. En automne 1994, après avoir tenté de résoudre les remontées capillaires et les infiltrations d'humidité, on pose une nouvelle chape sur la plus ancienne. Cette nouvelle chape devrait rappeler la précédente, elle, réalisée au plâtre surcuit et sans sable.

Le maître-autel

Le maître-autel est construit en maçonnerie en même temps que le chœur gothique, ses parements sont simplement jointoyés. Sa consécration a lieu le 23 novembre 1508, par l'évêque de Sion et futur cardinal Mathieu Schiner (voir p. 39).

En 1704, la table en pierre est changée (ou simplement rescellée?). La maçonnerie du maître-autel est crépie et enduite de plâtre surcuit lissé de manière couvrante. Un petit «lavabo» ou piscine liturgique est créé ou refait du côté sud de

³⁸ Mélange de liants contenant du ciment et de la chaux aérienne.

³⁹ Lié avec de la chaux aérienne et du ciment de coloration blanche.

⁴⁰ Ce revêtement constitue une rénovation qui procure un aspect contemporain «à l'ancienne» rappelant un peu trop une surface enduite de l'époque romane, que l'on peut considérer comme déplacé sur une construction de la fin de l'époque gothique. La pierre de taille n'est d'abord pas peinte, elle le sera partiellement dès 1995.

⁴¹ Voir plus haut, dans ce volume, la contribution d'Alessandra Antonini.

⁴² Composé de sable lié avec de la chaux aérienne et du ciment.

l'autel. On y vidait l'eau ayant servi au lavement des mains pendant l'office. L'autel est peint en ocre rouge.

A la fin du XVIII^e siècle, le maître-autel est surpeint en gris verdâtre et agrémenté d'une imitation de lambris peints, à décor de marbre verdâtre à veinures brunes.

En 1855, le maître-autel est surpeint avec un décor peint imitant un marbre de coloration brun rouge à veinures blanches.

En 1871, la maçonnerie du maître-autel est surpeinte en gris bleu très clair (imitation de marbre?).

Vers 1914, le maître-autel est surpeint en brun rouge et orné d'un médaillon central peint en ocre jaune.

En 1935-1938, le maître-autel est surpeint, à l'huile, en ocre et orné d'une imitation de lambris au cadre brun et d'un médaillon central peint en brun beige et rehaussé d'or (bronzine). Dès lors la décoration du maître-autel ne sera plus touchée jusqu'aux travaux de 1992.

C'est le 23 novembre 1987⁴³, que l'on retrouve, en ouvrant le sépulcre du maître-autel, un reliquaire de cire contenant des reliques et le parchemin relatant la consécration de l'an 1508, le 23 novembre également.



Le maître-autel et son retable, après restauration en 1995.

⁴³ *Nouvelliste*, 30 novembre 1987, p. 1, 3. Télévision Suisse Romande, émission «Volets verts», 5 décembre 1987. *Journal de Sierre*, 8 décembre 1987.

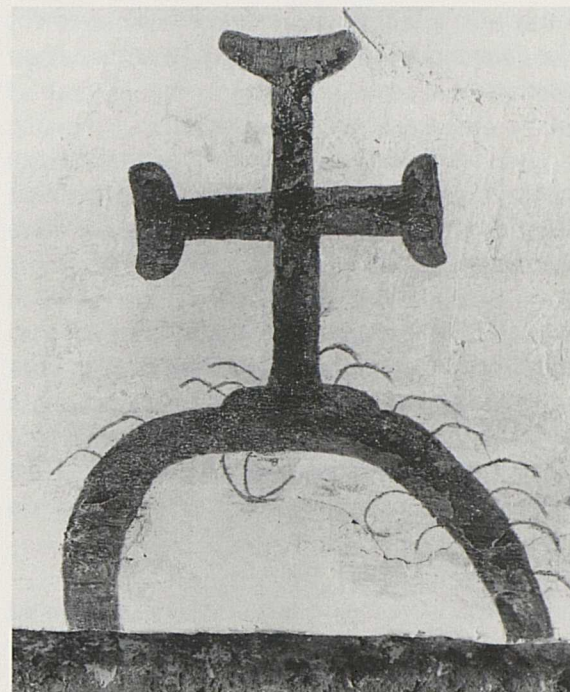
Durant la restauration de 1992 à 1994, le maître-autel est recrépi de manière couvrante et peint en blanc. Ce traitement est assurément trop sobre au regard de la richesse du retable baroque qu'il porte.

L'autel secondaire (?)

On peut se demander s'il existait un autel secondaire dans le chœur, contre la paroi sud, comme le suggèrent les indices archéologiques livrés par les fouilles et les traces «d'accrochage» observées sur le haut de la paroi (voir p. 64). Mais il peut aussi bien s'être agi du siège des célébrants. La date de cet aménagement n'est pas connue avec précision (première moitié du XVI^e siècle?). De plus les éléments d'accrochage à la paroi sont «incompatibles» avec la baie murée en 1704 seulement. Mais à partir de cette date, rien n'empêcherait de voir là l'emplacement d'une pièce de mobilier, tel un retable. La table d'autel en pierre qui sert actuellement de «face» à la fontaine située devant le «parc à moutons» de Vercorin provient peut-être de cet autel secondaire.

L'armoire ou réserve eucharistique

Lors de notre campagne de sondages, nous avons retrouvé l'armoire eucharistique condamnée et murée vers 1914 (chantier VI a). Constituée d'un encadrement de blocs taillés en pierre de Croujâ, l'armoire est ménagée – lors de la construction du chœur – dans l'épaisseur du mur nord, à la hauteur du maître-autel. Une étagère en bois (disparue) la divisait en deux niveaux. Elle était fermée par une porte – disparue – en bois ou en fer. On ne sait rien de son éventuel décor extérieur d'origine. Cette structure renfermait la réserve eucharistique (hosties et vin) et les vases sacrés (calice et ciboire). La petite croix peinte en rouge sur le globe terrestre remonte aux travaux



Décor peint baroque sumontant la réserve eucharistique.

de 1704. Selon les directives du Concile de Trente (1545-1563), officiellement adoptées dans le diocèse de Sion par les Constitutions synodales promulguées en 1626 par l'évêque Hildebrand Jost, ce type d'armoire eucharistique sera remplacé par un tabernacle – généralement en menuiserie – placé au milieu du maître-autel⁴⁴. A Vercorin, on ne procède apparemment pas à ce changement avant 1704. La porte posée en 1999, aux ferronneries ostentatoires, ne met guère en valeur cet ancien élément des dispositions liturgiques du chœur.

⁴⁴ A ce sujet, voir Gaëtan CASSINA, «Tabernacles valaisans du premier quart du XVII^e siècle», dans *Annales valaisannes*, 1981 et 1982, pp. 185-199.

La niche liturgique

Elle se situe dans la paroi sud, sous la fenêtre, près du maître-autel. On doit se garder de la confondre avec une piscine liturgique, dotée, elle, d'un écoulement. Cette niche crédence sert à poser les divers ustensiles nécessaires à la célébration de la messe.

Du début du XVI^e siècle à 1704, la pierre de Croujâ constituant le cadre de la niche était rehaussée d'ocre jaune. La suppression des enduits tardifs a permis de remettre au jour l'accolade qui la couvre. Elle avait été masquée par une recharge de plâtre surcuit en 1704, lors de l'agrandissement de l'ébrasement intérieur de la fenêtre. La pierre de Croujâ, malencontreusement piquée pour assurer l'adhérence du stuc et, de ce fait, très endommagée, a été complétée avec un enduit de plâtre, à l'instar de la nouvelle finition des parois. Le millésime – 1992 – de cette reconstitution, qui facilite la compréhension de cet élément, a été discrètement inscrit à l'intérieur⁴⁵. A l'instar du maître-autel, ce corps liturgique et architectural aurait mérité un autre traitement qu'une simple peinture blanche.

Le mobilier du chœur

Le mobilier conservé du chœur comprend un retable avec tabernacle, deux statues reliquaires et deux statues présentées dans des caissons.

Le tabernacle baroque

Il se compose d'un socle (du XIX^e siècle), d'une base, de statuette dans des arcades séparées par des colonnes, d'un entablement, d'un couronnement avec socle, balustres, d'une coupole avec chérubin, d'une lanterne et d'une croix.

La construction

Le tabernacle du maître-autel est entièrement en bois de sapin débité en planches riflées. Le bâti



A gauche la polychromie baroque, à droite le surpeint de 1914.

en bois est assemblé avec de gros clous en fer forgé et un système de chevilles encollées. Tous les éléments moulurés, extraits de baguettes, au rabot, coupées à l'onglet, y sont appliqués. Le fût des colonnettes torsées a été exécuté au tour dans une pièce de bois. Les statuette sculptées en ronde-bosse sont fixées au tabernacle par des chevilles.

⁴⁵ Selon le souhait du Service des monuments historiques, qui n'a pas accepté la mention R[établi] 1992, lisiblement gravée sur la face.

La polychromie d'origine

Le travail du peintre pour cet objet est exactement le même que pour le retable. L'imitation de marbre rouge est simplement veinée de blanc, à l'instar des colonnes du retable. Nous renvoyons le lecteur au chapitre suivant, concernant le retable pour la description technique des couches picturales.

Les surpeints

Avec le retable, le tabernacle a été surpeint à deux reprises. En 1874 d'abord, où on l'a démonté, puis posé sur un socle en bois. Il sera

replacé plus en avant que précédemment sur la table de l'autel. Les fonds ont alors été surpeints à l'imitation d'un marbre gris veiné gris foncé et blanc. Les dorures ont été épargnées à cette occasion. Le deuxième surpeint a été appliqué vers 1914 et tout le tabernacle a été recouvert d'une nouvelle polychromie qui, plutôt riche, allait de pair avec la décoration contemporaine des parois. Les coloris n'imitaient plus le marbre.

L'état de conservation

A la veille de la dernière restauration, le tabernacle était couvert de poussière et de dépôts crasseux. La dernière polychromie était passablement craquelée, desséchée et son aspect général très terni et fade, les dorures s'atténuant rapidement par l'oxydation de leurs composants non noble. Le bâti était intact et son bois sain. Le tout avait été solidement cloué vers 1914, sans nécessité, mais rendant très délicat son démontage.

Les sondages

Une série d'examen effectués au moyen de petites «fenêtres» pratiquées à travers les couches de peintures ont révélé la succession des couches de polychromie et l'aspect initial du retable. L'état de conservation du décor de marbre rouge et des couleurs baroques est remarquable. Les métaux ont eux aussi peu souffert.

Les travaux effectués

En accord avec les experts sur la base des essais, la commission de restauration s'est déterminée pour la suppression des surpeints, donc en faveur de la remise au jour de la polychromie baroque.

Le même travail a été entrepris pour l'ensemble du retable. Après la suppression des surpeints et des dépôts crasseux, les petits dégâts (écaillés et trous) ont été réparés. Les lacunes, éraflures et autres atteintes à la pigmentation ont été intégrées à l'original avec des peintures acrylique extra-fines. Les métaux, endommagés, ont été



Le Christ de pitié
du tabernacle.

renforcés par l'application au pinceau de légères retouches d'or et d'argent acrylique. Le tabernacle a été remplacé sur le maître-autel en mars 1995. Assemblages et renforts nécessaires ont été fixés par des vis inoxydables⁴⁶.

Les statuettes du tabernacle

Le tabernacle comprend trois statuettes monoxyles dorées, argentées et polychromes. Elles représentent le Christ de pitié au centre, saint Pierre à gauche et saint Paul à droite. Toutes ont perdu leurs attributs. Les vêtements de ces figures, richement dorés et argentés à l'origine, ont été peints vers 1914 avec du rouge et de l'ocre jaune.

Le retable baroque du maître-autel

Depuis 1704, il est posé sur l'autel, mais il n'est pas mentionné avant l'an 1783⁴⁷.

La description technique

Le retable se compose de cinq registres: le socle du XIX^e siècle, la base, le fond, la caisse et

les colonnes, l'entablement avec chérubins et le couronnement.

Le support

Le retable du maître-autel est entièrement en sapin, débité en planches épaisses non riflées, assemblées simplement à joints vifs encollés à la colle animale chaude et maintenus par de fortes chevilles de bois. Cet assemblage forme des entités architecturales transportables réunies par un système d'emboîtement composé d'emboîtures à rainures et tenons lancés en queue d'aigle, qui n'a pas été collé, ni chevillé, afin de permettre le montage et les démontages ultérieurs. Le menuisier a fixé sur cette construction toutes les moulures, extraites de baguettes au rabot et coupées à l'onglet puis débitées en sections pour les modillons. Le fût des colonnes torsées a été exécuté au tour dans une bille de bois. Les éléments en appliques sculptés dans le bois, par exemple les feuillages, les rinceaux et les figures de chérubins, du Père Éternel et de la Colombe du Saint-Esprit ont été solidement chevillés et collés. En dernier lieu, on

⁴⁶ AES 137/68: 1861, 29 et 30 août, visite épiscopale: il faut revêtir l'intérieur du tabernacle de soie blanche.

AP Vercorin, R comptes 1868-1918: 1882: soie du tabernacle: 12 fr.

AP Vercorin, R comptes 1868-1918: 1892: soie pour tapisser le tabernacle: 15 fr.

Ac Chalais, R 77 protocoles 1873-89: pp. 25-26, 1874, 22 février: marché avec le menuisier Jacomini Antoine de Saint-Léonard, «au sujet de la façon de la chaire et autels, etc. etc. à faire à l'église de Vercorins. A M. Bernascony Georges, peintre: peinture passée à la chaire, autels et fenêtres etc. etc. à l'église de Vercorins 256 fr.».

AES 137/1: 1794, 15 juillet, *Relatio status*: (...) tabernacle déceint orné à l'extérieur et à l'intérieur.

AES 137/74: 1911, 21 juin, *Relatio visitationis*: il est nécessaire de pourvoir l'église d'une custode car «le tabernacle est très petit».

⁴⁷ AES 137/103: acte de visite, 11 et 12 juin 1783: il faut ôter un degré du retable du maître-autel, sans quoi la table est trop étroite: *In majori altari amoveatur media primi supra mensam pedali sustentis cereos, cum mensa sit alias nimis angusta.*

AES 137/64: acte de visite, 11 et 12 juin 1783: Maître-autel consacré.

AES 137/1: 1794, 15 juillet, *Relatio status*: Maître-autel consacré. Pas de sépultures trouvées sous les autels. Les statues sculptées des deux autels sont dorées et argentées et non mutilées. *Statuæ sculptæ tam in majori ara, quam in minori non sunt truncatæ, sed aurei et argento vestitæ.*

AES 137/5: 1820, 25 avril, *Relatio status*: Maître-autel: fixe, consacré, *proportionatum*.

AES 137/19: 1899, 20 mars, *Relatio status*: le maître-autel: la table est mal taillée, la décoration de l'autel laisse à désirer, pas de statues convenables dans toute l'église, pas de statue du saint patron.

Dans le testament du curé Joseph Logean (Joseph-Marie), d'Hérémence (1823-1897): environ 129 fr. dus à lui par la Municipalité de Chalais, «pour l'achat d'un tableau représentant saint Boniface qui doit être placé au grand autel de l'église de Vercorin».

AES 137/74: 1911, 21 juin, *Relatio visitationis: desiderata*: «que le retable couvre (?) toute la pierre sacrée derrière (?) l'autel».

a fixé dans les gorges des torsades de colonnes les feuillages modelés en pâte à papier (carton). Il s'agit de l'unique témoin de cette technique sur le retable baroque de Vercorin.

La polychromie d'origine

Le travail du peintre et doreur a commencé par l'application, sur les surfaces visibles, de plusieurs couches d'apprêts, atteignant de 1 à 2 millimètres d'épaisseur. La première, d'aspect gris, se compose d'un mélange de craie, de chaux et de colle animale, posé à chaud. Cette préparation, légèrement poncée sur les grandes surfaces, l'a été plus soigneusement sur les moulures et les parties sculptées destinées à recevoir les feuilles de métal, puis lissée. Le peintre a passé sur les fonds une couche uniforme, au pinceau, de peinture rouge orangé ou bleue, composée de pigments, d'eau et de colle animale, en solution appliquée chaude. Les parties en rouge sont nuancées de larges coups de pinceaux rouge orangé, plus soutenus de quelques tons. A la fin, ces deux applications de rouge sont modulées de noir, afin de donner l'illusion d'un marbre. Les parties destinées à recevoir du métal sont recouvertes au pinceau d'un bouche-pores (probablement de la colle de peau), puis d'une couche d'assiette à dorer (ou bol) brun rouge. Les feuilles d'or et d'argent sont appliquées avec la technique de la «dorure à l'eau» et lissées au pinceau. Les zones les plus saillantes des reliefs sont brunies à l'agate, afin de polir le métal et d'en accentuer l'éclat. Les moulures non métallisées sont peintes à la colle, en vert et en bleu, pour mieux séparer les éléments horizontalement et mettre en évidence les contrastes entre la polychromie et les métaux. Les feuilles d'or et d'argent sont protégées par une couche de gomme-laque qui sert également à éviter l'oxydation de l'argent. Les chairs des figures sont peintes en incarnat.

Les surpeints

Le retable du maître-autel a été surpeint à deux reprises. La première fois, en 1874, on a démonté

le retable et on l'a exhaussé au moyen de deux gradins superposés en menuiserie. Après remontage, on l'a surpeint à l'huile d'une imitation de marbre gris veiné de gris foncé et de blanc. Les fûts des colonnes et les consoles ont été surpeints en noir. La technique utilisée est fort simple: une couche de noir à l'huile veiné de gris et de blanc appliqué au pinceau sans couche préparatoire. Les dorures demeurèrent intactes. La polychromie ainsi remaniée présentait un aspect qui nous apparaît triste et austère, où le noir évoque le marbre de Saint-Triphon. Cette option a été déterminée par le goût du temps.

Le deuxième surpeint datait de 1914. Tout le retable reçut alors une nouvelle polychromie, métaux compris. L'ouvrage entier fut recouvert d'une couche de préparation blanche à l'huile, appliquée au pinceau.

Les couleurs jaunâtre, brun foncé, brun, beige, rouge, bleu et vert ont été posées par couches et en aplats sans imitation de marbre. Les métaux entièrement modifiés: l'argent, éliminé des moulures, se retrouvait sur les feuillages du couronnement et des ailerons (appliques latérales); l'or fut passé au pinceau selon la même technique (bronzine ou poudre de bronze pour l'or, poudre d'aluminium pour l'argent); l'argenture fut recouverte de laques teintées. Cette nouvelle et riche polychromie allait de pair avec la décoration des parois exécutée en même temps. Les coloris ne suggéraient guère des matériaux pierreux. L'ensemble était plutôt fade, les dorures ayant été rapidement atténuées par l'oxydation de leurs composants non nobles.

L'état de conservation

Le retable, que nous avons trouvé en partie démonté depuis plusieurs années, était couvert de poussière et de dépôts crasseux. La dernière polychromie était passablement craquelée, desséchée et son aspect général très terne. Le support n'était pas trop endommagé: quelques trous d'envol d'insectes xylophages, pas de pourriture et les

assemblages dans leur état d'origine. Sans raison véritable, le tout avait été solidement cloué au début du XX^e siècle, rendant le démontage particulièrement difficile.

Les sondages

Une série d'examen effectués par l'ouverture de petites «fenêtres» à travers les couches de peintures a permis d'établir la chronologie des polychromies et de déterminer l'aspect initial du retable. L'état de conservation du feuil peint représentant un marbre rouge et des couleurs d'origine est remarquable. Ce sont les métaux qui ont le plus souffert d'un brossage et d'un nettoyage vigoureux entrepris, de bonne foi en 1914, afin d'assurer l'adhérence de la nouvelle polychromie.



Les travaux effectués

Avec l'accord des experts, sur la base des essais, la Commission de restauration s'est prononcée pour la suppression des surpeints tardifs afin de retrouver la première polychromie et de la restaurer pour la présenter au public.

La polychromie initiale a été remise au jour en atelier, à sec et par voie humide. La suppression des surpeints a été accompagnée de toute une série de photographies servant également à documenter les polychromies détruites. Des témoins ont été conservés: l'un d'eux est visible sur le retour nord de l'entablement. Après l'élimination des surpeints et des dépôts crasseux, les petits accidents (écaillés et trous) ont été réparés. Les lacunes, éraflures et autres dégâts de la pigmentation ont été intégrés à l'original avec des couleurs acryliques extra-fines. Les métaux, plus endommagés, ont dû être renforcés par l'application au pinceau de légères retouches d'or et d'argent acryliques. Le retable a été replacé sur le maître-autel en mars 1995. Les assemblages et les renforts nécessaires ont été fixés à l'aide de vis inoxydables⁴⁸.

Les statues

Le retable du maître-autel ne comprend plus guère, de son décor figuré d'origine, que la représentation du Père Éternel bénissant sur un nuage, placé au sommet du retable, avec la colombe du Saint-Esprit et trois chérubins. Les grandes statues latérales d'origine font défaut et les autres pièces sont de facture plus récente. Le crucifix du maître-autel date de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle; il est en bois sculpté, le corps n'est pas peint, la croix est argentée. La statue en pied de



1704



1914

Mise en évidence des polychromies superposées
1704 = marbre rouge veiné de noir
1871 = marbre gris veiné de noir
1914 = fond beige

⁴⁸ Le retable du maître-autel est en partie démonté le 12 août 1981 (AMH, sans cote, lettre du 12 août 1981, p. 3). Le démontage du retable du maître-autel est terminé le 14 août 1986 par l'Atelier Saint-Dismas (AMH, rapport de dépose ASD, août 1986). Devis ASD, septembre 1989, pp. 9 et 10.



saint Boniface en plâtre polychrome, marqué d'un sceau de fabrication chiffré, mesure 105 cm de haut. Elle date de 1900 environ, comme la statue en pied de saint Jean-Baptiste, en terre cuite polychrome, haute de 84 cm, achetée en 1904⁴⁹.

Les bustes reliquaires

Nous attribuons à la campagne de la fin du XVIII^e siècle les deux bustes reliquaires d'un saint évêque et de saint Georges, ainsi que les deux statues placées dans des caissons, autrefois de part et d'autre du retable du maître-autel, contre la paroi de chevet. Les deux bustes reliquaires monoxyles proviennent du même atelier. Ils sont étroitement apparentés à la paire d'objets similaires conservée à l'église d'Arbaz⁵⁰. Saint Georges est une demi-figure sur socle reliquaire, en bois monoxyle polychrome, doré et argenté, haut de

71.5 cm. Le saint moustachu, casqué, cuirassé et capé, terrasse le dragon de sa lance. Il manque les plumes sur son cimier. Le saint évêque non identifié, haut de 72.5 cm, présente les mêmes caractéristiques. Il est barbu, mitré, ganté, crossé, et pourvu d'une grande croix pectorale «pattée pommetée». Les socles de ces bustes reliquaires sont munis d'une fenêtre permettant de voir les reliques du *sepulchrum*, emballées dans des pièces de gaze attachées par du fil rouge à un carton, doublés de papier aux motifs dorés imprimés. Chacune des deux reliques est accompagnée d'une petite bande de papier, fixée avec de la cire



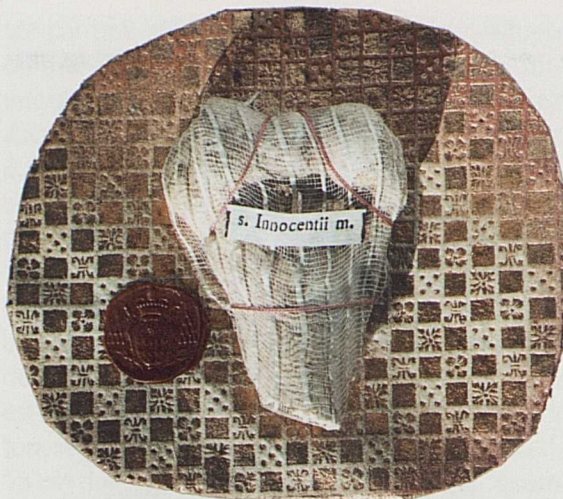
⁴⁹ AP Vercorin, comptes 1868-1918: 1904.

⁵⁰ *Sion, la part du feu, 1788-1988*, catalogue d'exposition, Sion 1988, p. 156-7: N°115. Anonyme (atelier Albasini?): deux bustes sur socles-reliquaires, bois polychrome, non datés (vers 1820). / a. Saint Malachie, h. 700 mm. Saint évêque barbu, mitré et crossé. / b. Saint Bernard de Clairvaux, h. 680 mm. Saint moine glabre tenant une croix dans la main gauche. La statue de saint Malachie est particulièrement ressemblante au saint évêque de Vercorin.



à cacheter, où est imprimé le nom du martyr dont elle provient. Le socle de saint Georges renferme un morceau de l'os iliaque⁵¹ de saint Fortunat⁵². Dans le socle du saint évêque se trouve un morceau d'humérus, de saint Innocent martyr⁵³. Le cachet de l'évêque de Sion Joseph-Antoine Blatter (1790-1807) accompagne ces deux reliques. Le début de l'épiscopat de l'évêque Blatter, le 3 août 1790, et la mention documentaire, en 1792, du sculpteur présumé des bustes reliquaires, Félix (?) Albasini⁵⁴, permettent de situer ceux-ci dans cette fourchette chronologique et d'en attribuer la paternité à cet artiste établi à Sion⁵⁵.

Comme l'ensemble du mobilier, les statues reliquaires ont été surpeintes ultérieurement avec des coloris différents. Cette intervention remonte à la rénovation intérieure de l'église entreprise en 1914, elle peut donc être attribuée à l'entreprise



Cachet de l'évêque Blatter, 1790-1807.

Jules Sartoretti, de Sion, et plus précisément à Adrien Sartoretti(1888-1973), pour les travaux de peinture décorative et artistique. Lors de la récente restauration, il a été décidé de supprimer ce surpeint pour retrouver la polychromie initiale.

Les statues des caissons latéraux

Deux statues représentant en pied saint Pierre et saint Théodule étaient présentées de part et d'autre du retable du maître-autel, dans des caissons richement ornés, fixés au mur de chevet (voir pp. 86 et 102). Pierre est aisément identifiable par

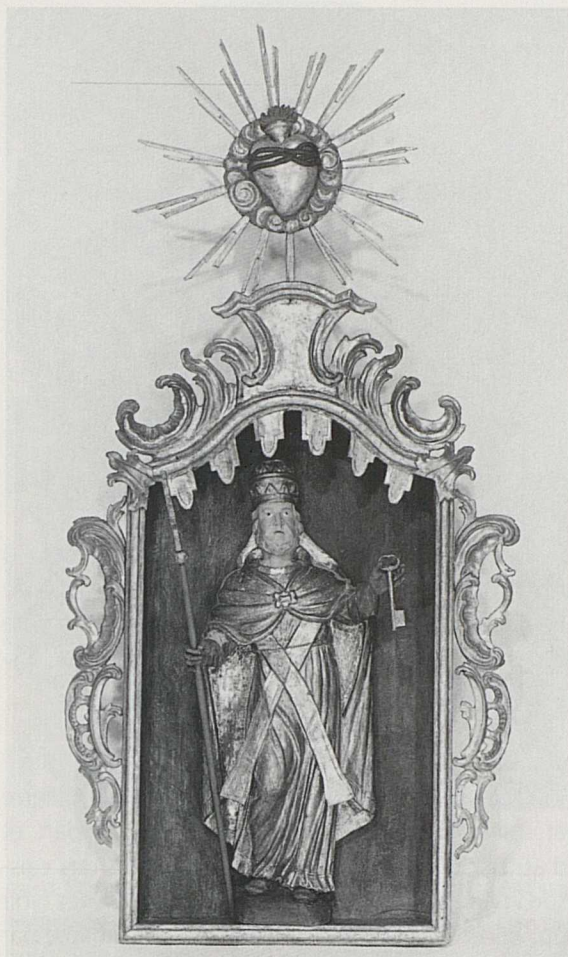
⁵¹ Fragment de l'os coxal gauche d'un humain adulte, comprenant la partie droite de la fosse de l'acétabulum avec l'acétabulum et le début du corps de l'ischium.

⁵² S'agit-il du diacre de Valence en Dauphiné, disciple de saint Irénée de Lyon, martyr en 212 avec le prêtre Félix, de celui de Charlieu, ou de quelque autre encore?

⁵³ Fragment de l'humérus droit d'un humain adulte, extrémité distale.

⁵⁴ AP Vercorin, R comptes, p. 224, 1792: «après tout frais paye soff metre Albasin pas payé».

⁵⁵ Mentions d'archives des reliques lors des visites épiscopales: AES 137/5: 1820, 25 avril, *Relatio status*: reliques: pas d'autres que celles montrées en procession et contenues dans quelque statue (et, ut puto, in aliqua statua). AES 137/74: 1911, 21 juin: Reliques «avec authentiques, sur l'autel, sous la base de deux statues».



Saint Pierre



Saint Théodule

sa tiare papale, par la croix pontificale et par les clés qu'il tient respectivement de la main droite et dans la gauche. Le saint évêque valaisan Théodule se reconnaît à la mitre, à la crosse épiscopale et à la cloche posée à ses pieds. Comme les statues reliquaires, celles-ci peuvent être attribuées au sculpteur Félix Albasini et datées, elles aussi, selon toute vraisemblance, de 1790/92.

Ce genre de statues ajoutées latéralement n'était pas rare en Valais, dès la fin du XVIII^e siècle et durant tout le siècle suivant, mais tend de plus

en plus à disparaître lors de rénovations/dépurations. L'ancienne chapelle de Corin-sur-Sierre en offrait un exemple aussi ancien que Vercorin.

Les statues latérales et leurs caissons ont été surpeints ultérieurement, avec des coloris différents. Cette intervention est similaire à celle imposée aux bustes reliquaires et son sort ultérieur également.



La lampe éternelle

Un ancien lustre en laiton, à trois feux, provient du chœur: il était suspendu dans l'axe du chœur, au milieu du voûtain ouest, relié par trois chaînettes à une chaîne que l'on pouvait actionner au moyen d'une poulie installée dans les combles. Il porte une marque aux lettres «RE» ou «PE» et «CHEI», et un chérubin. Cette pièce ancienne peut remonter au début du XVIII^e siècle. En 1930, pour faciliter son utilisation, le système à poulie a été abandonné et les chandelles remplacées par des ampoules électriques. Ce lustre mesure 121 cm de haut⁵⁶.

Le banc de communion⁵⁷

Le chœur gothique était fermé par deux petits murs disposés de part et d'autre d'un passage central. La partie inférieure du témoin de l'arc gothique encore conservé en 1992 était irrégulièrement appareillée et montrait des moellons, de plus les couches de peinture y sont absentes jusqu'à celle de 1871. Cette anomalie de la taille des pierres, respectée en 1981, puis incompressible en 1994, a fait l'objet de greffes de pierres neuves⁵⁸. La hauteur d'origine du mur peut être estimée à 75 cm environ⁵⁹, et son épaisseur à 60 cm. Cette disposition courante était généralement complé-

tée par une grille en fer ou en bois, dans laquelle on ménageait une porte⁶⁰. Il ne semble pas, toutefois, y avoir eu de grille à Vercorin: d'une part, aucun document n'y fait allusion et d'autre part, il n'y a pas trace de scellements de barreaux sur le témoin de l'intrados de l'arc de chœur gothique. Cette disposition a été remplacée en 1873 par un banc de communion en bois, lors de l'agrandissement de l'arc de chœur. La barrière en bois, que l'on a pris soin de conserver lors de la démolition de la nef, mesure 79 cm de haut. Elle est constituée d'une série de balustres en chêne tourné engagés dans un socle et d'une cimaise de 13 cm de large. La barrière est rythmée par quatre piliers qui enserrant les balustres, un à chaque extrémité et les deux autres servant d'appui aux vantaux donnant accès au chœur. Les charnières sont en fer forgé. Cette forme de clôture a été supprimée dans la plupart des églises, à la suite des dispositions liturgiques nouvelles instaurées à la suite du Concile de Vatican II, dès 1964.

⁵⁶ AP Vercorin, comptes, 1868-1918: 1909: «pour un verre de la lampe du chœur...».

⁵⁷ Mentions d'archives relatives aux petits murs et au banc de communion: Ac Chalais, R 76: protocoles 1865-73, p. 270, 15 mai 1871: «Convention de l'agrandissement de l'église de Vercorins[...] Art. 11. ... les deux petits murs de droite et de gauche entre le chœur et la nef seront démolis, de manière à pouvoir établir la sainte Table de la communion».

Ac Chalais, R 76: protocoles 1865-73, p. 285-286, 16 août 1871: «Convention pour la menuiserie de l'église[...] Point 7: fasson de la table de la communion en bois de sapin». AP Vercorin, comptes 1868-1918: 1872, 20 mars: «Marché conclu avec Jacomini pour la table de la communion». Ac Chalais, R 57, comptes 1856-91: p. 292, 4 mai 1873: «... Au menuisier de Saint-Léonard, le jour du placement de la table de communion...»; p. 294, 13 juillet 1873: «Au maréchal de Saint-Léonard pour fermentes de la table de la communion, ... 16 fr. 50».

⁵⁸ L'adjonction de nouveaux blocs de pierre de taille dans la partie inférieure constitue avec la retaille du segment historique de l'arc gothique une atteinte à la substance historique.

⁵⁹ Depuis le sol actuel.

⁶⁰ On pense à la chapelle Sainte-Barbe, dans la cathédrale de Sion, 1475; à Vex, 1485-98, etc.

Le coffre des archives

Le coffre des archives de la paroisse se trouvait – en 1820 en tout cas – dans le chœur de l'église⁶¹. En 1877, on acheta une boîte en fer blanc, fermant avec un cadenas, pour y déposer lesdites archives⁶². En 1911, on précisait que les archives de la paroisse, «squelettiques», étaient conservées avec celles de la commune⁶³.

Le coffre d'archives acheté par Georges Amoudruz et qui a passé au Musée d'Ethnographie de Genève, était-il bien celui-là⁶⁴?



Saint Maurice. Vitrail vers 1470-1480.

Les vitraux

Le Musée national suisse de Zurich possède deux vitraux de grande qualité, provenant de l'église de Vercorin. Leur emplacement dans l'église au XIX^e siècle est connu: dans deux baies méridionales, l'une dans la nef, l'autre dans le chœur. Le père capucin Sigismund Furrer prétendait en 1852 avoir vu un vitrail aux armes de l'évêque Boson de Granges et au millésime de 1239⁶⁵. Or Emil Wick, auteur de notes manuscrites complémentaires (1864-1868) intercalées dans un exemplaire de l'ouvrage de Furrer, n'y fait pas allusion⁶⁶. A moins qu'on ait éliminé ce vitrail lors de la rénovation de 1855, de quelle confusion le capucin a-t-il pu être victime? Le plus grand des vitraux mesure 56,5 sur 40 cm. Il représente Pierre (ou Petermann) II de Chevron, 1433-1501, portant ses armes associées à celles de sa femme, Françoise Tavelli. Une copie exécutée par Isabelle Fontannaz, de Vétroz, est placée dans la fenêtre orientale de la sacristie. Ce personnage, grand

⁶¹ AES 137/5, 1820, 25 avril, *Relatio status*: *Arca ubi tituli ecclesiae includuntur adest in choro.*

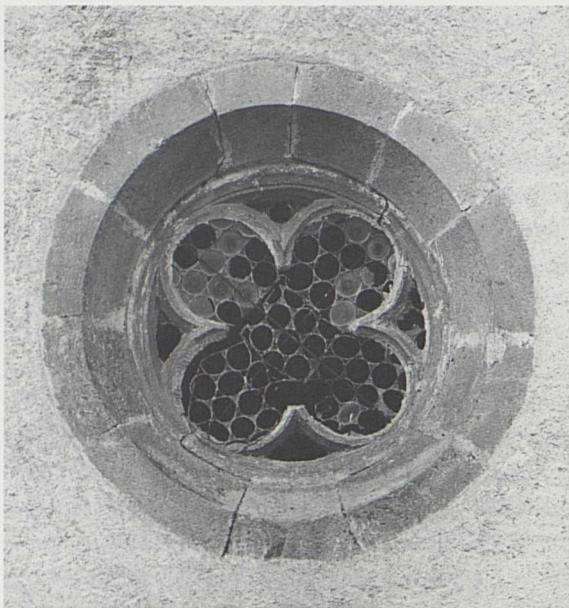
⁶² Ac Chalais, R 57, p. 397, 3 juin 1877: «Au ferblantier Leyner (Lehner?) de Sierre pour une boîte pour renfermer les archives de l'église de Vercorins et autres ... + cadenas pour fermer la boîte des archives 25 fr.». Cette boîte en fer est peut-être la même qui se trouve citée dans *L'Arche perdue*, en page 30.

⁶³ AES 137/74, 1911, 21 juin, *Relatio visitationis*: «Il n'y a dans les archives comme documents que des lambeaux de registres ... Le livre des comptes tient lieu de protocole... Il n'y a pas de Conseil de fabrique; il sera prochainement constitué... Les titres se conservent avec les archives de la Commune».

⁶⁴ Georges Amoudruz à Vercorin. *L'Arche perdue*, Sierre 1988, p. 26-34, 37.

⁶⁵ Sigismund FURRER, *Statistik vom Wallis*, Bd. II, Sitten, 1852, p. 116.

⁶⁶ Bibliothèque publique de l'Université de Bâle, AN VI 50 [manuscrit de Wick], p. 114: «*Im Seitenfenster des Chors Glasbild, St Martin zu Pferd, im Schiff obiger Ritter als Schildhalter mit den Wappen der Chevroni-Tavelli. Eine Inschrift wie Furrer sagt, ist nicht vorhanden! Das Bild etwa von 1480-1500.*».



Témoin du vitrage, état en 1989.

châtelain de Sierre en 1483-1484, est mort à Villa sur Sierre, après avoir testé, en 1497. Sa (seconde ou troisième?) femme, Beatrix, est encore citée en 1501 (voir p. 25).

Le petit vitrail mesure 29,4 sur 23,3 cm. Il représente saint Maurice à cheval. L'une de ces deux œuvres, au moins, témoigne de la largesse de Pierre de Chevron à l'époque de la construction du chœur gothique.

Les vitraux de ce type constituaient les seuls éléments colorés de verrières composées d'un réseau de cives, dites aussi «culs-de-bouteille», soit de verres soufflés circulaires entourés de plomb. Ils relèvent de la catégorie des vitraux dits suisses ou de cabinet, qu'on rencontre de la fin de l'époque gothique jusqu'à l'aube du XVIII^e siècle. Ils ont dû être déposés en 1871 pour entrer, on ne sait par quel intermédiaire, dans la collection Angst⁶⁷. Le vitrail de Pierre de Chevron fut présenté en 1896 à Genève dans le cadre de l'Exposition nationale suisse⁶⁸. Les deux pièces sont entrées au Musée national, à Zurich, en 1903.

L'ancien réseau de cives de l'oculus du mur de chevet présentait une disposition ménageant un rectangle au centre, au milieu des quatre lobes du remplage. Ce rectangle de biais, ou sur une de ses pointes, était encore doté — en 1989 — de cives visiblement plus récentes, mais qui témoignaient peut-être de la composition de la fin du XV^e siècle. Quand bien même la position en biais de ce vitrail n'est pas très heureuse, l'hypothèse demeure plausible, ses dimensions correspondant à l'espace doté ultérieurement de cives. On peut donc supposer le cheminement suivant: en 1704, le petit vitrail représentant saint Maurice est retiré de l'oculus et placé dans la fenêtre latérale du chœur. Le vitrage est complété par un petit panneau de cives, tel qu'on pouvait le voir encore en 1989⁶⁹. La lumière qui passe par l'oculus, partiellement masqué par le retable, «rayonne» désormais autour de la colombe du Saint-Esprit du registre supérieur du nouveau retable du maître-autel. En 1871, les anciens vitrages de la nef et du chœur, sauf celui de l'oculus, sont remplacés par des fenêtres à châssis mobiles en menuiserie dotées de carreaux de verre⁷⁰.

⁶⁷ *Jahrbuch des Landesmuseums, Zürich, 1903, p. 136; Jenny SCHNEIDER, Katalog der Sammlung des Schweizerischen Landesmuseums Zürich, Glasgemälde, Bd. I, Zürich, 1971, p. 33, 35.*

⁶⁸ *L'Art ancien à l'Exposition nationale suisse, Genève, 1896, pl. 22.*

⁶⁹ Photographie à la Rédaction des Monuments d'Art et d'Histoire du Valais, Sion (OMAH 1989-19, Bernard Dubuis, photographe). Les restes de ce vitrage ont été remis à l'Ecole supérieure du vitrail de Sion, pour examen; toutefois, jugés sans intérêt ni valeur, ils ont été éliminés, à la stupéfaction du maître de l'ouvrage.

⁷⁰ Voir note 83 (7 décembre 1871).

Enduits, décors et aménagements de la nef

Les nefs successives

Mis à part son plan, nous ignorons presque tout de la nef romane, réparée à l'époque gothique. Elle était moins haute que la nef baroque. Le mur pignon ouest du chœur gothique était plus élevé que la nef gothique qui pourrait aussi avoir été décorée par le peintre Hans Rinischer. A tout bien considérer, on en est pratiquement certain, au moins sur un point: les croix de consécration. Des fragments de peinture murales polychromes englobés dans la maçonnerie baroque du mur gouttereau sud de la nef confirment cette hypothèse.

La nef baroque de 1704 (jaune)

En 1704, la nef est en grande partie reconstruite, exhaussée et pourvue d'un couvrement neuf, à voûtes. Pour mieux comprendre cette nef, on a eu recours aux textes de la reconstruction de 1871 qui nous donnent quelques indications sur l'état antérieur aux transformations⁷¹. L'extérieur

était crépi avec comme finition un enduit projeté à structure rugueuse «rustique» et de coloration blanche. Un cadran solaire, peint à l'angle sud-ouest de la nef, se perçoit encore sur des photographies anciennes, et Georges Amoudruz l'a relevé⁷². Le mur gouttereau sud est percé de deux fenêtres dotés d'arcs brisés et d'une porte en plein-cintre, millésimée sur son arc de l'an 1704; à l'extérieur, une niche la surmontait. Les encadrements des ouvertures étaient en pierre de taille (Croujâ) au profil simplement rectangulaire et légèrement saillant. La charpente se composait d'une série de chevrons reposant sur un faitage ou poutre maîtresse, avec faux entrails et poinçons. La base de la charpente repose sur des sablières jumelées et se brise sur un coyau à jambette et blochet, ce qui atténue la pente du bas de la toiture (environ 32°). Des bras de force soutenaient l'avant-toit (au nord et au sud⁷³). La toiture à deux pans très inclinés (49°), aux pignons



Façade sud de l'église vers 1905.

⁷¹ AES 137/104: 1809, 6 nov., acte de visite: église très ancienne, trouvée en bon état et pourvue de tout ce qui est nécessaire. «Il faut réparer la voûte dans l'église et le côté du côté de l'évangile à revêtir aussi de bois».

AP Vercorin, R comptes, p. 24, 1852: «Pour recouvrir une partie du toit de l'église 16 fr. 87 cts».

AP Vercorin, R comptes, p. 34, 1855: «Au menuisier Guillaume pour boiser l'allée 9 fr.».

AP Vercorin, R comptes, p. 41, 1856, septembre: «A Joseph Métrailler pour recouvrir l'église 8 fr. 50. ... A Boniface Allègre pour 4 paquets de tavillons 4 fr.».

AP Vercorin, R comptes, p. 63, 1861: «... Au maçon Pierre Albasin pour réparations dans l'église 22 fr. 85».

AP Vercorin, R comptes, p. 84, 1865: «Pour rhabillage des bancs de l'église 5 fr.».

AP Vercorin, R comptes, 1868-1918, 1868: «Réparation au toit 59 fr., somme infime pour placer les greppes au toit et mesurage de l'église.» 1869: 115.79: «Le montant est laissé entre les mains du curé de cette paroisse pour être déposé à la caisse d'épargne de la Banque Cantonale afin de servir au besoin à la reconstruction de l'église de Vercorins».

⁷² Georges Amoudruz à Vercorin. *L'Arche perdue*, Sierre 1988, p. 75.

couverts et, vraisemblablement en demi-croûpe à l'ouest, formait des avant-toits au nord, au sud et à l'ouest. La couverture se composait de bardeaux. A l'intérieur, la nef a reçu un couvrement voûté en berceau avec arc-doubleau central, déterminant deux travées dotées de lunettes. Un tirant en bois se trouvait placé dans l'axe de l'arc-doubleau. Les parois étaient rythmées par des pilastres. L'entablement de style toscan altéré avait été confectionné avec un mortier de plâtre surcuit additionné de moellons de tuf, jeté in situ dans un coffrage. Cette nef était-elle déjà dotée d'une tribune? Un socle maçonné, mis au jour lors des fouilles, aurait dans ce cas pu servir de base à l'escalier qui y menait. Nous ignorons quel était le décor peint intérieur. La seule teinte repérée est le badigeon blanc écru retrouvé sur des vestiges de l'entablement mis au jour lors des fouilles archéologiques. Les médaillons placés au centre des voûtes étaient compris dans un cadre mouluré réalisé avec du plâtre surcuit⁷⁴. Une image peinte contre la voûte de la colombe du Saint-Esprit occupait le médaillon circulaire de la travée occidentale, et une représentation de l'Annonciation, peinte à même la voûte, le panneau rectangulaire de la travée orientale. Sous la voûte près de l'arc de chœur, on trouvait l'œil de Dieu peint probablement sur bois, surmontant le cartouche en stuc portant le millésime 1704, regardant les fidèles⁷⁵.

L'agrandissement de la nef en 1871 (vert clair)

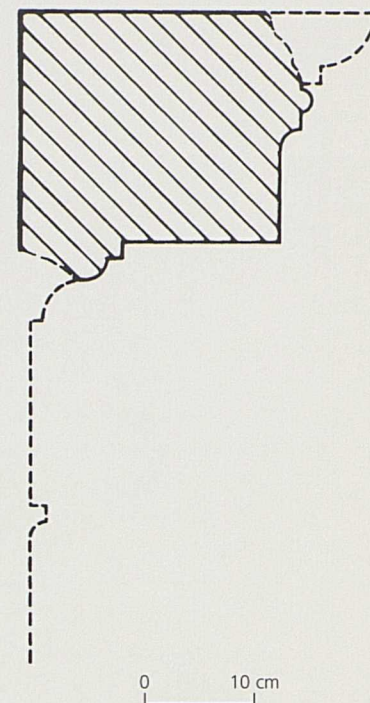
La nef devenue trop petite ou estimée telle, son agrandissement fut voté par l'assemblée primaire le 7 mars 1869⁷⁶. On opta pour la solution la plus simple et la moins onéreuse, consistant à la prolonger d'une grande travée à l'ouest⁷⁷. Dépourvue de toute intention créatrice, la volonté d'intégration est maximale, du moment qu'on choisit d'augmenter le volume de l'église sur le modèle des parties existantes. Cette solution a souvent été adoptée en Valais, à diverses époques; elle présente l'avantage, sous l'angle patrimonial, de conserver presque intégralement le bâtiment

préexistant, tout en répondant au besoin de place⁷⁸. La nef ainsi agrandie pouvait contenir 150 personnes⁷⁹. Ainsi, l'entablement, les encadrements de fenêtres, la voûte et la toiture des parties nouvelles sont faits de la même manière que les précédents; les matériaux utilisés peuvent différer, mais l'homogénéité visuelle est sauve. L'aménagement intérieur et le mobilier, par contre, ont alors été renouvelés ou modifiés⁸⁰.

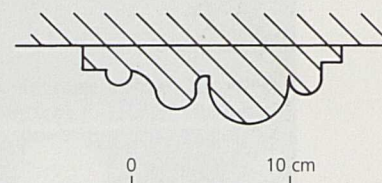
L'extérieur

Le crépissage extérieur, rustique, de 1704, est «prolongé» sur l'agrandissement, et les anciennes façades réparées. Le neuf et l'ancien sont mariés avec la pose d'un badigeon blanc. La date de 1871 était donnée par les clefs métalliques des tirants placés dans l'agrandissement de la nef⁸¹.

Le 16 août 1871, l'église comprenait dix fenêtres: cinq au sud, dont la fenêtre gothique du chœur et deux de 1704 sur la partie orientale de



Profil de l'entablement de la nef baroque.



Profil du médaillon oriental de la voûte de la nef baroque.

⁷³ *Ibidem*, ill. pp. 184-185 et 206.

⁷⁴ Nous en avons retrouvé un témoin.

⁷⁵ La date de 1704 est donnée par Paul DE CHASTONAY, *Vercorin, le vieux village*. Sierre, 1943, p. 85.

⁷⁶ Ac Chalais, R 76, p. 156. AP Vercorin, comptes 1869: 115.79: «Le montant est laissé entre les mains du curé de cette paroisse pour être déposé à la caisse d'épargne de la Banque Cantonale afin de servir au besoin à la reconstruction de l'église de Vercorens».

⁷⁷ Voir note 23.

⁷⁸ Sainte-Catherine de Sierre, Saillon, Grimsuat et Salvan en offrent d'autres exemples, tous du XX^e s., tandis que Saint-Germain de Savièse a été agrandi une première fois au XIX^e.

⁷⁹ AMH, 1959 / E 205 29 septembre, p. 4.

⁸⁰ Ac Chalais, R 76, p. 284, 6 août 1871: Vote «s'il on voulait faire une sacristie neuve vu que celle qui existe est nuisible aux ornements de l'église ou non». Vu les «manœuvres déjà surchargés», l'assemblée «se prononce négativement pour le moment en majorité».

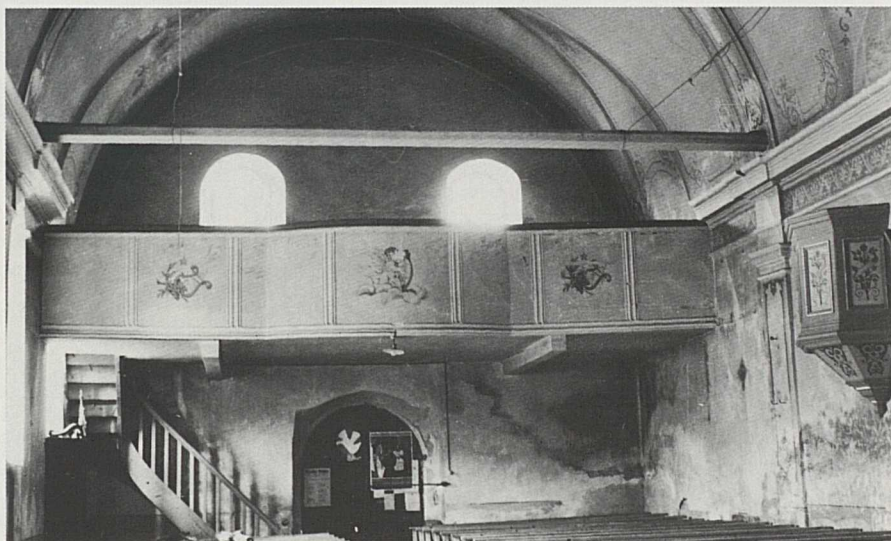
⁸¹ *Ibidem*, p. 3.

la nef à cadre rectangulaire en pierre de taille; deux autres semblables à celles-ci, percées en 1871, dont la plus occidentale était toute récente⁸²; à l'ouest; deux baies en demi-cercle de 1871, dans le pignon, pour éclairer la tribune; l'oculus gothique du mur de chevet et les deux petites fenêtres de la première sacristie. Avec la nouvelle sacristie, construite un peu plus tard, s'ajoutent encore deux baies⁸³.

Doté à l'ouest d'une demi croupe, le toit de la nef prolongé est couvert de bardeaux comme en 1704. Au sud, les bras de force du XVIII^e siècle ne sont pas imités. D'après une carte postale d'environ 1905-1910, les toitures du côté nord de l'église présentent la nef couverte de tôle, mais le chœur ainsi que les sacristies encore revêtus de bardeaux⁸⁴ (voir p. 33). Une autre carte, expédiée en 1908, confirme cet état en montrant les toitures du sud, entièrement couvertes de bardeaux⁸⁵.

L'intérieur

Le nouveau mur pignon compte trois baies: la porte principale refaite à neuf et couverte en plein cintre, à deux vantaux de sapin parementé à



La nef avant démolition, vers 1960.

⁸² Ac Chalais, R 76, p. 282, 30 juillet 1871: «Convention avec le maître maçon Michel Burlaz pour la façon confection d'une nouvelle fenêtre à l'église de Vercorins en agrandissement. Dite fenêtre n'étant pas comprise dans la convention initiale. Elle a été jugée tout à fait nécessaire actuellement ».

⁸³ AP Vercorin, comptes 1871, 12 septembre: «12 l. a de la colle pour blanchir l'église 14 fr. 40»; 7 décembre: «A Gaspard Capelly (de Saint-Léonard) pour vitrer les fenêtres de l'église et de la sacristie 40 fr. 70 »; 9 décembre: «A Antoine Cugniony, serrurier à Sierre, pour le prix de trois serrures pour l'église». Elles devaient être destinées aux portes principale, latérale et du clocher. AP Vercorin, comptes, 1874: «Du maître maçon Burlaz pour dix mesures de plâtre vendues à lui 5 fr.». Ac Chalais, R 57, p. 397: 1877, 3 juin: «... et pour une croix pour mettre au toit de l'église de Vercorins 25 fr.». Cette croix était fixée au faite du mur pignon ouest: voir les photographies anciennes.

MARIO *** [Marie TROLLIET], «Vercorin ou quelques semaines sur une Alpe du Valais», dans *La Suisse Romande*, revue littéraire et artistique, 15 octobre 1885 et suite, p. 980: «... Le soleil ruisselle sur les étroites et rares fenêtres de ce rustique sanctuaire, et ses rayons, qui tombent sur la tête des écoliers agenouillés devant moi»... Ac Chalais, R 57, p. 714, 1886, 12 septembre: «A Et. Jaggi pour toiture église Vercorin, acompte 20 fr.»; 13 septembre: A Simon Rudaz, acompte pour couverture du toit, église de Vercorin 25 fr.; p. 716, 17 octobre: Aux deux précédents pour démonter le toit de l'église; p. 726, 1887, 16 février: Sciage de lattes + lattage toit de la cure et de l'église 30 fr.».

AP Vercorin, comptes, 1892: La toiture est en «mauvais état».

Ac Chalais, R 78, p. 187, 16 août 1895: «Mesures à prendre pour réparer la toiture de l'église de Vercorin: devenu nécessaire pour préserver de graves détériorations surtout la pente du nord dont la réparation est absolument urgente [...]. L'administration estime avantageux à double titre (coût et solidité) d'établir une couverture en tôle. Maurice Perruchoud, domicilié à Chippis, se chargerait d'achat et de pose, «avec la couleur au minium et à l'huile pour 3 fr. 50 le m²». Compte, p. 198: 1896, 1^{er} février: 122 m à 3,50 = 427 fr., ce qui représente uniquement la surface du pan nord de la nef.

⁸⁴ *Vercorin S/Sierre (Valais)*, Edit. H. Ruedi, Montana s. Sierre, N° 2008 [1905-1910].

⁸⁵ *Vercorin-Lagette*, photo E. Pasche, Sion.

l'extérieur de mélèze et deux fenêtres hautes en plein cintre destinées à éclairer la tribune. Dès 1871, le mur sud de la nef est percé de quatre fenêtres. L'entablement est prolongé jusqu'à la tribune. Le garde-corps de la tribune est confectionné en bois, latté et enduit de plâtre lissé et divisé en sept panneaux par des moulures. La décoration picturale probablement figurative de ce garde-corps a été exécutée par le peintre originaire de Bagnes Joseph Brouchoud, habitant alors Saint-Léonard⁸⁶. Ce décor pourrait être celui que l'on distingue sur une photo ancienne, à moins qu'il ne s'agisse sur cette photographie d'un nouveau décor, peint vers 1914. Nous connaissons le traitement pictural du bas des parois. Sur un fond blanc, on a découvert un soubassement peint en gris mauve d'environ 110 cm de haut, bordé d'un filet rouge (1 centimètre) doublé d'un autre, grenat (0,5 centimètre). Le pilastre n'était pas mis en exergue par un traitement différent. Les poussées nord-sud sont réduites au moyen d'un nouveau tirant de bois placé entre les deux travées ouest, du front de la tribune et d'une ceinture métallique prise dans les maçonneries, dont les clefs chiffrées 1 8 7 1 étaient visibles à l'extérieur. La voûte est semblable à celle de la travée voisine, mais construite sur un châssis de bois latté et plâtré, le tout formant dès lors trois travées de dimensions inégales. Les deux médaillons rectangulaires des voûtes sont ornés de toiles peintes par Joseph Brouchoud. La colombe peinte directement sur l'enduit du médaillon circulaire a été maintenue, mais peut-être retouchée. L'Annonciation peinte dans le médaillon rectangulaire de la travée orientale fut masquée par la toile du Bon Pasteur de Brouchoud. Les armes du pape peintes sur toile timbraient la voûte de la nouvelle travée, à l'ouest.

Nouveau décor peint de la nef (vers 1914)

Vers 1914, la nef a été surpeinte avec le chœur et décorée des mêmes motifs néogothiques. On remarquera la décoration des pilastres, de la frise et des voûtains. Le soubassement, dont on ignore



la hauteur exacte, était peint en ocre rouge foncé. Cet ouvrage peut être attribué au peintre décorateur Adrien Sartoretti, appelé à orner l'intérieur de nombreuses églises et d'autres bâtiments, principalement durant l'entre-deux-guerres. Il s'est inspiré sans doute aucun des cartons du peintre Emil Müller pour les bouquets du chœur et il a appliqué ce type de décoration sur les parois et dans la nef⁸⁷. La décoration peinte du garde-corps de la tribune se composait d'un angelot jouant de la harpe sur un nuage et, encadrant deux symboles de la musique, d'une lyre combinée avec une palme surmontée d'une étoile; il nous est impossible de dire si ce motif est inventé ou simplement retouché en 1914. C'est, selon toute vraisemblance, à ce moment-là que toutes les toitures sont recouvertes de tôles d'acier peintes, au nord, à l'est et au sud⁸⁸.

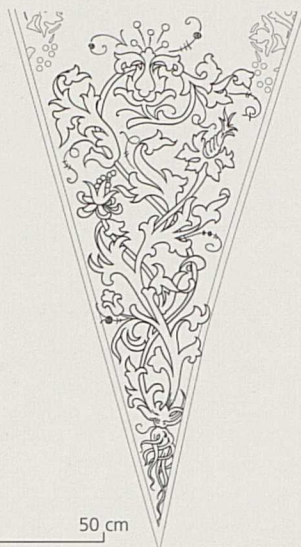
⁸⁶ AP Vercorin, comptes, 20 octobre 1872: «Au peintre Brouchoud de Saint-Léonard pour ouvrage fait de son état à la tribune de l'église de Vercorin, ainsi que pour retoucher l'œil de Dieu 55 francs».

⁸⁷ Pour plus de détails voir plus haut, pp. 87-88.

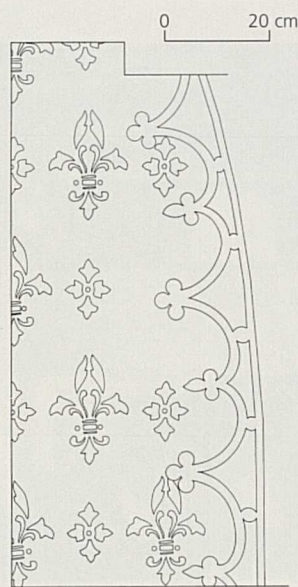
⁸⁸ AP Vercorin, R comptes 1868-1918, 1914: «Payé G. Lehner pour vernir neuf chandeliers 13 fr. 50.».

AES 137/75: 1922, 3 juin, Visite épiscopale: *Quaesita*: depuis la visite précédente (21 juin 1911), pas de constructions ni d'acquisitions, mais l'église Saint-Boniface *instaurata cum mutatione accessus ad organum*.

Cartes postales avec les toitures de la nef en tôles: 1922, Photo Pierre Odier à Genève, Centre valaisan du film 6 Ph 965.



Décor 1914,
écoinçon voûtain.



Décor 1914, parois.

Les réparations récentes, vers 1930-50

Le mur nord de la nef est, au moyen de sa situation à demi enterrée, en proie aux infiltrations d'eau et aux diverses dégradations qui en découlent. Pour tenter d'y remédier, on a ragréé les enduits endommagés et intégré les réparations à l'aide d'une détrempe à la colle, de coloration ocre jaune, mais sans en supprimer la cause: les infiltrations. Le séisme survenu le 25 janvier 1946 a certainement ébranlé les murs de l'église et ouvert des lézardes, qui ont été déterminantes pour l'option de la démolition de la nef au début des années soixante⁸⁹.

La démolition de la nef en 1964

A la suite de l'état de dégradation avancé de la nef et du développement du village historique en station touristique moderne, on prévoyait et l'on redoutait un manque de place à moyen terme. Par ailleurs, le modernisme et le rejet du passé étaient en vogue. Un concours pour l'agrandissement est mis sur pied en 1961, l'adjudication attribuée le 11 janvier 1962. Le choix se porte sur la construction d'une nouvelle église. Le chantier de la nouvelle église débute en 1962 et se poursuit en 1963. La démolition de la nef, décidée le 11 janvier 1962, est programmée pour le début de 1964, les travaux achevés le 29 janvier 1964. On saura gré aux démolisseurs d'avoir pris soin de conserver intégralement le mobilier...

La nouvelle église, elle, est consacrée par Monseigneur Nestor Adam, évêque de Sion, le dimanche 12 juillet 1964.

Le mobilier de la nef

La poutre de gloire, avant 1704

En 1617, l'évêque Hildebrand Jost ordonne de placer, de chaque côté du crucifix à repeindre, les statues de la Vierge et de saint Jean⁹¹.

L'ornementation de l'arc de chœur, dès 1704

Une photographie prise en janvier 1964 lors de la démolition de la nef dévoile le haut de la paroi orientale de la nef. Le cartouche en stuc millésimé 1704, connu aussi par un détail provenant de la même série de prises de vues, occupe le haut de la paroi, il est centré par rapport à l'arc gothique (avant sont agrandissement contre le sud en 1871). Dans l'axe sous le cartouche daté se trouvait un crucifix sculpté, dont le négatif de la croix est perceptible sur la prise de vue. La croix assez longue a des bras courts, la silhouette de cette croix ne semble pas pouvoir se confondre avec les croix conservées dans la nouvelle église. De part et d'autre de la croix sont disposés quatre médaillons baroques, dotés chacun d'un visage de chérubin ailé. Les statues traditionnelles de la sainte Vierge Marie et de saint Jean ne peuvent guère trouver leur place dans cette composition, qui paraît encore complète en janvier 1964. Cet ensemble occupe bien le large espace compris entre l'arc de chœur gothique (encore présent) et le sommet des voûtes de la haute nef baroque et semble exclure l'hypothèse que le tref se trouvait

1933, *Vercorin 5/Sierre*, alt. 1347 m. (voir note 29).

Sans date [1920-35], carte postale, Phototypie & Co, Neuchâtel, N° 7564. Les nombreuses cartes plus récentes ne sont pas prises en considération. Sur quelques cartes postales, on distingue une partie de la façade ouest: *Vercorin-Lagette* (voir note 85). *Vue du village*, Editions Gyger & Klopfenstein, Adelboden carte N° 18700.

⁸⁹ AES 137/ 79: 1960: toits et murs vétustes (*labuntur vetustate*).

AES 137/ 79: 1961, 6 mars: Rapport Pierre Bisenz, ingénieur SIA/EPI, Pully: «L'ensemble est caduc, surtout la voûte de la nef fissurée transversalement d'une façade à l'autre, en deux endroits (équilibre instable résultant de la continuité supprimée dans le sens longitudinal). Danger d'écroulement. Secousses sismiques: à ajouter au vieillissement normal».

⁹⁰ Feuille d'Avis du Valais, 10 juillet 1964, p. 13.

⁹¹ Cf. p. 42.



encore après 1704 traditionnellement disposé sur une poutre située sous l'arc de chœur. En 1871, cette composition baroque ne semble pas modifiée dans sa disposition. Par ailleurs, la modestie du traitement du percement de l'arc de chœur agrandi, à angle droit et sans moulure paraît contraster avec la richesse de l'ornementation baroque du haut de la paroi et favoriser l'hypothèse qu'il s'agit de deux interventions bien distinctes.

L'autel et le retable baroque du rosaire

Probablement jusqu'au début du XVIII^e siècle, la nef n'abritait pas d'autel secondaire. La visite épiscopale du 18 juin 1617 n'en cite aucun⁹². La première mention connue d'un autel latéral – dédié à Notre-Dame du Rosaire – remonte à 1783⁹³. En 1794, on désigne Hyacinthe de Courten, ancien banneret de Sierre, comme son fondateur⁹⁴. Stylistiquement, le retable qui nous est parvenu remonte bien au premier quart du XVIII^e siècle. Le même texte précise qu'il comprenait des statues: dorées, argentées et «entières» (c'est-à-dire en pied); elles ont disparu. Le retable est réparé entre 1790 et 1795⁹⁵. La toile, dont le peintre n'a pas été identifié, présente les quinze mystères du Rosaire (h. 112 cm, l. 73 cm) et elle peut bien dater de 1838, comme les comptes le laissent entendre⁹⁶. Son emplacement initial, du

premier quart du XVIII^e siècle à 1871, semble avoir été l'angle sud-est de la nef, à moins de retenir l'hypothèse de l'autel secondaire adossé à la paroi sud du chœur, position curieuse qui semble infirmée par la présence des croix de consécration baroques, peintes sur cette paroi. En 1963, ce retable se trouvait de l'autre côté de l'arc du chœur, à l'angle nord-est de la nef. Il était posé en biais, entre le mur sud du clocher et la paroi est de la nef, sur un autel en bois⁹⁷. Cet aménagement, qui remontait à 1871-1874, avait nécessité de scier partiellement les angles du retable⁹⁸.

⁹² Voir plus haut LUGON, note 92.

⁹³ AES 137/64: 1783, 11-12 juin, visite épiscopale. Autel B.V.M.: pourvu d'un *portatile*. Le canon gauche manque. L'existence des confréries du Saint-Sacrement et du Rosaire est signalée. Voir également AES 137/103.

⁹⁴ AES 137/1: 1794, 15 juillet, *Relatio status*: On cite l'unique autel latéral: Notre-Dame du Rosaire: Autel du Rosaire, feu Hyacinthe de Courten, ancien banneret de Sierre l'a fait construire, mais son entretien incombe à la fabrique: *Illud construisit Hyacinthus De Curten olim in vivis Archisignifer Sirri, cujus tamen manutentio est penes fabricam*. Les statues sculptées des deux autels sont dorées et argentées et entières: *Statuae sculptae tam in majori ara, quam in minori non sunt truncatae, sed aurei et argento vestitae*. Hyacinthe de Courten, banneret de Sierre, est né le 30 juin 1689 et il y est décédé le 3 septembre 1739.

⁹⁵ AP Vercorin, *Liber obligationum spectantium ad Ecclesiam*, 1760-1795, p. 225: «restes d'argent en possession du curé destiné à payer la refacture du petit autel de Notre Dame».

⁹⁶ *Ibidem*, p. 117, 1827: «... et pour le 2 chandeliers de lotel de Marie 2 écus».

Ibidem, p. 140, 1835: «pour autel privilege et erection de la confrerie [laquelle?] ecus 5, b. 14 [...] pour le cadre de l'autel [lequel?] ecus 2, b 20 ».

Ibidem, p. 147, 1838: «payé pour le tableau de Marie b. 8».

⁹⁷ Conçu pour prendre le moins de place possible, il forme, de face, un parallélépipède plus large en haut qu'en bas, mesurant 160 cm de large à la table et 128 cm à la base pour une hauteur de 100 cm. Les côtés mesurent chacun 62 cm de large à la table et 37 cm à la base pour 100 cm de hauteur.

Description technique

Le retable réalisé en menuiserie se compose de cinq registres: socle, base avec chérubins, colonnes et tableau sur toile, entablement avec chérubin et le couronnement avec son tableau peint sur bois.

Le retable mesure 270 cm de hauteur totale à la base et 124 cm de largeur. Le socle de plan rectangulaire à l'origine a été modifié, entre 1871 et 1874, en parallélépipède à angles de 45° et mesurant depuis lors 150 cm de large devant et 109 cm derrière, pour une profondeur de 23 cm.

La polychromie initiale et les surpeints

La première polychromie n'est connue que par quelques petits sondages; elle semble se composer d'un faux marbre rouge veiné de blanc. La prédelle est richement dorée. Les moulures sont dorées et argentées à la feuille. L'ensemble du retable a été surpeint à deux reprises: la première

fois en 1874, où les fonds sont devenus noirs, sans toucher aux dorures⁹⁸; la seconde, vers 1914, où l'ensemble reçut les coloris que nous connaissons.

L'état de conservation

L'état général du bois paraît encore sain; les attaques d'insectes xylophages sont peu importantes. Le dernier surpeint est dans un état de conservation relativement bon et il ne paraîtrait pas indiqué, dans ce cas, de le supprimer pour remettre au jour la première polychromie, tant que le sort de cet objet n'est pas fixé.

Le devant d'autel

Un ancien cadre de devant d'autel (ou antependium) était déposé dans le grenier de la cure. Il mesure 99 cm de haut sur 164 cm de large; la baguette moulurée date probablement de la fin du XVIII^e siècle ou du début du XIX^e siècle. Il pourrait s'agir du devant de l'autel de la Vierge du Rosaire remplacé entre 1871 et 1874 par une nouvelle menuiserie. La toile de jute est récente, avec l'inscription peinte: Venez adorons / Jésus Hostie. On a probablement réutilisé cet antependium pour l'autel de Saint-Joseph et du Sacré-Cœur.



Détail du couronnement du retable du Rosaire.

⁹⁸ Ac Chalais, R 76, p. 270, 15 mai 1871: «Convention de l'agrandissement de l'église de Vercorins... Art. 11. Le hautel de la Vierge sera tourné obliquement contre et vers le nord».

AP Vercorin, comptes, 10 août 1874: «Reçu de M. le curé Perruchoud pour un legs fait par feu Perruchoud Boniface, pour la confection de l'autel de Saint Joseph à Vercorins 100 fr.».

⁹⁹ AP Vercorin, comptes, 1874: «confection / soit réparation des deux petits autels..., au m^e menuisier Antoine Jacomini».

Ac Chalais, R 77, pp. 25-26, 22 février 1874. Voir note 46.

L'autel et le retable de Saint-Joseph et du Sacré-Cœur

L'autel placé sous le vocable de Saint-Joseph et du Sacré-Cœur a été construit en 1874¹⁰⁰. L'autel semble avoir été construit en bois. On réutilisa le retable provenant de l'ossuaire démoli vers 1871.

Divers objets semblent provenir de cet autel, notamment un reliquaire «mobile» (*portatile*), ardoise taillée avec une petite cavité au revers destinée aux reliques et qu'on scellait ensuite, mais actuellement vide; dimensions: 29 cm sur 35 cm. Sa facture permet de l'attribuer à cet autel. Une statue de saint Joseph, en terre cuite polychromée (h. 84 cm), ainsi qu'une statue en pied du Sacré-Cœur, en plâtre polychromé (h. 83 cm), remontent au début du XX^e siècle, et un crucifix d'autel en laiton, néogothique, à la fin du XIX^e, voire du début du XX^e siècle (h. 67,5 cm).

Description technique

Le retable réalisé en menuiserie se compose de cinq registres: socle, ajouté en 1874, base avec appliques (fleurs), colonnes (disparues), caisson pour une statue (disparue), entablement, couronnement, avec une applique (fleur) et un panneau peint.

La polychromie initiale et les surpeints

Les états antérieurs à sa mise en place dans l'église (1874) sont décrits dans le chapitre: le retable de l'ossuaire.

En 1874, on a surpeint les fonds en ocre rose, rehaussé certaines moulures d'une couleur rouille et doré quelques parties. Vers 1914, le tout a été couvert avec les coloris que nous voyons aujourd'hui. Le retable et le devant de l'autel ont survécu à la démolition de 1964.

L'état de conservation

L'état général du bois paraît sain; les attaques d'insectes xylophages sont peu importantes. De nombreux éléments font défaut, en particulier les colonnettes et les appliques latérales. Le dernier

surpeint est dans un état de conservation satisfaisant, mais il a empâté l'ensemble. Il ne semble guère indiqué de le supprimer pour dégager la première polychromie, tant que la destination de cet objet n'est pas arrêtée.

La chaire de 1874

On ignore tout de la chaire antérieure. Utilisée encore en 1963, celle de 1874¹⁰¹ était adossée au milieu de la paroi nord de la nef, dans la deuxième travée¹⁰². On accédait par un escalier en bois à la petite porte fermant sa cuve, qui n'était pas couverte par un abat-voix. Un bras gauche tenant un crucifix, tous deux sculptés, y était fixé.

Complétés par la paroi et la porte, les côtés forment une cuve de plan hexagonal (h. 102 cm). Elle est en sapin revêtu, dès l'origine, d'une polychromie aux teintes sombres: noir pour le bâti (éléments d'encadrement) et gris pour les panneaux, possible imitation ou évocation du marbre de

¹⁰⁰ AES 137/16, 2 mars 1881, *Relatio status*: Deux autels latéraux: – Notre-Dame du Rosaire et Saint-Joseph, époux de la Vierge (pas de messe). Pas de réparations à faire car les deux autels sont très récents.

AES 137/69, 23-25 mai 1881, Visite épiscopale: *Portatile pro altari S. Josephi novum procuratur*.

AP Vercorin, comptes, 1887: «50 fr. au curé (...) et pour flamberges des trois autels»; 1894: «Pour vitrage des deux images du Sacré-Cœur 4 fr. 40».

Une affiche d'indulgences nous est parvenue, elle date du 29 août 1899 et mesure 76,5 x 54 cm de large. Son titre est: «*INDULGENTIAE PER SUMMOS PONTIFICES / SODALIBUS SACRATISSIMI ROSARII CAETERISQUE CHRISTIFIDELIBUS CONCESSAE*».

AES 137/75, 3 juin 1922, visite épiscopale: «Autels latéraux: (épître) Sacré-Cœur / (évangile) Rosaire N.-D.».

¹⁰¹ *Idem* et Ac Chalais, R 76, p. 285-286, 16 août 1871: «Convention pour la menuiserie de l'église, Point 10: La façon de l'échelle pour monter à la chaire nouvelle».

¹⁰² Il n'y avait guère d'autre emplacement possible de ce côté-là, le clocher occupant la travée orientale.

Saint-Triphon¹⁰³. A l'instar de l'intérieur de l'église et de l'ensemble du mobilier, la chaire a été surpeinte vers 1914. Cette polychromie est rehaussée, sur chaque panneau, par un bouquet accompagné d'un phylactère portant le nom d'un évangéliste, soit, de gauche à droite: *Ss Marcus, Lucas, Matheus*, le dernier (Johannes) n'ayant pas été désigné en raison de sa faible visibilité. Au-dessus de ce panneau se trouvait fixé le bras tenant le crucifix. La cuve est conservée, ainsi que le bras sculpté, mais sans le crucifix.

Les fonts baptismaux de 1872

Tout ce qu'on sait des fonts baptismaux avant 1872, c'est que leur couvercle fermait mal en 1783 et en 1809, date à laquelle, de surcroît, un bassin faisait défaut¹⁰⁴. L'ensemble qui les a remplacés en 1872 avec cuve en pierre de Saint-Léonard n'a pas survécu à la démolition de la nef, en 1964¹⁰⁵ ou a été réutilisé dans un lieu qui nous est inconnu.

La tribune de 1871

La nef du XVIII^e siècle, de même que celle qui l'a précédée, a-t-elle été pourvue d'une tribune, peut-être citée par l'évêque en 1617 déjà? Aucune source documentaire n'en fait état, à moins de considérer «Les Légendes de Vercorin» comme telle¹⁰⁶. L'examen de la disposition des deux fenêtres sud de la nef baroque laisse en principe suffisamment de place au fond de la nef pour une tribune. La seule tribune connue datait de l'agrandissement de 1871¹⁰⁷. Elle avait été construite sur une charpente de bois, avec un avant-corps en segment de cercle, dont le garde-corps était recouvert d'un lattis de bois enduit, puis lissé au plâtre et rythmé de sept panneaux peints, avec des figures allégoriques. La tribune était éclairée par deux baies percées dans le mur pignon ouest (voir p. 108). En 1964, lors de la démolition de la nef, l'habillage en plâtre du garde-corps n'a pas pu être déposé et les œuvres de Brouchoud et/ou de Sartoretti ont alors été détruits.

¹⁰³ Noir quand on le polit, mais calcaire gris sombre si on se contente de le tailler.

¹⁰⁴ AES 137/103, visite épiscopale des 11 et 12 juin 1783: *Janua fontis Baptismi firmetur.*

AES 137/64: visite épiscopale des 11 et 12 juin 1783: *Portula fontis Baptismi firmetur.*

AES 137/104: visite épiscopale du 6 novembre 1809: *Baptisterium melius claudetur et provideatur de bacino.* (Mieux fermer les fonts et les pourvoir d'un bassin).

¹⁰⁵ AP Vercorin, comptes, 19 janvier 1872: «A Jean Galeriny tailleur de pierres à Saint-Léonard pour les deux pierres des Batismaux 30 fr.».

AES 137/16: 1881, 2 mars, Relatio status: Fonts baptismaux: *novum et in statu conveniente* (neufs et en bon état).

¹⁰⁶ Otto DE CHASTONAY, «Les Légendes de Vercorin», dans *Archives suisses des Traditions populaires*, T. XIV, Bâle 1910: La peste noire. – La Mort dit à Porti: «Je vais à Vercorin et demain à la grand-messe, j'entrerai dans l'église et, de ma main, je toucherai les personnes qui aussitôt mourront. Quand tu croiras qu'il y a assez de victimes, tu me diras, du haut de ta loge où tu auras soin de te placer ... Le lendemain, dès que les cloches eurent tinté pour la dernière fois, Porti entra à l'église et se plaça au fond de la loge, anxieux de ce qui allait se passer...». Par loge, il faut entendre la tribune.

Se référer également à MARIO*** (Marie TROLLIET), *Vercorin* ou Quelques semaines sur une alpe du Valais*, dans *La Suisse romande, Revue littéraire et artistique*, 1^{re} année, N° 20, 21, 22, 1885.

¹⁰⁷ Ac Chalais, R 76, p. 282, 30 juillet 1871: «...Il est aussi convenu dans le même qu'il charpentera et placera les poutres pièces du devant des loges ainsi que le cordon de dites loges avec toutes les colonnes nécessaires entre les poutres c'est-à-dire de celles du-haut et du bas...».

Ibidem, p. 285-286, 16 août 1871: «Convention pour la menuiserie de l'église. Point 3: Plancher de la loge [soit la tribune] ainsi que la façon des quatre bancs sur dite loge. Soit quatre par côté faisant huit. Point 4: Boisure en dedans de la façade de la tribune y compris les bancs pour s'agenouiller contre la dite façade».

AP Vercorin, comptes, 24 octobre 1871: «Au scieur de tronc à Sierre (140 liteaux pour les galeries)».

Ibidem, 1872, 20 octobre: «Au peintre Brouchoud de Saint-Léonard pour ouvrages faits de son état à la tribune de l'église de Vercorens ainsi que pour retoucher l'œil de Dieu 55 fr.».

L'harmonium

L'existence d'une tribune laisse de prime abord supposer la présence d'un orgue. Si l'organiste André Perruchoud, dès 1859, exerçait ses talents sur l'instrument de Chalais, lorsque la population de Vercorin y résidait¹⁰⁸, il faut attendre la fin de 1892, pour que l'harmonium de Chalais soit transféré à Vercorin¹⁰⁹.

Les confessionnaux

En 1783, l'évêque ordonne l'installation d'un confessionnal dans la sacristie, la visite de 1794 le constate. Y en a-t-il déjà un dans la nef lorsqu'on prévoit, en 1871, de dallier les allées qui doivent y mener? Selon la convention d'août 1871 un confessionnal a été exécuté, qui a servi jusqu'en 1964, avant de disparaître avec la nef. Celui de l'ancienne sacristie a été éliminé en 1944, lors de l'installation de la chaufferie à bois (...!)¹¹⁰.

Le chemin de croix

On ignore si l'église de Vercorin a été dotée d'un chemin de croix avant la première mention qui en est faite, en 1875, où la pose de celui qu'on vient d'acquérir nécessite le placement de crochets sur les parois¹¹¹. Ces stations ne nous sont pas parvenues. Le grenier de la cure conserve les quatorze stations d'un chemin de croix en chromolithographie polychrome, de 1940 environ,

Il cède l'harmonium à l'église de Vercorin, dont l'acquisition est couverte par les souscriptions de 11 personnes (115 fr.). L'instrument arrivera à Vercorin à bref délai, pour les fêtes de Noël au plus tard. Il va de soit que l'organiste M. Zuber Damien pourra se servir de cet instrument pour se perfectionner à son loisir. Aucun obstacle s'oppose à ce sujet.

Ibidem, 1893: transport de l'harmonium 3 fr.

Ibidem, 1894: comme l'église de Vercorin se trouve à l'heure qu'il est embellie d'un harmonium... 10 fr. sont accordés par le Conseil de fabrique comme indemnité à l'organiste; le Conseil de fabrique «estime qu'il est nécessaire de fixer un traitement modique de 15 fr. par an afin que l'instrument en question ne soit pas un instrument inutile, mais qu'il soit employé aussi souvent que possible pour la gloire de Dieu». Damien Zuber et Cyprien Perruchoud, instituteur, sont d'accord pour en jouer, à ce prix (=15 fr.).

Ibidem, 1895: Les organistes touchent 15 fr.

Ibidem, 1897: Réparations à l'harmonium 14 fr. 20.

Ac Chalais, R 78, p. 225, 20 mars 1897: Avance de 550 fr. (emprunt) par la Municipalité pour acquérir un harmonium pour Vercorin (souscription ouverte l'hiver dernier, mais rentrées impossibles en ce moment).

AES 137/19, 20 mars 1899, *Relatio status*: L'organiste est rétribué.

AP Vercorin, comptes 1918: Réparations de l'harmonium 85 fr. (pas de salaire pour l'organiste).

AES 137/75, 3 juin 1922: orgue: *harmonium parvi valoris*; pas d'organiste (en tout cas pas rétribué). *Instaurata cum mutatione accessus ad organum* (2000 fr. par quêtes + complément par le curé).

¹⁰⁸ 137/103, visite épiscopale des 11 et 12 juin 1783: «Le confessionnal est à faire dans la sacristie».

AES 137/104, visite épiscopale du 6 novembre 1809: *Apponantur imagines confessionali*.

Ac Chalais, R 76, p. 285-286, 16 août 1871: «Convention pour la menuiserie de l'église ... Point 6: Façon du confessionnal».

AES 137/16, 2 mars 1881, *Relatio status*: il y a deux confessionnaux, un dans la sacristie (laquelle?, probablement l'ancienne comme précédemment) et un dans l'église.

AES 137/74, 21 juin 1911: Il n'y a qu'un confessionnal (dans l'église).

AES 137/75, 3 juin 1922: Confessionnaux: un à l'église, l'autre à la sacristie (l'ancienne).

¹¹¹ Ac Chalais, R 57, p. 337, 20 février 1875: «A l'église de Vercorin, pour le chemin de la croix à titre de prêt 90 fr. 90»; p. 354, 1 août 1875: «A Ambroise Roussetti, pour placer les greppes pour placer les stations à Vercorin».

¹⁰⁸ AP Vercorin, comptes, 1859, p. 54: organiste André Perruchoud, procureur de la chapelle du Bouillet, et 1860, p. 57: Chapelle du Bouillet: le procureur = l'organiste André Perruchoud.

AP Vercorin, comptes 1874: l'organiste est cité. *Ibidem*, 1883: L'organiste est chargé d'acheter un livre de messe.

¹⁰⁹ AP Vercorin, comptes 1892: demande tendant à obtenir que l'harmonium qui a été acheté par le président Zuber Damien soit transféré à l'église de Vercorin. Cet harmonium a été acquis et soldé par le président Zuber Damien, lequel déclare faire abandon de l'orgue qu'il possède en faveur de M. Augustin Perruchoud, organiste en étude et sécherait (?) en même temps de ses fonctions d'organiste.

Présence du patrimoine artistique de Vercorin à l'exposition ARTES FIDEI, Musée de l'Evêché, 1999, à Sion:
Armes du Pape, décor mural provenant de la nef de l'ancienne église paroissiale de Vercorin, technique mixte sur toile, 1871.
 H 178,5 cm, L 118 cm
 Joseph Brouchoud (1815-1892).



signées de l'artiste J. Carot (?) (dimensions avec cadre: h. 70 cm, l. 57 cm). Ce chemin de croix a été acheté en 1942¹¹². Un chemin de croix antérieur est conservé aujourd'hui à la chapelle du Bouillet, mais rien n'est certain sur sa provenance.

Les tableaux

Les deux tableaux des voûtes de la nef contemporains de l'agrandissement de 1871 ont été conservés¹¹³. L'un représente le bon Pasteur. Il s'agit d'une grande huile sur toile (175 x 121 cm), sur son châssis d'origine, qui ornait la première

travée de la voûte de la nef. L'autre montre les armes pontificales. De même forme que la première (178 x 118 cm), cette toile surplombait la troisième travée de la nef. Ces deux tableaux étaient fixés à la voûte par un cadre en stuc mouluré qui empiétait de 4 cm sur le bord des toiles. Tous deux sont l'œuvre de Joseph Brouchoud (1815-1892)¹¹⁴.

Au «Cénacle», ancien raccard de la cure transformé en salle de réunion, se trouve une huile sur toile représentant le Christ de Pitié ou *Ecce Homo*, datant probablement de la deuxième moitié du XVIII^e siècle (85 X 70 cm). Nous ignorons la provenance de cette toile, restaurée récemment et offerte par M. Pierre Anderegg, architecte.

Dans le grenier de la cure se trouve encore le cadre d'un ancien tableau (143 X 105 cm), qui contenait une toile peinte – perdue – probablement du XVII^e ou du début du siècle suivant.

La crèche

La paroisse de Vercorin possède encore une crèche du XIX^e siècle, composée de deux grandes gravures colorées et encollées à plat sur un support de bois découpé suivant le contour des personnages, qui représentent la Vierge agenouillée vers la droite (h. 61 cm) et saint Joseph debout,

¹¹² AP Vercorin, protocole des séances, 1942: «Payé du tronc de la chapelle (Bouillet) pour un nouveau chemin de croix 40 fr. 20».

¹¹³ En 1986, ils étaient entreposés dans le grenier de la cure, avec d'autres objets oubliés.

¹¹⁴ AP Vercorin, comptes, 13 novembre 1871: «Au peintre Brouchoud pour façon d'un tableau emblème du pape 30 fr. Frais au peintre arrivant avec le tableau 0 franc 50». *Ibidem*, 19 novembre 1871: «A Brouchoud, peintre à Saint-Léonard pour façon d'un tableau représentant le Bon Pasteur 30 fr. Frais au peintre en arrivant de Saint-Léonard avec le tableau 0 franc 50 / 1871-2. De M. Cujet, curé, par cadeau, afin d'aider à payer, le tableau du Bon Pasteur placé au ciel de l'église 5 fr.».

Sur Brouchoud, voir : Jean-Michel GARD, *Joseph Brouchoud 1815-1892, peintre de l'Ecole bagnarde*, Bagnes 1984.

tourné vers la gauche h. 91 cm). Plusieurs pièces de cette crèche ont été remplacées au fil des ans, par exemple l'âne et le bœuf, tous deux en plâtre polychromé (respectivement h. 30 et l. 36 cm). Ces deux pièces sont datées de 1906, avec l'inscription AR 363 1906 sur le socle. L'Enfant, acquis en 1851, a été remplacé vers 1910 par une pièce en ronde-bosse et en plâtre polychrome (l. 38 cm)¹¹⁵.

Le mobilier disparu

Les «œuvres» d'art disparues

Parmi les éléments décoratifs disparus, connus soit par des textes soit par des photos, on peut décrire les ouvrages suivants: la colombe du Saint-Esprit qui se trouvait dans le médaillon circulaire placé au ciel de la travée II de la voûte de la nef. Cette colombe était peinte directement sur la voûte en 1704 et avait été retouchée en 1871, puis en 1914. Elle tomba avec la voûte en 1964, tout comme la peinture murale peinte sur le médaillon oriental, en 1704, et recouverte par le tableau de Brouchoud qui représentait l'Annonciation. L'œil de Dieu peint probablement sur bois, antérieur à 1871, n'a pu être retrouvé. Le cartouche en stuc, millésimé de 1704, qui surmontait l'arc triomphal a également été détruit avec les quatre chérubins en stucs entourant le crucifix tref.

Les objets usuels disparus

Parmi les pièces mobilières, connues soit par des textes, soit par des photos, on relève: en 1789, un buffet qui se trouvait dans l'église et qu'on dote de charnières et de serrures¹¹⁶; est-ce le même dont il est question en 1836¹¹⁷?

En 1842, on installe un buffet, mis en place par le maçon Albasini, pour y ranger le petit étendard¹¹⁸. En 1851, on fait faire trois tabourets¹¹⁹. Les bancs ne sont guère documentés, une photographie de 1963, montre les bancs fabriqués en 1871.

Les sacristies

La partie inférieure du clocher servit de première sacristie¹²⁰, comme le confirme l'accès, redécouvert, de l'avant-chœur au clocher. Dans le mur ouest une autre porte permettait au prêtre d'entrer, avant de passer dans le chœur. La construction du chœur gothique n'a pas été accompagnée d'une nouvelle sacristie une armoire pouvait aussi remplir ce rôle. On ignore à quoi pouvait servir le petit mur repéré lors des fouilles de drainage dans les fondations du mur nord de la sacristie du XVII^e siècle.

Dans le diocèse, dès la fin du XV^e siècle, et surtout durant le XVI^e, les grandes paroissiales sont peu à peu pourvues de sacristies. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, les petites paroissiales, notamment celles de montagne, en sont dotées à leur tour¹²¹.

La sacristie du XVII^e siècle

La première sacristie proprement dite est adossée d'un seul tenant au mur nord du chœur, vraisemblablement au début du XVII^e siècle¹²² (voir p. 64). Son sol se situait à 1 mètre environ

¹¹⁵ AP Vercorin, *Liber obligationum spectantium ad Ecclesiam*, 1851, p. 20: acquisition de l'enfant Jésus 1 écu 20 b. AP Vercorin, comptes, 1909: «Payé pour l'enfant Jésus pour la crèche 9 fr».

¹¹⁶ AP Vercorin, comptes, 1789, p. 221: «... et ce pour les angons et serrures du (des ?) buffet dans l'église».

¹¹⁷ AP Vercorin, comptes, 1836, p. 143: «A Augustin Perruchoud pour le buffet: écus 3, batz 9».

¹¹⁸ AP Vercorin, comptes, 1842, p. 162: «A Gustin Perruchoud pour le buffet du petit étendart à l'église batz 75». «A Pierre Albasin pour planter le buffet à l'église batz 12». P. 163: «payé pour les petit engon du petit buffet batz 5».

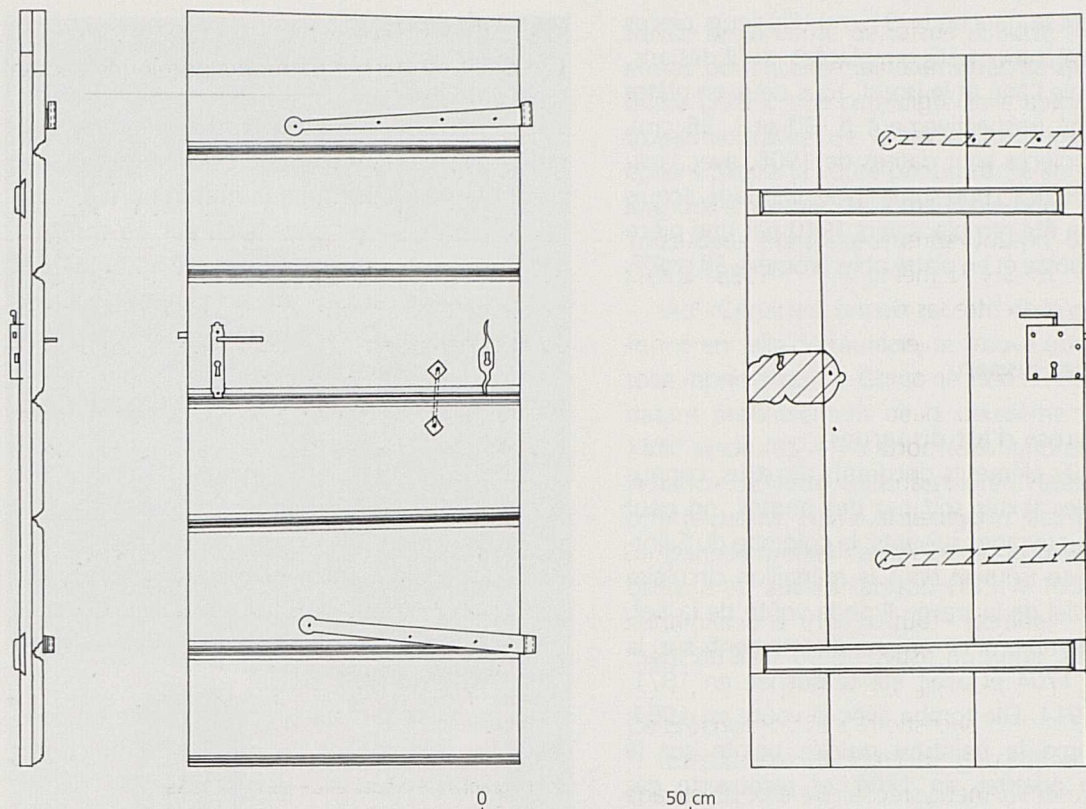
¹¹⁹ AP Vercorin, comptes, 1851, p. 20: au menuisier Edouard Delapraz pour trois tabourets pour l'église.

¹²⁰ Comme à Vex, par exemple.

¹²¹ Comme à Vex, en 1714.

¹²² Selon le rapport d'analyse dendrochronologique établi par le laboratoire de dendrochronologie Heinz et Christina Egger, à Boll.

Porte de la sacristie
du XVII^e siècle.



au-dessus de celui du chœur, cinq marches maçonnées, à partir du chœur, permettant d'y accéder. L'ébrasement a été percé dans la partie ouest du mur nord. La porte, conservée, s'ouvrait vers la droite dans la sacristie voûtée en berceau. Les murs étaient enduits d'un mortier lié à la chaux, couvrant la maçonnerie, frotté au sac puis badigeonné en blanc. Aucun décor peint n'a été retrouvé sur les surfaces intérieures.

L'extérieur est simplement jointoyé avec un mortier à la chaux. La toiture de cette construction repose sur une sablière longitudinale monoxyle et elle tient à un simple prolongement des chevrons du pan nord du chœur. Son inclinaison est de 30°, comme la pente initiale de la toiture du chœur, légèrement exhaussée en 1704 et qui passa ainsi à 35°. Sa couverture était constituée de bardeaux. Un accès aux combles est

ménagé dans le mur pignon oriental, près de l'angle nord-est du chœur¹²³.

D'abord promise à la démolition en 1872, la sacristie fut en fait conservée et réparée, sa porte déplacée à l'est dans un nouvel ébrasement et

¹²³ La sacristie n'est pas citée dans les archives avant 1783: AES 137/103 et 137/64, visite épiscopale des 11 et 12 juin 1783.

AES 137/5, 25 avril 1820, *relatio status*: la sacristie est convenable, avec une porte solide et des fenêtres qui ferment bien.

AP Vercorin, Registre de comptes, 1850, p. 16: «Goutière du toit de la sacristie 12 b. 2 cr.»; 1851, p. 20: «Acompte aux tavilloneurs 7 écus».

Ibidem, 1857, p. 46: «Billes» pour la sacristie (sciées, amenées sur place).

l'ouverture initiale transformée en armoire murale à rayons du côté du sanctuaire¹²⁴.

La couverture d'origine fut remplacée par des tôles d'acier peintes vers 1910. «Doublée» dès 1872 par une autre sacristie, l'ancienne devint en 1944 le local de la chaufferie, dont on abaissa le sol d'environ un mètre. L'ancienne sacristie se trouve depuis lors au même niveau que le chœur et les marches entre les deux locaux ont été supprimées. Abaissée et inversée, la porte, dont la serrure a été changée, s'ouvrait désormais du côté du chœur et vers la gauche. On évitait ainsi les marches menant à la porte orientale de la sacristie¹²⁵, résultant de l'agrandissement de la fenêtre d'origine¹²⁶, pour faciliter le dépôt du bois à l'entrée de la chaufferie. A l'extérieur, les enduits furent complétés et réparés avec un mortier lié avec du ciment, et le tout blanchi. Une cheminée perçait le toit de la sacristie: lors de la restauration extérieure de 1964, elle a été démolie et l'accès aux combles de la sacristie muré¹²⁷. Les maçonneries extérieures furent décrépies et recrépies avec un mortier de ciment, recouvert d'un rustilage projeté de forte granulométrie et de coloration blanche.

En 1991, la chaufferie rouillée et inutilisée depuis plus de vingt-cinq ans a été supprimée et la porte créée en 1944 remodelée en fenêtre, l'escalier éliminé. L'extérieur fut recrépi, à l'instar du chœur, avec le même aspect de surface que celui-ci, sans distinction visible pour cette greffe pourtant bien postérieure au chœur.

Le mobilier de la sacristie du XVII^e siècle¹²⁸

Une armoire du XVIII^e siècle, à deux portes, aujourd'hui peinte, pourrait provenir de l'ancienne sacristie (h. 198 cm, l. 125 cm, l. 38 cm). L'aspect «brut» de son côté droit indique qu'elle occupait un angle¹²⁹. On ignore la provenance d'une petite porte de meuble à panneau dotée de ferrures en moustaches, du début du XVIII^e siècle (h. 82.5 cm, l. 58,5 cm). Il en va de même pour le très beau coffre acheté au curé par Georges Amoudruz,

aujourd'hui au Musée d'ethnographie de Genève¹³⁰. Cet objet est décoré de motifs gothiques, remontant peut-être au début du XVI^e siècle¹³¹.

La sacristie de 1872

En 1872, on décida de remplacer l'ancienne sacristie par une nouvelle construction adossée au mur pignon est du chœur. Une porte d'accès fut percée dans le mur du chevet, près de l'angle sud-est. Ce percement a endommagé la partie inférieure de la peinture murale – alors recouverte – qui représente saint Maurice. La sacristie était éclairée par deux fenêtres (une au sud et l'autre à

Ibidem, 10 novembre 1871: «A Joseph Métrailler, pour toiture de la sacristie 42 fr.». 1871, 7 décembre: «A Gaspard Capelly (de Saint-Léonard) pour vitrer les fenêtres de l'église et de la sacristie 40 fr. 70». Voir aussi note 82.

¹²⁴ La sacristie n'est pas citée dans les archives avant 1783: AES 137/103 et 137/64, visite épiscopale des 11 et 12 juin 1783.

¹²⁵ La porte est visible sur les cartes postales et documents iconographiques datés entre 1944 et 1989.

¹²⁶ La fenêtre est visible sur les anciennes cartes postales et autres documents iconographiques.

¹²⁷ Voir entre autres la carte postale CRA édition publicité, Sierre, N° 1601.

¹²⁸ Sans vaisselle ni lingerie liturgiques, ni objets de procession.

¹²⁹ AES 137/103 et 64, visite épiscopale des 11 et 12 juin 1783: *in sacristia confessionale exstruatur* (confessionnal à construire dans la sacristie).

AES 137/1, 1794, *Relatio status*: Sacristie: *armarium fere novum pro ornamentis custodiendis aptissimum...* (en ordre avec une armoire appropriée presque neuve pour conserver les ornements). Le confessionnal est signalé. AES 137/5, 25 avril 1820, *Relatio status*:... on y a installé des armoires pour les parements.

AES 137/68: 1881, 2 mars, *Relatio status*: il y a deux confessionnaux, un dans la sacristie (laquelle? probablement l'ancienne comme précédemment) et un dans l'église.

¹³⁰ Georges Amoudruz à Vercorin. *L'Arche perdue*, Sierre 1988, p. 81.

¹³¹ La datation des pièces de mobilier alpin reste difficile en l'absence d'une analyse dendrochronologique du bois. Les objets datés montrent que certaines modes perdurent très tard.

l'est), dotées de contrevents. Son sol était inférieur d'une marche au niveau du chœur; elle était donc à demi enfouie dans le terrain, ce qui nécessita, en 1899, la pose d'un plancher¹³². Ses façades étaient crépies comme le reste de l'église, avec un enduit de finition projeté, tiré à la truelle, de structure rustique et probablement badigeonné en blanc. La pente du toit en appentis, couvert de bardeaux, était faible (20°). Vers 1914, on a remplacé l'ancienne couverture en bardeaux par de la tôle.

Le mobilier de la sacristie de 1872

Tout le mobilier de la sacristie de 1872 est aujourd'hui réparti entre la sacristie et les «couloirs de dégagement» de la nouvelle église: un buffet commode à deux portes, en sapin, de 1873 environ (h. 136.5 cm, l. 138.5 cm, prof. 56 cm); une commode à six tiroirs pour les parements, en sapin, de 1873 environ (h. 92.5 cm, l. 137 cm, prof. 80 cm); une crédence à deux portes, en sapin, sur la commode, de 1873 environ (h. 91.5 cm, l. 129 cm, prof. 54 cm); une grande armoire à deux portes, en sapin, de 1873 environ (h. 230 cm, l. 198 cm, prof. 62 cm)¹³³.

Les «fonds d'armoires»

Parmi les menus objets que l'on trouve au fond des armoires, on citera: une paire de socles en bois tourné polychromes, l'un daté et signé au dos: «1914 Vduey» (h. 8.5 cm, diamètre 9 cm); une paire de socles en bois tourné polychromes, en forme de calice, les deux datés et signés au dos: «1914 Vduey» (h. 15 cm, diamètre 9.5 cm); cinq vases en bois tournés et peints, dont un daté et signé au dos: «1914 Vduey» (h. 16 cm, diamètre 9.3 cm). Victor Duey était un des «indicateurs» de Georges Amoudruz.

Le clocher

Le clocher roman était jointoyé, comme on peut le voir depuis le comble de la sacristie nord.

Un enduit de mortier couvrant l'a recouvert sur sa partie maçonnée, dès 1704. À l'instar du chœur et de la nouvelle nef, il s'agissait d'un enduit projeté, de structure rustique, de coloration naturelle quasi blanche, vraisemblablement agrémenté de chaînes d'angles en harpe peintes en ocre jaune.

Après la reconstruction de la nef, en 1704, le clocher roman devait paraître bas (voir p. 69). Son exhaussement n'a cependant eu lieu que vers 1725. La partie nouvelle, en pierre de taille locale, on l'a dit, est coiffée d'une flèche octogonale, en pierre de taille elle aussi. L'exhaussement était peut-être unifié en ocre et rythmé par des faux-joints peints en blanc, mais là, les preuves manquent. Les cloches avaient été bénites, vers 1725, par l'évêque François-Joseph Supersaxo (1701-1734), en parfaite concordance avec la datation de l'exhaussement du clocher d'après des critères de «style».

En 1853, on entreprit quelques réparations, notamment à la flèche et aux fenêtres. On posa des abat-son aux fenêtres¹³⁴.

¹³² Ac Chalais, R 76, p. 272, janvier 1872: «Il est entendu que sur le contenu et prix de la sacristie, le maître se charge de boucher cas échéant la porte de la sacristie actuelle. Ainsi de faire la porte de la nouvelle et de surveiller et de faire en sorte qu'en démolissant l'ancienne sacristie on ne détériore pas autant que possible les murs actuels et de l'église et du clocher». Cette démolition n'a pas été effectuée.

137/16: 2 mars 1881, *Relatio status*: Sacristie: *Humida, noviter constructa, non habet fornicem* (récente et humide, non voûtée).

Ac Chalais, R 78, p. 256, 8 septembre 1899: «Perruchoud Fabien s'engage à poser le plancher de la sacristie de l'église de Vercorin (8 cts par pied désigné)».

¹³³ AP Vercorin, comptes, 1874: Pour «... bufets à la sacristie et autres ouvrages faits à l'église ..., au maître menuisier Antoine Jacomini, à Saint-Léonard 382 fr.».

Ibidem, 1914: «Payé Perruchoud Fabien pour la fabrication d'une armoire, échelle et porte balayure 33 fr.» On ignore la localisation première de ces réalisations.

¹³⁴ AP Vercorin, comptes 1853, p. 26: «A Pierre Albasin pour les ouvrages faits à la pointe du clocher 24 fr. 90 / Au menuisier De la Praz pour jalousies 8 fr. / Pour peindre les

Le clocher a été décrépî en 1964 et le jointoiment refait en creux et essuyé à l'éponge, avec plus ou moins de mollesse, sur la partie maçonnée.

En 1989, le clocher est à nouveau l'objet de soins: réparation des joints endommagés, avec maintien de l'aspect conféré vingt-cinq ans auparavant. Ainsi, depuis 1964, l'étage des cloches et la flèche baroque cohabitent avec le traitement «roman» de la souche. Une présentation didactique et archéologique, nouvelle mais éloignée de la réalité historique.

Les escaliers d'accès

L'intérieur du clocher est doté d'escaliers en bois permettant d'accéder au beffroi et au carillon. Les anciens escaliers ou échelles en mélèze, contemporains de la construction de la flèche ont été remplacés par des escaliers neufs en 1989.

jalousies 2 fr. 50 / A Pierre Albasin pour planter les fenêtres du clocher 1 franc / Ouvrage du maréchal Quanoz pour les jalousies du clocher 3 fr.».

— MARIO *** (Marie TROLLET), *Vercorin ou quelques semaines sur une alpe du Valais, dans La Suisse Romande, revue littéraire et artistique*, 15 octobre 1885 et suite. Page 921:... «Au-delà des raccards, dans un pli du terrain, Vercorin échellonne ses maisons entre deux pentes ravinées. A l'une de ses extrémités, l'église élève sa flèche grise ...».

AP Vercorin, comptes 1895: «Croisées au clocher» pour Pernet, maréchal 7 franc 70 / Réparations au clocher pour Félix Perruchoud / Fer amené de Sierre 3 fr. / Fers placés au clocher 3 fr. 75.

Ibidem, 1917: Serrure de porte du clocher 2 fr. 90.

Documents iconographiques:

— Cartes postales: *Vercorin S/ Sierre (Valais)*, Edit. H. Ruedi (voir note 84) / *Vercorin-Lagette*, E. Pasche (voir note 85) / *Vercorin s. Sierre, alt. 1347 m.* (voir note 29).

N.B. Les nombreuses cartes plus récentes et jusqu'en 1964, ne sont pas prises en considération.

— Photographies, tableau et gravure

1922: Photo Pierre Odier (voir note 88) / 1924-25: tableau à l'huile d'Edouard Vallet, *Procession* / 1927: gravure *L'église de Vercorin ou Procession*, eau-forte et pointe sèche sur cuivre, d'Edouard Vallet, d'après son tableau.

FONDERIE		
S ^r TREBOUX FILS à VEVEY.		
M ^r Le Commune de Vercorin, Valais Doiz		
Vevey, le 15 ^e 1852		
1852	J'ai fait livrer une cloche 682 ^{ds} en 14.90 cont.	1245.80
15	refonte d'un vieux cloche 295 ^{ds} réduites	
	par le déchet à 5 pps à 280 ^{ds} à 60 cts	168.
	augmentation 10 ^{ds} à 1790 c	24.40
		13
	ferrures des deux cloches 186 ^{ds}	186.40
	les deux battens — 47.4	
	233 277 ^{ds}	
	à 80 centimes l'un	186.80
	plus jougs et courroies — —	22. —
		169 ^{ds} 230
	J'ai reçu de M ^r le Président	
	le somme de huit cent trente un franc	
	vingt quatre centimes accontés, Etait pour	
	le premier paiement soit les deux tiers	
	restant trois cents francs	
	Vevey le 15 ^e 1852	
	Treboux	



Chœur et clocher avant la dernière restauration.

Les cloches

Les cloches annonçaient la messe, les fêtes, un décès, un incendie, etc. Le son de la cloche rythmait les journées et la vie de la population. En 1794, il y avait trois cloches qui avaient été bénites par Mgr François-Joseph Supersaxo¹³⁵ vers 1725¹³⁶. Selon la visite épiscopale de 1899, une cloche daterait du XVII^e siècle et une autre alors fêlée a «Loué le Seigneur durant cinq siècles»¹³⁷, et aurait porté la date de 1400¹³⁸.

En 1852, une cloche fêlée, de 295 livres, est apportée à la fonderie Treboux Fils, à Corsier-sur-Vevey, pour y être refondue. Elle en reviendra avec une nouvelle, de 682 livres, prévue un ton en dessous de la plus grande cloche existant alors à Vercorin¹³⁹. On a, dès lors, quatre cloches au beffroi de Vercorin.

¹³⁵ Evêque de Sion de 1701 à 1734.

¹³⁶ Pour autant que l'évêque les ait bénites lors de sa visite, en 1705/06.

¹³⁷ AES 137/19: 1899, 20 mars, *Relatio status: Ecclesia omnino antiqua erre deducitur ex inscriptione quae legenda est super campanum cui fuit patrinus R.D. Em[manuel] Perruchoud tunc tempore parochus Sti Martini. Ibidem haec trahentur: «Laudari Dominum virens per saecula quinque, Dum Fato adverso vdiva necata fuit». Autre cloche: ex saeculo XVII.*

¹³⁸ Otto de CHASTONAY, *Les Légendes de Vercorin*, 1910, p. 12: «Le chœur tel qu'il existe de nos jours doit remonter à 1400, date gravée sur une cloche de l'église».

¹³⁹ AES 137/1, 15 juillet 1794, *relatio status*: clocher: trois cloches bénites par Mgr Supersaxo.

AES 137/5, 25 avril 1820: *relatio status*: il n'y a pas d'horloge au clocher.

Ac Chalais, P 180, 1852-1854 correspondances et factures pour refonte des cloches. 30 août: Réponse du fondeur Treboux à Samuel de Preux, grand doyen du Chapitre de Sion, avec le détail de ce qu'il peut faire. Il existe d'autres lettres sans grande importance pour notre étude, nous renvoyons le lecteur averti aux archives de la Commune de Chalais.

– Ac Chalais, sans cote: Lettre du 30 août 1852, adressée au révérend grand doyen de Preux du chapitre de Sion: ...

«2. Le prix d'une cloche neuve d'un ton plus bas que la plus grosse de la Commune de Vercorin, est de 1 franc 90 centimes la livre ... 4. La cloche neuve pour être un ton plus bas que celle qu'il y a actuellement devrait peser environ 530 livres, elle donnerait la note *ut* (ancienne dénomination de la note *do*), celle qui reste pesant 400 et quelques livres doit donner la note *ré*, la plus petite si elle pèse 150 livres donnera la note *sol* ... 6 ... Le diamètre de la cloche neuve serait de 2 pieds, 5 pouces, 7 lignes vaudois; celle de 400 livres environ de 2 pieds 2 pouces de diamètre».

– Ac Chalais, sans cote: Lettre du 6 novembre 1852, adressée au curé Florey, par la fonderie Treboux: «J'ai été obligé de forcer un peu sur la grosseur de la première cloche afin d'obtenir un ton plus bas et un meilleur accord».

La facture de la fonderie Treboux à Corsier-sur-Vevey, datée du 15 décembre 1852 et conservée aux Ac de Chalais, donne quelques précisions: «fait et livré une cloche 682 livres à 1 fr. 90 = 1295 fr. 80; refonte d'une vieille cloche de 295 livres, réduite par le déchet à 5 % à 280 livres à 60 ct la livre = 168 fr. + l'augmentation de 13 livres à 1 fr. 90 = 24 fr. 70, soit un total de 1488 fr. 50 auxquels on ajoute les ferrures des deux cloches 186 livres; les deux battants 47 livres, soit 233 livres à 80 ct la livre = 186 fr. 80. Pour les jougs et les courroies 22 fr., à savoir

Trois cloches seront remplacées, deux en 1900 et une en 1915. Aujourd'hui, quatre cloches pendent au beffroi:

- La petite, de 54 cm de diamètre, donne la note fa. Elle est dédiée à la Vierge et a été fondue chez Victor Walpen à Reckingen, en 1900.

- Une moyenne, de 64 cm de diamètre, donne la note ré. Fondue chez Treboux à Corsier-sur-Vevey, en 1852.

- Une autre moyenne, de 74.5 cm de diamètre, donne la note do. Fondue chez Victor Walpen à Reckingen, en 1900.

- La grande, de 85.5 cm de diamètre, donne la note si bémol. Elle est dédiée à saint Boniface et a été fondue chez H. Ruetschi à Aarau, en 1915.

Le cimetière

Le cimetière, certainement aussi ancien que la paroisse, est mentionné pour la première fois dans un testament du 19 avril 1384 où un certain Nicholetus, fils de feu Perronet de Crestano, clerc du diocèse d'Aoste, habitant à Vercorin, élit sépulture dans le cimetière de l'église du bienheureux Boniface à Vercorin¹⁴⁰.

Le premier cimetière se trouvait au sud de la nef et se développa à l'est, autour de l'abside romane. Plus récemment, dès le début du XVI^e siècle, le cimetière s'étendait également au sud du chœur.



un total de 1697 fr. 30. Une deuxième facture, adressée en janvier 1853, mentionne le total de 2061 fr. 30, auquel il faut soustraire 364 fr. (différence de prix pour la refonte de la vieille cloche, dont le bronze est existant, ce qui nous donne le même total de 1697 fr. 30).

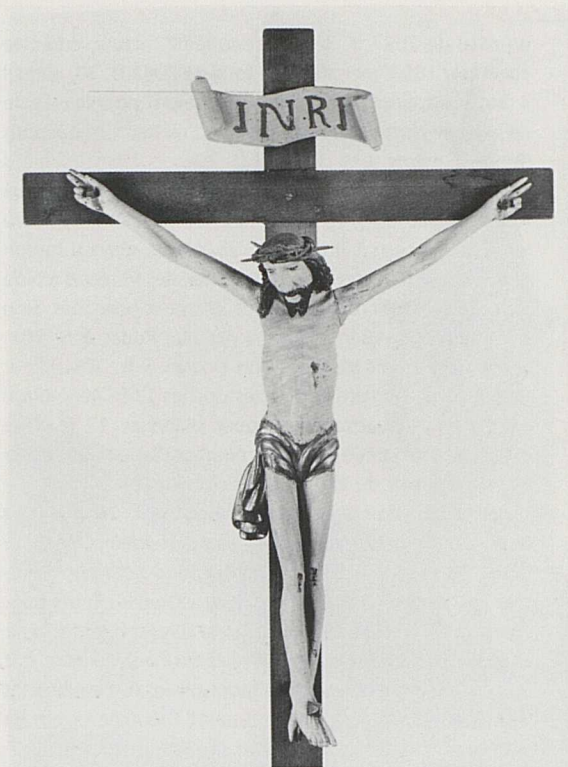
– AP Vercorin, R comptes: p. 24, 1852: «Payé à M. Treboux fondeur pour le voyage à Vercorin 30 fr. Pour reconduire le fondeur à Sion 1 fr. 50 ». P. 25, 1852: «Payé à Joseph Rudaz pour transporter la cloche fêlée dès Vercorin à Sion 3 fr. 50». «Pour transporter la même cloche dès Sion à Vevey 6 fr.». «Banbanage, à Antoine Rudaz 8 fr. 70». «Pour fer aux Perrolaz, pour les cloches 5 fr. 70». «Pour fer au marchand Perren, pour les cloches 13 fr. 40». «Payé au maréchal Quarroz Pierre pour ouvrages 17 fr. 22». «Payé au menuisier Delapraz pour ouvrages au clocher ainsi que ceux du dit Quarroz 18 fr. 10». «Payé aux Magnins pour percer les deux battants neufs 2 fr.». «Pour le port d'une lettre venant de Vevey, fondeur 0 fr. 20». «Payé au président Christian Perruchoud pour aller chercher les cloches 17 fr. 40». «Payé au lieutenant Zuber pour chercher les cloches 5 fr. 80». «Payé à Joseph Rudaz pour chercher les cloches 15 fr. 13». «Dépensé à Sion soit le jour de l'arrivée des cloches soit le jour qu'elles ont été bénites 9 fr. 30». «Pour le sacristain de saint Théodule le jour de la bénédiction des cloches, pour sa peine 1 fr.». «

– Ac Chalais, GI, comptes 1841-62, p. 335, 1852, le 20 décembre: «10 livres de fromage gras à 4 batz, employé pour l'arrivée des cloches à Vercorin, 1 écu 15 batz». P. 336: «Fromage gras, 5 1/2 livres à 3 1/2 batz, pour les hommes qui sont allés à Vevey pour amener les deux cloches neuves 19 batz 1/2». On trouvera dans ce registre des mentions échelonnées dans le temps relatives au paiement des cloches.

– AES 137/68: 1861, 29 et 30 août, visite épiscopale: «quatre cloches ».

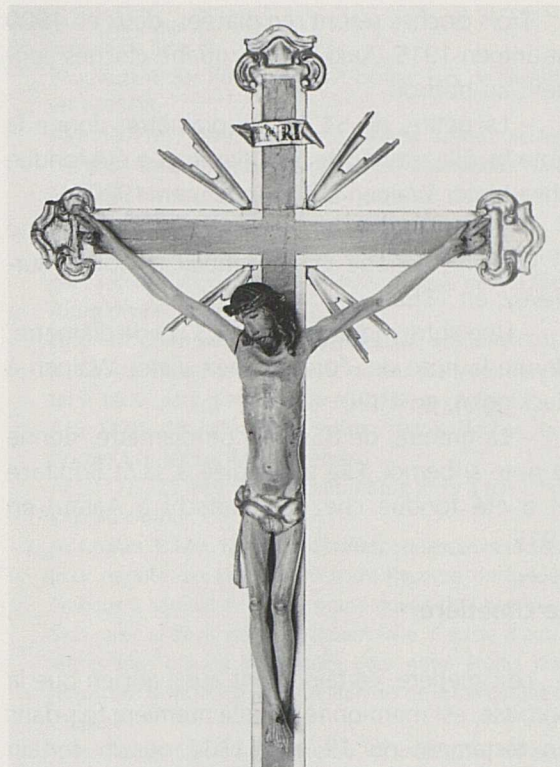
– MARIO *** (Marie TROLLIET), *Vercorin ou quelques semaines sur une alpe du Valais*, dans *La Suisse Romande, revue littéraire et artistique*, 15 octobre 1885 et suite. Page 922: ... «Les chèvres broutaient les haies, les troupeaux s'éparpillaient dans les prés et leurs tintements se mêlaient au carillon du vieux clocher dont les cloches sonnaient à toute volée et avec des accents si joyeux que cela vous mettait le cœur en gaité. A les entendre s'agiter avec tant d'allégresse, on pressentait une fête.» / P. 980: «... Mais les cloches, mises en branle par un gai carillon, appellent les fidèles aux offices».

¹⁴⁰ Ac Chalais, Pg 13, 19 avril 1384: Sion, testament de Nicholetus, fils de feu Perronetus de Crestano, clerc du diocèse d'Aoste habitant à Vercorin: ... *elegit in cimisterio ecclesie beati Bonifacii de Vercorens...*



Il était petit et fermé par une clôture en bois empêchant le bétail d'y entrer¹⁴¹; cette fermeture fait défaut lors de la visite épiscopale de 1922. Les enfants baptisés étaient ensevelis le long du mur sud de l'église. Un petit espace clos de murs était adossé à l'est de la sacristie (construite en 1872): il semble s'agir de la partie réservée aux

¹⁴¹ Ac Chalais, Pg 50, 2 mai 1512: Testament de Perreta, fille de feu *Johannedus* Guedon de Vercorin, ... *Item sepulturam eligit et fieri precepit in cimitero Sancti Bonifacii de Vercorens in tomba seu forea suorum predecessorum* ... L'acte de visite épiscopale du 18 juin 1617 (cf. article Lugon, note 92): L'évêque Hildebrand Jost ordonne entre autre qu'« il faudra réparer le mur du cimetière et faire une petite porte du côté d'en-haut ... ». AES 137/1, 15 juillet 1794: cimetière entouré de murs, fermé par des portes, pourvu d'une haute croix au milieu, bénit, sauf la partie pour les non-baptisés.



AES 137/104, visite épiscopale du 6 novembre 1809: la clôture du cimetière doit être améliorée.

AP Vercorin, comptes 1810, p. 97: «Peye la refecture de pote du simitière b. 6».

AP Vercorin, comptes 1842, p. 163: «à Joseph Vuigner pour arangé les petites portes du St mitière batz 8».

AP Vercorin, comptes 1849, p. 13: «portes du cimetière, du clocher (payées par argent des «guillerettes»).

AP Vercorin, comptes 1871/1872: «compte de l'église de Vercorens, agrandissement et réparations, ainsi que les murs alentours du cimetière, ont été construits presque tous en neufs».

Ac Chalais, R 57, p. 259, 28 juillet 1872: «A Russetty maçon pour les murs alentours du cimetière de Vercorens».

AP Vercorin, comptes 1872, 24 novembre: «A Bossetty Ambroise pour faire les murs alentours du cimetière d'après mesurage ...».

AES 137/75, 3 juin 1922: l'évêque ordonne de fermer le cimetière par une clôture. Il n'est effectivement pas clôturé (cf. photo Odier).

En 1924, le cimetière est tout petit et adossé au sud du chœur et à la partie est de la nef (cf. photo), il n'est toujours pas clôturé.

non baptisés, enfants morts-nés, etc.¹⁴², signalée en 1794 déjà.

En 1975, on projette d'agrandir le cimetière à l'est¹⁴³. Les travaux nécessaires sont effectués en 1980 et l'on bénit le nouveau terrain en y englobant – sans le savoir – la partie autrefois non bénite¹⁴⁴. En 1994, la partie sud du cimetière est clôturée par une barrière en fer forgé.

Un columbarium, destiné à recevoir des urnes cinéraires, a été aménagé au pied de la façade sud du chœur en 1980 et sera prolongé en 1998 au pied du chevet.

Les crucifix des morts

Autrefois, on utilisait deux crucifix différents pour le rituel funéraire, suivant qu'il s'agissait d'un défunt ou d'une défunte. Le crucifix des morts destiné aux «filles»¹⁴⁵ est le plus petit des deux crucifix aux «membres allongés» conservés. Le crucifix des morts destiné aux «hommes»¹⁴⁶ est le plus grand, qui mesure, avec sa croix, 182 cm de hauteur pour 69.5 cm de largeur¹⁴⁷. En 1828, les archives nous indiquent que pour colorer le crucifix des morts aux filles il a été dépensé 1 écu bon, tandis que pour celui des hommes deux écus ont été nécessaires. La dimension et peut-être le raffinement de la décoration devaient en conséquence être inégaux, l'égalité homme - femme est d'ailleurs un débat récent.

La grande croix du XVIII^e siècle

La belle et grande croix ouvragée du cimetière, aujourd'hui fixée au mur sud du chœur, n'était pas la seule de cette dimension dans la région. On trouve le même type de croix ornée sur le chemin descendant à la chapelle du Bouillet et dans un des premiers virages de la route Chalais-Vercorin (dite du Perrec¹⁴⁸). Il y en avait d'autres «à tous les carrefours» si l'on en croit Marie Trolliet¹⁴⁹, par exemple à l'est de l'église¹⁵⁰. Au sud de l'église de Chalais était adossée une grande croix du même genre¹⁵¹. L'emplacement de croix, moins ornées, a été relevé par Georges Amoudruz¹⁵².

¹⁴³ AES 137/101.

¹⁴⁴ AES 137/115.

¹⁴⁵ AP Vercorin, comptes: p. 120, 1828: «Pour colorer le crucifix des morts aux filles 1 écu bon».

¹⁴⁶ AP Vercorin, R comptes: p. 121, 1828: «Pour colorer le crucifix des hommes 2 écus bons».

¹⁴⁷ – AP Vercorin, R comptes, p. 35, 1855: «à Jérémie Perruchoud pour peindre un crucifix 0 fr. 20».

– AP Vercorin, R comptes, p. 41, 1856: «pour redorer le Christ 0 fr. 70».

– AP Vercorin, R comptes 1868-1918: 1905: réparations d'un crucifix 3 fr. 70 / 1906 pour argenter «la croix et les chandeliers 40 fr.».

cf. Georges Amoudruz à Vercorin. *L'Arche perdue*, Sierre 1988. Pour le déroulement des processions et ses illustrations.

¹⁴⁸ Otto de CHASTONAY: «Les Légendes de Vercorin», dans *Archives suisses des Traditions populaires*, T. XIV, Basel, 1910, p. 11.

¹⁴⁹ MARIO *** (Marie TROLLIET), *Un vieux pays, croquis valaisans*, F. Payot, Lausanne, 1889, p. 208. Du même auteur, *Vercorin* ou Quelques semaines sur une alpe du Valais*, dans *La Suisse romande, revue littéraire et artistique*. 1^{re} année, N° 20, 21, 22, 1885. Page 984: «... Les croix sont nombreuses ici. Elles jalonnent le pays des souvenirs des aïeux, comme autant d'étapes de la foi des ancêtres. Tantôt elles marquent la limite des communes, tantôt elles rappellent quelque évènement particulier à la contrée. Ailleurs, elles sont là pour protéger un chalet, une montagne, un sentier; ailleurs, sur le point culminant d'une éminence, elles se détachent isolées, en pleine lumière, les bras étendus sur le pays comme pour le bénir. Sur les hauts alpages, ces déserts alpestres, où pendant tout l'été, loin de leurs villages, quelques hommes vivent seuls à la merci des éléments; une grande croix de bois, plantée sur le gazon, se dresse toujours derrière la misérable cabane qui sert d'abri ...».

¹⁵⁰ Celle-ci fut supprimée lors de la construction de la route, cf. Paul de CHASTONAY, *Vercorin, le vieux village*. Sierre, librairie Tabin, 1943, photo de la couverture.

¹⁵¹ Carte postale vers 1910: *Chalais. L'église*, photographie et ou édition Gaston Zufferey, Sierre.

¹⁵² Georges Amoudruz à Vercorin. *L'Arche perdue*, Sierre 1988, p. 91 et ill. p. 92, 199 et la croix d'une tombe d'enfant relevée en p. 184.



La grande croix du cimetière (XVIII^e siècle).



1958

La croix est citée lors de la visite de 1794: cimetière pourvu d'une haute croix au milieu¹⁵³. Malheureusement, la croix a perdu le millésime qui devait se trouver à son pied, dévoré par la pourriture au fil des ans. A titre comparatif, citons celle, encore quasi intacte, de Venthône, datée de 1749. Vers 1905¹⁵⁴, la grande croix se trouve à l'extrémité sud du cimetière, près de la cure, entre la première et la deuxième travée de la nef de l'église, où elle se trouve encore en 1922¹⁵⁵. Vers 1940¹⁵⁶, elle subit une «réduction» et elle est déplacée à l'angle sud-est du cimetière, où elle reste jusqu'en 1973. La croix est tronquée de sa base vermoulue et scellée au mur sud du chœur¹⁵⁷. La grande croix protectrice du cimetière n'est exceptionnelle à Vercorin que par sa conservation et la richesse de ses décorations.

Dans les grandes paroisses, on avait un grand crucifix sculpté et polychrome, abrité sous un édicule. L'ancienne croix de bois est, durant le XX^e siècle, souvent remplacée par un grand crucifix de pierre et (ou) de métal.

Ici, l'antique croix est restée en terre durant plus de deux siècles; depuis un quart de siècle, elle continue son rôle protecteur à l'abri des intempéries, contre le mur du sanctuaire. Pour d'autres, elle n'est qu'un objet ancien décorant une façade, comme un foulon sur un grenier¹⁵⁸.

Les croix des tombes

Autrefois, la durée de la «concession» d'une tombe était de dix ans¹⁵⁹, non renouvelable; du fait de ce laps de temps assez court, on signalait la sépulture par une croix de bois, plus ou moins ouvragée et peinte, qui portait parfois les initiales, plus rarement et tardivement les dates de vie du défunt¹⁶⁰.

¹⁵³ AES 137/1. Visite épiscopale du 15 juillet 1794: «Cimetière: entouré de murs, fermé par des portes, pourvu d'une haute croix au milieu, béni, sauf la partie pour les non-baptisés.»

¹⁵⁴ Carte postale, vue du village prise du sud *Vercorin-Lagette*: (voir note 85). Un peu plus tard, on trouve une carte publiée par Phototypie & Co à Neuchâtel (voir note 29).

¹⁵⁵ 1922, photo Odier (voir note 88). Cartes postales E. Gyger, Adelboden, vers 1933, N° 10291; 10294 et 10283 où on ne la voit pas dans l'angle sud-est.

¹⁵⁶ Cartes postales E. Gyger, Adelboden, vers 1940, N° 11946; puis vers 1940-50, N° 18707; vers 1950, Artag Versoix, N° 2422; vers 1965-70, une carte d'Air-Photo; photos privées famille Georges-Henri Besse à Sierre, de juillet 1968; Darbellay, carte postale N° 63 501; photos de 1971/11, Dr B. Anderes Rapperswil.

¹⁵⁷ Photo J.-M. Biner (AEV), 1979, 79-2950 et 2951, 79-2952 et 2953.

¹⁵⁸ Cf. photo extérieures diverses (Odier) et gravures de Vallet n° 110 et ses toiles (illustration).

¹⁵⁹ *Georges Amoudruz à Vercorin. L'Arche perdue*, Sierre 1988, p. 213: beau témoignage sur l'aspect du cimetière tel que Georges Amoudruz l'a connu.

¹⁶⁰ D'anciennes prises de vues photographiques, les illustrent. Le livre *Georges Amoudruz à Vercorin. L'Arche perdue*, Sierre 1988, en comporte pages 184-185 et 214. Les œuvres d'Edouard Vallet, concernant l'église de Vercorin sont aussi des documents à consulter. Nous avons retrouvé une croix ancienne dans les combles de la sacristie construite vers 1600.

La loi cantonale de 1897 stipule qu'une tombe ne peut être ouverte qu'après vingt ans. Cette nouvelle directive devait entraîner un agrandissement progressif du cimetière, qui se fera en longueur vers l'est. On a conservé la belle croix en bois, richement décorée, du curé Benjamin Perruchoud, décédé en 1914. Ce rare témoin à Vercorin de cet art populaire et éphémère par nature mesure 120 cm de haut et 50 cm de large. Elle a été très tôt remplacée par un monument en pierre, une croix en marbre blanc sur un bloc de roche, conservée dans le cimetière.

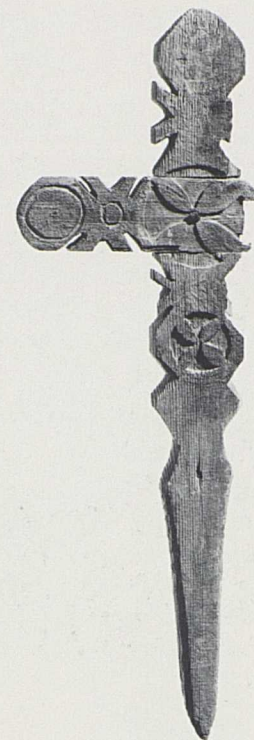
Le «développement social» imposera ses différences, à l'aide de monuments en pierre blanche pour les notables qui resteront plus longtemps, par concessions. Petit à petit, le mouvement lancé par les notables est suivi par le peuple, parfois au prix de lourds sacrifices, «pour paraître». De nos jours, on revient à la simple croix de bois, confectionnée en chêne, légèrement chantournée avec, peints à la main, le nom et les dates de vie du défunt inhumé. Timidement depuis 1979, et de manière grandissante dans la dernière décennie du deuxième millénaire, la population, pour diverses raisons¹⁶¹, choisit l'incinération. Ainsi, après des millénaires de pratique, l'inhumation est de plus en plus remplacée par la crémation¹⁶². Cette méthode se distingue, hors sol, par une croix au bois non chantournée et par une plaquette gravée en matière plastique, en cas d'enfouissement de l'urne dans une tombe à inhumation. La création d'un columbarium individuel placé au pied de la façade sud du chœur, puis prolongé le long de la façade orientale, marque le deuxième pas vers une distinction *post mortem*. La construction sur le parvis de l'église du Chemin de Vie, signé par Erwin Rehmann, avec sa Fontaine mémoriale monumentale, dotée d'une tombe des cendres humaine inscrit, en cette fin de deuxième millénaire, un net changement et un retour vers l'humilité. Comme du temps des croix de bois, sans noms, et de l'ossuaire, les défunts sont réunis de manière égale sous un monument commun

délocalisé du vénérable cimetière. La rapidité de la mutation est à souligner: de la première incinération à la création du Chemin de Vie et de son aboutissement, la Fontaine mémoriale, vingt ans seulement se sont écoulés. Bien sûr, s'il n'est pas (encore?) interdit d'être inhumé ou d'élire sépulture dans le columbarium individuel, il est aussi permis d'échapper, d'une certaine manière, au vénérable cimetière en choisissant la dispersion de ses cendres.

L'ossuaire

Comme toutes les paroisses anciennes, Vercorin avait son ossuaire. Cet édifice permettait de conserver «les restes de notre faible humanité»¹⁶³ et d'honorer la mémoire des ancêtres avec des messes fondées, des prières, des chandelles et une multitude d'autres ornements, dans l'attente de la résurrection. C'était un bâtiment à part entière et distinct de l'église. Son emplacement supposé le situe à l'ouest de la nef, contre le talus du mont, entre la porte principale de la nef et la cure. La topographie actuelle du site le placerait devant le porche de la nouvelle église, en contre bas du Chemin de Vie, sur l'esplanade menant à l'escalier qui dessert la cure, l'ancienne nef et le cimetière.

Son existence est attestée en 1617, et son ancienneté en même temps puisqu'on ordonne de



Ancienne croix de tombe.

¹⁶¹ La croyance en la résurrection du corps se perd au profit de celle de l'âme; d'autres n'y croient plus; le gain de place, la peur de la putréfaction et le coût moins élevé entrent également en ligne de compte dans ce choix.

¹⁶² En Valais, quelques civilisations avaient pratiqué la crémation avec succès, sans toutefois remplacer l'inhumation notamment à l'Age du Bronze, puis sous le régime des Romains, mais presque exclusivement dans les localités de quelque importance. Au Moyen Age, la crémation était liée au diable et l'on brûlait vif les sorciers et les sorcières.

¹⁶³ Description de l'ossuaire (disparu) de Loèche-les-Bains, par un réfugié français anonyme, en 1795, dans *Tableau des bains de Leück*, 1795, Genève 1907, p. 78.

le réparer et de refaire sa couverture¹⁶⁴. Sa fondation devait remonter à la fin du Moyen Age, peut-être vers 1495, lors de la construction du chœur gothique¹⁶⁵. L'ossuaire a été reconstruit à neuf en 1786. Cette construction était voûtée et placée sous le vocable de Saint-Laurent. Selon les archives, l'ossuaire est réparé pour la dernière fois en 1848. L'ossuaire a probablement cédé sa place à l'agrandissement de la nef de l'église, en 1871. Sa disparition s'inscrit dans la pensée de l'époque. Dès la première moitié du XIX^e siècle, les ossuaires sont vidés¹⁶⁶ ou murés. On commence, en 1818, par celui de la cathédrale à Sion, dix ans après la reconstruction de celui de Vissoie¹⁶⁷. En tout cas, son retable est réutilisé dans l'église en 1874 pour l'autel latéral sud dans la nef et les messes qui étaient fondées dans l'ossuaire sont constatées comme supprimées par l'évêque lors de sa visite en 1881¹⁶⁸. Les ossements ont été enfouis en amont dans le talus herbacé, derrière le mur de soutènement qui laissait place au chemin utilisé au retour des processions. En 1963, lors de l'excavation de la nouvelle église, cette fosse a été retrouvée. Les ouvriers «balancèrent» à la décharge la masse des ossements mis à nu¹⁶⁹. Les travaux d'aménagement de la place pour l'installation du Chemin de Vie ont retrouvé le fond de cette fosse remplie d'ossements. Les déblais et les os serviront de remblais autour d'un chalet ce qui n'a pas été du goût du propriétaire qui a ordonné leur évacuation. Malheureusement cette structure en pleine terre n'a pas été observée par un archéologue, elle n'est en conséquence pas localisée avec précision ni décrite. La Fontaine mémoriale monumentale et sa tombe des cendres humaines sont en quelque sorte les héritiers de l'ossuaire. Ainsi, après cent vingt-huit ans l'ossuaire renaît d'une certaine manière, mais pour des cendres. Les ossements n'y sont pas admis

Le retable de l'ossuaire

L'ossuaire contenait un autel consacré à Saint-Laurent, dont le retable, du XVIII^e siècle, est conservé, mais sans la figure de son titulaire. Il

comprend quatre registres: le socle, la base ornée de chérubins, la caisse aujourd'hui dépourvue de ses colonnettes, de statue et d'éléments décoratifs latéraux, mais avec son entablement, et le couronnement.

¹⁶⁴ La première mention connue de l'ossuaire remonte à la visite épiscopale du 18 juin 1617 (cf. article Lugon, note 92): L'évêque Hildebrandt Jost ordonne entre autres que «l'ossuaire sera réparé et recouvert».

¹⁶⁵ La construction des ossuaires est liée au Moyen Age, surtout à sa fin, lorsque se manifeste la nécessité de récupérer les ossements qui encombraient le sol des cimetières. En Valais, nous connaissons de nombreux ossuaires construits (peut-être reconstruits) à l'extrême fin du XV^e siècle et au commencement du XVI^e siècle, par exemple: Saxon, vers 1500; Loèche-Ville achevé vers 1505; la cathédrale de Sion, 1507; Rarogne, 1513; Naters, 1514.

¹⁶⁶ On ensevelissait les ossements dans le cimetière.

¹⁶⁷ Heureusement, quelques-uns nous sont parvenus avec leurs ossements. Ils sont de différents types et d'époque, plus ou moins riches architecturalement ou en décorations; en voici quelques-uns classés selon un ordre d'importance décroissant: Loèche-Ville, Naters, Le Châble, Saxon et Sierre, sous la chapelle de Saint-Ginier.

¹⁶⁸ AP Vercorin, comptes, 21 décembre 1793, p. 226-27: 27 écus, provenant de legs testamentaire de deux messes annuelles *in ossuario Vercorensi*.

AES 137/1, 15 juillet 1794, *relatio status*: Ossuaire sous le titre de saint Laurent martyr, reconstruit à neuf en 1786 et béni le 16 août, par Mgr François-Melchior Zen Ruffinen, évêque de Sion. A la demande instante de Courten [le vicaire général Adrien Joseph Maurice de Courten] il a été béni à nouveau par le chanoine de Preux (avant 1794); depuis lors, il y a quatre messes fondées. AES 137/104, acte de visite du 6 novembre 1809: La voûte doit être réparée.

AES 137/5, 1820, 25 avril, *relatio status*: promesse de réparer l'intérieur qui en a besoin.

AP Vercorin, comptes, 1848, p. 8: «payé acompte à Pierre Albasini pour la réparation de lausuer et les mur de St mitière.»

AES 137/16, 2 mars 1881, *relatio status*: Messes fondées *in ossuario nunc suppresso*: l'ossuaire est désormais supprimé.

Georges Amoudruz à Vercorin. *L'Arche perdue*, Sierre 1988, p. 246.

¹⁶⁹ Henri MARIN, Vercorin, *Le Parvis de l'Eglise Saint-Boniface, Le Chemin de Vie*, Sion 1999, p. [7].

La polychromie initiale et les surpeints¹⁷⁰

Nos examens révèlent un fond noir, peint à la détrempe et de l'or pour les reliefs comme aspect premier. Le noir évoque probablement le marbre poli de Saint-Triphon et représente la couleur allégorique de la mort. L'ensemble du retable a été surpeint à trois reprises. En 1786 peut-être, lors de la reconstruction de l'ossuaire, le retable a été complété et modifié, surtout dans son couronnement. Le nouvel ensemble est surpeint en gris vert, relativement terne. Les dorures ne sont pas touchées¹⁷¹.

En guise de conclusion

Constructions et rénovations: reflets des moyens

et de la mentalité d'une communauté

La population de Vercorin s'est petit à petit christianisée et, vraisemblablement durant le XI^e siècle, réalise la construction du premier sanctuaire chrétien à cet emplacement. La communauté est suffisamment importante pour s'ériger en paroisse au tournant des XII^e et XIII^e siècles, pour assumer l'entretien d'un prêtre et pour construire un clocher. Les gens de Vercorin peuvent désormais y être baptisés, mariés et ensevelis. Au XIV^e ou XV^e siècle, après l'incendie de leur église, ils la rénovent telle qu'elle avait été, mais, cette fois-ci, des peintures murales y sont attestées.

Vers 1495-1500, période particulièrement riche en Valais, vraisemblablement sous l'impulsion d'un legs important et de largesses seigneuriales, l'abside romane est remplacée par le chœur gothique carré – en vogue alors et utile à une liturgie de plus en plus démonstrative – à quelques années de la Réforme protestante. La maçonnerie des façades est simplement jointoyée, comme on peut encore le voir sur le chœur de l'ancienne église de Vex. La nef est par la même occasion

reprise. Un ossuaire est probablement construit à ce moment-là.

Le décor peint des parois du chœur et peut-être de la nef suivra, en 1520. Malheureusement on ignore presque tout du mobilier. Ces interventions du début du XVI^e siècle – fierté d'une population montagnarde – sont encore imprégnées d'un style gothique qui régresse à ce moment-là dans les grandes villes, même au nord des Alpes, au profit des formes nouvelles de la Renaissance. Malgré un certain archaïsme, l'artiste peintre et décorateur engagé à Vercorin n'est pas un petit nom dans le Valais d'alors.

La sacristie viendra, vers 1600, compléter le bâtiment.

Vers 1704 seulement, les directives promulguées par le Concile de Trente (1545-1563) sont appliquées à Vercorin avec les concepts «nouveaux» de la Contre Réforme édictés environ un siècle et demi auparavant. Les peintures médiévales chargées de symboles, démodées, dénoncées par les protestants, poussiéreuses et sales, sont condamnées à disparaître¹⁷². Les Constitutions synodales du diocèse de Sion, inspirées en 1626 du concile tridentin, accompagnent l'avènement de l'art baroque en Valais. Cette époque reflète

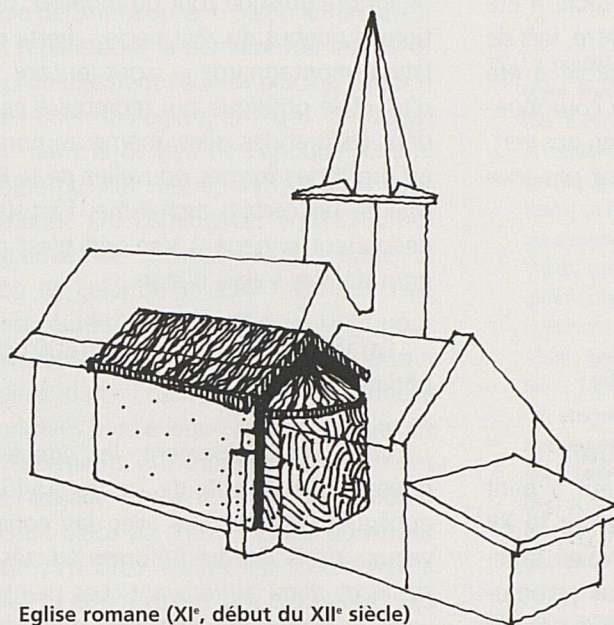
¹⁷⁰ Il faut noter qu'il s'agit d'un survol stratigraphique qui sera étayé, confirmé ou infirmé, lors d'une éventuelle restauration.

¹⁷¹ Les surpeints plus récents et l'état de conservation sont décrits plus haut avec le retable de Saint-Joseph et du Sacré-Cœur, dès le moment où cette pièce de mobilier est réutilisée dans la nef de l'église.

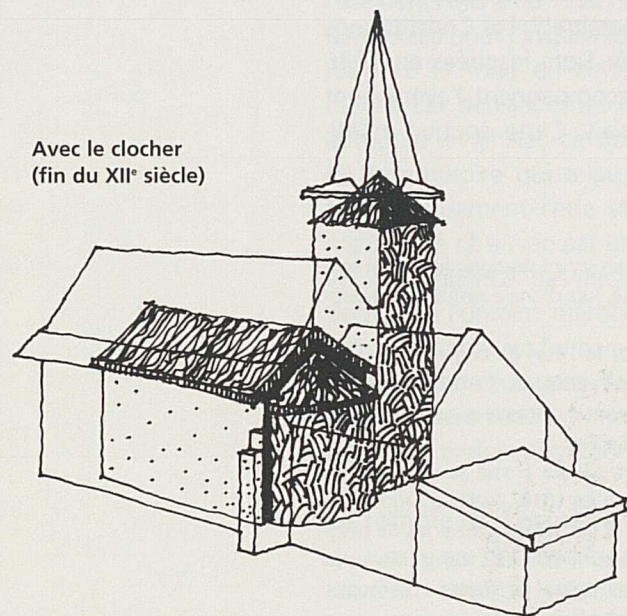
¹⁷² Les premiers effets du concile de Trente se font sentir à Sion, dans la cathédrale où en 1618, l'évêque ordonne le blanchiment du mobilier et des parois (couvertes de peintures murales dans le chœur). En 1622, on recouvre les peintures de l'abside de l'église de Valère. Les autres églises du diocèse suivront, tôt ou tard.

Représentation des états successifs de l'église de Vercorin, jusqu'à la démolition de la nef en 1964

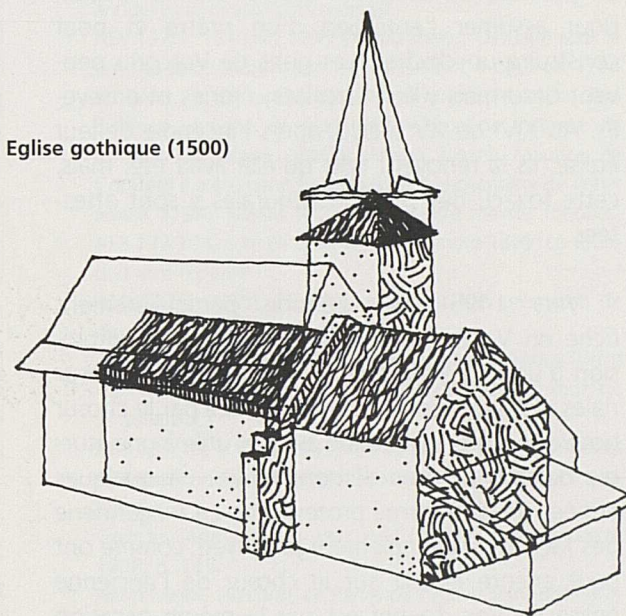
Dessins: Bertrand Coppex



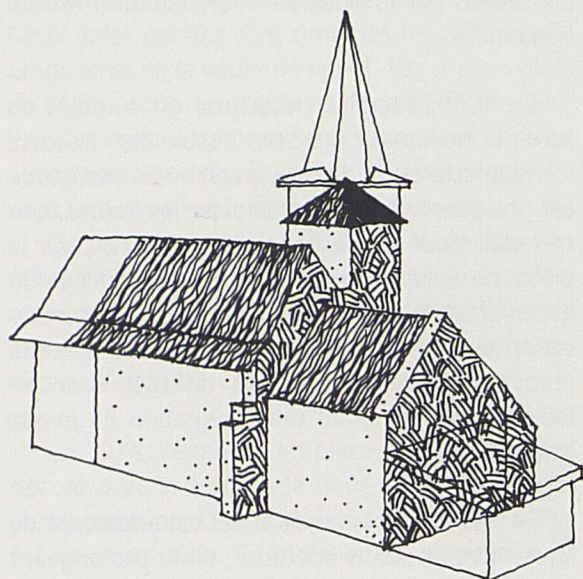
Eglise romane (XI^e, début du XII^e siècle)



Avec le clocher
(fin du XII^e siècle)

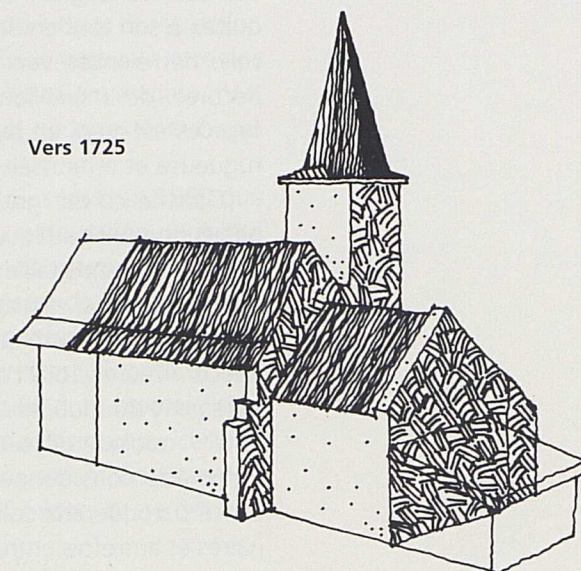


Eglise gothique (1500)

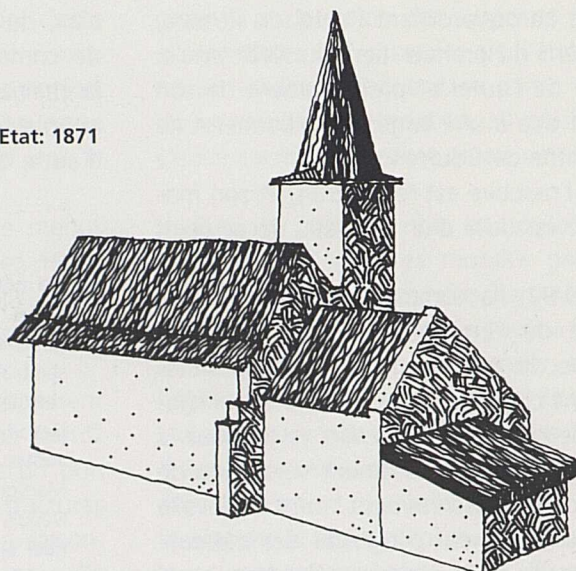


1704

Vers 1725



Etat: 1871



peut-être une piété populaire profondément ancrée, mais surtout la volonté des autorités ecclésiastiques d'imposer une église romaine renouvelée. Une situation économique propice paraît favoriser le développement d'un certain faste¹⁷³. On embellit, rénove, agrandit ou fonde la plupart des édifices religieux du pays. Vercorin se «baroque» à son tour en dotant son église d'une nouvelle nef élancée vers le ciel, dûment voûtée et décorée de médaillons peints. L'ensemble des façades est crépi en blanc de manière couvrante, rugueuse et rehaussée d'ocre jaune.

Dans le chœur gothique conservé, les décors peints muraux gothiques sont recouverts de blanc cassé, la pierre de taille est rehaussée en vieux rose (rappel plus ou moins réel d'un grès rouge¹⁷⁴), quelques filets ocre jaune forment le nouveau «décor» mural. Tout l'accent est mis sur le renouvellement du mobilier, dont le retable du maître-autel – quoique dépouillé de ses statues – et son tabernacle nous donnent une idée de la magnificence baroque aux coloris vifs de marbres imaginaires et autrefois entrecoupés de dorures et d'argentures scintillantes.

La flèche du clocher est agrandie au goût du jour quelques années après, vers 1725.

Le retable baroque ornant l'autel du Rosaire, date également du premier tiers du XVIII^e siècle. La fondation de l'autel et probablement de son ornement est due à une largesse du banneret de Sierre: Hyacinthe de Courten.

En 1786, l'ossuaire est reconstruit, et son mobilier remanié est doté d'un nouveau décor peint intérieur.

Vers 1790-92, l'accompagnement ou «décor mural» peint de l'enveloppe architecturale est réactualisé avec du gris vert monochrome pour les voûtes, du gris clair pour les parois et une imitation peinte de marbre de gris vert veiné pour la pierre de taille. L'assombrissement volontaire de l'église annonce discrètement une nouvelle période, un changement progressif des mentalités¹⁷⁵, plus proche de la réalité – peut-être – que

de l'exubérance baroque. Le mobilier du chœur s'accroît d'une paire de statues reliquaires et d'une paire de statues latérales disposées de part et d'autre du retable du maître-autel dans des caissons scellés au mur de chevet. Ces apports sont peut-être le reflet des dernières largesses concédées par la noblesse régionale de l'Ancien Régime.

En 1855, l'écrin architectural est surpeint en suivant quelques principes issus du Rococo. L'emploi très tardif d'un style tombé en désuétude est presque naïf: beige clair pour les voûtes, gris très clair pour les parois et bleu clair (!) pour la pierre de taille. Le mobilier n'est pas touché. On est en phase de maintien de l'acquis ou de conservation par défaut. Le caractère donné par cette rénovation reflète des temps difficiles et incertains, qui vont induire une émigration en masse vers l'étranger.

En 1871, le volume de la nef est augmenté de la manière la moins onéreuse, en la prolongeant vers l'ouest. L'ossuaire est démoli probablement plus par nécessité, pour faire place à l'agrandissement, que par réelle volonté de changement. L'arc de chœur est agrandi et doté d'une table de communion en bois. Le mobilier est repris, la chaire, les bancs et les fonts baptismaux sont remplacés par du neuf. On dispose de part et d'autre du chœur, chacun sur un autel, le retable

¹⁷³ On note une différence entre le Haut-Valais et le Bas-Valais, les églises et les chapelles sont plus grandes et généralement mieux dotées dans le Haut, cela tient vraisemblablement au fait que le Bas était sujet du Haut, et cela jusqu'en 1798.

¹⁷⁴ Des teintes semblables ont été observées sur les clefs de voûtes et les niches de la nef de l'église paroissiale de Martigny, vers 1680-1687.

¹⁷⁵ Depuis quelques décennies, on commence alors à inculquer aux enfants du canton une instruction élémentaire sous forme de classes d'école confiées au clergé.

du Rosaire et le retable de l'ancien ossuaire devenu retable du Sacré-Cœur. Les retables sont surpeints, on masque les coloris vifs (rouge, etc.), baroques avec un camaïeux de gris, veiné de noir et de blanc, rappel de marbres; les colonnes du maître-autel sont passées en noir (marbre de Saint-Triphon). Les métaux demeurent visibles. Deux toiles peintes vont orner les médaillons rectangulaires de la voûte de la nef. Les châssis vitrés de l'église sont remplacées à l'exception de l'oculus. Cet agrandissement / transformation et rénovation témoigne d'une expansion démographique dans une situation financière modérée mais saine.

On peut dire que de 1704 à 1871, les diverses mises en couleurs, toutes sobres, qui se succédèrent sur les parois, laissaient toute l'importance au mobilier qui constituait l'essentiel de l'ornementation de l'édifice.

En 1914, ce qui est en place est nouvellement décoré avec faste dans le goût néogothique. Les parois participent – à nouveau – de manière active à l'ornementation. Le mobilier est surpeint avec des teintes sans rappel d'un matériau pierreux et les dorures sont réinterprétées avec de la peinture dorée. L'ensemble toutefois de qualité paraît aujourd'hui, chargé, terne et ton sur ton. Cette décoration aura été la plus dense qu'ait connue l'église de Vercorin. Elle témoigne aussi d'un fort développement, dans tout le canton, du tourisme estival qui sera brutalement interrompu par la Grande Guerre.

Durant l'entre-deux-guerres, seuls de menus travaux d'entretien sont entrepris. C'est en 1944, en plein conflit armé – en toute confiance – que l'on installe le chauffage central à air chaud dans l'église.

La reprise économique et le développement des sports d'hiver fait du site une station touristique. Cette nouvelle destinée nécessite un bon coup de balai et la construction d'infrastructures modernes pour accueillir une population saisonnière fortement accrue. Les projets de nouvelle

église contribuent à ne rien entreprendre dans l'ancienne construction.

En 1963, la construction de l'église moderne et la démolition de la nef en 1964 changent radicalement le statut de la vénérable construction qui, d'ancienne église qu'elle était, devient un témoin historique d'intérêt cantonal. Si l'enveloppe extérieure est refaite lors de la construction de la nouvelle église, l'intérieur tardera à être pris en main, faute de moyens. L'ancienne église n'est en quelque sorte plus qu'un décor extérieur, inscrit dans le paysage.

C'est un quart de siècle plus tard, en 1989 que le chantier est repris. Cette restauration peut-être caractérisée par la volonté de retrouver une certaine authenticité tant du point de vue de l'architecture que du mobilier, quitte à mélanger des périodes, voire faire des sacrifices (décor de 1914). Tous les chantiers successifs ont apporté leurs modifications à la substance historique, certains n'ont que peu de valeur, ils seront documentés, d'autres sont d'indéniables trésors et seront restaurés.

C'est en suivant ce fil, que l'état complet, mais très dégradé, de 1914 est abandonné au profit de la remise au jour des peintures murales gothiques et de la suppression des surpeints masquant les somptueuses polychromies de l'état premier du riche mobilier baroque. Une partie des richesses de la paroisse est montrée au public dans l'ancienne sacristie transformée en «musée».

Pour la première fois de toute l'histoire de Vercorin, les peintures murales gothiques sont présentées avec le mobilier baroque qui scellait autrefois leur disparition. Ce choix a l'avantage de montrer deux volets importants du passé de l'église dans l'espace pour lequel ils ont été créés. L'observateur attentif remarquera la différence d'âge, tout en pensant qu'aujourd'hui l'un va bien avec l'autre... et, que le tout est plus instructif que la blancheur de la plupart des églises anciennes lourdement décapées au cours du dernier siècle.



Calice néobaroque, XIX^e siècle, poinçon français (Lyon): pied en métal argenté, bague, tige, nœud, coupe et fausse coupe en argent, bord et intérieur de la coupe en vermeil.

LA RESTAURATION DU CHŒUR SAINT-BONIFACE

Eric-J. FAVRE-BULLE

Les interventions sur le décor peint: fiche technique

Le décor peint

Les conditions étaient assurément réunies pour intervenir à l'intérieur du chœur: aspect général délabré, dégradations importantes dues à l'humidité ascensionnelle dans les murs et altérations visibles des peintures néo-gothiques. Lors des travaux préparatoires de 1990, les sondages stratigraphiques ont permis d'établir la présence d'un important décor peint sur la paroi orientale et sur les quatre voûtaines du chœur. Parallèlement, le diagnostic sur l'état de conservation des enduits et des polychromies conduisait à la présentation de plusieurs propositions d'intervention. Comme pour tous les monuments historiques, chaque proposition fait l'objet d'une étude particulière afin que le maître d'ouvrage, entouré de ses experts fédéral et cantonal, puisse choisir un projet en toute connaissance de cause.

Au regard de l'importance et de la compréhension des différents décors peints observés, seules les peintures de 1520, suivant de peu l'édification du chœur, et celles de 1914 restaient dans l'inventaire des possibilités de présentation, à quoi s'ajoutait la suggestion de la création d'un nouveau décor, option dite «contemporaine». Dans tous les cas, la conservation¹ – visible ou non visible – des peintures de 1520 devait être évidemment assurée.

La pondération des intérêts historiques, artistiques, culturels et culturels aboutit rapidement à la décision de renoncer au maintien des peintures néo-gothiques qui, avec les autres surpeints, mas-

quent la polychromie du début XVI^e siècle. La cohabitation de ces deux décors – en laissant par exemple des motifs de 1914 sur un voûtain et en découvrant les peintures de 1520 pour le reste – n'a pas été retenue pour des raisons esthétiques. Il n'a pas été envisagé de créer un nouveau décor² et, dès lors, la (re)mise en valeur de la polychromie d'origine s'imposait naturellement.

Les travaux de conservation-restauration

Les opérations de conservation et de restauration des parois et des voûtaines du chœur débutent au mois de juillet 1992 pour se terminer au mois de décembre la même année. Ces travaux, menés à bien par Emmanuelle Barbey, Romaine Bertelletto, Michèle Delaloye, Françoise Delavy, Brigitte Diserens et Nikki Estoppey (Atelier Saint-Dismas, Martigny-Croix) sont dirigés par Eric-J. Favre-Bulle et Alain Besse³.

¹ Par convention, le terme de *conservation* comprend les mesures curatives et préventives pour traiter l'état pathologique du décor peint; le mot *restauration* désigne les interventions de présentation destinées à améliorer la compréhension et la lecture de l'œuvre.

² L'apport contemporain a fort heureusement pu s'exprimer par la création d'un nouveau vitrail.

³ Il nous plaît de saisir cette occasion pour remercier la Commune de Chalais et son représentant, M. Henri Marin, président de la commission de restauration, de nous avoir manifesté leur confiance, et souvent leur patience, en nous donnant l'occasion de participer à cette exceptionnelle campagne de conservation-restauration.



Ecoinçon ouest du voûtain nord; relevé 1:1 sur papier calque du décor peint de 1914 (août 1992, Michèle Delaloye).

La conservation

Les travaux conservatoires se déroulent en trois grandes phases d'intervention: la mise au jour des peintures de 1520, le fixage de la couche pictu-

rale et de son support ainsi que le colmatage des fissures.

La mise au jour des peintures de 1520

La première étape du travail comprend le relevé des motifs de 1914 (voir figure), l'état visible avant notre intervention⁴. La suppression des cinq surpeints permet, couche après couche, de mettre au jour la polychromie d'origine, en évitant bien entendu de l'endommager au cours de cette opération méthodique et progressive, effectuée à l'aide de bistouris et de scalpels. Certaines zones récalcitrantes requièrent l'usage d'une micro-ponceuse à disque souple et du bistouri à ultrasons, voire le contrôle à la loupe binoculaire dans les zones sensibles comme la signature et la date.

Les arcs formerets et les croisées d'ogive reçoivent un traitement différent: afin de ne pas charger démesurément les travaux, nous décidons de n'entreprendre qu'un nettoyage avant de reconstituer l'aspect d'origine des arcs, sans éliminer tous les surpeints présents. La clé de voûte, soigneusement nettoyée, révèle une polychromie d'origine avec une dorure à la feuille appliquée sur le cercle en relief entourant le monogramme du Christ.

Cette phase achevée, une série de relevés identifiant les différentes couleurs de la polychromie est effectuée⁵.

⁴ Afin de garder *in situ* des traces de ce décor, sans toutefois les laisser visibles, nous choisissons de conserver certains motifs de la paroi nord, de l'écoinçon ouest du voûtain nord et de l'écoinçon nord du voûtain ouest pour les surpeindre en blanc par la suite. Ainsi permettrions-nous aux générations futures d'effectuer un hypothétique retour au début du XX^e siècle en reproduisant le même dessin sur les parois et les voûtains, à l'aide des documents photographiques.

⁵ La définition des couleurs est établie avec le code NCS (*Natural Color System*, Färginstitutet, Stockholm).

Le fixage

Dans le but de combler les poches d'air présentes entre l'appareil du mur et l'enduit supportant la polychromie, nous injectons avec des seringues un mortier liquide à base de chaux; une fois l'adhérence de l'enduit retrouvée, l'opération suivante porte sur sa cohésion, notamment sur les bords des fissures fragilisées par l'effritement, avec un traitement de consolidation à base d'émulsion de résine acrylique.

Le colmatage des fissures

Les nombreuses fissures présentes sur la voûte, parfois profondes, voire «traversantes», sont colmatées avec un mortier dont la composition se rapproche de l'enduit d'origine. Pour les fissures profondes, on place tous les trente centimètres environ une espèce de pipette par laquelle on injecte le même mélange que celui utilisé pour les poches d'air. Une fois ce mortier sec, il faut ajouter, pour les fissures «traversantes», une intervention qui s'effectue à partir de l'extrados des voûtains, dans les combles: on coule un mortier liquide qui, petit à petit, obture l'espace provoqué par la fissuration. Au bout de six semaines, les interventions de fixage, de consolidation et de colmatage parviennent à leur terme.

La restauration

D'une manière générale, les possibilités d'intervention en matière d'intégration chromatique ou retouches demeurent nombreuses et il convient pour chaque monument de présenter le catalogue crescendo des différents scénarios. Dans la plupart des cas, après de longues et laborieuses discussions, le choix du degré d'intégration des lacunes – décision d'ordre esthétique et subjectif – reste souvent ouvert.

Or, à Vercorin, la mise au jour du décor peint de l'ancien chœur offre un tel ensemble que, conjuguant le bon état de conservation de la



Voûtain est, saint Matthieu; mise au jour du visage (1520) par la suppression des surpeints à l'aide du bistouri (septembre 1992, Alain Besse).



Voûtain ouest, saint Luc; (juillet 1992, Nikki Estoppey).



Voûtain est, saint Matthieu; intégration chromatique des lacunes picturales (points blancs) avec de l'aquarelle (novembre 1992).

polychromie, le caractère homogène des parois et des voûtains et l'extraordinaire qualité de l'œuvre, la présentation de deux scénarios seulement ne pose à l'évidence aucune difficulté: le statu quo et l'intégration des lacunes les plus heurtées. La deuxième option est retenue. Afin de ne pas séparer l'architecture de son prolongement pictural, nous proposons de reconstituer l'aspect d'origine sur les parois, les arcs et l'oculus.

L'intégration chromatique des lacunes picturales

Nous adoptons la convention du *punteggio*: chaque lacune est intégrée par une série de points, effectués au pinceau fin (voir figure), dont la couleur se rapproche des zones avoisinantes, mais sensiblement plus claire afin d'être aisément identifiable de près. Pour l'exécution, on choisit l'aquarelle à cause de son aspect mat et transparent, proche de la polychromie d'origine; cette technique présente en outre d'excellentes propriétés de réversibilité. Les trois zones du décor de 1914 conservées *in situ* sont surpeintes en blanc et intégrées à l'ensemble.

Reconstitution du décor peint sur les colonnes, les arcs, l'oculus et la clé de voûte; traitement des parois

Nous appliquons, en guise de préparation, deux couches de badigeon blanc puis une couche d'ocre jaune à la chaux en ajoutant en dernier lieu les faux joints blancs, selon le rythme d'origine. Le décor peint entourant le médaillon de la clé de voûte est aussi reconstitué: quatre bandes rouge, grenat, vert et ocre jaune, bordées et ornées de petits disques noirs. Enfin, pour les parois, les nouveaux enduits au plâtre sont badigeonnés en blanc écru avec nuances grises pour évoquer l'aspect des enduits d'origine au mortier de chaux, non badigeonnés. Ces opérations prennent six semaines.



Voûtain nord, saint Marc; (juillet 1992, Nikki Estoppey, Emmanuelle Barbey, Romaine Bertelletto).

Le retable baroque du maître-autel

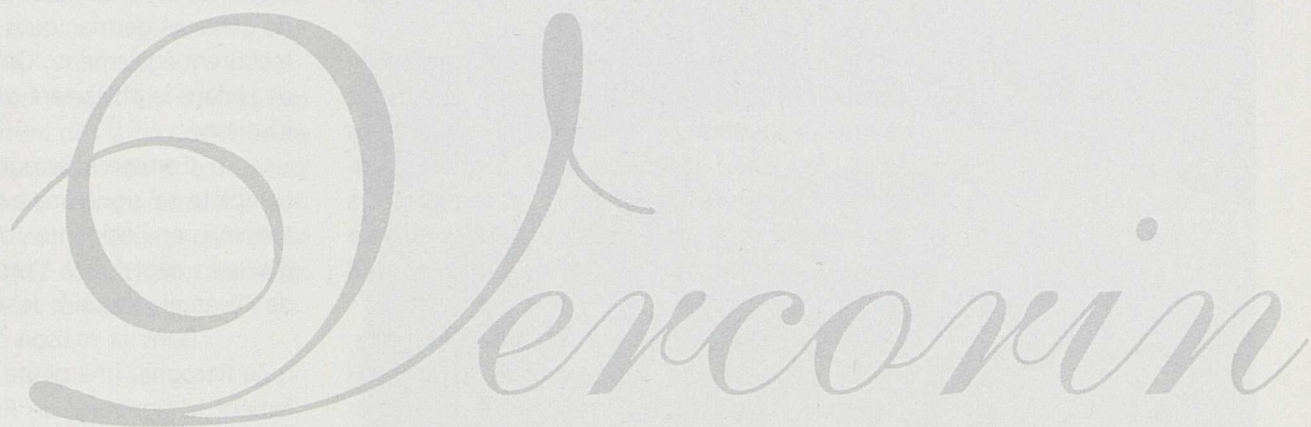
Trois surpeints couvraient la première polychromie et dorure des éléments sculptés du [retable du] maître-autel. Les sondages et les essais de faisabilité ont convaincu le maître d'ouvrage d'engager les travaux de conservation et de restauration du faux marbre d'origine. Une fois les travaux de suppression des couches postérieures terminés, nous avons procédé à des opérations ponctuelles de fixage de la pellicule picturale; le bois a reçu un traitement curatif et préventif. En dernier lieu, les lacunes picturales importantes ont été intégrées à l'ensemble.

Le retable gothique

Le retable a été longtemps entreposé dans un grenier, sa polychromie n'a jamais subi depuis sa création – fait rarissime – une autre intervention. Seules des opérations de fixage et de nettoyage ont été indispensables. Les travaux de nettoyage ont requis une série de traitements compliqués à cause de la polychromie devenue très fragile et pulvérulente. Certaines lacunes picturales, notamment les volets représentant sainte Marguerite et sainte Barbe, troublent passablement la lecture et c'est pourquoi une intégration picturale s'engage afin d'apaiser la vision de l'ensemble.



Petit retable de la Vierge, saint Théodule; nettoyage de la pellicule picturale (mars 1994, Nikki Estoppey).



Alain BESSE
Gaëtan CASSINA

Les peintures murales du chœur

Le programme iconographique du chœur présente sous les voûtes le tétramorphe (symboles des évangélistes), disposé autour de la clef de voûte pourvue du monogramme du Christ peint. La paroi du chevet – à droite de l'oculus – montre la figure de saint Maurice en chevalier et en pied. Les parois latérales portent des croix de consécration. Les structures architecturales sont rehaussées d'ocre jaune, qui accentue la teinte naturelle de la pierre locale, appelée de «Crouja» en raison de son extraction de ce lieu-dit proche du village. La clef de voûte allie les couleurs suivantes: l'or à la feuille, le bleu azur, l'ocre jaune, le carmin et le rouge vermillon; un filet noir bordé de billes l'entoure et la délimite. Les nervures, les arcs formerets et les colonnes sont rythmés par des faux-joints peints en blanc.

Impression d'ensemble

A Vercorin, les peintures murales font penser aux livres illustrés destinés à la (prime) jeunesse, où des contours noirs déterminent des espaces à colorier. Le peintre y apparaît meilleur dessinateur que coloriste. Son ouvrage est comme une gravure agrandie et colorisée.

Signature et date

Les initiales HR

Identifiables comme celles du Sédunois d'adoption Hans Rinischer¹, les initiales dont se sert le peintre pour signer son travail sont apposées sur le voûtain oriental,

¹ Gaëtan CASSINA et Théo-Antoine HERMANÈS *La peinture murale à Sion, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Sion 1978 (*Sedunum Nostrum*, Annuaire n° 8), p. 10-13.

sous les pieds de l'évangéliste Matthieu. Elles entourent le millésime 1520 inscrit sur une sorte de phylactère, et elles sont complétées en-dessous, sur la paroi du chevet, par une petite croix aux extrémités ornées de façon variée (pattées, fléchée, gammée).

Rinischer est un artiste qui tient à marquer de son «sceau» la plupart de ses œuvres. Cette forme de «manie identitaire» se développe au Nord des Alpes bien avant lui, mais elle ne gagnera pratiquement jamais le sud. Historiens et restaurateurs ne sauraient se plaindre de ces habitudes qui leur facilitent la tâche, dans un premier temps en tout cas.

Rinischer signe à Vercorin, comme à Rarogne, à Sion (maison Supersaxo) et à Ernen, avec un H majuscule latin dont la barre effectue un décrochement en demi-cercle, ouvert vers le haut. Il

n'est pas l'inventeur de cette subtilité, qu'un Martin Schongauer utilise déjà pour un dessin en 1470². D'autres artistes utilisent cette forme particulière de H, tel ce Hans Franck (?) qui travaille à Bâle de 1516 à environ 1522. Une bonne dizaine de graveurs germaniques de la fin du XV^e siècle y recourent également³. On observe la même forme de H dans le phylactère de l'évangéliste Matthieu, ici-même.

Comme à Rarogne et à Ernen, le peintre complète sa signature avec un R majuscule latin terminé en élégante boucle, qu'on retrouve d'ailleurs sept fois à Vercorin, dans le phylactère de l'évangile de saint Jean.

Dans la maison Supersaxo, à Sion, ainsi qu'à Rarogne, une petite croix accompagne également la signature de Rinischer. Au moins trois graveurs ont fait entrer dans la composition de leur monogramme une croix dont la branche horizontale de gauche s'achève en croissant vers le bas: Martin Schongauer (M + S), son frère Ludwig (L + S), et un inconnu dont la croix du même type



² «Le beau Martin», gravures et dessins de Martin Schongauer (vers 1450-1491), Colmar: Musée d'Unterlinden, 13 septembre - 1^{er} décembre 1991, p. 134, ill. p. 145, N° D2.

³ La plupart de ces graveurs sont des inconnus, citons quelques exemples: Celui qui signe d'un H et d'un poignard provient peut-être de Basse-Allemagne; Wolf Hammer de Munich au dernier quart du XV^e, un proche de Schongauer; le monogrammiste HS; Albrecht Dürer utilise un H semblable dans une inscription sur la gravure représentant quatre femmes nues: *La Discorde*; le graveur Wenzel von Olmütz recopie cette œuvre de Dürer; Mair von Landshut utilise ce H en 1499 dans *La Vierge, l'Enfant et Sainte Anne*; le maître MZ utilise un H bouclé en 1500; un inconnu de Cologne, dans le genre de Burgmair, signe HW en 1504; le monogrammiste HF est repéré en 1516-19 à Strasbourg et Bâle; un inconnu signe NH, il est de l'école du Haut-Rhin. Le peintre Hans Leu, par ailleurs assez proche de Rinischer, signe de son monogramme HL, avec un H pourvu d'une petite boucle ouverte.

Au musée d'Art et d'Histoire de Berne on trouve une tablette de bois sculptée provenant d'Adelboden (BE)

est l'unique marque distinctive. Bartel Schön enfin, probablement un élève de Martin Schongauer, pose entre ses initiales un x dont l'extrémité supérieure gauche est prolongée par une sorte de croissant selon un schéma semblable.

Le millésime

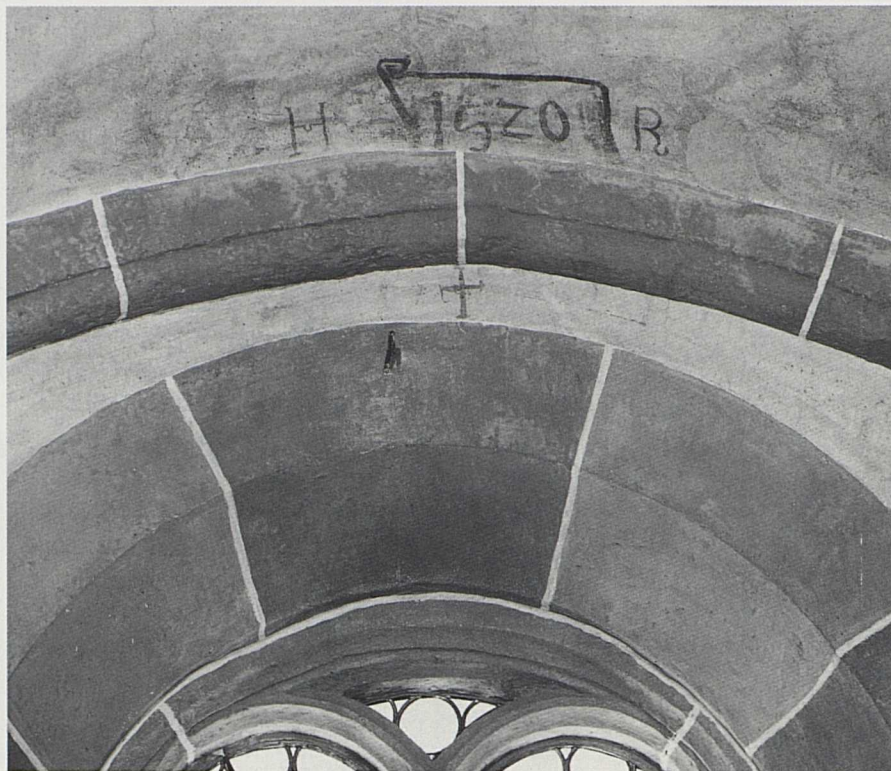
Le millésime 1520 est inscrit en chiffres dits «arabes», qui commencent dès la fin du XV^e siècle à supplanter les chiffres romains, dans le domaine des arts et de l'artisanat. Contrairement à son compère l'architecte Ulrich Ruffiner, qui utilise volontiers les deux formes côte à côte, Rinischer abandonne les majuscules romaines.

Technique

L'enduit de finition lissé à la truelle, existant depuis la construction du chœur gothique sert de support aux peintures. Il n'a pas été badigeonné. Cette peinture murale est dite à sec, puisque réalisée sur un crépi ancien, en conséquence sec.

L'artiste esquisse ses figures, à main levée, avec des charbons de bois⁴, puis il corrige et marque au pinceau les traits généraux du dessin avec de la peinture noire très diluée. Les traits sont placés rapidement, d'une main sûre et pratiquement sans reprises, ni débordements.

Il colorise ensuite son dessin par des plages de couleur, toujours séparées par les traits noirs. L'application des teintes est faite avec douceur sous la forme de glacis peu couvrants. La transparence des couleurs impose de passer les teintes claires en premier, puis de revenir avec des coloris plus denses. Il en est de même pour les techniques picturales de l'aquarelle et du vitrail. Les lumières sont marquées par des zones laissées en épargne où l'on voit l'enduit de la voûte. Quelques ombres et reliefs sont marqués en sur-couche avec de grandes touches passées au pinceau; le plus souvent avec la même couleur, moins diluée, donc



Sion, Maison Supersaxo, 1523.

(N° 7213), destinée à l'enseignement et qui porte sur les deux faces l'alphabet latin, les chiffres dits arabes et romains. On trouve sur cette plaquette deux H à boucle ouverte.

Une autre variante de ce H consiste à ce que la boucle horizontale soit dotée d'une petite boucle ouverte vers le bas. Ce motif se retrouve déjà dans l'art roman, par exemple sur la table des Apôtres de la cathédrale de Bâle (vers 1100). Plus tard à Montet-Cudrefin (VD), dans la chapelle de la Trinité on trouve une représentation du tétramorphe, où le phylactère inscrit de Jean comporte dans le mot JOHANNES un H à boucle ouverte vers le bas, peintures datées entre 1420 et 1443. Huit graveurs signent avec un H de ce type, ils ne seront pas énumérés. Cf. Max LEHR, *Geschichte und Kritischer Katalog des Deutschen, Niederländischen und Französischen Kupferstichs im XV. Jahrhundert*, Wien 1908-1934, 9 vol. et pl.

⁴ Voir l'esquisse du Christ de Pitié, dans l'ossuaire de Loèche-Ville, qui est restée intacte: on a manifestement renoncé à peindre la face du pilier (nord) où il avait été tracé.



**Esquisse du Christ de pitié par Rinischer
dans l'ossuaire de Loèche (relevé d'Alain Besse).**

plus sombre. Les traits noirs sont repris tout à la fin, certains s'interrompent et laissent l'ombre ou la lumière prolonger le mouvement, d'autres sont élargis pour accentuer un relief ou une forme. Il n'y a pas de fondu de couleurs ou de mélanges particuliers. Les nuances sont apportées par des dégradés jouant avec la teinte claire du support et la concentration de la pigmentation des différents passages de peinture.

L'aspect de la peinture reste léger, presque transparent et sans empâtements. L'usure de ces peintures, telles qu'on peut les voir aujourd'hui, accentue encore cet effet.

Les motifs végétaux et les phylactères montrent toute la maîtrise et la liberté du trait à main levée dont disposait notre artiste (à titre de comparaison, les motifs floraux néogothiques peints en 1914, d'un dessin parfait, sont très rigides et dépourvus d'une empreinte personnelle).

Il ne s'agit en aucun cas d'une fresque, puisque l'enduit était déjà appliqué depuis plus de vingt ans. La décoration pénètre d'ailleurs dans de petites fissures, dues au tassement du chœur gothique. La technique picturale est une détrempe à la chaux. Quelques couleurs contiennent une faible charge de craie, destinée à augmenter légèrement le pouvoir couvrant de certaines teintes. Les pigments sont broyés manuellement. La palette du peintre est assez modeste et se compose des teintes habituellement utilisées par Hans Rinischer:

- Symboles des évangélistes, saint Maurice, croix de consécration: rouge vif (cinabre), rouge, brun clair (terre), ocre jaune (terre), brun foncé (terre calcinée), vert clair (composé cuprifère), bleu grisâtre très clair (composé cuprifère) et noir (charbons).
- Clef de voûte: dorure à la feuille (or), bleu (azurite), ocre jaune (terre), rouge vif (cinabre), bleu vert (composé cuprifère), pourpre (terre) et noir (charbons).

La réalisation du décor qui nous est parvenu n'a pas dû être un travail de longue haleine pour Hans Rinischer. On peut l'estimer⁵ à une dizaine de jours, avec un aide, soit environ 160 heures. Il aura fallu – 472 ans plus tard – 3010 heures pour

⁵ Avec les réserves d'usage que comprend la méthode dite «à vue de nez».

les remettre au jour, les conserver et les restaurer, sans compter les «joies» annexes (échafaudages, crépissages, analyses en laboratoire, prises de vues photographiques, rédaction de rapports et de publication, etc.).

Iconographie

La clef de voûte

Antérieure d'un bon quart de siècle, la clef de la voûte réalisée en pierre de taille a été (re?)décorée par la peinture du monogramme du Christ, en 1520 également, en lettres gothiques. L'intersection des arcs est richement rehaussée de teintes vives et contrastées, du rouge grenat pour les fronts en bandeaux, du vert pour les cavets supérieurs, du rouge carmin pour les cavets inférieurs et de l'ocre jaune pour les listels; un filet noir bordé de billes l'entoure et le délimite. Sur les voûtaines, des bouquets floraux s'épanouissent en rayonnant autour de la clef, le médaillon circulaire est ceint d'un tore continu taillé en relief et doré à la feuille. Le disque central est peint en bleu azur puis doté de lettres gothiques: «IHS» dorées à la feuille et contournées de traits peints en noir. Le pied des lettres étant à l'ouest, pour lire le monogramme, il faut tourner de dos à l'autel. Le monogramme néogothique de 1914 sera inversé pour permettre sa lecture depuis la nef.

La présence de dorure à la feuille est unique dans la décoration murale peinte de 1520 à Vercorin. Cette utilisation n'est pas le fruit du hasard, mais résulte de la volonté déterminée de mettre l'accent sur la clef de voûte. Elle est à la fois un élément d'architecture capital et le centre du décor peint des voûtaines. Les évangélistes, ici représentés par leurs symboles, rayonnent autour de cette clef et diffusent leurs Evangiles – dont le commencement est inscrit dans un phylactère – aux quatre points cardinaux. A leur origine, il ne peut y avoir qu'un être supérieur, source de leurs

Evangiles, évoqué par son monogramme sur fond d'azur: le Christ.

Rien n'évoque le ciel dans les voûtaines que les figures symboliques ailées des évangélistes, dépourvues de tout support. Le firmament se réduit au fond bleu et au monogramme en lettre dorées brillantes de la clef de voûte. A la fin du Moyen Age, le code byzantin de représentation du ciel par de l'or n'est pas encore totalement oublié dans nos contrées. Parmi les œuvres qui montrent encore un ciel doré, on peut compter le retable de la chapelle Sainte-Anne, dans l'église de Glis (1519), peint par Hans Rinischer. Mais en général, vers 1500, l'air est représenté par du bleu et l'eau symbolisées par du vert.

Le nom de Jésus qui, au Moyen Age, pouvait s'écrire avec h (*Ihesus* ou *Iehsus*), s'abrégeait souvent par les lettres «IHS» comme abréviation de *Iesus Hominum Salvator* (Jésus Sauveur des hommes), est une abréviation qui se répand plus tardivement avec la Contre-Réforme. A Rarogne, dans le décor de 1512 qui surmonte le tabernacle mural, Hans Rinischer peint, au-dessus de la représentation du Christ ressuscité, un monogramme fort proche de celui de Vercorin.

A Chardonne, la découverte récente des témoins d'un décor gothique⁶ peint peu après 1421, doté lui aussi, sur les voûtaines, des symboles des évangélistes montre autour de la clef de voûte, des rayons «solaires» flammés; le médaillon de la clef a malheureusement disparu de longue date, mais à coup sûr, il devait présenter une évocation de Jésus-Christ.

⁶ Découvert par le restaurateur d'art co-auteur de ce texte, lors d'une campagne de sondages liée à la rénovation du temple en avril 1999 et restaurés en 2000 par l'Atelier Saint-Dismas.

L'Agneau mystique de Dieu, lui aussi souvent dans un disque et sur clef de voûte, pourrait être considéré comme une variante iconographique du même thème. L'Agneau mystique, image du Sauveur, comme le Fils de Dieu en Jésus-Christ ou le Christ Juge, trouvent leurs sources et se confondent en particulier dans l'Apocalypse de Jean⁷. Les symboles des évangélistes du décor peint de la chapelle de la Trinité à Montet-Cudrefin (VD) entourent une clef de voûte dotée de l'Agneau de Dieu sculpté. Cette allusion au Christ occupe parfaitement sa place au centre des symboles des évangélistes.

Les symboles des évangélistes

Les évangélistes et/ou leurs symboles entourent le Christ sur les voûtes en cul-de-four de certaines absides romanes, parfois jusqu'au XV^e siècle dans les églises de nos contrées. Dans les édifices gothiques, ils occupent souvent les voûtains d'une travée de chœur sur croisée d'ogives, qui réserve précisément et idéalement quatre champs au décor peint. Vercorin s'inscrit à cet égard, sinon dans une tradition, du moins dans une séquence bien repérée, sinon vraiment étudiée.

Au cours des siècles, la représentation des évangélistes a été confondue avec celle des «Quatre Vivants», évoqués tant par Isaïe (VI, 1-7) que par Ezéchiel (I, 1-28). Ces théophanies sont rarement figurées à l'état «pur»: non seulement elles se superposent, mais encore leur confusion est fréquente avec la vision de l'Apocalypse de saint Jean (4, 7-14).

Les quatre évangélistes peuvent être représentés, soit en pied, tenant chacun son livre, soit assis devant un pupitre, en train de rédiger leur ouvrage. Ils sont souvent accompagnés de leur animal symbole. Mais, on les rencontre aussi sous la forme de leurs symboles seuls, empruntés aux «Quatre Vivants» des Ecritures, qui ont adoré l'Agneau qui descelle le Livre: le «visage d'homme

«pour saint Matthieu, le lion pour Marc, le bœuf pour Luc et l'aigle (en vol) pour Jean.

Visuellement, l'assimilation des «Quatre Vivants» aux évangélistes a consisté à doter les animaux représentant les premiers de nimbes, insignes de sainteté dans l'iconographie chrétienne, ainsi que des livres des Evangiles.

Les attributions ne sont pas allées sans quelques tâtonnements, mais les Pères ou Docteurs de l'Eglise ont fini par s'accorder:

- l'homme (qui deviendra un ange ailé) représente Matthieu, car son Evangile commence par dresser la généalogie humaine, soit des ancêtres charnels du Christ, et qu'il met ainsi l'accent sur l'humanité du Sauveur;
- le lion représente Marc, parce qu'il commence par la mission du Précurseur, Jean le Baptiste dont la voix retentissant dans le désert pour préparer les voies du Seigneur est comparable aux rugissements du lion;
- le veau (ou le bœuf) représente Luc, car il est l'animal de sacrifice et que l'évangéliste évoque le sacrifice du Sauveur, développant d'ailleurs plus que les autres le récit de la Passion du Christ. Le bœuf se substitue au taureau des Ecritures;
- l'aigle représente Jean, car le vol de sa pensée se perd dans les nues, parce qu'il ose regarder les dignités (divinité) en face, comme l'aigle le soleil.

Enfin, les quatre animaux symbolisent à travers les Evangiles les quatre aspects ou les moments principaux de la mission du Christ.

⁷ Cf. II Apocalypse, 5, v. 6-10.

1. L'homme	Matthieu	l'Incarnation
2. Le lion	Marc	la Résurrection
3. Le bœuf	Luc	la Crucifixion
4. L'aigle	Jean	l'Ascension

A Vercorin comme à Bavois, Chardonne, Corsier, Cudrefin, Goumoëns-la-Ville ou Noville, divers éléments se sont combinés au fil du temps, telles la forme des voûtes et une date tardive, pour entraîner la disparition de la figure principale – le Christ – de la composition, peu modifiée par ailleurs depuis ses plus anciennes représentations (par exemple à Ravenne au VI^e siècle). A Corsier, le Christ Juge est encore peint à proximité des évangélistes. A Vercorin comme à Montet-Cudrefin et sans doute à Chardonne, la clef de voûte évoque encore clairement le Fils de Dieu. Cette présence centrale peut sembler aujourd'hui modeste.

Modèles

Au premier coup d'œil, l'expression – l'expressivité serait plus juste – des figures de Vercorin, fondée sur la qualité du dessin, évoque un modèle prestigieux. Il n'a pas été trop malaisé de retrouver⁸ la série de gravures de Martin Schongauer utilisées par Rinischer. Vers 1515 vraisemblablement, celui-ci avait déjà mêlé Schongauer (pour une figure en tout cas) à une composition citée pour ainsi dire littéralement d'après Dürer, dans la Nativité d'un des volets du retable de l'ancien maître-autel de l'église Saint-Etienne de Loèche-Ville.

Revenons aux évangélistes, voici ce qu'en écrit un spécialiste⁹: «Les motifs des symboles des quatre évangélistes sont si souvent utilisés dans l'art médiéval que les gravures sur ce thème constituent des modèles naturellement très recherchés. Le choix de l'inscription en médaillon correspond bien à une éventuelle destination décorative. [...] Martin Schongauer reprend l'idée en réduisant le thème aux seuls symboles. [...] Il conserve l'association des figures avec des phylactères



⁸ Cette identification a été officialisée par un acte en constat de date certaine déposé par Alain Besse chez le notaire Jocelyn Ostertag à Sierre, le 5 février 1993. (Minute enregistrée le 18 février 1993 par le Canton du Valais, bureau de Sierre, sous le numéro 841)

⁹ Maxime PRÉAUD, dans «Le beau Martin», cité note 2, p. 292-3.



Symboles
des quatre évangélistes
gravés par
Martin Schongauer.



Eglise de Baldenheim.
Cliché Jean Erfurth.
Copyright Inventaire
général / ADAGP 2002.



Eglise d'Altenstadt.
Cliché N. Rezazadeh.
Copyright Inventaire
général / ADAGP 1998.



Saint Maurice. Paroi est du chœur.

¹⁰ Fabienne HOFFMANN, «Etude de l'iconographie et de l'épigraphie des cloches du XIV^e, du XV^e et du XVI^e siècles dans les districts d'Echallens, de Lavaux, de Lausanne et d'Yverdon», 3 tomes (Mémoire de licence de l'Université de Lausanne), mars 1992.

¹¹ Denis PICCARD, «Les Epiphanies de Baldenheim», dans *Connaissance des Arts*, décembre 1996, p. 66-75 (riche-ment illustré).

Plaquette destinée aux visiteurs: Daniel GRUNDLER, *L'Eglise historique de Baldenheim*, 5^e édition, mai 1996. dépliant touristique: *Baldenheim, Eglise historique*, 1995.

¹² Gaëtan CASSINA, «L'œuvre commun de l'architecte Ulrich Ruffiner et du peintre Hans Rinischer», dans *Etudes de lettres*, Lausanne 1997/4, p. 47-66.

¹³ François MAUER, *Die Kunstdenkmäler des Kantons Basel-Stadt*, Bd. V, Bâle: *Die Kunstdenkmäler der Schweiz*, 1966, p. 144-152.

vides formant des éléments décoratifs propres à faciliter l'insertion des motifs dans le cercle».

«De tels modèles peuvent être employés aussi bien par des graveurs, des sculpteurs ou des peintres. Lehrs en signale l'emploi en peinture dans les clefs de voûte [sic; en réalité sur les voûtains] de la sacristie de Saint-Pierre de Bâle [...]».

«Il n'en reste pas moins que ces compositions sont exécutées d'abord sur des critères graphiques même si elles sont destinées à des transpositions dans d'autres techniques. La fermeté de définition des contours et l'habileté à trouver des rythmes qui répondent à la délimitation circulaire, en font le charme. La luminosité du traitement et du fond laissé blanc, correspond bien à la facture [...]».

Outre les nombreux exemples de reprise des motifs «schongaueriens» sur toutes sortes de supports, jusqu'aux panses des cloches¹⁰, les principaux témoins comparables de quelque manière au chœur de Vercorin sont dans les églises alsaciennes d'Altenstadt et de Baldenheim¹¹ ainsi qu'à Saint-Pierre de Bâle. A Baldenheim, des peintures murales manifestement issues du «giron» de Schongauer ont été récemment découvertes et restaurées dans le chœur et sur l'arc triomphal, côté nef, qui porte le millésime incomplet 149[?]. Les voûtains du sanctuaire montrent non seulement les symboles des évangélistes, mais aussi des motifs végétaux dont on retrouve l'écho dans les grandes voûtes décorées par Rinischer entre 1510 et 1518 dans le Haut-Valais et en Valais central¹². A Saint-Pierre de Bâle, les évangélistes d'après Schongauer meublent bien les voûtains de la sacristie – et non les clefs, comme l'écrit Maxime Préaud, cité précédemment, à la suite de Lehrs. On les date de 1510 environ¹³. A la suite de leur dérestauration, on ne peut plus guère en apprécier que les vestiges.

Avec sa posture courante et son équipement militaire caractéristique, la figure de saint Maurice



Voûtain ouest détail.

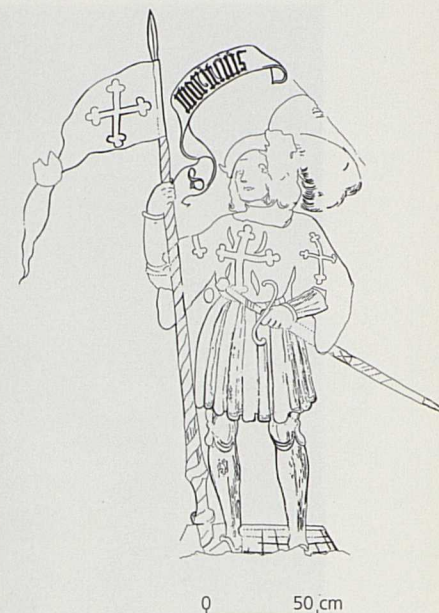
ne se réfère pas à un modèle précis connu, mais elle s'inscrit dans la même ligne que les représentations parentes de saints chevaliers à la fin de l'époque gothique.

Les phylactères

Morceaux de peau ou rouleaux de parchemins, les phylactères ou banderoles gagnent en importance, comme supports d'inscriptions d'abord, dès le XIII^e siècle, à quoi s'ajoute un effet décoratif toujours plus développé, à la fin de l'époque gothique, soit au XV^e et au début du XVI^e siècle. A Vercorin, pour le dessin de ses phylactères comme pour ses figures, Rinischer reste tributaire dans une large mesure des modèles «schongaueriens». Mais il en fait le support des citations latines du début de chaque testament et de la désignation des personnages.

Textes des phylactères

Dans les textes qu'il «peint», Rinischer ne mélange pas, habituellement, lettres gothiques et capitales romaines classiques, ces dernières pouvant être considérées comme le premier et d'ailleurs presque unique indice d'une influence de l'humanisme de la Renaissance dans son œuvre¹⁴. A Vercorin, toutefois, il alterne curieusement les deux styles de graphie, désignant avec



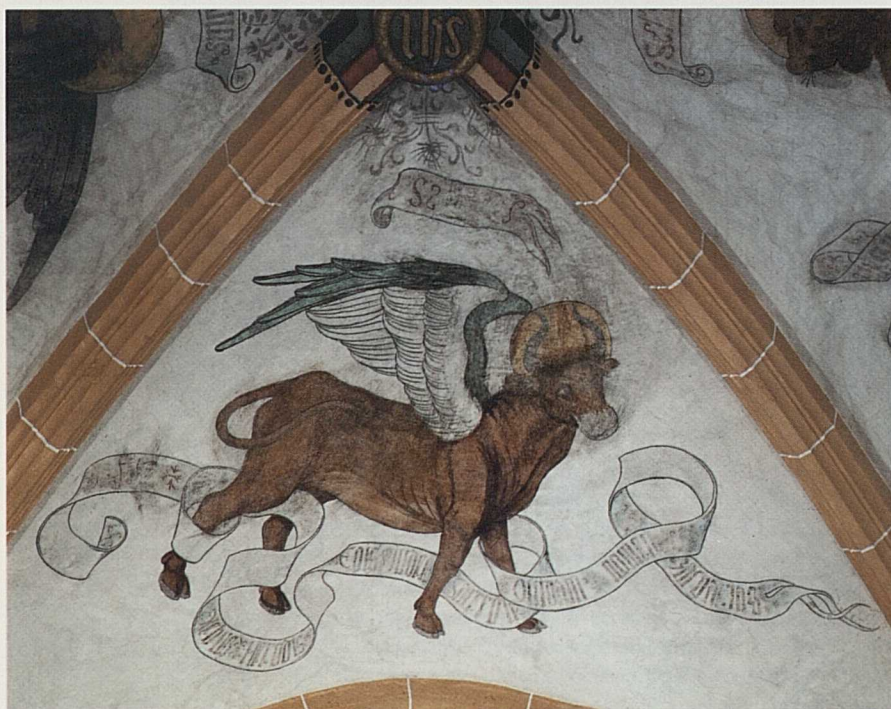
¹⁴ CASSINA et HERMANES, cité note 1, pp. 12 et 92-95: on peut se demander si ce n'est pas précisément dans la maison Supersaxo, à Sion, où il travaille en 1523, mais qui devait déjà lui être connue, sinon familière, que Rinischer s'est initié aux capitales classiques, utilisées en 1505 par Jacobinus de Malacridis dans les inscriptions qui accompagnent le fameux plafond sculpté et peint de la grande salle du deuxième étage.



des capitales romaines les trois évangélistes Matthieu, Marc et Luc, dont il reproduit par contre les textes en gothiques, tandis qu'il procède inversement pour Jean, dont le nom est en lettres gothiques et le texte en capitales classiques. Quelque intention se cache-t-elle derrière ce « jeu esthétique » ?¹⁵ Suit la transcription de ces inscriptions, facilitée par le relevé effectué sur papier calque par le co-signataire de ces lignes, Alain Besse:

Voûtain est: S. MATHEVS en capitales romaines, au-dessus de sa tête; sur le phylactère que l'ange symbolisant Mathieu tient entre ses mains, en lettres gothiques: Liber. generation[is]. Jesu. cristi. fili[i]. David. fili[i]. abraham. (Généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham, Mt 1:1).

Voûtain nord: S. MARCVS en capitales romaines, au-dessus de sa tête; sur le phylactère déroulé entre les pattes du lion symbolisant Marc, en



¹⁵ Une alternance à peine différente a pu être observée dans la chapelle de la Trinité de l'église de Montet-Cudrefin (VD), où le tétramorphe a cependant été peint près de cent ans auparavant (entre 1420 et 1443).

lettres gothiques: Initium Evangelii Iesu Christi, [filii Dei sicut scriptum est in] Isaia Pro[pheta]. (Commencement de l'Evangile de Jésus Christ, fils de Dieu. Selon ce qui est écrit dans Esaïe, le prophète, Mc 1:1.2).

Voûtain ouest: S. L[VCA]S initiales seules conservées en capitales romaines, au-dessus de sa tête; sur le phylactère déroulé entre les pattes du bœuf symbolisant Luc, en lettres gothiques: F[uit in]. diebus. Herodis. [R]egis. Judee. sacerdos quidam nomen Zacharias. (Du temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre, nommé Zacharie, Lc 1:5).

Voûtain sud: S. IOHANNES en lettres gothiques, au-dessus de sa tête; sur le phylactère déroulé entre les pattes de l'aigle symbolisant Jean, en capitales romaines: [I]N. PRINCIPIO. ERAT. VERBUM. ET VERBUM. ERAT. APUD. D[E]VM. ET. DEVS. ERAT. VERBUM. (Au commencement était la parole, et la parole était avec Dieu, Jn 1:1).

Saint Maurice est aussi désigné par un phylactère (en lettres gothiques) S. MORITCIUS.

Aucune image du saint titulaire de l'église de Vercorin ne nous est parvenue du temps de la construction ou de la décoration du chœur actuel. Toutefois Rinischer a laissé, vers 1524, sur une paroi de la chapelle Saint-Antoine de l'église du Marais à Sierre, une représentation aujourd'hui très lacunaire et abîmée de saint Boniface, identifiable sans doute grâce à son phylactère.

Croix de consécration

Malgré les nombreuses reprises et autres surpeints dont elles ont fait l'objet, celles de Rinischer ont pu être retrouvées, sur la paroi sud du chœur (voir p. 83).



Appréciation

Par rapport à ses autres décors de voûtes, Rinischer se distingue ici, peut-être parce qu'il respecte son modèle dans l'esprit autant qu'à la lettre, par la force évocatrice de ses figures. Élégantes et légères, elles s'imposent par leur simplicité, dépouillées de tout fond coloré, de tout cadre ou architecture peinte. Certes, Schongauer demeure le véritable «auteur» de ces évangélistes, mais leur transcription murale, si elle ne prétend pas à une ré-interprétation ambitieuse, ne souffre pas non plus de médiocre servilité. La manière prompte de Rinischer lui imprime un caractère indéniable. Le complément proposé par saint Maurice à droite de l'autel trouve un ultime écho dans les vestiges des croix de consécration qui ponctuent les parois, même s'il n'en reste que peu de chose.



Restitution des croix de consécration peintes en 1520.

En définitive, c'est au Jugement dernier monumental de 1512, couvrant presque toute la paroi nord de la nef de Rarogne, qu'il faut comparer les figures du chœur de Vercorin, plutôt qu'aux divers autres décors de voûte exécutés par Rinischer. On peut aussi apprécier la principale différence entre ces ensembles: le peintre a passé de l'*horror vacui* (horreur du vide), qui le pousse à occuper les moindres recoins de la surface, à Rarogne, à la mise en évidence isolée des évangélistes, à Vercorin. A peine sensible par ailleurs sous l'angle du discours stylistique et dans ses panneaux – peinture de chevalet –, une certaine évolution se ferait ainsi jour dans l'œuvre mural de Rinischer. On ne dispose malheureusement plus d'autre ouvrage que des fragments héraldiques de la maison Supersaxo, de 1523¹⁶, pour étayer quelque peu cette hypothèse.

Quant à sa «postérité» artistique éventuelle en Valais, seuls deux ensembles en témoignent encore de quelque façon: d'abord la peinture ornementale de la voûte du chœur de l'église de Glis, près de Brigue, signée des initiales non iden-

tifiées AW et datée de 1540, soit dix ans après la mort de Rinischer¹⁷; les peintures de la maison Uffem Bort, à Sion, non signées mais datées de 1547¹⁸. Le premier rappelle certes les voûtes à «réseau de nervures» décorées de motifs végétaux par Rinischer entre 1511-1514 et 1524 (Saint-Théodule à Sion, Rarogne, Ernen, église du Marais à Sierre), rien n'étant conservé, sauf Vercorin, de ses éventuels autres travaux de même type (Savièse, 1522, où seule la polychromie des clefs de voûte, récemment mise au jour, est conservée, comme dans les chapelles latérales de Glis 1519 et à Sierre 1524). C'est dans cette lignée qu'a œuvré AW à Glis, sans qu'on ose néanmoins voir en lui un ancien collaborateur de Rinischer ou quelque *famulus* (aide et disciple). Quant à l'anonyme de Sion en 1547, il allie à un sens «rinischerien» du décor végétal graphique, son point fort «d'ornemaniste», quelques maladroits emprunts aux formes nouvelles véhiculées par la Renaissance italienne, pour certaines de ses figures. On en conclura qu'Hans Rinischer n'a pas été vraiment «remplacé» en Valais, pas plus qu'il n'y avait eu de précurseur.

Le retable de la Vierge

Ce petit retable d'autel a été «inventé» par Henri Marin et Gaëtan Cassina le 1^{er} octobre 1986 dans le grenier de la cure de Vercorin, à quelques pas de celle-ci et des églises successives du lieu. Il était donc pour ainsi dire caché – et oublié! – dans

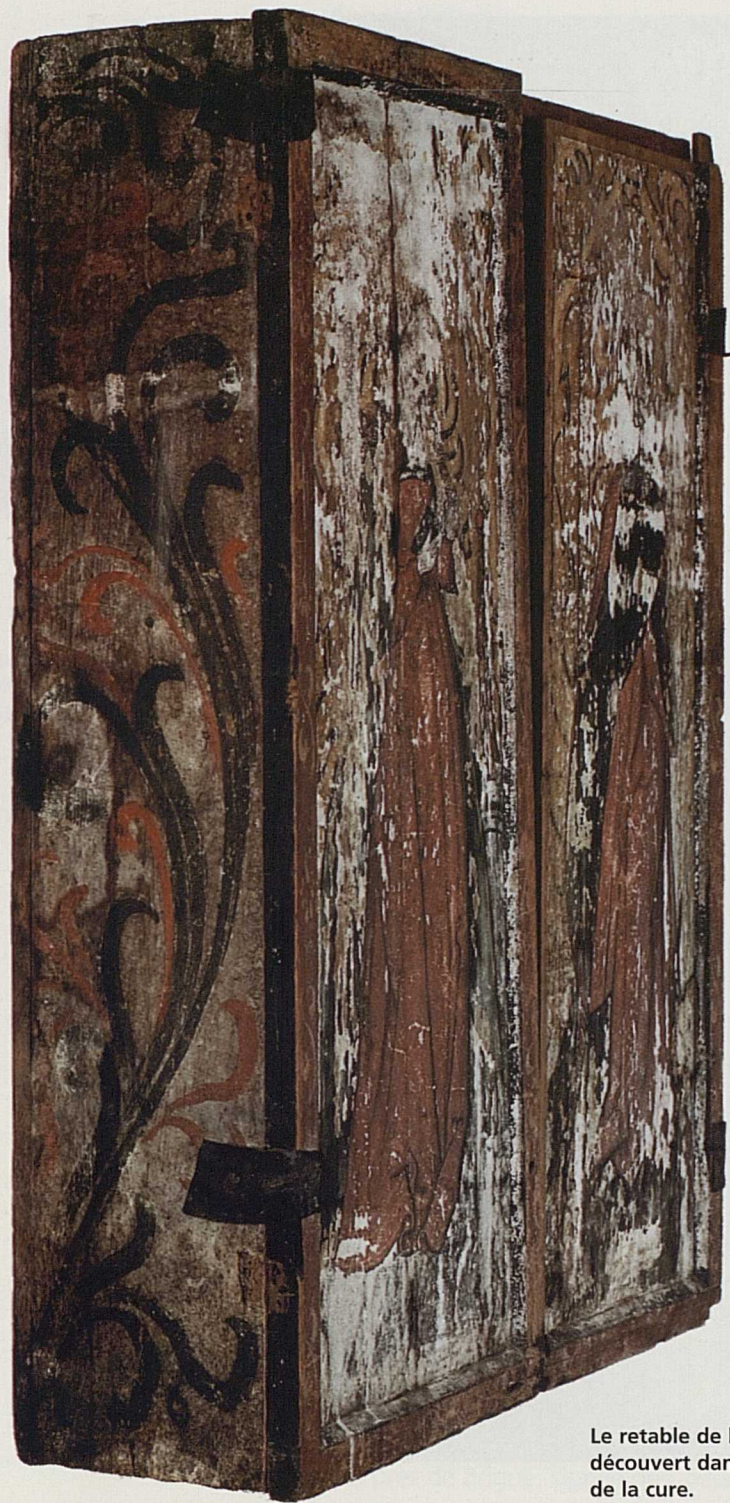
¹⁶ Gaëtan CASSINA, «La *Scala amicorum* de Georges Supersaxo (1523). Les peintures héraldiques murales de la maison Supersaxo à Sion», dans *Archives Héraldiques Suisses*, 1991, pp. 302-314.

¹⁷ Elena RONCO, *Die Prismeller Baumeister und die Spätgotik in der Schweiz (1490-1699). I maestri prismellesi e il tardogotico svizzero (1490-1699)*, Milan 1997.

¹⁸ CASSINA et HERMANÈS, cité note 1, pp. 13 et 96-103.



Eglise de Rarogne: le Jugement dernier; Hans Rinischer, 1518. Etat en 1938.



Le retable de la Vierge
découvert dans le grenier
de la cure.

un local utilisé depuis des décennies comme véritable débarras.

Avec les statues des ossuaires de Loèche-Ville et de Naters, il s'agit de l'une des plus belles et des plus émouvantes découvertes faites en Valais dans le domaine du patrimoine artistique mobilier au cours des dernières décennies. Lorsqu'on sait combien et comment Vercorin a été «écumé», pour le meilleur (la conservation des objets-témoins) et pour le pire (l'éloignement de leur destination initiale) par le collectionneur-ethnologue amateur de génie que fut Georges Amoudruz, on n'est que plus surpris d'une pareille trouvaille.

Ce retable se compose simplement d'une caisse (H. 112,5 cm x L. 84 cm x P. 26 cm) – nouveau *terminus technicus* officiel désignant ce qu'on appelait jusqu'ici le buffet – et de deux volets (H. 112,5 x L. 41,6 cm) qui, fermés, confèrent à l'objet l'apparence d'une armoire rudimentaire à deux portes. C'est d'ailleurs à cela qu'il ressemblait dans la pénombre du grenier, et cette apparence banale l'avait sans doute protégé de toute convoitise depuis pas mal de temps.

Toutes les surfaces visibles sont couvertes de peintures ornementales ou figurées. Au milieu de la caisse, une importante omission dans la surface peinte laisse deviner l'emplacement d'une statue, ou plus vraisemblablement d'un relief. De part et d'autre de ce vide, les deux anges tenant une tenture permettent, par comparaison avec d'autres représentations, de supposer, sans grand risque d'erreur, qu'il s'agissait d'une image de la Vierge à l'Enfant debout, unique élément perdu – capital toutefois – de ce retable.

Les volets montrent des figures de saints en pied. A gauche, quand le retable est ouvert, saint Théodule, et à droite sainte Catherine. Lorsque les volets sont fermés, on reconnaît à gauche sainte Barbe et à droite sainte Marguerite.

Des motifs végétaux et ornementaux couvrent les montants intérieurs et extérieurs du buffet ainsi que son «ciel».

L'ensemble, peint vivement, rapidement, «fraîchement», avec une économie de moyens techniques sans doute consécutive à la modestie des moyens financiers dont disposait le maître de l'œuvre, trahit la main du principal peintre attesté en Valais central et dans le Haut-Valais de 1510 environ à son décès, en 1529-1530: Hans Rinischer, dont l'origine et la formation ne sont pas connues, mais qui s'apparente par son art aux maîtres à l'œillet, repérés dans presque toute la Suisse alémanique, Fribourg compris, durant le dernier quart du XV^e siècle et au tout début du XVI^e.

Le retable revêt une signification emblématique, puisqu'on y trouve, à côté de la patronne du diocèse de Sion, la Vierge Marie – même si elle en est «l'Arlésienne» –, quelques-uns des principaux saints protecteurs qui y étaient vénérés:

- saint Théodule, premier évêque connu du Valais (alors encore à Octodure/Martigny), à la fin du IV^e siècle, porte le principal de ses attributs, le glaive de la régalie, emblème du pouvoir temporel de ses successeurs, devenus après l'An Mille comtes et préfets du Valais, et même princes du Saint-Empire romain germanique depuis le début du XVI^e siècle.
- sainte Catherine, couronnée, tient l'épée de son martyre. La roue de son (premier) supplice manqué figure, brisée, à ses pieds. Depuis le milieu du XIV^e siècle, l'église de Valère, cathédrale et collégiale du chapitre des chanoines de Sion, est placée sous son invocation. Elle vient donc en quelque sorte au troisième rang des saints du diocèse.
- sainte Barbe, tenant un livre ouvert, mais identifiable à la tour qui l'accompagne et dans laquelle, selon la légende, son propre père l'aurait enfermée, bénéficie à la fin du Moyen Age, dans le diocèse de Sion, d'un culte particulier attesté, entre autres fondations, par la chapelle



**Volets extérieurs restaurés:
à gauche sainte Barbe;
à droite sainte Marguerite.**

que lui élève (ainsi qu'aux Dix Mille Martyrs et à saint Vincent) l'évêque Walter Supersaxo, vers 1475: la plus belle et la plus richement dotée de la cathédrale de Sion.

- sainte Marguerite est reconnaissable à la croix sur longue hampe, dont elle se sert comme d'une lance pour transpercer la gueule d'un

dragon qu'elle foule aux pieds. On la retrouve à la même époque à Sion et dans la région de Sierre, et elle fait partie, comme Catherine et Barbe, des quatorze saints auxiliateurs, particulièrement vénérés à ce moment-là et auxquels est consacré un fameux diptyque de l'église d'Ernen.

Mais le caractère représentatif «diocésain, séduonois», de ce petit chef-d'œuvre, ne facilite pas l'enquête sur sa provenance ou, si l'on préfère, sur sa destination première. Son petit format et son iconographie semblent exclure toute appartenance au maître-autel de Vercorin, consacré avec le chœur en 1508 par l'évêque de Sion et futur cardinal Mathieu Schiner, sous le titre de Saint-Boniface. Un autel secondaire de la Vierge est certes attesté à l'église de Vercorin, mais bien plus tard seulement. Néanmoins, la rareté des documents n'interdit pas l'hypothèse d'une fondation antérieure, médiévale ou contemporaine de la décoration du chœur. D'autre part, bien que le style de Rinischer n'évolue guère dans sa manière de peindre, toujours gothique, les costumes, notamment celui de sainte Catherine, renvoient plutôt aux années 1520. Demeure la possibilité que ce retable marial provienne de la chapelle du Bouillet, située entre Chalais et Vercorin, mais bien sur le territoire paroissial de la seconde. Bien connue dès le XVII^e siècle, cette chapelle mariale, placée à la fin de l'Ancien Régime sous le vocable de Notre-Dame-de-Compassion, existait avant 1503 déjà, où sa qualité de repère topographique témoigne de son ancienneté.

Description et étude de la face intérieure du volet droit

Nous fondons notre analyse sur l'étude de l'intérieur du volet droit, qui peut être considéré comme représentatif de l'œuvre entière.

Menuiserie

Le support se compose d'un ouvrage en menuiserie de sapin. Le volet comprend un panneau compris dans un cadre assemblé. Le panneau a été fait avec deux planches de largeur irrégulière¹⁹ collées à joints vifs, sans feuillure, en prenant soin d'inverser le sens des veines pour réduire les tensions. Le cadre se compose de quatre éléments en bois profilé²⁰, maintenus entre eux par un assemblage à tenons et mortaises, ni chevillé, ni cloué, mais collé. Le cadre contient, maintient et fixe le panneau. Toutes les faces visibles de la menuiserie sont rabotées et poncées.

Subjectile

Le peintre a reçu la menuiserie montée. Avant de pouvoir être peinte, celle-ci doit recevoir un encollage et des apprêts. Le bois est recouvert d'abord avec une bonne couche d'imprégnation²¹ constituée d'un fort passage de colle animale, diluée dans de l'eau, étendue à l'aide d'une brosse aux poils rudes et appliquée brûlante et sans charge pigmentaire. La première couche d'apprêt, dite «encollage blanc», se compose de colle animale additionnée d'un peu de pigments blancs, elle s'applique très chaude avec une brosse. La deuxième couche d'apprêt, sensiblement moins riche en colle, mais beaucoup plus chargée de pigments blancs se pose chaude et de manière généreuse en croisant les passages avec la brosse. Au fil du temps, cette couche s'est finement craquelée en un réseau régulier de fissures. Phénomène

¹⁹ La plus large mesure 31 cm en haut et 30 cm en bas pour une hauteur de 106,5 cm et présente une épaisseur régulière de 9 mm. La plus petite mesure 4,5 cm en haut et 5,7 cm en bas et offre la même hauteur et épaisseur que la précédente.

²⁰ Deux d'entre eux (traverse supérieure et montant extérieur) étaient perdus et ont été refaits.

²¹ Servant de bouche-pores et de couche d'adhésion entre le bois et les apprêts. La couche d'imprégnation durcit la surface du bois et augmente sa résistance à la compression.



Volet intérieur droit:
saint Théodule.



Volet intérieur gauche:
sainte Catherine.

physique dû au vieillissement du liant et aux tensions provoquées par les changements de température et d'hygrométrie de la menuiserie. Le troisième et dernier feuillet d'apprêt est plus maigre et se compose de craie blanche et de colle. Appliquée tiède, cette dernière passe est soigneusement «lissée» lors de son application au pinceau. De coloration blanche (actuellement devenu blanc écru à cause du vieillissement du liant) la surface de ces apprêts reste mate. Notre examen ne permet pas de dire si la surface de cette dernière main a bénéficié d'un ponçage. Le retable est alors prêt à recevoir le dessin préparatoire de l'ornementation peinte.

Dessin préparatoire

La première esquisse au charbon ou à la mine n'a pas pu être repérée car elle se trouve sous la peinture. Les contours des figures et les traits des ornements sont ensuite mis en place au pinceau avec une peinture noire très diluée. Ils sont perceptibles en transparence, par exemple sous le bleu de la robe, et plus particulièrement sur la poitrine et sur la manche droite de la sainte.

Dorure et argenture

Une fine couche préparatoire de terre boliaire de coloration ocre rouge, additionnée d'un peu de liant organique, a été appliquée aux endroits destinés à recevoir une application de feuilles métalliques. Le bol d'Arménie est l'un des principaux constituant de l'assiette, qui sert de couche préparatoire et de support à la dorure. Cette terre a la particularité d'être happante et de cette manière de favoriser l'adhésion parfaite de la feuille de métal. Les feuillettes de métal battu sont appliqués sur le bol avec de l'eau légèrement additionnée d'un adhésif. De l'or est utilisé pour le «remplage en branchages» au-dessus de la figure, l'auréole, la couronne, la passementerie du décolleté et des manches, et pour le pommeau et la garde de l'épée. La lame de l'épée et les dents de la roue étaient argentées pour imiter le fer et

accentuer l'aspect glacial des instruments du supplice. L'argent est un métal qui s'oxyde à l'air. Ici, comme souvent, son éclat métallisé s'est transformé en oxyde ce qui se traduit par une couleur plus ou moins noire. Seules les faces intérieures du retable (visibles lorsqu'il est ouvert) sont dotées de dorures et d'argentures. La face externe, fermée pendant le Carême est plus sobre.

Technique picturale

Les couleurs sont appliquées au pinceau, elles ne forment pas d'empâtements et leur surface reste mate, voire granuleuse.

Hans Rinischer a utilisé des pigments de diverses natures, broyés manuellement, tous détrempés avec de l'eau additionnée de colle (protéines d'origine animale), pour réaliser la décoration picturale de ce retable. La charge en pigments, la dilution plus ou moins élevée dans l'eau et la température de la peinture au moment de l'application des teintes (chaude, tiède ou froide) régissent leurs «épaisseurs» soit leurs degrés d'opacité ou au contraire de transparence. Diverses largeurs de pinceau sont utilisées. L'examen de la peinture montre qu'au moins deux types de pinceau ont servi: les brosses plates «taillées carrées» à poils mi-durs et longs, dites couramment «queues de morue» pour les aplats et les grandes surfaces, et les pinceaux ronds aux bouts effilés à poils longs et doux pour les détails, nommés communément pinceaux pour le lavis.

Les teintes de fond en aplats

Les surfaces destinées à représenter le ciel reçoivent une teinte de fond de coloration gris anthracite, support propre à économiser et à renforcer la tonalité du bleu (de l'azurite, particulièrement dispendieuse). Le bleu du ciel est posé de manière uniforme, couvrante et en aplat, le feuillet coloré est très fin. La préparation du sol, de la cape et de la roue est préalablement recouverte d'une teinte de fond monochrome: de l'ocre jaune. La tenture est peinte

sur un arrière-plan ocre jaune orangé. Nous relevons aussi les teintes de fonds suivantes: du gris clair pour le sol; du jaune pour la roue; du rouge pour la face extérieure de la cape et du vert pour l'intérieur de celle-ci; une couleur châtain clair sert de fond à la chevelure; du blanc – très vif – est posé sur la chemisette de la sainte et sous les franges de la tenture. Les chairs de la sainte sont finement rosées par un glacis coloré monochrome. Le cadre est également peint en aplats couvrants: du rouge et pour les chanfreins du noir.

Ensuite, le peintre mêle «logiquement» deux principes pour exécuter son ouvrage. La peinture à la détrempe ancienne est comparable à de la gouache. Les teintes sont nettes, vives, mates et très couvrantes. Avec ce type de peinture à l'eau, l'artiste peut ajouter des tonalités claires sur un fond relativement dense, en opposition avec la technique de l'aquarelle.

Sur les surfaces blanches, il superpose des glacis légèrement colorés pour obtenir le modelé, puis les ombres; la lumière provenant du sujet (blanc) – le secret de l'aquarelle.

Ce choix de mêler deux procédés est dicté par un souci d'économie de la matière picturale. Il permet d'obtenir de très beaux contrastes, alliant des teintes profondes et présentes à de fins glacis modelés par transparence et lumineux «par l'arrière» à l'instar de l'art du vitrail (au moins celui de l'époque).

Rehauts du dessin sur les teintes couvrantes

Sur les teintes couvrantes posées en aplats, le modelé et les détails sont obtenus par la superposition de teintes claires: par exemple le jaune de la tenture, de la cape et des végétaux du cadre. Viennent alors les motifs peints en noir de la tenture. Les grandes surfaces, comme les étoffes, qui nécessitent un modelé et en conséquence des ombres, sont travaillées avec quelques passages

de teintes semblables, mais plus sombres, dites demi-teintes ou clair-obscur. Du blanc et du jaune dessinent les brocards de la cape. De l'ocre jaune foncé complète le contour de la roue et apporte un certain éclat et une netteté aux angles.

Rehauts du dessin sur les fonds clairs

La robe est rendue avec des traits superposés de glacis bleuté et certains plis sont renforcés ou contre balancés de reflets rosés. Cet effet rappelle les brillances que produisaient les étoffes en tafetas changeant de soie; sainte Catherine était une princesse...

L'artiste esquisse les traits du visage avec du rouge et passe quelques touches de glacis rose superposées pour modeler les chairs.

Ombres, reflets et lumières

Les ombres portées de la sainte, des feuillages et de la roue sont marquées avec une tonalité grise. La lumière provient «traditionnellement» du haut, depuis la gauche. Des traits noirs bordent et accentuent les formes («remplages de branches», auréole, couronne, visage, yeux, bouche, bordure en dentelles de la chemisette, collier, mains, tissus, épée et roue). Des traits jaunes complètent les noirs sur les mêmes motifs en apportant une certaine luminosité, telles les mèches blondes de la chevelure. La touche ultime est posée sur les chairs avec du blanc destiné à apporter une lumière vive et brillante sur les parties saillantes: un petit point blanc dans chacune des deux prunelles et sur les arêtes vives des parties métalliques, comme l'épée, la couronne ou les dents de fer de la roue brisée de son premier supplice.

Pour garder tout son éclat et sa fraîcheur, la détrempe n'est communément pas vernie. Il est à noter qu'une détrempe vernie perd en matité et ses tons s'assombrissent. Cette absence ne la protège pas des taches et ne facilitera guère le travail de nettoyage de cette œuvre quelques 470 ans plus tard.

Sur le retable, les traits noirs sont moins présents que sur les peintures murales du chœur. Dans ses œuvres de chevalet vernies, réalisées à l'huile ou à *tempera*, Hans Rinischer est généralement plus conventionnel et mélange les teintes, tout en gardant un certain hiératisme en comparaison de la production de l'élite de l'époque. La grande force de Rinischer résidait dans sa facilité de dessiner ou de tracer au pinceau des traits d'une main libre et sûre. Le graphisme et l'impression priment sur le fini des détails ou sur le fondu des couleurs. Ce retable est assurément, par sa technique – la détrempe – l'œuvre la plus instantanée, personnelle et la plus fraîche que nous connaissons d'Hans Rinischer, en dehors du domaine de la peinture murale. Le remarquable état de conservation de la pellicule picturale – pour une peinture à l'eau (!) âgée de près d'un demi-millénaire – et la récente conservation-restauration discrète ne sont pas étrangers à ce sentiment.

Applications

Des étoiles en papier sont collées sur le plafond de la caisse, pour évoquer le ciel.

Sainte Catherine et saint Théodule ont reçu des applications, actuellement disparues, dont les trous laissés par les clous de fixation témoignent. L'objet placé sur le galon du corsage de la sainte, devait être une broche; il en va de même pour le trou situé sur la fibule peinte du manteau de saint Théodule. Sur la main gauche de la sainte, un trou trahit la probable présence d'une bague. Si ce détail est plutôt rare sur des œuvres valaisannes réalisées en «plate peinture», ce complément est plus fréquent pour les statues. Le buste-reliquaire de saint Bernard (XIII^e siècle) présente le même détail sur sa main droite²². A défaut de ces ornements, il est impossible de déterminer la date à laquelle ils furent fixés.

²² Voir à ce sujet Fabiola ROUVINEZ, «Le buste-reliquaire de Saint-Bernard», dans *Vallesia* LV/2000, p. 239, fig. 11.



Volet du retable d'Hérémente, Hans Rinischer, 1526.



Influences

On ne saurait citer l'œuvre d'un grand maître ayant pu servir de modèle à Rinischer pour son modeste retable de Vercorin. La typologie de l'ouvrage se résume à sa forme la plus simple: une caisse fermée par des volets et dont toutes les surfaces visibles sont peintes, dépourvue au demeurant du moindre ornement sculpté. Le seul élément de sculpture, d'ailleurs disparu, était un relief ou, plus vraisemblablement, une statue en ronde-bosse de la Vierge à l'Enfant. On trouvera par contre dans l'espace alpin de nombreux exemplaires de ces retables réduits à la plus simple structure, sinon expression. Et puisque, contrairement à la plupart des autres retables dont Rinischer a exécuté les parties peintes, celui-ci ne comporte

pas de scène sur la face extérieure des volets, seule l'iconographie des figures et du décor peint se prête au jeu des comparaisons éventuellement révélatrices. Or, notamment sainte Catherine et sainte Marguerite accusent de fortes similitudes avec les œuvres gravées d'un maître anonyme du XV^e siècle²³.

L'effigie de sainte Catherine, en parfait état de conservation, permet de comparer la composition de Rinischer avec celle d'autres artistes, plus

²³ Max LEHRS, *Geschichte und Kritischer Katalog des Deutschen, Niederländischen und Französischen Kupferstichs im XV. Jahrhundert*, Achter Tafelband, Wien 1932, N^{os} 558 et 559). (Cf. Annexe 1-2).

renommés. Le type de cette composition en trois plans est assez révélateur de l'époque. Un personnage debout sur un sol, devant un tissu tendu à mi-hauteur, son buste se découpe sur un ciel chargé de branchages décoratifs. Les exemples de ce type foisonnent pour la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle. Un élément qui me semble plus significatif est le collier de la sainte et la forme de son décolleté. L'artiste a doté la sainte d'une chemisette de dentelle, voile pudique, destiné à «habiller» la robe fortement décolletée en U, la taille est haute, sous la poitrine, la robe est ample, longue et plissée. Ce type de décolleté et le collier disparaissant sous la robe sont des «leitmotiv» dans les œuvres de Lucas Cranach le Vieux (1472-1553), peintre connu pour ses nus. Son contemporain Dürer représente de temps à autre des colliers «masqués», mais ce n'est pas une règle; la forme des décolletés se retrouve, reflet d'une

mode vestimentaire, mais Dürer les peint moins «provocants» – c'est un peintre connu surtout pour ses œuvres religieuses.

Le personnage de sainte Catherine s'inscrit tout à fait dans la mode vestimentaire du début du XVI^e siècle germanique.







Ostensoir transition rococo – Louis XVI, payé 24 1/2 écus en 1789, poinçon de Pierre-Jacques Ryss et contrôle de la ville de Sion. Décor du pied et du nœud: Louis XVI. Décor de la monstrance proprement dite: à dominante rococo. Vermeil, argent, métal argenté (?), verroterie.

LE CHŒUR GOTHIQUE

Vercorin

Gaëtan CASSINA

Aussi petit soit-il, le chœur de l'ancienne église paroissiale Saint-Boniface de Vercorin revêt, sinon une importance considérable, du moins un intérêt certain pour l'histoire de l'architecture religieuse en Valais à la fin de l'époque gothique, tant par sa morphologie, son décor et son mobilier que par la typologie dont il relève. Il faut d'abord rappeler que plus d'un quart de siècle sépare le début de son chantier de la décoration de ses murs et voûtes.

En effet, la dendrochronologie situe entre novembre 1493 et février 1494 l'abatage des bois qui ont servi à la charpente¹. Puis, la date de la consécration, le 23 novembre 1508, a été heureusement livrée par sa relation dans le parchemin original retrouvé à l'intérieur du *sepulchrum* de l'autel². Enfin, les peintures murales sont à la fois signées du monogramme HR de Hans Rinischer et datées 1520³.

En outre, le Musée National Suisse de Zurich conserve deux vitraux, contemporains ou de peu antérieurs au chantier de construction⁴. L'un montre saint Maurice en armure et à cheval. L'autre représente un personnage en costume de l'époque, tendant un crucifix d'une main et tenant de l'autre deux écus, aux armes Chevron-Villette et Tavelli. Il s'agit du donateur présumé, Pierre ou Petermann de Chevron (vers 1433–1501/02), attesté époux de Françoise Tavelli entre 1454 et 1484, châtelain de Sierre en 1451, vidomne de Sion, Sierre, Viège et Naters de 1476 à sa mort. A Vercorin, le 8 octobre 1497, à l'occasion de la célébration d'une première messe, son fils François blessa grièvement et son neveu Claude tua un certain Jean Faber, d'Anniviers⁵. Le vitrail, de la même main ou du même atelier que celui aux armoiries des Avenches, provenant de la chapelle de Cournillens (FR) et datant de 1466/67 ou 1473/74⁶, devrait remonter à ces mêmes années, où Pierre est qualifié de co-seigneur de Vercorin, probablement par son mariage (en 1461, 1476 et 1479). Bien qu'un rapprochement avec cet événement tragique soit d'autant plus tentant

¹ Voir le texte d'Alessandra Antonini.

² Voir le texte d'Antoine Lugon.

³ Voir les textes d'Alain Besse et du soussigné.

⁴ Jenny SCHNEIDER, *Glasgemälde: Katalog der Sammlung des Schweizerischen Landesmuseums Zürich*, Stäfa, pp. 33, 35.

⁵ Hans Anton von ROTEN, «Die Grosskastlane von Siders im 14. und 15. Jahrhundert 1451-1562», dans *Vallesia*, XXXVIII, 1983, pp. 87-88 (ill. face à p. 100).

⁶ Hermann SCHÖPPER, *Les Monuments d'art et d'histoire du Canton de Fribourg*, tome 4, *Le district du Lac (I)*, Bâle 1989, pp. 123-124, fig. 122).

qu'il survient au moment même de la reconstruction totale du chœur et celle, partielle, de la nef de l'église paroissiale de Vercorin, on penche plutôt pour une donation antérieure de ces deux vitraux. Premier – et dernier – à en signaler la présence à Saint-Boniface, Emil Wick, entre 1864 et 1867, a vu celui des Chevron-Tavelli dans la nef de l'époque baroque et il a même pris soin de le dessiner, tandis que le premier, représentant selon lui saint Martin (et non saint Maurice), se trouvait alors dans la fenêtre latérale [sud] du chœur. Datant le chœur de 1490 environ et le vitrail armorié de 1480-1500, le Bâlois se trouve ici, comme c'est souvent le cas, en accord avec les recherches récentes. Et c'est en vain qu'il a cherché une inscription mentionnée par le P. Furrer. Il relève encore que le reste de l'édifice est plus récent, de même que les autels et les cloches⁷.

Quant à la plus ancienne pièce de mobilier d'église conservée à Vercorin même, un petit retable peint dont l'unique statue, une Vierge à l'Enfant de toute évidence, a disparu, elle doit être de peu postérieure au décor des murs et des voûtes (1520), bien que sa peinture soit attribuable au même Hans Rinischer (actif en Valais dès 1510 environ et décédé peu avant 1530). La question de sa destination initiale, l'église paroissiale ou la chapelle mariale du Bouillet, n'a pu cependant être tranchée, en raison de lacunes documentaires⁸.

Le recours à ces éléments indépendants de la bâtisse proprement dite incite en conséquence à étendre encore plutôt qu'à resserrer la fourchette chronologique du chantier!...

Architecture

Ce chœur est une construction de plan presque carré, dont l'arc d'entrée originel, ou arc triomphal, n'est conservé que sur une partie de son piédroit nord.

Les murs, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont en maçonnerie rudimentaire, jointoyée ou crépie

à l'origine. Les seules parties en pierre plus ou moins soigneusement taillée sont des éléments de structure architecturale: contreforts, encadrements et remplage de fenêtre, piliers et arcs d'ogives. La pierre de taille provient d'une «carrière» locale, au lieu-dit *Crouje* ou *Crouja*, sur la route menant dans la vallée d'Anniviers, à environ un kilomètre de Vercorin. Il s'agit d'une pierre dont les nuances vont de l'ocre jaune à l'orangé presque rouge, et dont l'aspect rappelle celui de la «pierre jaune» (dite d'Hauterive/NE, ou calcaire néocomien). Elle est d'ailleurs utilisée à nouveau pour le beffroi et la flèche du clocher, au début du XVIII^e siècle⁹.

Extérieurement, les contreforts ne présentent pas, en tout cas dans l'état où ils nous sont parvenus, une morphologie particulière qui les distingue ni qui les rapproche d'autres édifices.

L'articulation intérieure du chœur se résume à des piliers d'angle, d'où partent les ogives en simple croisée de la voûte, à clef circulaire. Des baies d'origine, seul a subsisté l'oculus du chevet, à remplage élémentaire¹⁰, ainsi que la fenêtre sud-ouest et les encadrements extérieurs de la fenêtre sud-est.

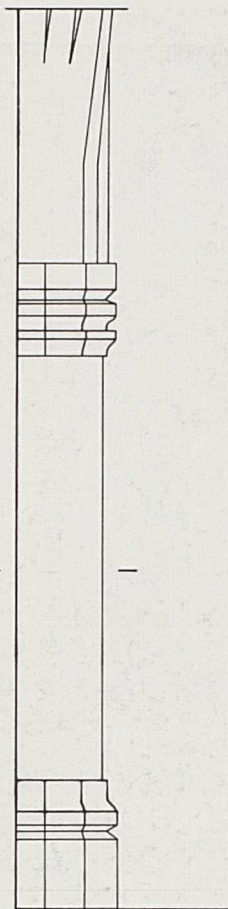
⁷ Emil Wick, manuscrit AN VI 50, Bibliothèque publique de l'Université de Bâle, [p. 114]: «Der 4eckige Chor mit einfachem Kreuzgewölbe ist etwa von 1490, das übrige ist neuer, sowie Altäre und Glocken. Im Seitenfenster des Chors Glasbild, St Martin zu Pferd, im Schiff obiger Ritter als Schildhalter mit den Wappen der Chevroni und Tavelli. Eine Inschrift wie Furrer sagt, ist nicht vorhanden. Das Bild etwa von 1480-1500.» L'allusion à Furrer rappelle que le travail de Wick a consisté à interfolier de ses compléments manuscrits illustrés un exemplaire de la *Statistik vom Wallis* du Père capucin Sigismund Furrer, publiée à Sion en 1852.

⁸ Voir le texte d'Alain Besse et du soussigné.

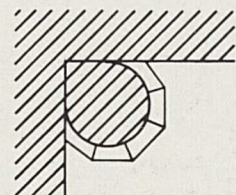
⁹ L'analyse dendrochronologique a donné, pour un bois de la partie haute du clocher, la date de 1725. Voir Alessandra Antonini.

¹⁰ D'après Alain Besse, un élément de remplage d'une des baies méridionales du chœur a pu être remployé, après remaniement de la fenêtre en 1704, dans une petite ouverture de la cure, l'année suivante (voir p. 84).





0 50 cm



0 50 cm



Sion Cathédrale.

Une typologie ordinaire

Ce type de chœur, si courant à la fin de l'époque gothique qu'on peut sans autre le qualifier de banal, se retrouve effectivement dans toute une série d'églises du diocèse de Sion, à la fin du XV^e et au XVI^e siècle. Ne citons que Vex (fin

¹¹ Alessandra ANTONINI, «Saint-Sylve de Vex: résultats de l'enquête archéologique», dans *L'ancienne église Saint-Sylve de Vex*, Vex, 1989, pp. 29-32.

¹² François Olivier DUBUIS et Pierre DUBUIS, «Les fouilles de la chapelle Saint-Laurent et les origines de Saillon», dans *Vallesia*, XXXIII, 1978, pp. 62-65.

¹³ Dates inscrites sur des baies du clocher élevé simultanément au chœur.



Loèche-ville.

du XV^e)¹¹, Le Châble/Bagnes (1502), Saillon (1527-1533)¹², Saint-Maurice-de-Lagues (1531-1533)¹³, Lens (1535-1537)¹⁴, Saxon (vers 1500, voûté à la fin du XVI^e siècle)¹⁵, les chapelles de Saint-Jean sur Sembrancher¹⁶ et de Saint-Félix à Gérond/Sierre¹⁷, peut-être les paroissiales de Sembran-

¹⁴ Dates inscrites au bas de l'ancien chœur, à l'angle sud-est, et sur le clocher à l'étage du beffroi.

¹⁵ Patrick ELSIG, «L'ancienne église Saint-Maurice de Saxon», dans *Vallesia*, 47, 1992, pp. 294-296.

¹⁶ Louis BLONDEL, «Le château de Sembrancher ou d'Entremont», dans *Vallesia*, VI, 1951, pp. 24-25.

¹⁷ Patrick ELSIG, *Une histoire multimillénaire: la chapelle Saint-Félix et la colline de Gérond à Sierre*, Mémoire de licence, Université de Lausanne 1990.

cher¹⁸ et de Saint-Germain de Savièse¹⁹ ainsi que, lointaine variante comptant trois travées, le chœur de l'ancienne paroissiale du Marais, à Sierre²⁰. A l'exception de ce dernier cas et de ceux dont seul le plan est connu – tels Saint-Félix et Le Châble/Bagnes – tous ces chœurs sont voûtés, comme Saint-Boniface, de simples croisées d'ogives généralement portées par des piliers d'angle, à moins qu'on ne se soit contenté de consoles, comme à Saint-Jean.

Les modèles sont certes bien antérieurs, comme l'attestent de nombreux chœurs d'églises, paroissiales ou monastiques, et de chapelles, dans les diocèses voisins de Lausanne et de Genève, dès le XIII^e siècle, ainsi que des chapelles castrales comme, entre tant d'autres, celles de Chillon et de Tourbillon²¹. Dans le diocèse de Sion, outre ce dernier exemple, les chœurs de Saint-Léger de Nendaz²² et de Saint-Germain des Vignes, soit Sankt-German près de Rarogne²³, offrent des variantes précoces de cette typologie architecturale, sans oublier l'encorbellement de la chapelle de Tous-les-Saints, sous le château de Valère, à Sion. Mais Vercorin, qui s'inscrit par ailleurs,

¹⁸ On sait que l'actuelle église Saint-Etienne de Sembrancher résulte, pour l'essentiel, du remaniement exécuté vers 1680 d'un édifice antérieur, vraisemblablement médiéval.

¹⁹ Probablement antérieur au clocher, élevé par Ulrich Ruffiner vers 1515 et remanié après le tremblement de terre de 1524, et à la nef construite par le même en 1522 (date sur le portail).

²⁰ François Olivier DUBUIS, «L'église du Marais (Sierre)», dans *Vallesia*, XXVIII, 1973, pp. 188-190.

²¹ *Chillon: la chapelle*, publié sous la direction de Daniel DE RAEMY, Lausanne 1999 (Cahiers d'Archéologie Romande, n° 79), pp. 157-198. – Patrick ELSIG, *Le château de Tourbillon*, Sion 1997 (Sedunum Nostrum, Annuaire n° 11), pp. 33-46.

²² François Olivier DUBUIS, «Saint-Léger de Nendaz. Les sanctuaires antérieurs à l'église actuelle», dans *Annales Valaisannes*, 1984, pp. 141-143.

²³ François Olivier DUBUIS, «Saint-Germain des Vignes. (Paroisse de Rarogne)», dans *Vallesia*, XXXIX, 1984, pp. 107-109



Sierre, Géronde.



chronologiquement, en plein milieu de cette suite de constructions relativement homogènes, s'en distingue par le détail de ses formes.

La morphologie d'une «cathédrale provinciale»

Tout d'abord les supports, soit les piliers d'angle, sont cylindriques, pourvus de bases et de chapiteaux prismatiques, se répondant morphologiquement presque comme dans un miroir. Cette solution compte ici l'un de ses derniers exemples dans les espaces voûtés de l'architecture religieuse gothique flamboyante, où elle est déjà pratiquement supplantée un peu partout par la pénétration directe des arcs dans les piliers, ou par de simples consoles adossées aux parois ou placées dans les angles.

On la rencontre certes encore dans un certain nombre d'édifices religieux de nos contrées alpines. C'est le cas, notamment, de la cathédrale de Sion, reconstruite dès le milieu du XV^e siècle et où les chapiteaux du chœur sont encore pourvus de corbeilles à décor végétal, tandis que la nef montre des chapiteaux de type prismatique, comme les bases, dans une version plus développée qu'à Vercorin. On observe la même morphologie à Loèche-Ville, dont la paroissiale Saint-Etienne est de peu postérieure, pour les premières étapes de sa reconstruction, au chantier de la cathédrale²⁴. A peu près en même temps s'élève

²⁴ Nott CAVIEZEL, «Baugeschichtliche Untersuchungen an der Pfarrkirche St. Stephan in Leuk-Stadt», dans *Vallesia*, XXXIX, 1984, pp. 125-138.

encore le nouveau chœur de l'église des Carmes de Gérode²⁵, où les piliers ressortissent à la même conception que Sion et Loèche-Ville. Ces trois édifices, d'une autre ampleur que le chœur de Vercorin, comptent encore, dans la partie supérieure du diocèse également, au moins deux constructions conservées qui sont leurs contemporaines, même si leur apparentement est un peu plus lointain: le chœur de l'église paroissiale de Münster, dans la vallée de Conches, qui remonte au début des années 1490²⁶, et la chapelle de l'ancien hôpital Saint-Antoine, à Brigue, dont il va être question en relation plus étroite avec Vercorin.

Les arcs de la simple croisée d'ogives du chœur de Saint-Boniface présentent un profil simple, à listel et double cavet, qu'on retrouve fréquemment un peu plus tard, en particulier dans les ouvrages d'Ulrich Ruffiner. De leur «signature», deux marques lapidaires, l'une se retrouve précisément à Saint-Antoine de Brigue²⁷. On est loin, par ailleurs, de la modénature des arcs de la cathédrale de Sion, de Saint-Etienne de Loèche et du chœur de Gérode, avatars tardifs des profils piriformes du gothique rayonnant. Il reste que le chœur de Vercorin, par ses supports et son couvrement, appartient bel et bien à ce groupe d'églises, parmi les plus prestigieuses élevées dans la partie orientale du diocèse de Sion au cours du dernier quart du XV^e siècle.

Des artisans non identifiés

On ignore toujours l'identité et surtout la provenance des principaux bâtisseurs de cet ensemble d'édifices religieux qui présentent, dans toute leur provincialité, plusieurs dénominateurs communs. Quelques noms sont certes connus, tel ce Stephanus Willyet, tailleur de pierre réputé sédu-nois, cité en 1493 en raison du salaire qui lui est dû pour avoir travaillé à l'œuvre de la fabrique de l'église (= la cathédrale) de Sion²⁸. On est alors en plein chantier de reconstruction du vaisseau central de la cathédrale²⁹ et à la veille de l'abattage

du bois utilisé pour la charpente du chœur de Vercorin.

D'autre part, la reprise presque textuelle du plan et du système basilical de l'élévation de l'église de Valère (XII^e-XIII^e siècles) lors de la reconstruction de la cathédrale sédunoise³⁰, probablement dès le début des travaux (vers 1450), ne nous aide guère. Elle vaut en effet principalement pour le parti général ainsi que pour quelques particularités dénuées d'intérêt dans le contexte qui nous intéresse, et non pour le détail des formes qui, lui, nous préoccupe ici.

C'est donc en recherchant la piste, pour l'instant inconnue, de la formation des artisans œuvrant à Sion, à Loèche et à Gérode que l'on pourra peut-être un jour – prochain ou lointain – retrouver la source dont Vercorin propose une sorte de «module réduit». En attendant, on peut bien affirmer sans prendre de grands risques que Saint-Boniface est le plus petit maillon d'une chaîne architecturale qui constitue l'essentiel du patrimoine architectural religieux de la fin du XV^e siècle dans le Valais central et dans le Haut-Valais, soit dans ce qui correspondait encore strictement, jusqu'aux guerres de Bourgogne (1475-1477), au domaine temporel de l'évêque et des Sept Dizains, soit à l'Etat ou à la principauté épiscopale de Sion.

²⁵ François Olivier DUBUIS, «L'église de Gérode (Sierre)», dans *Vallesia*, XXXII, 1977, pp. 362-371.

²⁶ Walter RUPPEN, *Die Kunstdenkmäler des Kantons Wallis*, Bd. I, *Das Obergoms*, Basel 1976, p. 62 (millésime 1491 sur le linteau de la porte de la sacristie).

²⁷ Observation d'Alain Besse lors des travaux de restauration de cette chapelle, mais aujourd'hui invérifiable en raison de la peinture qui recouvre les arcs. Voir plus haut Alain Besse (avec le concours du soussigné).

²⁸ François Olivier DUBUIS et Antoine LUGON, «La cathédrale Notre-Dame de Sion: le contexte historique des vestiges découverts en 1985 et 1988», dans *Vallesia*, XLIV, 1989, p. 137, n° 104.

²⁹ *Ibidem*, pp. 95-97.

³⁰ Antoine LUGON – Véronique RIBORDY EVEQUOZ, *La cathédrale Notre-Dame de Sion*, Sion 1995, p. 36.

Un contexte historique mouvementé

Pendant la reconstruction de la cathédrale, de Saint-Etienne de Loèche, des chœurs de Géronde et de Vercorin, s'est déroulée, dans le contexte plus général des guerres de Bourgogne, la conquête du Valais en aval de la Morge de Conthey, considérée en partie et par certains – jusqu'à Martigny en tout cas –, comme une reconquête de terres jadis épiscopales (1475-1476). Ce fait militaire aux suites politiques décisives, sinon définitives, n'a pas été accompagné ni suivi, même à terme, d'une vague architecturale et artistique témoignant de quelque «colonialisme culturel». Les constructions et décorations d'églises dans le Valais désormais sujet (jusqu'en 1798), notamment jusqu'au temps proche de la grande réforme protestante, demeurent dans l'orbite occidentale, savoyarde au sens large, incluant certes le Pays de Vaud, mais aussi les cités épiscopales de Lausanne et de Genève³¹.

On relève bien quelques œuvres bernoises parmi les retables destinés au Valais romand, mais il faut là se garder de toute généralisation fondée sur l'échantillonnage, trop restreint, des témoins conservés³². Une sorte de point de rencontre, dans

le domaine de l'architecture, peut être situé entre Ardon et Leytron. Dans la première localité, le chanoine de Sion Jean de Platea fait reconstruire en 1525 le clocher abattu par un tremblement de terre l'année précédente. Son maître d'œuvre, vraisemblablement Ulrich Ruffiner, y combine le principe «chablaisien» de la grande baie unique de l'étage des cloches avec une flèche en pierre dépourvue de lucarnes à sa base et une modénature des baies caractéristique du maître³³. A Leytron, le clocher étroit de l'ancienne église, avec les baies géminées de son beffroi et sa flèche en charpente peut être plus ancien, mais le portail «ruffinerien» de la nef témoigne d'une empreinte dont le clocher n'est pas exempt non plus. En aval, dès Saillon, les maîtres d'œuvre du Vieux-Chablais jouissent d'un quasi-monopole jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

³¹ Marcel GRANDJEAN, «Architectes du Vieux-Chablais à la fin de l'époque gothique», dans *Vallesia*, XXXIII, 1978, pp. 239-254.

³² Frédéric ELSIG, «La peinture dans le diocèse de Sion 1430-1530», dans *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 57, 2000, pp. 131-140. – *La Renaissance en Savoie. Les arts au temps du duc Charles II (1504-1553)*, sous la direction de Mauro NATALE et Frédéric ELSIG, Musée d'art et d'histoire de Genève, 2002, en particulier Vittorio NATALE, «La sculpture dans un duché de frontière», pp. 53-75 et Frédéric ELSIG, «La peinture en Savoie et en Franche-Comté durant la première moitié du XVI^e siècle», pp. 7-94, spéc. pp. 86-87.

³³ Astrid GAILLARD, *L'église Saint-Jean. Ardon-Magnot*, Conseil de gestion de la paroisse d'Ardon-Magnot, Ardon 1996, pp. 30-31.

LA NOUVELLE ÉGLISE

Vercorin

Daniel THURRE



1958

Agrandir... ou construire?

Il n'est guère envisageable de s'intéresser à l'église moderne de Vercorin sans s'interroger sur la démolition de la nef de l'ancien édifice et sur l'esprit dans lequel se sont enchaînés les événements. La nouvelle construction et son intégration dans le site ont dû prendre en compte de nombreux paramètres. En effet, l'élaboration d'un nouvel édifice n'est pas allée sans peine, comme il ressort des documents d'archives. Il est possible d'en retracer pratiquement toutes les étapes, des projets

à la réalisation de l'œuvre de l'architecte genevois Arthur Bugna. L'ensemble des travaux a été effectué au temps du curé Gustave Bellon, de 1957 à 1964. Il a longtemps été question de restaurer, puis d'agrandir l'ancienne église, voire de l'intégrer dans un nouveau complexe avant de détruire sa nef. Ce qu'il convient d'appeler le « syndrome de Nax » a certainement donné le coup de semonce à l'édifice de 1704, agrandi en 1871, estimé vétuste et dangereux. L'écroulement de la voûte de l'église de Nax au cours de la messe dominicale du 10 janvier 1909, a longtemps hanté les mémoires. De plus, celui de la voûte de l'église de Chippis, lors du tremblement de terre du mois de mai 1946, avait été perçu comme un véritable signal d'alarme.

Le calendrier des événements

1957: agrandissement ou conservation de la nef?

La première information écrite relative à une nouvelle église remonte au 2 août 1957: la Commission fédérale des monuments historiques s'adresse à l'Evêché de Sion pour la restauration de l'église de Vercorin; M. Alfred-Andreas Schmid, expert de la Confédération, dit qu'il s'agit là *très probablement d'un monument historique qui mérite toute notre attention*. Le 14 novembre 1957 une vision locale est annoncée.

- Au printemps suivant, c'est à un architecte de Coire, Walter Sulser, qu'on demande conseil pour l'agrandissement de l'église; il vient donc le 12 juin 1958 à Vercorin.
- Le 20 octobre 1958, contact est pris avec l'architecte Joseph Pernet de Réchy, en vue de la réfection et de l'agrandissement de l'église.
- Le 23 mai 1959: la Société de développement de Vercorin, par l'entremise de Claude Lorétan,

prend l'initiative d'inviter Albert de Wolff, conservateur des Musées cantonaux, pour une visite des lieux. Celui-ci conseille au curé de faire classer l'église monument historique, ainsi que l'indique une lettre du 30 mai 1959, adressée à l'abbé François-Olivier Dubuis, archéologue cantonal.

- Le 11 juin suivant, c'est au tour du Professeur Alfred-Andreas Schmid et de Walter Sulser de se rendre sur place.
- L'archéologue cantonal François-Olivier Dubuis présente son rapport (5 pages) le 25 septembre 1959; il conseille de conserver le clocher et le chœur. En revanche, à son avis ... *la nef retient peu l'attention. Elle résulte en majeure partie de transformations et d'agrandissements des XVII^e et XIX^e siècle; elle, et elle seule, peut être sacrifiée pour agrandir l'église. Dans la mesure où elles sont utiles, les deux sacristies devraient être gardées*. Plus loin, concernant la toiture de la nouvelle nef, il dit: *Notons en passant qu'il serait heureux de ne plus avoir le toit de genre grange bernoise, si peu à sa place dans le pays*. Et de poursuivre: *... dès que possible, veuillez prendre contact avec l'architecte de votre choix... Les plans et devis établis par l'architecte devront être présentés à moi-même, en deux exemplaires, un pour la Confédération, l'autre pour l'Etat*. Quatre jours plus tard, ce texte, étoffé de données historiques et archéologiques est adressé à la Commission fédérale des monuments historiques.

1959-1961: de la promotion aux prémices d'une démolition

- Le 5 octobre 1959, une demande de classement est adressée au conseiller d'Etat Marcel Gross; et dix jours plus tard, le chœur et

l'église de Vercorin sont classés monuments historiques.

- Le 6 mars 1961, un ingénieur de Pully, Pierre Bisenz, étudie l'état de la nef. Il constate que les murs nord et sud sont fendus verticalement en plusieurs points; la charpente de la toiture est en mauvais état; la voûte de la nef est fissurée transversalement. Le drame de Nax a ressurgi dans les esprits: suite à ce rapport et dès le 20 avril, l'église va être interdite au public (note de Gabriel Rey, sacristain). Cependant, il est encore question de rénover la nef.
- Le 10 mai 1961, les ingénieurs François-Marc Glauser et Roger Perreten de Sion font un état des lieux et relèvent qu'il est plus prudent d'envisager le remplacement total de la voûte (frais prévus: 165 000 francs).
- Un relevé à l'échelle 1:1000 de l'ancienne église est réalisé en juin 1961 par un architecte (signé E. M. = Edouard Minnig). On dispose ainsi d'un relevé du plan, d'une coupe de la nef, des élévations des façades ouest, sud et est.



1962

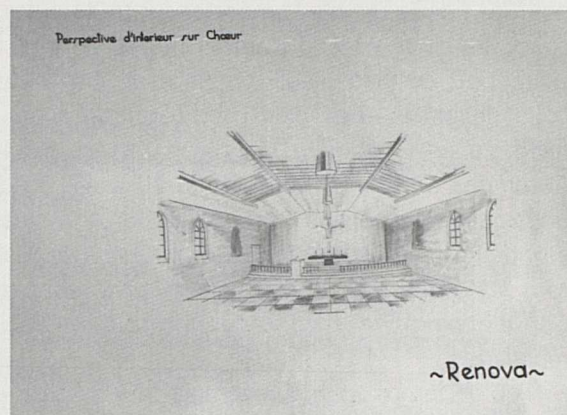
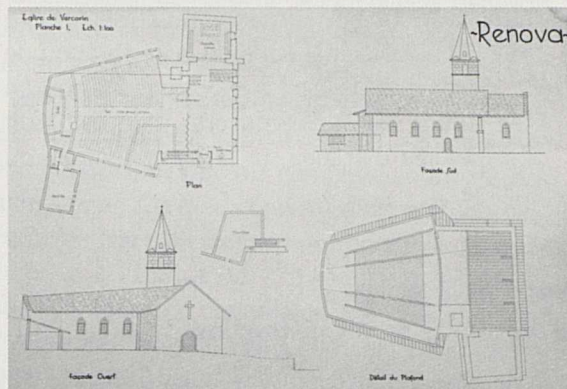
- Dans la *Tribune de Lausanne* du 20 septembre 1961, J.-C. Duvanel parle de la célébration de la messe dans le *parc à moutons*: il s'agit en fait, d'une bâtisse recouverte d'un toit, soit l'actuel lieu d'accueil sur la place centrale du village.

1961: mise en place d'un comité de reconstruction

En 1961, les experts sont bien conscients de la valeur de ce patrimoine, mais la nécessité de disposer rapidement d'un lieu de culte sans danger pour les fidèles semble l'emporter sur toute autre considération (y a-t-il eu d'autres intérêts en jeu?). Le rapport de l'ingénieur semble avoir porté un coup de grâce, aussi bien psychologique qu'effectif, au vieux bâtiment. Gabriel Rey a reçu de la Commune de Chalais, en date du 20 avril 1961, une missive contenant ces lignes, pour le moins étonnantes: *Quoique l'état actuel ne présente pas tous les risques décrits par l'ingénieur Bisenz, le Conseil communal n'en a pas moins décidé sa rénovation.*

Peu de temps après, un comité de reconstruction est formé, qui met au point un règlement et un programme, en vue d'une mise au concours. Il s'agit bien d'un comité chargé de la reconstruction, et non pas de la restauration de l'église. Bien que l'idée ait peut-être germé dans les esprits, aucune déclaration officielle n'a été faite. Nous le verrons, avec la déclaration du 11 janvier 1962, le couperet tombe, et la démolition ne fait dès lors plus de doute, alors que de 1957 à fin 1961 il n'en avait guère été question...

- Le règlement établi par le comité de reconstruction n'étant pas conforme aux normes SIA; il est modifié le 21 octobre 1961. Les projets doivent être remis à Maître Marc Perruchoud à Sion pour le 31 octobre, délai repoussé ensuite au 15 janvier 1962.



- Le 11 janvier 1962, quatre projets sont retenus (cf. ci-dessous).

Six personnes composent la commission des experts, dont un ecclésiastique, le révérend doyen Jérémie Mayor, curé de Sierre; trois architectes, André Perraudin, Jean Suter, Charles Zimmermann; le président de la Commission cantonale des sites, Maurice Zermatten, et l'archéologue cantonal, François-Olivier Dubuis, à titre d'expert-conseil. Cette commission s'étendra par la suite à quinze membres, qui retiendront les critères d'appréciation suivants, rapportés ci-dessous *in extenso*:

- 1) La nef de l'église actuelle, qui ne présente aucun intérêt, doit être démolie et il y a lieu de prévoir une nouvelle église de 300 places.
- 2) La nouvelle église doit être séparée des parties anciennes classées comme monuments historiques (clocher et chœur) afin de respecter leur valeur.
- 3) L'implantation de la nouvelle église doit être prévue au nord-ouest de l'église actuelle sur un axe approximatif sud-est, nord-ouest.
- 4) Le chœur actuel doit être aménagé en chapelle de semaine.
- 5) Un espace formant parvis est à prévoir entre la cure, le clocher et la nouvelle église.
- 6) L'ancienne sacristie est à maintenir et à utiliser comme entrée de la chapelle de semaine.
- 7) La sacristie actuelle est à démolir.
- 8) Une liaison couverte entre la cure d'une part et la nouvelle église, et entre celle-ci et la chapelle de semaine d'autre part, est très souhaitable.
- 9) L'architecture de la nouvelle église doit s'adapter au site.
- 10) Le coût de la nouvelle construction doit être en rapport avec les possibilités financières de la paroisse.

En ce qui concerne ce dernier point, on retiendra que les travaux ont pu être commencés grâce à un prêt privé important: 100 000 francs ont ainsi été mis à disposition pour le démarrage des travaux. Les banques, à cette époque, considéraient

les églises comme des bâtiments de luxe et ne prêtaient guère à cet effet.

Mise au concours et projets présentés

Pour plus de clarté nous proposons, avant l'étude des principaux projets retenus par la commission des experts, un calendrier des démarches entreprises par le comité de reconstruction de l'église.

Le 11 janvier 1962, dans le rapport des experts déjà mentionné, quatre projets étaient retenus, à savoir:

RENOVA / Albert SIGGEN, Genève
NOVA ET VETERA / Jacques DUMAS, Lausanne
ITE / Gilbert de WECK, Lausanne
CREDO / Arthur BUGNA, Genève

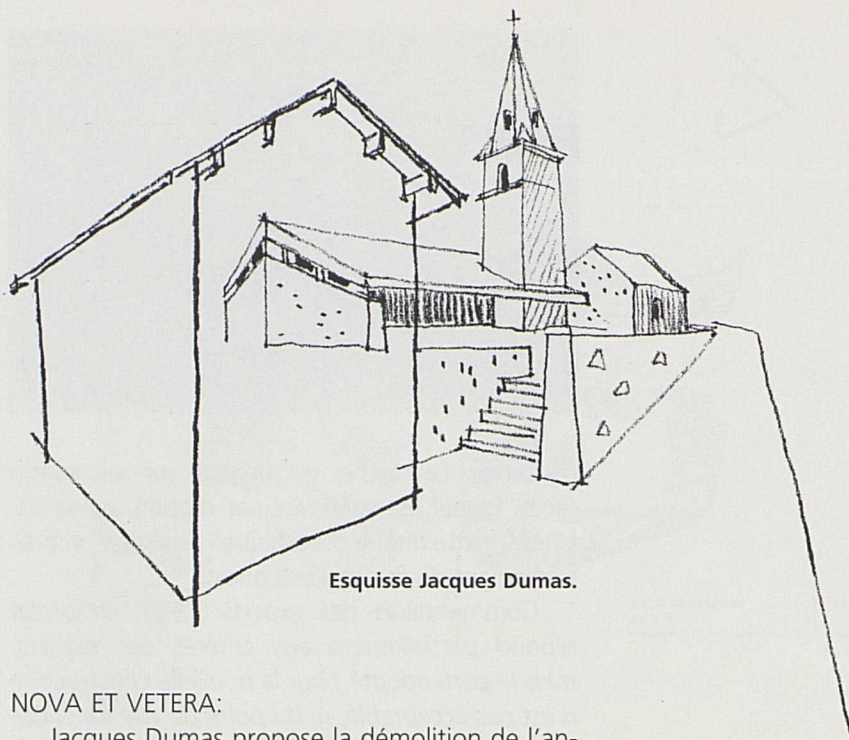
S'étaient également présentés trois valaisans: Joseph PERNET de Réchy-Chalais, qui s'est ensuite désisté, ainsi que MM. BRUCHEZ de Sion et MATHEY, de Martigny, qui n'ont pas été retenus. Le choix définitif s'est porté sur la personne de l'architecte Arthur Bugna, natif de Monthey.

RENOVA:

Albert Siggen propose la construction d'une nouvelle aile au nord, en conservant la plus grande partie de l'ancienne église. L'agrandissement projeté crée la possibilité d'utiliser deux nefs perpendiculaires, qui peuvent être rendues indépendantes. Le plan de base du nouvel édifice accolé est triangulaire.

Commentaires (partiels) des experts: 1961: *Ce projet ne présente aucun intérêt architectural. Il manque d'unité. De plus, il ne met pas en valeur les parties anciennes à conserver.* 1962: *Ce projet ne satisfait ni au point de vue esthétique, ni au point de vue d'ensemble. Sa réalisation n'est pas à conseiller.*

M. Siggen reconnaît aujourd'hui que son manque d'expérience à l'époque ne lui aurait pas permis d'entreprendre une œuvre aussi importante.



Esquisse Jacques Dumas.

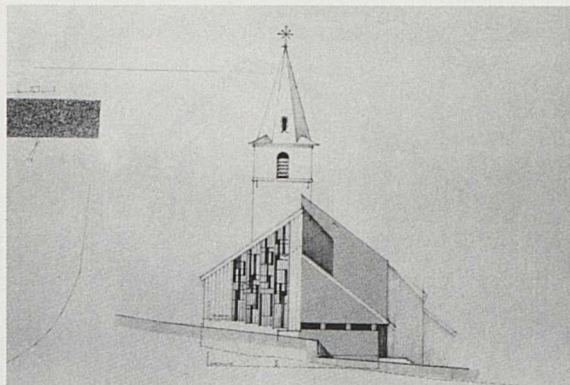
NOVA ET VETERA:

Jacques Dumas propose la démolition de l'ancienne nef et la construction d'une nouvelle église, où le chœur existant servirait de chapelle de semaine. Le nouvel édifice, de forme polygonale, se voit relié au chœur et au clocher existants. Un parvis abrité permet d'augmenter le nombre de places debout.

Commentaires des experts: 1961: *Ce projet remplit partiellement les conditions admises par la commission. Il est regrettable que la nouvelle église diminue la valeur des éléments anciens, et en particulier, celle du clocher qu'elle englobe trop. En respectant scrupuleusement les directives du comité, l'auteur de ce projet s'est trouvé gêné dans le choix d'une solution correspondant au point de vue des experts.* 1962: *L'auteur a été victime d'un programme imposé. La séparation du nouvel édifice et de l'ancien serait souhaitable. Certaines modifications s'imposent.*

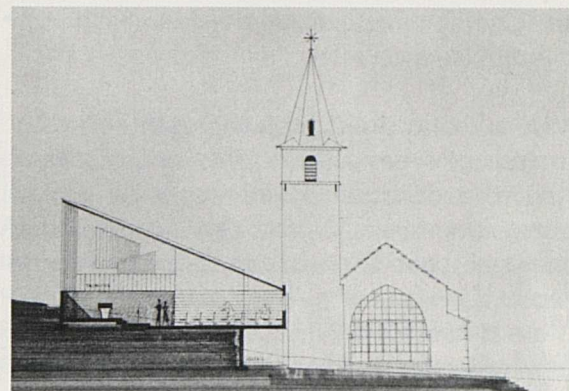
ITE:

Gilbert de Weck propose une église indépendante, mettant en valeur les parties historiques à



conserver. Le clocher est dégagé sur ses quatre faces. La nef est surélevée par rapport au parvis. Une variante dite «économique» envisage un prolongement de la nef vers l'ouest.

Commentaires des experts: 1961: *ce projet répond partiellement aux critères des experts, mais le parti adopté pour la nouvelle construction n'est pas acceptable, ni du point de vue fonctionnel, ni pour son architecture. Le volume de construction est trop limité.* Variante: *Ce projet, quoique traité avec plus de sensibilité, présente les mêmes inconvénients que le projet RENOVA.* 1962: *L'idée de séparer la nouvelle église de l'ancienne est excellente; le clocher est ainsi bien dégagé. La différence de niveau de la nouvelle église par rapport à l'ancienne paraît trop grande. La disposition des bancs n'est pas très heureuse.*



L'esthétique ne donne pas satisfaction et l'exécution telle qu'elle est présentée, n'est pas à conseiller, malgré sa solution économique.

CREDO:

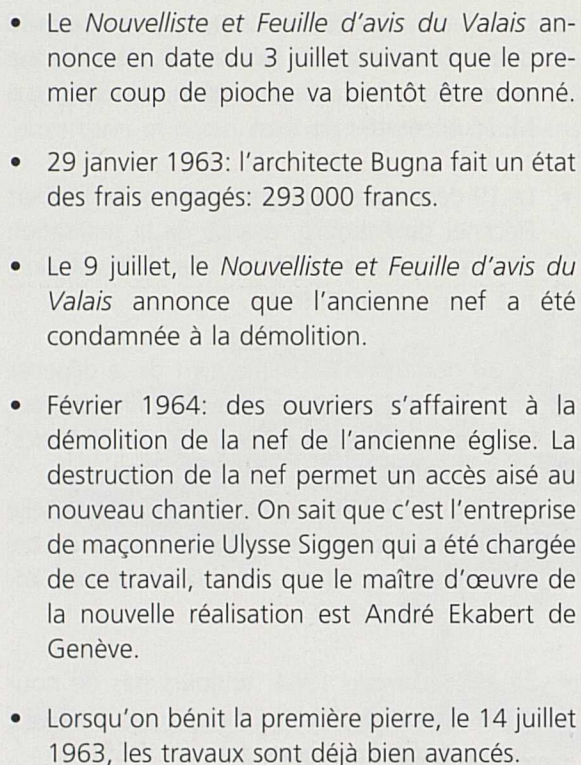
Arthur Bugna retient la démolition de l'ancienne nef. Le nouvel édifice s'érige à proximité, détaché du clocher et du chœur à conserver. Dans un premier temps, il prévoyait un couvert pour relier les différents corps de bâtiments. Une maquette de cette étape, dont il existe encore des photos, montre bien ce souci de liaison entre l'église, le chœur/clocher et la cure.

Commentaires des experts: 1961: *Ce projet correspond aux critères des experts, sauf en ce qui concerne l'adaptation de son architecture au site et les liaisons.* Variante: *Cette variante est moins heureuse que le projet principal du fait de son implantation et des accès.* 1962: *L'auteur de ce projet a résolu le problème d'une manière impressionnante. Il a fait preuve de talent, de goût et d'originalité. L'emplacement de la nouvelle église par rapport à la cure d'une part et au clocher et au chœur, d'autre part, est considéré comme le meilleur. Du point de vue architecture, ce projet est jugé à l'unanimité supérieur à tous les autres. Toutefois, la réalisation est trop audacieuse. Des simplifications s'imposent.*

Conclusion du premier rapport général: *La commission estime qu'aucun des projets présentés*

Le 21 janvier 1962: nouveau rapport des experts (3 pages); le projet CREDO de Bugna est retenu et adopté à l'unanimité; coût approximatif: 285 000 francs. Texte suivi du rapport présidentiel de Gabriel Rey.

-
- A black and white photograph of a church with a damaged roof and a bell tower. A magazine titled 'VERCOUVREMENT NOUVELLE EGLISE' is visible in the foreground.





- Une lettre du 20 novembre nous apprend que la fabrication du tabernacle, de la lampe éternelle et de six chandeliers a été adjugée à M. Muhlematter de Sion.
- Le 19 décembre 1963: lettre au verrier Herbert Fleckner de Fribourg, chargé de la réalisation des vitraux d'Albert Chavaz. Le délai est alors fixé au printemps 1964...
- Le 24 décembre 1963: montant de la dépense engagée: 400 016 francs (montant final de tous les frais, après récapitulation: 499 292, 50 francs,
- Le 12 juillet 1964: consécration de la nouvelle église, considérée par la presse comme un bel exemple de *synthèse entre l'architecture ancienne et moderne*.
- Le 10 décembre 1964: toujours pas de nouvelles de l'artiste Albert Chavaz! (mise en place des vitraux prévue alors: fin juin 1965).

Critères de la commission

Lors de l'élaboration de la mise au concours, le comité de reconstruction requérait dans son programme les aménagements suivants:

1. une nef de 280 à 300 places assises à raccorder avec le chœur et le clocher existants;
2. un ambon ou chaire; un autel latéral; un ou plusieurs confessionnaux;
3. une tribune ou autre emplacement pour l'orgue et pour 30 chantres;
4. une sacristie; un petit espace disponible pour le sacristain et les enfants de chœur;
5. un baptistère;
6. une galerie éventuelle reliant la cure à l'église (non réalisée); un local de chauffage.

L'église de l'architecte Arthur Bugna

Préambule

Il nous semble approprié de citer des extraits d'une lettre adressée par François-Olivier Dubuis au curé Bellon, en date du 25 septembre 1959. Ces propos trouvent leur accomplissement dans la réalisation de la nouvelle église de Vercorin:

Il faut que le chantier de Vercorin soit une pleine réussite, et ceci pour les raisons suivantes:



- d'abord l'honneur de Dieu et de saint Boniface.
- le fait que l'église est, pour les habitants des villages encore plus que ceux des villes, le monument d'art, la vraie beauté pour tous, en même temps que l'expression de la foi commune.
- Vercorin est aussi un lieu de vacances, donc un de ces endroits où bien des gens, plus nombreux que l'on ne croit parfois, viennent chercher autant le repos de l'âme que la détente physique ou nerveuse. Ces hôtes, catholiques ou non, doivent trouver là un sanctuaire qui les élève.
- enfin, notre diocèse, en raison de l'évolution économique et démographique du pays, connaît en maint endroit le problème de l'adaptation des sanctuaires. La tentation de tout raser est souvent très forte; et celle de bâtir n'importe quoi peut se présenter ici ou là. Vercorin, traitant avec goût son problème pourrait être un exemple que d'autres suivraient; une démonstration de ce que l'on peut faire avec une vieille église, sans boudier les témoins du passé, ni les qualités de l'architecture moderne.

L'œuvre d'Arthur Bugna et l'architecture sacrée des années 1960

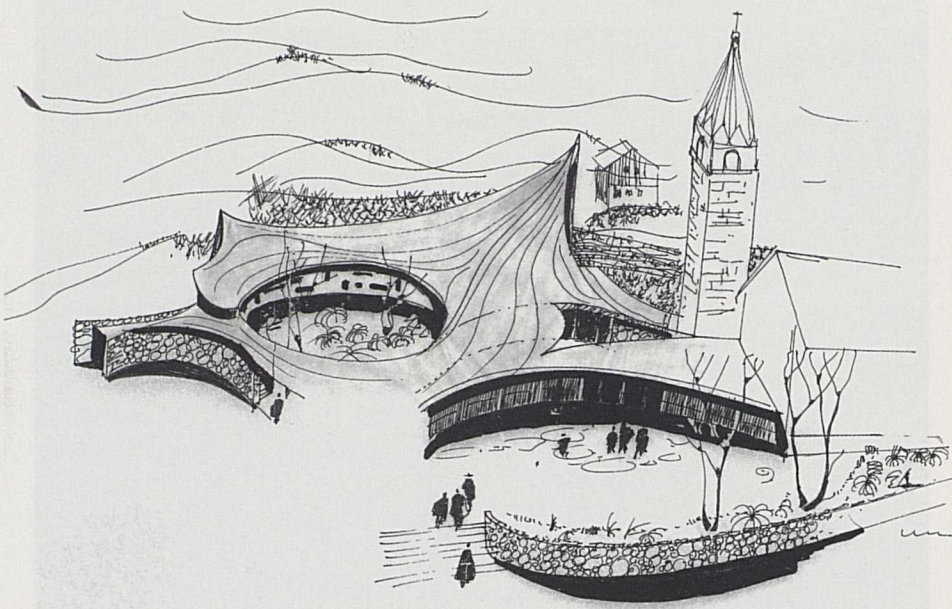
Cette église, réalisation certes audacieuse, suscita à l'époque d'âpres discussions. Les réactions ne se sont pas fait attendre; quinze jours après la bénédiction de la première pierre, l'écrivain Maurice Métral commentait (*Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais* du 30 août 1963): *A Vercorin, on érige, à côté de la vieille et belle église, une sorte d'abri pour avions à réaction... Ceux qui se moquent de la religion approuvent ces fantaisies parce qu'ils pensent que, en ce siècle, il faut créer quelque chose. Soutiendrait-on encore de tels propos aujourd'hui?*

L'œuvre de Bugna est entièrement consacrée à la lumière. Elle est à la fois ouverture, élévation, offrande. La complicité des vitraux du chemin de croix d'Albert Chavaz ne fait que renforcer ce merveilleux CREDO.

L'église de Vercorin (1962-1964)

Le projet sur plan montre une bonne compréhension du site et respecte la circulation privilégiée entre la nouvelle église, la cure et le chœur/clocher de l'ancien édifice. Les escaliers, disposés parallèlement à la cure, indiquent la limite archéologique de la façade occidentale de l'ancienne église et sont, de ce fait, désaxés par rapport à l'entrée moderne. Réalisés différemment pour privilégier l'axe d'entrée de la nouvelle église, ils ont été placés ainsi en 1992, avec le souci d'une nouvelle réflexion sur les axes de circulation de ce complexe. La variante n°1 de Bugna faisait pivoter le plan d'un quart de tour, le chœur étant ainsi placé à l'ouest de l'ancienne église (et l'entrée sur le flanc ouest actuel). La sacristie était envisagée comme attenante au chœur. La réalisation que nous connaissons place celle-ci en pendant de la tribune, ces deux éléments étant ainsi répartis de part et d'autre de l'entrée.

Deux variantes, inédites, montrent un édifice de plan carré, plus conventionnel, ainsi qu'un projet donnant une vision quelque peu futuriste du complexe: un édifice basé sur l'ellipse, avec des ouvertures et parvis couverts. Gageons que, dans



ce dernier cas, les doyens du village qui menaçaient l'architecte de leur canne auraient effectivement passé à l'action...!

Description de l'édifice

Le plan triangulaire de l'édifice, reprenant la forme d'un ponton de navire, regroupe l'ensemble des fidèles en un lieu privilégié. Il permet de former, de rassembler une communauté et se trouve très approprié pour la célébration de la liturgie contemporaine. Dépouillement et pureté des lignes contribuent à la clarté, à la méditation: rencontre de deux mondes – ou de deux présences – dans la Maison de Dieu. Quatorze rangées de bancs sur lesquels peuvent s'asseoir 250 à 300 personnes sont disposées par paires, de part et d'autre de l'allée centrale. Au fond de l'église, la tribune constitue une forte avancée qui recouvre les quatre derniers bancs de la rangée de droite.

La nef et le chœur forment une seule unité, accentuée par le mur du déambulatoire s'élevant dans un mouvement ascensionnel au-dessus de l'autel. Le cycle des vitraux a été encastré dans le



mur ornemental situé à l'ouest, créant le corridor-déambulatoire menant de la sacristie au chœur liturgique. Le mur intérieur double le mur porteur et reprend, dans sa structure, la même répartition des baies. L'architecte s'est efforcé, par des lignes simples droites ou courbes consciemment ordonnées, ainsi que par le jeu des ombres et des lumières, de créer un lieu approprié à la communion spirituelle.

Segments de cercles et éléments triangulaires modèlent l'espace en une subtile harmonie. Le plafond s'élevant depuis l'entrée en forme de pyramide, interrompu par une bande lumineuse pour redescendre sur le chœur, crée une ambiance particulière, tout en résolvant les problèmes acoustiques. L'équilibre général est assuré par la tension des déséquilibres calculés.

Au sol, le dallage simple reprend, selon les heures de la journée, les jeux de lumière des vitraux. Il guide, par l'allée centrale, le fidèle vers l'autel, conjointement au chemin de croix qui le mène à la lumière de la Résurrection. L'autel est baigné dans une lumière indirecte, tombant de la verrière située à droite. Lorsqu'on lève les yeux, on aperçoit le discret et uniforme travail de menuiserie: de fines lamelles de bois. Celles-ci servent également à la fermeture des confessionnaux, encastrés dans le mur de droite.



Les quatorze stations du chemin de croix, réparties en sept verrières oblongues, forment une bande de plus de 12 mètres de long. Les sept baies sont séparées par un pilier en maçonnerie, et chaque verrière est elle-même articulée sous forme de triptyque. «Liberté et fraîcheur», tels sont les mots utilisés par l'artiste pour qualifier son œuvre, vingt ans après l'exécution des vitraux. La liberté se trouve dans la modernité, la stylisation et le mouvement des personnages, dans ses compositions, et jusque dans la technique du verre feuilleté, sans plomb, lequel joue un rôle actif (par exemple, l'armature du vitrail se confondant avec les bras ou le montant de la croix). Le cycle est conçu comme un tourbillon au rythme effréné, où mouvements violents et paisibles se succèdent. Le dépouillement de l'ensemble permet à chaque scène d'éclater avec plus d'intensité, et le tour de force de l'artiste est d'avoir su garder à l'ensemble une valeur décorative. La fraîcheur, quant à elle, se lit dans l'harmonie des tons, dans la subtilité des fonds. A l'agonie du Sauveur s'oppose une certaine sérénité qui invite au recueillement. Le cycle des vitraux de Vercorin est comme une longue portée musicale, harmonieuse, parsemée de dièses et de bémols. Cette sonorité intérieure ressentie par Chavaz éclate en un violent contraste de couleurs chaudes et lumineuses qui se détachent sur un fond bleuté, tendre et délicat. Au début et à la fin du chemin de lumière, deux scènes d'un jaune orangé entonnent et achèvent

la composition: les pouvoirs temporel et spirituel se distinguent de l'atmosphère qui imprègne les autres scènes.

Saint Boniface, patron de la paroisse, n'a pas été oublié, même s'il occupe humblement une verrière au fond de l'église, près de l'autel secondaire et des fonts baptismaux. Le vitrail en dalle de verre est également d'Albert Chavaz, dont la liste des œuvres monumentales est longue: signalons trois autres chemins de croix réalisés par cet artiste au Petit-Lancy, à Genève (1957), au Levron (1958), et à Vex (1964).

L'intégration de l'édifice dans le site naturel de la colline de Vercorin est parfait. L'osmose est réelle, et d'où que l'on observe le bâtiment, les facettes changeantes et complexes de l'église s'adaptent à la périphérie: on a tour à tour le sentiment d'un volume pyramidal, trapézoïdal ou, en contre-plongée, oblong. L'entrée est constituée d'une façade basse simple, où la combinaison des





matériaux est affirmée, associant d'une certaine manière les quatre éléments: pierres dallées, bandeau de verre, poutre en bois et couverture en ardoise Eternit noire, avec crochets à neige en métal. Le porche couvert s'avance, soutenu par deux piliers. Le talus permettant le changement de niveau entre l'ancienne et la nouvelle église est prolongé par la pente du toit qui se termine en un point de fuite accéléré. La vue sud-ouest offre une lecture particulièrement intéressante, avec l'emboîtement des deux parties constitutives de l'église, de niveaux différents. Toutes les lignes de force convergent vers le grand espace orné d'une croix, à droite duquel se profile l'ancien clocher.

A l'intérieur, comme à l'extérieur du bâtiment, tout élément superflu a été supprimé, conférant ainsi à ce lieu de culte une simplicité choisie mêlée à une force tranquille. Cette sobriété presque cistercienne et cette intimité privilégiée permettent idéalement aux fidèles de répondre à l'invitation du mystère divin.

Autres réalisations de l'architecte genevois

En 1970, soit six ans après la réalisation de l'église de Vercorin, l'architecte entreprend, au Lignon, à Genève, la réalisation d'une nouvelle église sur plan triangulaire (premier projet en 1967). L'église, encerclée par les bâtiments conventuels, ainsi qu'un porche monumental doté d'un clocher, se veut moins libre de l'extérieur. L'intérieur, cependant, reflète les mêmes préoccupations qu'à Vercorin. Système de couverture et de captation de la lumière sont similaires. On retrouve un déambulatoire sur la gauche menant au chœur, mais séparé du reste de l'édifice par des panneaux de béton articulés.

On ne peut pas vraiment classer Arthur Bugna dans une tendance architecturale précise, bien qu'il ait été imprégné par l'architecte Le Corbusier qui prônait le «fonctionnalisme», et par ceux qui pratiquaient le «brutalisme». Mais il a su créer un style totalement personnel. Dans tous ses projets, qu'il s'agisse d'établissements industriels, de bâtiments publics, religieux, administratifs ou d'habitation, il attache une importance première aux facteurs humains, ainsi qu'à l'intégration du bâtiment au milieu naturel. Citons, parmi les réalisa-

tions prestigieuses, le Centre de la Télévision Suisse Romande à Genève (projet de 1963, exécution en 1973). Les autres édifices religieux qu'on lui doit sont la chapelle de l'Ecole des Missions au Bouveret (projet 1964; exécution 1967), ainsi que le Centre œcuménique orthodoxe à Chambésy/Genève (projet 1972; exécution 1975).

A Vercorin, le chalet de l'architecte, situé sur les hauts de «La Crevache», réalisé en 1961, a servi de modèle pour deux autres chalets réalisés dans le canton de Vaud et en France. Le départ de la télécabine, réalisé en 1967, est également son œuvre.

Le pèlerin d'aujourd'hui ne peut plus s'arrêter à Vercorin sans aller admirer les fresques de Hans Rinischer de 1520 récemment mises au jour, il ne peut pas non plus manquer de visiter l'église moderne, monument phare de l'art sacré des années soixante. Si la dette de la construction a été époncée grâce au curé de la paroisse, le révérend Jean-Joseph Maillard – qui a aussi engagé les frais de restauration du chœur de l'ancienne église –, les jugements défavorables portés à l'encontre de l'église moderne ont, finalement, été éponnés à leur tour. Les habitants et amis fidèles de Vercorin sont fiers de leur église.





Ciboire composite, argent et vermeil: pied, tige et nœud gothiques ou postgothiques, bague (entre pied et tige), coupe et fausse coupe classiques, datés 1800, couvercle XIX^e, boule et croix XX^e (?).

Vercorin

† Walter STRAUB

Quatre mille ans de présence humaine à Vercorin: voilà de quoi étoffer un livre d'histoire avec des découvertes, des événements, des personnages, des anecdotes (partiellement évoqués dans les pages précédentes) le tout enrichi d'une iconographie évocatrice de ce coin privilégié de la terre valaisanne.

N'est-il pas passionnant de découvrir dans ce petit village de montagne, offert l'été au soleil brûlant, et l'hiver au froid glacial des vents du nord, une vie riche et variée, tantôt pastorale et calme, tantôt politique et plus mouvementée, religieuse et alors plus profonde et exigeante, touristique et plus moderne? Un village luttant sans cesse pour sa survie, trouvant toujours un nouvel essor, de nouvelles forces vives, tout en gardant son âme comme peu d'autres communes en Valais ont su le faire.

Sa population est un exemple de vitalité apparemment inaltérable, acceptant avec courage «l'impermanence» (l'absence de permanence), car tout sur notre terre naît, vit en grandissant, mûrit en vivant et s'achève. C'est ainsi qu'a été imaginé le *Chemin de Vie*, et c'est ainsi que Vercorin y révèle son évolution, sa vie matérielle et spirituelle, bref, son âme, profondément religieuse.

Dans le quartier de l'ancienne église avec son abside, son clocher, sa cure, son cimetière et la nouvelle église, une œuvre d'art récente, datant de 1999, marque le centre du village. En effet, dans le cadre grandiose et cependant dépouillé des Alpes valaisannes, à quelque 1400 mètres d'altitude, on trouve un clocher roman du XII^e siècle, auquel s'accote un chœur: il s'agit d'une ancienne abside remaniée au XV^e siècle pour lui donner un style gothique. Ce sont les seuls témoins de l'ancienne église Saint-Boniface, démolie parce qu'elle menaçait de s'écrouler.

A une quinzaine de mètres de distance, un peu au nord, partiellement enfouie sous la colline qui supporte l'ensemble, voici l'église contemporaine, également



dédiée à saint Boniface. Construite en 1964 par Arthur Bugna, elle fut consacrée l'année suivante. Elle est de conception moderne, sobre et bien intégrée dans le décor du village. Les vitraux d'Albert Chavaz (1965) mettent l'intérieur en valeur et lui confèrent une atmosphère portant à la méditation.

Ces trois édifices disparates réclamaient une liaison, une réunification. C'est pour répondre à ce besoin que fut créé un *Chemin de Vie*, amplifiant l'impression d'un calme tout imprégné de spiritualité.

Ainsi que le suggérait l'architecte Pierre-Olivier Genoud, il s'agissait de trouver – chose apparemment difficile – un homme ayant de l'expérience en fait d'art sacré, doté d'une grande maturité, d'ouverture d'esprit et d'imagination. A cet artiste, qui devait être doué d'une créativité aux multiples facettes, de soumettre un projet conforme à la tradition chrétienne et qui tienne compte des exigences historiques, architecturales et esthétiques. La tâche s'avérait, de prime abord, ardue.

Par chance, au nombre des amis de longue date, nous comptons Erwin Rehmann, qui connaissait le village de Vercorin depuis une trentaine d'années. D'abord enseignant, il a effectué ensuite des études complémentaires et obtenu une licence en philosophie; il est à la fois très proche de la nature et familier des paysages valaisans. Un simple coup de téléphone suffit à éveiller son intérêt malgré un agenda riche d'autres projets. Séduit par le caractère particulier et par l'harmonie de ce site aux constructions typiques bien entretenues, le sculpteur s'est laissé imprégner par l'atmosphère et inspirer par le lieu.

L'étude de la situation locale et de la disposition inhabituelle de l'ancien chœur, de l'église récente et des fondements historiques de l'ensemble a immédiatement stimulé sa créativité. Une nouvelle visite aboutit à deux propositions très différentes l'une de l'autre: une sculpture en bronze et l'autre en verre acrylique. Cette dernière

a été finalement choisie par le conseil communal à l'unanimité moins une voix.

Erwin Rehmann nous apporte une expérience de soixante ans de sculpture. Tout au long de sa carrière, il a acquis une réputation incontestée d'artiste ayant une profondeur philosophique. La renommée de ce sculpteur s'est répandue à travers le monde à la faveur de nombreuses expositions; relevons les principales: Biennale de Venise 1956, Turin 1962, Musée Rodin à Paris 1963, Palais Schwarzenberg à Vienne 1967, Kunsthau Aarau 1972, Biennale Middelheim, Anvers 1973, San Francisco USA 1982, Hong Kong 1990: au total, 222 expositions bien comptées! Ses œuvres, plutôt figuratives à ses débuts, puis progressivement plus abstraites et dépouillées, sont actuellement exposées en Suisse, tant en plein air que dans des musées, particulièrement dans les grandes villes de Suisse alémanique.

A cette intense activité créatrice s'ajoute une solide et longue expérience en matière de restauration d'églises (par exemple Lengnau, en Argovie), de création d'objets de culte: ciboires, tabernacles. Enfin, cet artiste complet, qui répondait exactement à notre attente, est le concepteur et l'auteur de projets et de plans de construction d'églises entières. Pour conclure cette liste méritoire et très abondante, disons que l'homme idéal s'est mis à notre disposition. Son inépuisable créativité lui a fait imaginer une solution de *Chemin de Vie* absolument originale et unique.

Au cours des années 1992 à 1998, les premiers travaux de restauration consistèrent en l'assainissement des dégâts provoqués par l'humidité qui avait gravement attaqué l'abside et le clocher (tous deux classés «patrimoine national» en raison de leur ancienneté et de la valeur picturale des vestiges de l'ancienne abside). Ces travaux de conservation et de restauration furent exécutés par l'atelier Saint-Dismas (Martigny-Croix), en collaboration avec Henri Marin, président de la commission de restauration, et les architectes P.-O. Genoud et P. Anderegg. L'ancienne sacris-

tie, accolée à la paroi nord du chœur, fut l'objet d'un très heureux aménagement en un petit musée pour la mise en valeur d'objets de culte, de pièces de monnaie anciennes, etc. et surtout d'un autel rustique (Saint-Joseph et Sacré-Cœur).

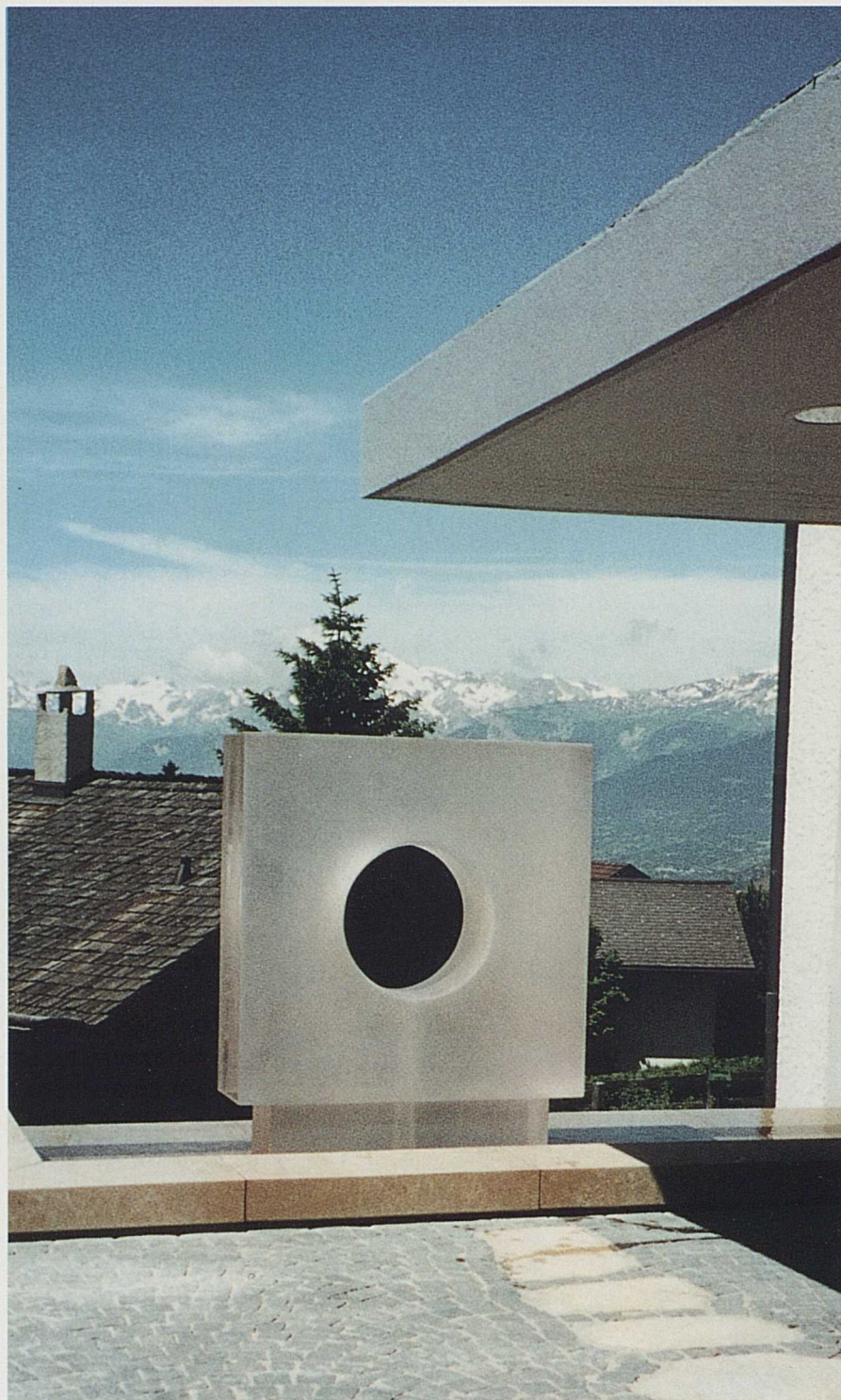
L'idée première de réaliser une liaison harmonieuse entre les divers bâtiments sous forme d'un *Chemin de Vie*, a donc été proposée par l'architecte P.-O. Genoud qui, par la suite, sera le responsable des travaux d'aménagement; cette idée de base fut ensuite développée, affinée, interprétée et traduite en symboles par Erwin Rehmann à qui l'on doit une œuvre imprégnée de sens profond, à la fois mystique et proche de la nature, spirituelle et tangible.

Il a fallu aussi tenir compte de l'emplacement antérieur, sur le parvis, d'un ossuaire qui avait été supprimé en 1871. Les ancêtres du village devaient trouver un lieu de repos définitif. A toute cette population disparue qui avait travaillé et peiné sur le sol de Vercorin, qui l'avait labouré et en avait fait sa terre, y avait vécu sa vie, avait formé et influencé l'histoire et le caractère de ce petit village, un hommage était dû. En outre, le besoin s'était fait sentir aux habitants et amis de Vercorin, de trouver une place, à cet endroit exceptionnel, pour leurs propres cendres. C'est dans cet esprit que, sous la sculpture acrylique, un sépulcre collectif a été aménagé.

Erwin Rehmann nous explique ainsi le symbolisme de son œuvre:

La disposition des différents éléments qui composent le parvis, comme ses proportions géométriques se prêtent à des enrichissements esthétiques. La simple mise en valeur du plan originel et le choix des matériaux suffisent à lui conférer un sens spirituel.

Les trois bassins en pierre jaune clair rappellent la structure et la couleur de la pointe du clocher. Les dalles en pierre de Saint-Léonard marquent le chemin; les pavés bleu foncé, presque noir, posés en demi-cercle, évoquent le flux et le reflux de l'eau souterraine. Le verre synthétique de la sculp-



ture principale représente le cristal des montagnes.

Toutefois, c'est l'interprétation de l'ensemble qui réclame une réflexion en profondeur, tant les exigences de l'aire du parvis, de ses dimensions historiques et spirituelles, sont précises. Erwin Rehmann a été depuis toujours sensible à la signification mystique des formes géométriques; il s'est donc tout naturellement tourné vers des formes et des lignes simples: rondes, carrées et droites. A l'est, une fontaine, source de vie divine: dans un bassin carré, un disque de pierre placé à l'horizontale, laisse jaillir en son centre un cône d'eau qui se répand tout autour. Eclairée la nuit par trois faisceaux lumineux qui la font ressembler à une bougie recevant sa lumière des profondeurs, cette colonne d'eau retombe, coule sur les bords de la pierre ronde et tombe dans le bassin carré. Ce cadre strict montre que, à peine né, l'être humain est soumis aux lois supérieures de la création. L'eau se perd ensuite dans un souterrain pour revenir au jour dans un deuxième bassin, rectangulaire, situé à l'ouest du parvis. Son parcours invisible sous la surface pavée suit le tracé des pierres calcaires, telle la course du soleil, d'est en ouest.

Ce chemin de dalles, de formes et de grandeurs variables – qui figure en quelque sorte l'espace limité de la liberté accordée à l'homme – conduit à la sculpture verticale en verre, au bout du sentier. Celle-ci est caractérisée par une ouverture centrale circulaire. Cette «paroi» partiellement transparente, libère la vue sur la vallée du Rhône et les Alpes bernoises: c'est l'envol de l'âme détachée du corps. La sculpture qui semble flotter sur le bassin n'a aucun caractère effrayant mais elle symbolise le passage terminal de notre existence dans l'immatériel. L'eau reflète les vibrations vivantes et colorées de la lumière du jour et de la sculpture acrylique elle-même. Cette dernière évoque le corps transfiguré et, par là-même, l'âme libérée des contraintes terrestres.

L'ouverture circulaire centrale offre une vision surprenante et totalement inattendue: de face,

une vue nette et colorée sur le paysage valaisan; mais de côté, il n'y a plus de transparence. Ce qui était ouvert se ferme, devient un corps apparemment solide. C'est «l'espace dans le corps et le corps dans l'espace». Eblouissante justesse de l'évocation du secret de la mort.

Erwin Rehmann a réussi, par cette sculpture futuriste à représenter le passage de la vie à une existence après la mort, non sous l'aspect imagé habituel mais en figurant ce passage par la matière elle-même. (A. Hauser)

Finalement, l'eau du bassin sur laquelle la sculpture paraît planer, déborde et, ruisselant sur le mur, tombe dans un troisième bassin situé en contrebas avant de retourner, en circuit fermé, à la fontaine du début.

Ce chemin d'eau forme un circuit complet. Une inscription gravée en latin sur le bord du bassin «à la mémoire de celles et ceux qui désormais n'ont plus de nom» nous rappelle bien notre condition humaine individuelle, éphémère. L'évocation du cycle de notre existence nous offre, cependant, grâce à l'eau limpide et à son symbolisme divin, l'espoir d'une renaissance.

Sous le bassin rectangulaire qui occupe la place de l'ancien ossuaire, un sépulcre collectif a été créé. Les cendres des défunts qui ont abandonné leur identité terrestre, sont confiées à une urne enfouie dans les profondeurs de la terrasse.

Cette œuvre d'Erwin Rehmann, sobre dans son expression, mais si riche de signification, répond harmonieusement à sa fonction de lien entre l'architecture médiévale et celle de la période contemporaine, témoins de l'histoire pluricentenaire du village de Vercorin.

La création de la sculpture en verre acrylique a permis aussi à l'artiste de concrétiser un rêve vieux de soixante ans: le 20 avril 1941 il racontait déjà:

Dans un demi-sommeil, une sculpture de verre lumineuse, colorée, m'est apparue. Une œuvre qui porte en elle sa propre luminosité. La lumière doit venir du centre. J'y devine l'accomplissement de toutes mes tentatives passées, de tous mes senti-

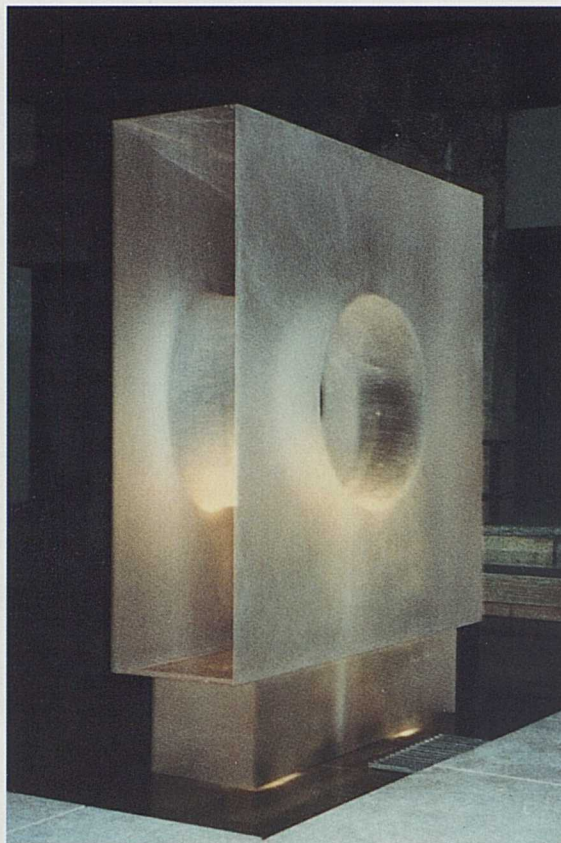
ments et pensées. Je suis saisi et en même temps abattu. Je suis chargé d'électricité. Des éclairs jaillissent de partout dans un univers jusqu'ici impénétrable. C'est un renversement total du monde. Non plus de l'extérieur vers l'intérieur, mais de l'intérieur vers l'extérieur.

C'est ainsi que se présente la *paroi en verre acrylique*, obstacle vertical à transparence atténuée avec son ouverture centrale circulaire. Elle reflète les couleurs qui changent selon l'incidence de la lumière, les jeux d'ombre et les miroitements de l'eau du bassin dans lequel elle est dressée: le spectateur, suivant l'angle sous lequel il regarde, est ébloui par la multiplicité des rayonnements et ce qui est transparent devient opaque. Erwin Rehmann a ainsi obtenu les effets dont il avait toujours rêvé.

A la suite de cette première sculpture en verre, à Vercorin, l'artiste a réalisé toute une série d'œuvres dans ce nouveau matériau caractéristique du rêve qui l'avait tant obsédé au début de son activité de sculpteur: *une œuvre qui porte en elle sa propre luminosité.*

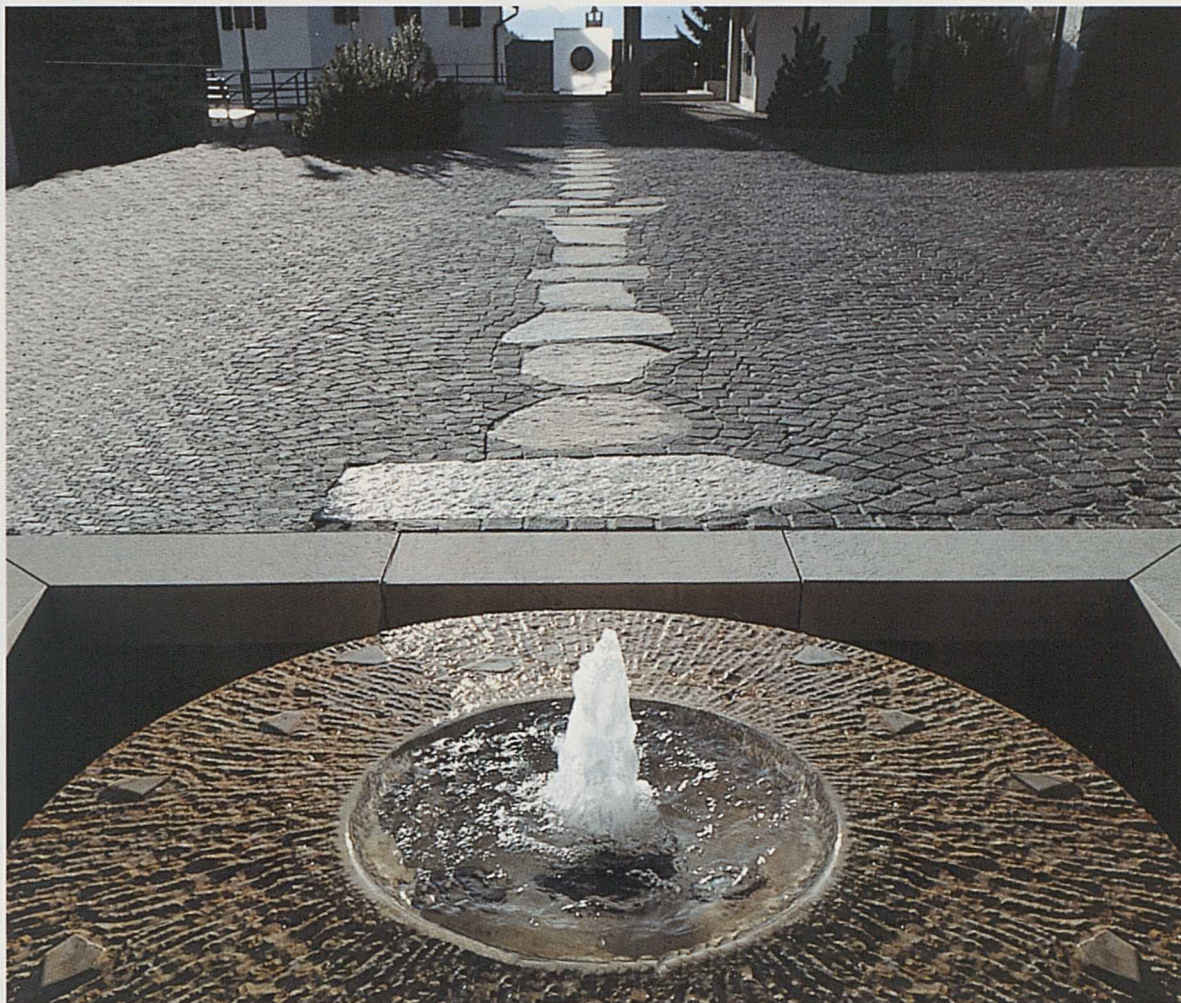
En 1999, lors du vernissage, à Aberrohrdorf (AG), d'une exposition qui présentait des œuvres réalisées dans ce nouveau matériau, à la fois démonstration et confirmation de l'immense talent de l'artiste, un ami critique d'art enthousiaste résuma ainsi les talents multiples d'Erwin Rehmann: «philosophe, chercheur, artisan», qui a su, grâce au verre synthétique, traduire *la sublimation du corps dans l'espace et la lumière.*

Cette alternance de luminosités qui émanent du centre de la sculpture et de l'opacité de contraste, variable en intensité, incertaine, conduit à une interprétation particulière de l'œuvre à destination de pierre tombale: la lumière de vie, l'ouverture à la vie par la naissance, et sa dissolution à la fin de l'existence terrestre, n'est pas une disparition mais seulement une atténuation, un discret effacement qui peut permettre un nouvel essor, un autre rayonnement, une renaissance. Voici le message profond, je dirais même religieux,



que Erwin Rehmann nous transmet dans son œuvre. On y découvre sa personnalité philosophique, ses recherches intenses pendant soixante ans et sa réalisation d'artisan et d'artiste dans toute sa maturité.

Curieux des matériaux, intéressé en particulier par leurs propriétés et leurs réactions, et par ce qu'ils peuvent exprimer une fois travaillés, Erwin Rehmann est aussi fasciné par leur dialogue avec d'autres éléments: la lumière, l'eau. Pour lui, le métal est un être vivant, avec une âme, une intériorité qui a son propre langage. Erwin Rehmann, en tant que modelleur, fondeur, soudeur, entreprend une «recherche des mères» comme Goethe dans Faust veut atteindre l'inconnu des profondeurs originelles: formes, transformations, support éternel du sens éternel. (A. Hauser)



Erwin Rehmann a réussi, par son *Chemin de Vie*, à rassembler les différents éléments du sanctuaire en une unité organique, cohérente et enrichie d'une profonde spiritualité. Nous admirons un chef-d'œuvre indiscutable, d'une réelle portée mystique, qui gardera toujours sa valeur et qui induit à la méditation. Aurait-il pu créer une réalisation plus vraie, plus précise, plus saisissante de son rêve?

C'est en présence des autorités politiques, devant la population de Vercorin réunie et d'une centaine d'amis invités que le révérend doyen

Amherdt a donné, le 20 juin 1999, la bénédiction religieuse solennelle à l'ensemble du *Chemin de Vie* et, en particulier, à la sculpture d'Erwin Rehmann. La journée se déroula sous un ciel limpide, avec un soleil radieux et dans une atmosphère conviviale. Une messe avait précédé la cérémonie, rehaussée par une exécution chorale: un poème de circonstance, très émouvant, composé par Josiane Haas et mis en musique par André Ducret, ce musicien renommé, sensible et profond.

UNE PAROISSE DANS LA MONTAGNE

Vercorin

Henri MARIN

L'INSTITUTION ET LES HOMMES

...Le Conseil de l'Eglise de Vercorin remercie sincèrement tous les officiants, Mr le révérend curé en particulier, procureurs et recouvreurs, et autres serveurs, qui ont, par leur zèle et leur dévouement, contribué au bonheur et à la situation du culte de Vercorin. Puisse la Providence les récompenser pour leurs bonnes œuvres et les conduire désormais dans le chemin du bon exemple, pour le plus grand bien de la population qui a en si grande vénération les sanctuaires de l'Eglise de Vercorin et de la Chapelle du «Bouillet»!

Livre de Comptes, nominations pour 1919/1920



Septembre 1933: les nouveaux sédentaires s'établissent. Le Café des Mayens est en chantier: l'aube touristique n'est pas loin.

Les rapports de l'homme avec Dieu m'ont de tout temps paru beaucoup plus importants et intéressants que les rapports des hommes entre eux.

Cette confession d'André Gide au soir de sa vie prend toute sa valeur lorsque l'on projette de retracer les événements importants d'une paroisse, lieu privilégié s'il en est des aspirations infinies qui ne cessent d'interpeller Dieu.

Hélas! l'histoire des âmes n'appartient pas à l'homme et seules les contingences extérieures, matérielles, au plus symboliques, s'attachent à la mémoire et rendent singulièrement «terrestres» des institutions qui à l'origine portent le sceau de l'immortel et du sacré. Dans son étude sur les commencements du christianisme en Suisse romande, Mgr Besson ne rappelle-t-il pas à regret que *l'histoire garde le souvenir des accidents et des malentendus, plus qu'elle ne conserve la mémoire du bien qu'on fait normalement et sans bruit*.¹

Cette restriction émise, la paroisse de Vercorin apparaît de prime abord semblable à toute autre paroisse valaisanne. Administrée par un curé nommé par le chef du diocèse, elle assume dans ses édifices et sur son territoire l'ensemble des prérogatives qui lui sont propres, en particulier, le service des cérémonies religieuses inscrites au calendrier liturgique. Elle-même se confond souvent avec l'autorité politique aux yeux de laquelle elle représente le principal garant de la cohésion sociale et du maintien des bonnes mœurs.

Une étude plus approfondie laisse apparaître des traits d'originalité propres à la seule paroisse de Vercorin. Tenez, par exemple, durant des siècles la fête de Pâques n'y fut plus célébrée. Dans son église, les offices accueillaient de nombreux passants occasionnels parmi lesquels se perdaient les fidèles réguliers. Pas de première communion sur les marches d'accès au chœur, pas de confirmation: l'enfant vivait ses premières émotions sacramentelles en plaine, le temps de la montagne étant consacré aux dévotions particulières des adultes.

Une paroisse sans paroissiens?

C'est au terme de profondes transformations sociales que notre communauté a atteint l'aube du XIX^e siècle. Porte d'entrée du val d'Anniviers, richement doté en forêts et en terrasses agricoles, l'épaulement de Vercorin offrait ses ressources à une importante population active, sédentaire, mais lorgnant vers les apports complémentaires d'une plaine et d'un coteau sous-exploités, aux saisons avancées et à portée «de jambes», si l'on peut dire.

S'instaura alors la pratique d'une agriculture et d'un élevage à distance qui mit à l'épreuve les voisins du bas, à Chalais et à Réchy; or, juste retour des choses, ces derniers dépendaient aussi de la montagne pour leurs ressources vitales: bois, céréales, pâture.

La double intensification des migrations saisonnières modifia irréversiblement le genre de vie: de sédentaire la population devint «itinérante», avec deux habitations fixes, en plaine et sur le mont. La langue du pays traduit ces déplacements généralisés au XVII^e siècle par le terme «remue» (remwa) auquel on donne abusivement comme équivalents «nomadisme» et «transhumance».

Conséquence majeure de cette révolution: la réunion des deux communes de Vercorin et de Chalais. Difficile à dater, cette «fusion» ne devint effective et complète qu'au terme d'un long processus qui s'étendit du XVI^e (1562) à la fin du XVIII^e, soit à l'avènement de la République helvétique.

Et les paroisses, me direz-vous? Eh bien! elles résistèrent à toutes les tendances unificatrices; privé de sa commune propre, Vercorin reporta son identité sur l'étendard de saint Boniface.

¹ Mgr Marius Besson, *Nos origines chrétiennes*. Etude sur les commencements du christianisme en Suisse romande, Fribourg, 1921, p. 13.



Le «faux» patron, saint Boniface, évêque.

Mais les choses n'allèrent pas de soi. En fait, les paroissiens de Vercorin étaient des «doubles paroissiaux», intégrés avec leur curé, de la mi-octobre à la fin novembre et du début février au début juin, à la paroisse de Chalais, pour laquelle le village du haut paraissait le plus souvent n'être qu'une «succursale saisonnière».

Le patron, c'est qui?

Dans leur vie quotidienne, les fidèles ne s'émuèrent guère des difficultés de cohabitation que pouvait rencontrer la hiérarchie cléricale du lieu. Mieux, ils pouvaient choisir entre deux prêtres, acceptant comme traditions heureuses les accommodements imposés par les migrations à la pratique de leur vie religieuse.

Tout d'abord, il fallut adapter le calendrier liturgique à la présence ou non de la population à Vercorin. Fixée en 1508 au 23 novembre, la Dédicace fut déplacée au dimanche suivant l'Épiphanie, après avoir été commémorée le 12 janvier. La fête patronale, elle, constitua une véritable énigme pour les célébrants successifs. En effet, à l'origine, la Saint-Boniface déroulait les fastes de sa procession selon le martyrologe, le 14 mai. Or, à cette date, il advint que les familles s'activaient aux travaux agricoles à Chalais. L'évêché suivit les recommandations des responsables du lieu et reporta arbitrairement la fête du saint patron au 20 juin.

Ce déplacement motivé par des raisons uniquement profanes ne manqua pas de perturber les nouveaux desservants: point de Boniface au calendrier le 20 juin, mais Sylvere et Florentine. La proximité des dates venait les convaincre alors que le saint protecteur était Boniface évêque, fêté le 6 juin. Erreur encore, le patron c'est Boniface martyr, honoré par le tableau des élus le 14 mai. Cette confusion s'est souvent traduite dans les sermons de la solennité et, de façon plus durable, dans l'iconographie inspirée par le vocable du sanctuaire antique.

Un calendrier interparoissial

Le remuage affecta tout particulièrement l'activité des associations religieuses des deux paroisses, les confréries, les obligeant à coordonner leur soutien à l'apostolat du clergé. Si l'on a pu relever l'existence à Chalais de deux archiconfréries du Saint-Sacrement, il faut bien entendre que l'une émanait de la paroisse de Vercorin. A considérer les nombreux exercices prescrits tout au long de l'année, il eût été difficile «aux frères et sœurs» de cette dernière de rallier en tout temps leur église. Parmi les offices obligatoires, il y avait, en effet, les matines, messe, vêpres et procession du troisième dimanche de chaque mois. La croix dressée au sommet du chemin à l'est de l'église, autrefois au milieu d'un double embranchement par lequel s'en retournait le saint cortège, portait le nom évocateur de «Croix troisième». Autres obligations majeures remplies le plus souvent à Vercorin: les quatre communions générales de l'Octave de la Fête-Dieu, du jour de l'Assomption, de Noël et du Jeudi-Saint. Quatre anniversaires pour les défunts dont le culte assidu faisait sans cesse mémoire rassemblaient les confrères, cette fois plutôt à Chalais, les 3 février, 2 mai, 3 août et 3 novembre. A tous les offices communautaires, parfois même lors des dévotions privées extérieures, les «frères et sœurs» se présentaient *revêtus de leurs habits de toile blanche qui les couvraient de la tête jusqu'aux pieds*. Notons encore que les ensevelissements rendaient les honneurs aux défunts dans le cimetière même du village où ils étaient décédés.

Les grands moments de la vie paroissiale qui rassemblaient la totalité des fidèles se concentraient dans la vaste église de Chalais. Ainsi, chaque printemps, les attachantes cérémonies de première communion punctuaient le temps pascal dans la ferveur juvénile. Début novembre, tous les quatre ans, leur faisait écho le solennel rassemblement de la Confirmation, avec la venue de l'évêque en personne, les angoisses que suscitait

*Catalogus Confirmatorum à Riforma ac Celosissimo
D. D. Josepho Xaverio de Plaine Episcopo Sedis
in Ecclesia Challesi
Die 5. gbris 1809.*

Confirmati et Conf.

*Poesaug. f. conseil. Joris Perruchon
Joris Bonif. f. Joris Aubillet
Pet. Math. f. Math. Duv.
franc. Joris f. franc. Joris Rouvin
Maa Christina f. Joris Berle
Pet. Joris f. Joris Devauthery
Mart. Lud. f. Mart. Joris Aubillet
Joris Math. f. Joris Lant. Aubillet
Joris franc. f. Joris Devauthery
Adrianus Joris f. Joris Lant. Aubillet
Joris Joris f. Joris Kessel
franc. Joris f. franc. Emery
Joris Bapt. f. Joris Lant. Aubillet
Joris f. Joris Gussery
Lud. f. Joris Maa. Drolle
Joris f. Joris Guber
Joris ant. f. Joris Martin
Joris f. Jacob. Devauthery
Jacob. Alex. f. Joris Guber
Joris Maa. f. Joris Perruchon
Joris Math. f. Joris Adam Arnold
Andr. f. and. Godan
Mart. f. Theod. Gussery
Joris franc. f. Joris Maa. Drolle
Lud. f. Jacob. Guber
Maa Barb. f. Joris Guber
Maa Elis. f. Joris Drolle
Anna Maa Brig. f. Joris Guber
Pet. Mich. and. f. Joris Drolle
Maa Nery. f. Joris Guber*

Patrim et Matrim.

*P. D. Mathias (curatus Vercorin)
P. D. Adrianus Desgouten
aug. Romellin
Maa Paul. Bonvin
Maa Josepha Guber
P. D. Adrianus Desgouten
Joris francus Guber
Josephus Chellouet
Bonifacius Gussery
P. D. Adrianus Desgouten
Cloyus Kessel
Johannis Drolle
Josephus Aubillet
Johannis Chapelle
P. D. Joris Jant. Drolle
Joris Guber
Josephus Chellouet
P. D. franc. Bibolet
Bartholomaeus Perruchon
Bonifacius Guber
Joris Josephus Babel
Andr. Aubillet
Joris geron. Puder
Georgius Gussery
Lud. Drolle
Maa Dancilia Brigue
Joris Bonif. Perruchon
Maa Agatha Brigue*

chez les enfants le soufflet sacramental, la cohorte des marraines et parrains que les familles sollicitaient parmi des relations choisies. L'état nominatif précis était dressé sous le contrôle de la chancellerie épiscopale et prenait place près des registres des baptêmes et des décès. A titre d'exemple, celui de 1809, tiré d'un vrac d'archives, comporte la liste unique des 163 confirmés dans la paroisse de plaine par Mgr Joseph Xavier de Preux.

Enfin, lorsque les Missions vinrent soutenir l'action des prêtres locaux, la première en 1833 à Vissoie-Anniviers, ce fut Chalais qui prit en charge l'importante organisation qu'elles exigeaient. Des croix rappellent aujourd'hui encore leurs bienfaits mémorables. Le curé de Vercorin y contribuait selon une convention établie: ainsi, en 1885, le desservant Joseph Logean versa la somme rondelette de Fr 162.90 à son confrère Benjamin Perruchoud, responsable à Chalais du grand rassemblement évangéliste.

Du devoir pascal

La concentration des temps forts de l'année religieuse à Chalais, Noël excepté, affaiblissait l'autorité du curé migrant. Mais celui-ci pouvait compter sur l'appui inconditionnel des gens de Réchy qui, peu intégrés à la communauté chalaisarde, se retrouvaient à Vercorin dans leur propre jardin et leur église très chère. Et puis le temps de la montagne représentait toujours pour ceux qui pratiquaient la remue – et cela en dépit des incessantes marches, des travaux pénibles de la terre et des forêts – une époque de retrouvailles, d'évasion, d'indépendance: ce sentiment de libération conférait aux actes de la vie sociale, voire aux offices religieux, une tonalité cordiale et heureuse qui était la grâce de l'existence.

Le temps de Chalais était celui de l'appel des vignes, mais aussi celui de la communauté éclatée

avec Réchy, du champ politique, de la condition ouvrière. Pour le desservant de la paroisse du haut, hors de sa juridiction, il était surtout celui de l'humilité. Logé dans son chalet-cure au quartier historique de «La Pierre», il vivait tant bien que mal son statut de pseudo-vicaire. S'il disposait d'une clef donnant accès à la sacristie, il était interdit de maître-autel et disait sa messe à l'autel latéral de Saint-Joseph. Les ordres épiscopaux lui enjoignaient d'assister le maître des lieux, en particulier pour l'enseignement du catéchisme dans les classes que les progrès de l'instruction avaient peu à peu multipliées. Ses paroissiens recouraient souvent à lui, plutôt qu'au prêtre titulaire; ces apartés, en marge de l'ordre établi, perturbaient le contrôle permanent exercé sur les ouailles. Un conflit surgissait chaque année, de façon aiguë, au moment de la fête de Pâques. La pratique de l'Eglise a fait de la communion pascale un commandement dont les curés devaient assurer l'observation avec une absolue rigueur. *Les fidèles sont obligés de faire cette communion dans la quinzaine de Pâques, afin qu'ils aient tout le Carême, qui est un temps consacré au jeûne et aux bonnes œuvres, pour s'y préparer*, martelait le catéchisme d'alors. Profitant de la double appartenance, certains paroissiens de Vercorin auraient pu échapper à la confession préparatoire: cette hantise déstabilisait les curés de la paroisse d'accueil qui sollicitèrent l'intervention de l'évêque. Sa Grandeur ajouta alors aux «ordonnances spéciales» des actes de visite de Chalais les décrets suivants:

1. *Comme dans le temps de Pâques les paroissiens de Vercorin habitent presque tous à Chalais, à cet effet le révérend curé de Chalais doit veiller que tous satisfassent au précepte de l'Eglise.*

2. *Le révérend Curé de Vercorin peut aussi administrer dans son église moyennant qu'il donne à chacun un billet comme M. le curé de Chalais, pour savoir ceux qui ont accompli leur devoir ou non».*

3. *Le révérend curé de Vercorin pendant qu'il demeure à Chalais est tenu d'assister le curé de Chalais, et d'être présent aux offices divins dans le temps que le peuple de Vercorin est à Chalais.*²

Une solution: réunir les paroisses

La mise au point épiscopale eut le mérite de clarifier les rapports de cohabitation entre les deux administrations. Néanmoins, des voix se faisaient de plus en plus entendre, prônant la réunion de la paroisse temporaire à celle qui l'accueillait dans la permanence³. A relever ici que, parmi les intervenants, les plus pressants étaient natifs du village de Chalais.

Différentes raisons atténuaient l'écho de ces appels. Tout d'abord, le statut différent des deux paroisses venait compliquer la démarche. Si Vercorin dépendait directement de l'autorité diocésaine, Chalais relevait du Chapitre de Sion (comme ses voisins Granges, Grône...); nommé par le corps cathédral, son curé était donc un chanoine qui, s'il n'administrait pas la localité lui-même, amodiait le bénéfice ou y déléguait un remplaçant.

De plus, l'importante animation que connaissait le village pastoral au cœur de l'hiver, le développement intense de la région durant le XIX^e siècle, son extension sur les réseaux de mayens – Croujaz, les Voilans, les Ziettes, à l'est, ceux liés au Grand Bisse et au vallon de Réchy, à l'ouest – conférèrent à l'église de Vercorin un rôle de pôle rassembleur, qui préfigurait déjà séculièrement ce qu'on appelle aujourd'hui la pastorale en milieu touristique.

L'aube du XX^e siècle laissait encore entrevoir une consolidation des activités montagnardes.

² AP Chalais, Acte de visite de Chalais du 22 juin 1833, traduction Maurice Jonas Rey, desservant de la paroisse (1831-1835).

³ Voir texte Lugon, p. 37.

Si, pour les Services Industriels de Sierre, le nombre d'installations électriques ne justifiait pas l'établissement d'un réseau à Chalais et à Réchy, par contre ils firent bénéficier Vercorin du courant dès août 1911, comptant même sur l'implantation d'installations industrielles, scierie, menuiserie, batteuse à blé, moulin pour développer les constructions.

Mais au juste, quelle part de la population de plaine remuait-elle encore à Vercorin et justifiait-elle des perspectives aussi optimistes? Aucune statistique ne répond à cette question souvent posée. La mémoire des anciens, des recoupements de comptages de foyers permettent d'affirmer qu'au moins les deux tiers des familles, proportion sans doute plus élevée à Réchy, tiraient profit du double domicile. Dans un rapport sur la situation des «écoles nomades»⁴ en Valais établi vers 1910, l'inspecteur de Courten note que *cent vingt ménages environ sont tantôt à Vercorin, dans la montagne, tantôt en plaine à Chalais et à Réchy*. Il ajoute: *des sept instituteurs de la commune, trois doivent monter à Vercorin. Ordinairement, c'est l'instituteur de Réchy avec deux institutrices*. Ces chiffres doivent être mis en rapport avec les lourds effectifs des classes reconstituées qui dépassaient allègrement les soixante élèves.

Les anciens et les modernes

Mais voici l'heure venue de la remise en question des migrations saisonnières mêmes, survivance tenace d'au moins un demi-millénaire. Au tournant du siècle, des signes précurseurs de changements auraient alarmé un observateur attentif. Sujet tabou, d'abord, c'est dans le val d'Anniviers, ce porte-flambeau des remues, que la polémique éclata, par presse interposée. La *Feuille commerciale* de Sierre, dans son numéro du 6 mars 1914, prêtait ses colonnes à un certain Boniface qui se demandait si les exodes ne commençaient pas à peser aux Anniviards, comme le

laissait entendre récemment un journal valaisan: *La vie nomade, y était-il écrit, est une fatigue inutile et une perte de temps; il faut supprimer ces mœurs d'un autre âge, conséquence du morcellement de la propriété; grâce aux échanges de terrains un jour viendra où les montagnards ne quitteront plus leur vallée!* Et Boniface de stigmatiser dans ses «propos de Carême» *les progrès de ce genre qui tendent à enlever à un pays toute sa vie patriarcale, ses mœurs antiques et ses coutumes ancestrales*, d'exhorter ses frères anniviards: *Restez comme vous êtes: vos ancêtres étaient des nomades, descendants des rudes conquérants d'autrefois; ils ne craignaient pas la fatigue et vous ne la craignez pas davantage*. L'adresse se terminait par un toast appuyé au «glacier» qui «réjouit le cœur de l'homme».

La réplique ne tarda pas et le 14 mars le correspondant du *Nouvelliste* sous le titre *Un soleil de Carême* mit en exergue les dépenses inutiles causées aux jeunes couples devant s'installer dans plusieurs localités, pour conclure que les changements prônés ne lui paraissaient pas des sacrilèges, affirmant même que *cette attitude n'enlève certainement rien aux mœurs de nos pères, les remue-ménage n'étant pas la base de nos traditions. Nos ancêtres nous ont légué bien plus, c'est-à-dire un profond attachement à la religion chrétienne, l'amour du travail et l'esprit de sobriété et d'économie. Or, ces principes n'en seraient que plus vivement honorés au sein de notre humble vallée d'Anniviers*.

Cette passe d'armes entre «ancien» et «moderne» constitue pour l'époque une vraie mise en procès du remuage: désormais, il ne doit plus demeurer la constante du genre de vie des montagnards, son abandon même pouvant être source de progrès dans le respect des valeurs traditionnelles.

⁴ Document personnel, p. IX.

Mais, ni les exhortations des passésistes, ni la volonté des décideurs n'auraient pu infléchir le cours d'une évolution irréversible.

A Chippis, l'industrie avait ouvert l'ancre de ses fournaies et voici que le numéraire, jusque-là réparti si parcimonieusement, tombait dans la bourse familiale au rythme des quinzaines. Base financière essentielle autrefois, la gamme des produits de la campagne ne constituait plus qu'un léger appoint pour les ouvriers, satisfaisant d'ailleurs les habitudes alimentaires acquises que des nécessités économiques.

La mobilisation de 1914 en se prolongeant avait encore éloigné les hommes, retenus aux frontières, de leurs activités agricoles, tandis que femmes et enfants peinaient à assurer une continuité réduite. Même la paix de 1918 ne put rien contre le processus d'abandon des terres car elle vint accompagnée de l'horrible grippe qui, en quelques mois, emporta 76 personnes dans les deux paroisses: à la phase aiguë de l'épidémie, on dut même renoncer au glas et aux sonneries funèbres afin de ne pas accentuer la panique qui frappait les demeures endeuillées.

Le retour des sédentaires

L'époque de l'après-guerre porta un coup décisif aux grandes manœuvres des déménagements collectifs. Les jeunes ménages furent les premiers à y renoncer. Certes, pour les anciennes familles il eût été impensable de laisser champs et prés à l'abandon tant la fidélité au patrimoine ancestral demeurait vive dans les consciences. Mais les travaux se firent de plus en plus à distance, par une personne, sur le mode des déplacements journaliers: la sédentarisation d'avant la séparation des communes ressurgissait de l'ère médiévale.

Les migrations échappèrent peu à peu au temps cyclique. Lentement, la vie ouvrière imposait sa notion de temps linéaire fractionné. Liées à l'année liturgique les fonctions de «serveurs



Le curé Jean-Baptiste en conversation avec Clémentine Antille.

GILBERT MARIN A CHALAIS

RÈGLEMENT

concernant la surveillance du village de Vercorin
pendant la période inhabitée

Service dit de la patrouille



GILBERT MARIN
Café des Mayens
VERCORIN

Imprimerie Sierroise S. A. — SIERRE
1927

Mess. Marin Cyprien
" Gilbert

Vous êtes invité à faire votre tour de patrouille
au village de Vercorin pour l'année 1939

fixé du 27 mars à 10 heures
au 19 mars à 10 heures

Interdit de se faire remplacer par ceux habitant
Vercorin. Le Syndic

d'église» devinrent soudainement temporaires: en 1917, le livre des comptes de la paroisse réitère la nomination de Félix Perruchoud comme marguillier pour une nouvelle période annuelle, soit pour six mois de fonctionnement. En 1918, le même consent à sa charge pour toute la période 1918-1919, pendant la durée des ménages à Vercorin. Nouvelles, ces formules symbolisent à elles seules la mutation qui s'opère: le passage d'un temps accompli à un présent transitoire.

Le premier à oser le changement fut François Métrailler qui, en plus de ses activités agricoles, tenait l'unique «débit de sel» du village, à cent pas de son domicile d'où les rares clients le tiraient par les appels bien timbrés d'une cloche. Dans le courant de l'année 1925, un incendie ayant détruit sa maison, il acquit une part d'immeuble avec pignon sur la rue principale. Une nouvelle épicerie prit place au rez, avec à l'arrière un dépôt fleurant les épices et duquel Marie, l'avenante épicière, sans hâte, tira durant des décennies les marchandises les plus variées. L'automne venu, François assista au départ habituel des «nomades» qui rejoignaient la plaine pour la Saint-Gall du 16 octobre, patronale de Chalais. Lui avait déjà mûri sa décision: il renonçait définitivement à tout déménagement, bravant à la fois l'opinion commune, la solitude, les rigueurs hivernales.

Savait-il, François, que sa résolution comprise alors comme fantasque serait à l'origine d'une nouvelle ère de prospérité pour un Vercorin voué à la désertion? Car l'une après l'autre, les familles suivirent son exemple: l'on vit prendre leurs quartiers, à l'année, les Chevey, les Perruchoud, les Marin, tous commerçants, avec les services d'un mulet pour le transport.

Une période de coexistence entre les sédentaires et les migrants s'installa et la transition dicta les réajustements nécessaires. Ainsi, un différend éclata entre l'Administration et un avocat de Chippis, M^e Alexandre Zufferey, récent propriétaire d'une maison. Il faut rappeler ici que le service séculaire de surveillance du village, dit «la

Patrouille» continuait d'être assuré par les ayants-feu, même avec la présence des résidents permanents. L'avocat en question argua qu'aucun règlement ne l'obligeait à un tel service. La fragilité soudaine de l'incontestable consensus traditionnel révélée, le Conseil communal réagit promptement, mit en texte les règles jusque-là tacites, les fit homologuer par l'autorité cantonale compétente (1927). L'avocat récalcitrant fut donc astreint aux 48 heures de garde jusqu'à leur suppression, en 1939. Quand une institution donne des signes de péremption, grande est la tentation pour les collectivités de forcer son maintien par la loi!

La paroisse à l'épreuve

La mutation qui s'opérait dans la société civile par l'abandon progressif des remues modifiait lentement l'identité de la paroisse. Certes, en haute saison, l'église regorgeait de fidèles, mais les assemblées noyaient les familles de paroissiens à demeure.

Absorbé par un train de campagne plus riche en plaine, le curé, lui, résistait à la sédentarisation. Son carnet de messes de fondation le rappelait pourtant à son devoir: *C'est l'habitude que pour six ménages (comprenant femmes et enfants) le curé de Vercorin doive se trouver dans sa paroisse pour y célébrer les Saints Offices les dimanches et fêtes de l'année, d'où habituellement deux démenagements à faire seulement pendant l'année: deux mois et demi en printemps et un mois en automne.*⁵

Appelé à Vercorin en 1915, Jean-Baptiste Zufferey y était en poste depuis plus de vingt ans. Ce prêtre atypique, aux origines paysannes, exploitait lui-même, à l'instar de son confrère de Chalais, les nombreuses propriétés du bénéfice-cure, tant en plaine que sur le haut. En concurrence avec les multiples travaux des champs, avec les soins au bétail, le service religieux souffrait de son manque de temps et de présence. Institué



L'espoir des producteurs, la fierté de Pierrot Antille.

curé-paysan, c'est en paysan-curé qu'il composait de plus en plus avec son ministère. Sans faillir à l'esprit de charité, les gens de Vercorin songeaient à un changement de curé.

Dans ce contexte, un paroissien de Vercorin bien intentionné, Georges Siggen, nouvellement installé au village avec ses six enfants, écrivit à Monseigneur pour lui demander selon un souhait général que *M. le curé ne quitte plus sa cure de là-haut*. Reçue à Chalais comme une provocation, cette lettre eut le don d'enclencher un processus de crise qui alla jusqu'à remettre en question le statut des deux paroisses.

En réponse à la proposition Siggen, le Conseil de Fabrique de Chalais, appuyé par l'Administration communale, répliqua sèchement, faisant remarquer à l'évêque qui lui avait transmis la lettre que:

⁵ AP Vercorin, carnet, document non classé.



L'école privée de Vercorin en 1935. Entourant l'instituteur, Norbert Perruchoud, Gaby Chevey, René Métrailler, Miquette Perruchoud, Edith Chevey, Cyprien Marin, Yvette Métrailler, Fernande Chevey, Gilbert Zufferey.

- La population de Vercorin est en diminution sensible. L'hiver dernier, [1936/1937] la petite église de Vercorin était trop grande. Il y a vingt ans, il y avait là-haut trois fortes écoles comptant cent vingt élèves. Il n'y a plus, maintenant, au moment de la plus forte affluence, que deux petites écoles avec une cinquantaine d'enfants en tout.
- Il y a en ce moment à Vercorin huit ménages dont deux d'une seule personne.
- ... ne vaudrait-il pas mieux demander le sacrifice à une poignée de gens de là-haut que de priver deux cents personnes d'une messe matinale le dimanche [à Chalais].⁶

Le ton du dialogue futur est donné. Sur ce, à la fin de la saison 1939, le curé Jean-Baptiste donne la démission attendue. A Chalais, le curé Joseph Zufferey et son Conseil ne restent pas inactifs: ils y voient une occasion historique pour relancer l'idée de la réunion des deux paroisses sous une seule administration, et pour bénéficier de l'assistance attendue d'un vicaire. Cette solution déjà formulée par la Commune trouva les conditions d'application dans des échanges entre l'Administration de Chalais, le curé-doyen Luc Pont à Sierre et Monseigneur Biéler. Ainsi, un nouveau statut consacra le curé de Chalais Joseph Zufferey administrateur unique des deux paroisses. Un vicaire fut appelé à son service en la personne d'un jeune prêtre récemment ordonné, l'abbé Joseph Gauye, né en 1912, soit l'année où son supérieur avait pris possession de la cure de Chalais.

Bien qu'affecté en priorité au service de Vercorin, le vicaire Gauye devait résider à la cure de Chalais; le maître des lieux lui assurait pension et logement pour un prix mensuel de 150 francs, soit les trois-quarts de son salaire fixé à 200 francs.

⁶ AES, Chalais 137 37, lettre du 9 avril 1937.

L'entretien de deux servantes, l'une devant suivre le vicaire à Vercorin, renchérisait, disait-on, les frais du logeur. Détail pittoresque, le projet de route Chalais-Vercorin étant en chantier, la convention précisait que le vicaire recevrait des dédommagements au cas où on lui demanderait d'avoir une motocyclette!

Si la situation paraissait réglée au mieux selon les autorités concernées, elle l'était moins pour les habitants du village convalescent.

A dire vrai, la décision prise par l'Evêché fut interprétée, ni plus ni moins, comme une réunion des deux paroisses, par suppression de celle du haut: la nouvelle appellation «Chalais-Vercorin», la mise en vicariat de Vercorin, la seule autorité du Conseil de Fabrique constitué par les membres reconduits de celui de Chalais, l'unique juridiction administrative du curé d'en-bas, il n'en fallait pas plus pour que l'on conclue de tous côtés à la suppression de la paroisse montagnarde. Dans une lettre datée du 11 juin 1940 et adressée à son jeune confrère Gauye, le prêtre-historien Antoine Gaspoz déclarait formellement: *...C'est donc depuis sept siècles que Vercorin avait son église, et sept siècles après la paroisse est supprimée pour être rattachée à celle de Chalais.*⁷

Et comme pour aggraver les circonstances, ces changements tombaient au pire moment. En dépit de l'attitude pessimiste des responsables politiques de la plaine qui considéraient comme inéluctable la désertion montagnarde, les familles de la première heure avaient fait des émules et redonné vie et espoir à ce village qu'on disait voué à l'abandon. A la charge des parents des dix enfants en âge scolaire durant les mois de novembre, février, mars et avril, l'école venait de recevoir pour 1938-1939 l'assentiment de l'Etat pour l'ouverture d'une classe officielle à tous les degrés, le nombre réglementaire de seize élèves étant atteint. A la même époque, grâce à l'encouragement fédéral et cantonal, une laiterie moderne fut construite, jouxtant la maison bourgeoise. La production laitière de plus de trente étables trouva

ainsi dès 1940 un débouché commercial, et dans l'immédiat atténua la pénurie engendrée par le rationnement et l'économie de guerre. Enfin, la condition ouvrière de l'usine-providence ayant révélé ses limites économiques et sociales (débauchage et grèves), c'est au tourisme que la montagne espérait offrir de plus en plus ses réserves de nature inviolée et d'authenticité. Face à ces efforts de développement, la perte d'autonomie de la paroisse, seule institution propre au village, fut vécue comme une atteinte grave à son intégrité.

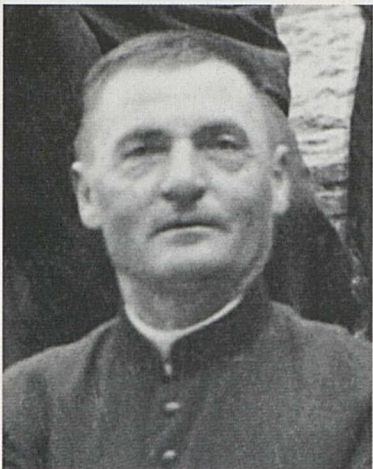
Les apparences d'un répit

L'arrivée du vicaire au seuil de l'hiver 39/40 redonna à la vétuste église des couleurs, des chants, une ferveur depuis longtemps absente. Le jeune abbé Joseph Gauye mit tout de suite son zèle, sa piété et sa fine intelligence à rassurer, puis à séduire une communauté qu'il savait meurtrie. Les jeunes trouvèrent en lui la compréhension que leur âge recherchait. Ils appréciaient tout particulièrement son écoute, son humeur agréable, ses talents d'artiste. Le dimanche après-midi certains renonçaient même aux parties de ski pour des rencontres à la cure, d'où ils ressortaient parfois, non sans avoir posé patiemment, avec leur portrait à l'huile sous le bras...

Heureux du renouveau liturgique, les aînés, eux, s'inquiétaient pourtant du régime vécu par leur vicaire. A le voir se déplacer sans cesse, en de pénibles marches, d'une cure à l'autre, à le savoir souvent seul dans sa haute maison froide à attendre la messe du matin, puis à regagner rapidement la plaine, ils ne pouvaient s'empêcher de craindre pour son équilibre et sa santé.

L'abbé qui restait muet sur le sort enduré n'avoua que bien plus tard les sueurs froides que

⁷ AP Vercorin, lettre, document non classé.



Le curé Joseph Zufferey.

lui donnait, la nuit, le cimetière désert qu'il longeait en arrivant chez lui, à travers un entrelacs de croix que les ombres furtives glissaient sous ses pas. Il se souvenait également, sans amertume, du fort montant qu'on prélevait pour la pension et le logement sur un salaire déjà réduit. Devenus anodins avec les années, ces souvenirs le plongeaient soudain dans de profondes réticences qu'il chassait avec une boutade: *Je venais à envier les religieux qui avaient fait le vœu de pauvreté.*

A l'opposé, le curé Joseph Zufferey paraissait très satisfait de sa nouvelle situation. Publiquement il ne tarissait pas d'éloges sur le dévouement de son vicaire. L'été 1940, il fit savoir qu'il desservirait lui-même Vercorin. Emporté par son élan, il déclara dans son premier sermon: *J'ai toujours rêvé d'avoir un chalet à la montagne et voici que la Providence m'a exaucé.* La naïveté de cet aveu personnel engendra des ricanements et quelqu'un proféra au fond de l'église: *Pas la Providence, le Diable!* Pour scandaleuse qu'elle fût, l'intervention du mécréant s'avéra prémonitoire.

La fin du provisoire

Toujours est-il que la saison terminée, le curé-villégiateur regagna son domicile de plaine, peut-être abandonné par ses anges. Les mois qui suivirent semblaient pousser Joseph Zufferey vers la sortie. L'usure de trente années de règne religieux et politique, les parties de cartes et les sorties arrosées, la responsabilité d'un vicariat mal assumée faisaient de plus en plus écran à sa vie pourtant d'apostolat et de service.

La nouvelle de son déplacement fut confiée par lui-même au Cercle catholique des hommes de la paroisse. Les responsables du groupe intervinrent le 21 août 1941 auprès de l'évêque le priant de *le laisser à ses paroissiens, encore quelques années du moins.*⁸

Dans leur plaidoyer pour son maintien, ils soulignèrent entre autres que *pendant que*

M. l'abbé Jean-Baptiste Zufferey était curé de Vercorin, M. le curé de Chalais fut pour ainsi dire, pendant plus de vingt ans, à faire seul la besogne en plaine et, durant la période scolaire à faire seul régulièrement le catéchisme à neuf écoles. La lettre concluait encore: Comme prêtre d'une paroisse comptant trois cents ouvriers d'usine, il remplissait sa tâche journalière sans s'inquiéter du qu'en-dira-t-on... Il aimait brûler l'encens à l'autel: jamais il n'encensait les hommes.

L'évêque ne revint pas sur sa décision et le curé poursuivit sa carrière à Miège où la paroisse était sans titulaire.

L'arrivée de son remplaçant à la desservance de Chalais-Vercorin détendit quelque peu l'atmosphère. Le nouveau curé, Edouard Crettaz, de Saint-Jean, (un Annivard chassant l'autre), se plaça immédiatement en dehors du contexte passé. Il analysa la situation de la façon la plus objective qui soit: homme d'écoute et de modestie, il rassura le vicaire et rétablit une atmosphère de calme et de piété que la cure avait bien perdue.

Mais Monseigneur Biéler avait d'autres vues: il estimait la suppléance de l'abbé Gauye accomplie et lui confia la paroisse de Vernamiège en remplacement de son confrère retraité, l'abbé Antoine Gaspoz. Vercorin connut alors un assez long intérim que le Père Armand Salamin, de Saint-Luc, vint remplir: dans la parfaite connaissance des gens et des choses, le savant missionnaire prôna à qui de droit le rétablissement de la paroisse.

C'est ainsi que dans une lettre adressée à Mgr Biéler, le Conseil communal de Chalais, tout en déplorant le départ du vicaire Gauye *ce jeune prêtre si plein de zèle et de talents, que les paroissiens regrettent tous les jours*, exprime l'impatience de la population *qui ne voit pas venir un nouveau desservant.*

Puis, volte-face de raison, la lettre conclut ainsi: *Nous nous permettons par la même occasion de*

⁸ AES, Chalais, 137 44.

transmettre à Son Excellence un vœu des paroissiens de Vercorin, qui est aussi le nôtre, celui de voir le nouveau desservant prendre le titre, comme par le passé, de curé de Vercorin et non plus celui de vicaire de Chalais-Vercorin.⁹ Le simple mot manuscrit «Accordé» porté par l'évêque au bas de la demande rétablit, après trois ans de confusion et de rancœur, la paroisse de Vercorin dans son intégrité, ceci le 12 décembre 1942, pour un Noël historique tout proche.

Bien qu'ayant abouti au statu quo, ces années de conflit ouvert où se mêlaient politique et religion affectèrent par la suite les relations plaine-montagne. Des germes de séparatisme s'implantèrent. Car l'opinion générale à Vercorin était que, victime d'intrigues, la paroisse avait été dissoute dans celle de Chalais. L'abbé Jean-Emile Tamini, historien de référence locale, conforta cette conviction dans son texte de 1942: *Affectionnant les situations nettes, Mgr Biéler, en 1939, fit de Vercorin un vicariat de Chalais, nonobstant un passé de plusieurs siècles. Voilà qui prévient les complications et facilite les actes du ministère ecclésiastique.*¹⁰

L'interprétation du Père Paul de Chastonay donne un écho différent et surtout plus juste: *Pour des raisons majeures, écrit-il, les deux paroisses de Chalais et de Vercorin n'ont dès lors plus qu'un seul curé qui les dessert toutes deux. Solution provisoire, dit-on, imposée par des circonstances exceptionnelles, qui vient de faire place à un état de choses conforme aux goûts et aux désirs des gens de Vercorin.*¹¹ Si la partie finale de sa relation laisse songeur, le Père



Solennité de la Fête-Dieu: Marie Perruchoud devant son «reposoir», sur la Place.

⁹ AES, Chalais, 137 45.

¹⁰ J.-E. TAMINI et L. QUAGLIA, *Châtellenie de Granges, Lens, Grône, St-Léonard avec Chalais et Chippis, St-Maurice* 1942, p. 207.

¹¹ Paul DE CHASTONAY, *Vercorin le Vieux Village*, Sierre 1943, p. 97.



La belle maison de la cure de Vercorin, à Chalais (1823).

de Chastonay, en jésuite rigoureux, devait s'être informé à la bonne source.

L'étude de la correspondance conservée à l'Evêché sur le dossier en question permet d'affirmer aujourd'hui que Mgr Biéler a eu tout au long des tractations une attitude compréhensive et clairvoyante. Après analyse des différentes propositions émises par le Doyen Pont, d'entente avec les autorités communales de Chalais, il arrêta les décisions suivantes:

1. *Provisoirement M. le curé de Chalais devient curé de Vercorin et il sera nommé un vicaire pour Chalais et Vercorin à la disposition du curé de Chalais.*
2. *Le vicaire de Chalais habitera à la cure de Chalais et M. le curé lui donnera la pension.*

3. *La Commune de Chalais loue les biens de la cure de Vercorin ainsi que la cure de M. le curé de Vercorin à Chalais pour le prix annuel de 2400 francs. La cure de Vercorin restera à la disposition du curé de Chalais ou de son vicaire. Cet arrangement est provisoire.*¹²

Comme on le voit, ces clauses dictées le 21 octobre 1939 sont données comme provisoires, et établissent un curé pour les deux paroisses distinctes.

La plupart des difficultés occasionnées par la mise en pratique du décret épiscopal sont venues

¹² AES, Chalais, 137 40. Je remercie ici vivement M^{me} Isabelle Lorétan-de Chastonay pour sa recherche d'archives.

des acteurs concernés. Tout d'abord, les conditions de vie et de ministère imposées au vicaire faisaient de lui plus un domestique qu'un vrai collaborateur pastoral tel que laissé entrevoir au séminaire. Lisons-le détailler son service pascal en avril 1941: *Par exemple, la veille de Pâques cette année, il [le curé] m'a ordonné, bien que le R.P. capucin fût là, de rester à Chalais pour entendre les confessions. C'est très volontiers que j'y suis resté: j'ai entendu les confessions de cinq heures du soir à minuit un quart (20 minutes pour souper). Le lendemain, je passai encore deux heures au confessionnal, après seulement, je montai à Vercorin où je dus entendre les confessions et chanter la Sainte Messe.*¹³

L'Administration communale elle-même y alla de ses propres décisions abusives. L'évêque lui avait demandé de louer la cure de Vercorin à Chalais. A peine le curé Jean-Baptiste parti – on lui retira les clefs de sa poche à Saint-Ginier, Sierre – il fut décidé la vente aux enchères immédiate de l'antique demeure et de ses dépendances agricoles, propriété séculaire à Chalais du bénéfice cure de Vercorin. Précipitée, l'offre publique ne suscita pas d'intérêt, aucun enchérisseur ne s'étant manifesté à la séance. Au début février, deux frères s'annoncèrent acquéreurs: l'affaire fut conclue et l'acte stipulé au bureau du Conseil communal à Chalais, le 17 février 1940.

Ce document officiel doit confirmer l'état juridique inchangé des deux bénéfices, selon les récentes décisions épiscopales. Ainsi, la situation est simple: la paroisse de Vercorin vend sa maison-cure à Chalais, bâtiment qu'elle a fait construire selon contrat passé le 21 décembre 1822. Et maintenant, voici la teneur de l'acte:

Comparaissent

Pour et au nom de Conseil de Fabrique de la Cure de Chalais, et du Bénéfice-Cure, de ladite paroisse, son président M. le révérend curé Joseph Zufferey à Chalais, et son secrétaire, M. André Chevey à Chalais, lesquels dûment autorisés par Son Excellence Monseigneur l'Evêque du Diocèse de Sion, en date du 14 février 1940 – ici produite et aussitôt retirée – déclarent vendre, céder et abandonner sous les garanties légales ordinaires tel que jusqu'ici possédé, pour en jouir dès ce jour...

Suivent les huit articles constitutifs de la vente.

Provenances: Ces immeubles ont appartenu à la Cure de Chalais depuis avant 1908, selon déclaration du teneur de Registre à Chalais.

Dont acte...

Nous disons que le vendeur est le Bénéfice-Cure de Vercorin dont les organes sont ceux indiqués ci-dessus...

Chacun peut juger des libertés prises avec le droit dans cet acte dit «authentique» et la «jonglerie» finale du notaire M^e Aloys Theytaz. Ce papier où seuls les acheteurs sont de bonne foi, les autres comparants n'étant pas les vendeurs et le vendeur, pas le propriétaire, est demeuré lacunaire dans le livre d'enregistrement du Registre foncier: sa validation a pourtant été accordée.

Pour ce qui concerne le montant de la vente, soit 10'200 francs à verser à la Caisse communale, les comptes de la paroisse restent muets sur un éventuel retour ou sur sa destination. Un ancien conseiller se souvient bien d'une question posée

¹³ AES, Chalais, 137 40.

lors d'une Assemblée primaire au sujet d'un produit de vente devant revenir à la paroisse de Vercorin: l'intervention fut reçue dans la perplexité et ne donna lieu à aucune suite.

Avant de refermer définitivement les portes de cette cure extra-muros, peut-être faut-il rappeler que ses acquéreurs en prirent possession les murs nus et les pièces vides. Or l'inventaire mis à jour obligatoirement par les hôtes-curés qui se sont succédé (il existe encore dans les «archives») recensait des listes d'objets, d'outils et de meubles en usage, répertoriés de la cave au grenier. L'ombre de Georges Amoudruz plane encore sur ces édifices. L'illustre collectionneur genevois a-t-il bénéficié des faveurs des liquidateurs? Avec le temps, encore une rumeur qui s'est éteinte sans réponse...

Un prône chargé

L'évocation de l'ancienne société paysanne met en relief l'étroite relation entre paroisse et commune bourgeoise au point qu'elles paraissent se confondre. Dans les *Règles et arrêts de la Louable Commune de Chalais*¹⁴ du 1^{er} janvier 1834, la charge de procureur d'église (deux à Vercorin) est pourvue par le Conseil de commune qui désigne les titulaires selon une rotation clairement établie. Les articles 18 et 41 précisent que *Nul ne pourra être promu à la place de procureur d'église s'il n'a pas reconnu et qui ne tienne pas son droit de commune*, et encore que *le procureur d'église qui aura quitté sa charge ne sera pas rééligible aussi longtemps qu'il aura d'autres frères communiens qui n'auront pas fait cette charge, moyennant qu'ils soient reconnus capables et recommandables pour leur conduite et leurs mœurs*. Une remarque du «compte de 1842» illustre les conditions de désistement: *Il est à noter que M. le Châtelain Joseph Calot avait été nommé procureur de la chapelle du Bouillet au compte de 1842. Mais vu son âge avancé et son infirmité, il*

a payé le montant de 40 batz (1 batz = 15 centimes) au profit de ladite chapelle...

Certes, au sortir de l'Ancien Régime, la société civile s'est donné progressivement des structures laïcisantes; il n'en reste pas moins que la primauté religieuse continuait d'ordonner la vie quotidienne de nos villages. «Le Valais sera toujours l'enfant soumis de l'Eglise», proclamait le vice-président du Conseil d'Etat, Alexis Allet, lors d'un débat au Grand Conseil sur la sécularisation des biens paroissiaux, en 1859¹⁵.

Parmi les agents de cette imprégnation cléricale, il faut citer les 41 fêtes de précepte inscrites au calendrier. Ajoutées aux 52 dimanches, elles portaient à trois mois le temps annuel de chômage prescrit. La hiérarchie peinait à en supprimer 20 après avoir tant prêché contre leur transgression. Mais les inconvénients moraux et économiques étaient tels qu'en 1870 seules seize fêtes chômées demeuraient inscrites au calendrier.

Les actes de la vie sociale et civique continuaient de faire date avec des saints moins prestigieux, choisis soit au hasard du calendrier, soit pour leur vertu symbolique; à chaque fois la question peut se poser. Ainsi, le grand déménagement d'hiver à Vercorin s'opérait-il à la Sainte-Barbe (4 décembre), le retour à la Chandeleur (2 février). L'automne, tous les ménages avaient regagné la plaine pour la Saint-Gall (16 octobre).

Les trois assemblées du Conseil de commune étaient tenues, la première à la Saint-Mathias (24 février), la seconde à la Saint-Laurent (10 août); une troisième non fixe avait lieu fin avril, début mai. Les intérêts des capitaux des confréries et des autels tombaient chez les receveurs avec le fruit des récoltes, à la Saint-Martin (11 novembre)...

¹⁴ Dans l'inventaire des archives de Chalais du 19 décembre 1924, ce document figure sous lettre B, 5. 1834. Depuis, il est porté «manque», alors que des photocopies sont émises aujourd'hui encore par des proches du «receleur»!

¹⁵ Cité dans Victor BIELER, *Notice sur les rapports entre l'Eglise et l'Etat en Valais*, Sion 1930.

A cet échantillonnage, il faudrait ajouter les saints des dictons, des opérations domestiques, et ceux des processions auxquelles chaque famille devait être représentée, sous peine d'amende.

A Vercorin, on défilait solennellement à la Fête-Dieu et à la Patronale, mais aussi à trois occasions:

- le 22 juillet, jour de la Sainte-Marie-Madeleine, avec visite aux croix du village, en invocation contre les débordements du Rhône;
- le 25 juillet, en la Saint-Jacques, déplacement au bisse de Vercorin, pour la prévention des ruptures des rives;
- le 31 juillet, jour de la Saint-Germain, à la Combache, vers Itravers, contre le fléau des sauterelles.

D'autres processions-pèlerinages regroupaient des paroisses entières pour de longues marches ralliant des sanctuaires reconnus comme dispensateurs de grâces particulières. Antoine-Louis de Torrenté note dans ses souvenirs avoir vu des concentrations de paroisses – il cite entre autre Vercorin et Chalais – défiler dans la région de Sion, *toutes précédées de leurs curés, de porteurs de gonfanons, sous la houlette du grand sacristain du Chapitre qui fonctionnait comme «un ministre de police»*. En passant par Bramois, Molignon et Savièse, à la Saint-Barthélémy, ces mêmes processions permettent à des femmes d'en revenir *chargées de prunes, de noisettes et poires sèches dans leurs tabliers*, tandis que les hommes avec un ou deux ecclésiastiques chancelaient à la suite des libations trop copieuses.¹⁶

On comprend dès lors les interventions des évêques face à ces abus: l'acte de visite de 1833¹⁷ ordonne à l'article 20: *Considérant que les processions établies hors de l'église ou des chapelles de la paroisse entraînent après elles beaucoup d'abus, tant en allant qu'en revenant, comme aussi dans leur station; ce pourquoi il est recommandé que dans la suite de telles processions se fassent dans les limites de la paroisse; et si quelquefois, pour des raisons particulières, ces pro-*

cessions sont établies ou ordonnées en des lieux éloignés et hors de la paroisse, elles ne doivent se tenir qu'avec le consentement de Sa Grandeur et de telle sorte que le peuple puisse retourner coucher chez lui; faute de quoi toutes les autres processions de cette nature sont défendues et interdites.

Révérands et dignitaires

La mise en application des ordonnances épiscopales, prescriptions nouvelles ou modifications d'anciennes, incombait avant tout aux desservants des paroisses: mission difficile s'il en est tant la pratique religieuse tire sa force de la tradition et se refuse au changement.

A la base de la hiérarchie cléricale, les curés, ces hommes de Dieu, se sont donnés tout entiers au service de nos communautés chrétiennes. Mais la mémoire de leur passage dans les paroisses s'estompe rapidement, réduite bientôt aux états nominatifs et chronologiques. Le saint respect qui entourait leur personne les préservait de maints outrages discréditant la société laïque, mais il occultait aussi leur humanité en les maintenant hors de la vie publique.

Il convient de préciser ici que les desservants du bénéfice-cure étaient à la fois administrateur et prêtre. La gestion matérielle de la paroisse de Vercorin est connue par les livres de comptes qui constituent l'essentiel des archives. La pauvreté, parfois l'indigence, s'y lisent année après année. Les revenus des biens-fonds, les intérêts des capitaux d'autels diligemment récoltés par les procureurs boursiers en fonction s'épuisent dans

¹⁶ «Des changements survenus en ville de Sion durant un siècle (1780-1880), observés par Bonaventure Bonvin et son neveu Antoine-Louis de Torrenté», publiés par A. DONNET et G. CASSINA, dans *Annales valaisannes*, 1985, p.3-36.

¹⁷ Voir plus haut, p. 203, note 2.

les incessantes réparations d'une église vétuste et d'une chapelle du Bouillet attaquée par l'humidité du site.

Avec les quelques honoraires de messe, les produits en nature livrés par les fidèles, de menues rentrées éparses, les administrateurs peinaient à nouer les deux bouts: dans l'attente de nouvelles charges mieux dotées, ils faisaient appel au soutien de leur propre parenté qui s'honorait de les aider.

A l'inverse des curés besogneux, les prêtres qu'ils étaient prodiguaient leur richesse de cœur et d'âme. La liturgie, les offices, les prêches les auréolaient de la lumière des médiateurs et des élus. Aux heures marquantes de l'existence, heureuses ou douloureuses, ils entouraient les familles rassemblées, les rassuraient ou les reconfortaient, dépositaires divins de l'institution sacramentelle.

Ce sacerdoce accompli sous le règne de l'amour du prochain et de son salut, comme hors de l'histoire, n'en a pas moins fondé la culture de nos villages, l'imprégnant des valeurs qui ont forgé l'identité valaisanne.

La liste des membres du clergé appelés à desservir Vercorin nous livre des noms, et à travers eux, des origines, des durées de fonction puisque les curés y étaient doublement nomades, parmi les nomades. Si leurs œuvres se sont fondues dans le temps, ici ou là des événements, des anecdotes, un document égaré les ont préservés de l'oubli.

Un prêtre qui a certainement marqué la paroisse de Vercorin dans les années 1830, années difficiles de révolution et de catastrophe,¹⁸ c'est l'abbé Michel Zufferey, né à Saint-Luc en 1784; à part une desservance à Chalais, il ne connut d'autre paroisse que celle de Vercorin où il fut appelé à deux reprises.

On conserve de ce prêtre dévoué et soucieux du bien-être de la population une supplique alarmante lancée le 28 avril 1836 aux autorités cantonales, concernant la situation économique du lieu¹⁹:

La paroisse de Vercorin, écrit-il, possède un sol fertile, qui ne demande que le secours de l'art pour payer à usure le bras valeureux qui le cultive. Mais l'époque est arrivée où le gazon paraît, en un temps de l'année, plutôt à un désert aride qu'à des prairies.

Suivent quatre longues pages dans lesquelles il en donne les causes: *l'aqueduc de deux heures de trajet est dans la plus pitoyable situation; des chêneaux pourris ou brisés, le manque de bois pour en construire le rendent inutile. A la négligence, il ajoute la raison essentielle: ...D'autres circonstances, que la bouche dirait mieux que la plume, lui privent entièrement la prise d'eau à la Rèche. Et sur un mode plus précis: ...mais ils [les 67 consorts] désireraient qu'après avoir remis l'aqueduc en bon état et obtenu un heureux succès, ils puissent jouir en paix le droit qu'ils y auraient acquis à la sueur de leur front, sans conteste de la part de ceux qui ne seraient bons qu'à diviser la proie, lorsqu'elle est prise.*

Ces lignes font référence aux conflits séculaires générés par les droits d'eau avec les communes riveraines, notamment celle de Grône. Mais elles laissent également entendre que les rapports entre communiens eux-mêmes, entre paroisse au sens large de l'Ancien Régime et commune de Chalais n'étaient pas aussi bons qu'ils auraient dû l'être. Témoin le vœu qui suivait: *Il nous serait d'un besoin urgent d'avoir un titre contenant les droits de l'aqueduc et ses privilèges...; nous souhaiterions en être les possesseurs; mais comme ce titre repose dans les archives de la commune et qu'une résistance, déjà signifiée de la part de... ou d'une faible minorité, nous en fait craindre le refus; en ce cas, ce ne serait que par votre puissant secours que nous pourrions l'obtenir.* L'absence remarquée du président Joseph Antille parmi les signataires explique peut-être les points de suspension

¹⁸ 17 août 1834, rupture des glaciers du Rhône et de Zinal, graves inondations dans toute la plaine du Rhône.

¹⁹ AEV, 3040 176.13 Vercorin.

après de la part de, réticence qui met le curé et ses acolytes à l'abri des effets prévisibles d'une accusation directe.

La réponse du Conseil d'Etat n'a pas laissé d'archives. Par contre, à l'évidence, le bisse fut réparé et remis en fonction selon de nouveaux statuts bien conçus et efficaces. Quant aux droits d'eau proprement dits, la contestation n'a pas trouvé d'épilogue, en dépit de l'intercession avisée de l'homme d'Eglise.

Un autre document, plus intime celui-là, conservé dans les papiers de sa lointaine famille, témoigne encore d'une profonde souffrance vécue par le curé Michel Zufferey, souffrance amère liée à la situation de son père. Supportant mal son veuvage, ce dernier entretenait des rapports avec une femme du voisinage dont la fréquentation était jugée intolérable par le prêtre. Ses efforts en vue d'obtenir une séparation ayant été vains jusque-là, en fils meurtri, il eut l'idée de passer contrat avec «l'honnête Euphémie»: il lui promit le versement d'une somme de 54 écus bons (1 écu bon = 3,62 fr.) valant 25 batz, *desquels 12 doivent être payés à la Saint-Martin 1818 et 42 à la Saint-Martin de l'an 1819 et cela en reconnaissance d'avoir eu la bonté et la complaisance pour mon respect de quitter de bonne foi mon père...* A l'indemnité en écus s'ajoutaient encore un *fichelin* (13l) de seigle et demi-fichelin d'autre grain. Les conditions engageant les deux parties furent acceptées en présence du châtelain de Luc, Simon Zufferey et du juge Pont, *homme d'affaire de la fille établi par la justice*, à Muraz, le 6 octobre 1818.

Une simple note portée au bas de l'accord passé ne laisse aucun doute sur la suite qui lui fut donnée: *le présent billet reconnu pour invalable parce qu'elle-même a faussé la Foi et brisé les engagements qui ont été pris*. Signé: *Pour Foi, Zufferey, indigne curé de Vercorin*.

Au long chapitre des faiblesses humaines, la mémoire populaire a rattaché le curé Michel Zufferey à l'événement suivant, devenu légende

au cours des années. Un jour, alors qu'il se trouvait à la cure de Chalais, deux sœurs célibataires, très vertueuses paroissiennes, lui auraient apporté dans le plus grand émoi un beau bébé trouvé à l'orée d'un champ au lieu-dit «La Combache» où elles se rendaient pour la fenaison.

La surprise passée, on manda le châtelain. Se posait au prêtre la question du baptême: selon la pratique, il fallait le baptiser «sous condition», (l'était-il déjà?). Mais sous quel nom? Le prénom fut suggéré par le saint du jour, Jean-Baptiste, fête paysanne du 24 juin. Le choix du nom perturba la conscience des personnes présentes: le patronyme est un attribut de la seule famille de sang. Pourquoi ne pas rappeler le lieu-dit, souvent attaché aux surnoms? Et le châtelain de décréter: *Il s'appellera Jean-Baptiste Combache!*

Désignées sans conteste par «une volonté anonyme» et non par le hasard, les deux femmes dévouées n'eurent d'autres choix que de recueillir provisoirement l'enfant chez elles, à Réchy...

Le mystère de cet «enfant trouvé» n'a cessé de hanter les générations locales. A-t-il vraiment existé? Où a-t-il vécu? Est-il mort à Chalais? autant d'interrogations posées, au parfum de légende.

Le recours aux documents permet aujourd'hui d'affirmer que Jean-Baptiste Combache a bien existé. Avec le petit pécule versé par l'Etat selon la loi de l'époque à la famille d'accueil, ses protecteurs lui ont construit une petite maison, la dernière sur le chemin de Réchy à Vercorin, au pied de la Combachette. La «planète» de la cave portait l'inscription clairement gravée: «Baptiste Combache, 1857». Habile de ses mains et artisan consciencieux, l'homme y pratiquait le métier de tonnelier, au service de la contrée.

Un autre document atteste sa qualité de contribuable: le registre des «Comptes de l'église neuve de Chalais» pour l'exercice 1856 et 1857. La colonne «déficit» porte le montant de 26 centimes au débit de Combache Baptiste.²⁰

²⁰ AP Chalais, document non classé.

L'année 1857 restera marquée à Chalais par le départ de vingt émigrés pour l'Argentine, soit les trois frères Antille, Michel, Joachim et Louis, avec épouses et enfants (11 membres), la famille Simon Bloch (8 membres) et... Combachy Baptiste, *enfant trouvé*, 1827, *tonnelier*, tel que déclaré par le registre des émigrés aux Archives de l'Etat du Valais.

Si le même registre précise la destination des Antille et des Bloch, il reste muet sur le sort de l'infortuné Combache. Une narration du voyage faite par Jean-Baptiste Blatter de Saint-Martin à ses parents laisse craindre que le pire lui soit arrivé: *Un jeune homme de Lens (?) est mort des suites de coups de pied reçus d'un matelot pour avoir, avec la pointe de son couteau, gravé une figure ou ses initiales sur le bord du bateau.*²¹ L'enfant trouvé des champs de la Combache serait-il cet enfant perdu d'un noir Atlantique?

Rapporté par la mémoire populaire, ce récit de «l'enfant trouvé» s'est certifié par la découverte de documents que le hasard a fait surgir de vracs d'archives. La confrontation entre la tradition orale, à coloration légendaire, et l'écrit authentifie l'histoire locale et rend la recherche plus surprenante encore. La preuve? lisez ce décret: 1842, 26 février, *Sion. Le Département de Justice et Police du Canton du Valais ordonne à la Commune de Chalais d'accorder la tolérance sur son territoire à Joseph-Marie et Jean-Baptiste Lacombe, enfant(s) à la charge de l'Etat, actuellement en pension chez la veuve de Simon Perruchoud, de Chalais, ordre suivi de la décharge afférente: Le département de Justice et Police du canton du Valais déclare que la Commune qui accordera la tolérance sur son territoire à Joseph-Marie et Jean-Baptiste Lacombe, enfants à la charge de l'Etat, actuellement en pension chez la veuve de Simon Perruchoud de Chalais, ne s'exposera par ce fait à aucune responsabilité.*

*Sion, le 26 février 1842.*²²

A chacun donc de comprendre que Jean-Baptiste avait un frère jumeau, et de revenir à la double découverte de la Combache, cette fois, aux deux baptêmes sous condition, à la vie d'exclusion infligée à ces deux êtres «tolérés» sur ordre, mais rachetés par l'affection d'une veuve charitable et l'attention d'un curé qui «devait savoir», et n'avait même pas à justifier son mutisme par le secret du confessionnal.

Les dernières années de desservance de Michel Zufferey furent pénibles. Accablé par la maladie, il continua de remplir sa charge avec un courage exemplaire. En octobre 1843, il eut juste la force de «remuer» pour la dernière fois en plaine où la mort vint abrégier ses souffrances, à la veille de la Toussaint. On descendit sa dépouille dans le caveau des prêtres de l'ancienne église Saint-Gall, à Chalais, car, selon l'usage, les paroissiens du haut étaient ensevelis au lieu du décès.

C'est à cette époque que la communauté de Vercorin eut le privilège d'accueillir parmi les siens l'une des personnalités du corps cathédral de Sion, le Grand Doyen Pierre Antoine de Preux. Né à Sierre en 1787, l'éminent dignitaire acquit à titre de résidence d'été le très beau chalet qui donne sur la place du village, à l'ouest de la maison bourgeoise et en face de celle dite «du châtelain».²³ Son pignon arbore fièrement, avec ses inscriptions latines abrégées, la date de 1725. Le nouveau propriétaire en a certainement dicté la devise du rez: *Soli Deo Gloria*.

Hormis la charge d'évêque à laquelle il n'a jamais aspiré, le chanoine Pierre Antoine de Preux a exercé toutes les fonctions de la hiérarchie diocésaine. Ordonné à l'âge de vingt-trois ans déjà,

²¹ Alexandre et Christophe CARRON, *Nos Cousins d'Amérique. Histoire de l'émigration valaisanne au XIX^e siècle*, tome 1, Sierre 1986, p. 104.

²² AEV, Chalais, p. 67.

²³ Aujourd'hui «Café La Brentaz».

Pierre Antoine de Preux ,

Doyen du Vénérable Chapitre et Vicaire Capitulaire du
Diocèse de Sion durant la vacance du Siège Episco-
pal , &c.

**AU VÉNÉRABLE CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DU DIOCÈSE, SALUT ET BÉ-
NÉDICTION EN NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.**

A ces causes Nous ordonnons:

Tous les jours de dimanches et de fêtes, dès ce jour, jusqu'à l'élection Episcopale, le Très-Saint Sacrement sera solennellement exposé à la fin des offices dans toutes les églises pa-
roissiales. On chantera le psaume (66) *Deus misereatur nostri*, &c., et l'hymne *Pange lingua*
&c., en entier avec l'oraison. On donnera la bénédiction avec le Très-Saint, puis on recitera
cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Sera la présente circulaire lue en chaire le premier Dimanche après sa reception.

Donné à Sion, le 13 Octobre 1843.

PIERRE-ANTOINE DE PREUX,
Grand-Doyen et Vicaire Capitulaire.



L'art d'équilibrer un char de foin: le curé Jean-Baptiste et ses aides occasionnels.

il est promu secrétaire épiscopal en 1812, curé-doyen de Sierre en 1818, chanoine de Sion en 1825, grand doyen en 1837, titre qui lui conférait la préséance à l'évêché. Lors du décès des évêques Fabien Roten, en 1843, et de son cousin Pierre Joseph de Preux, en 1875, il assumait les fonctions de vicaire capitulaire durant la vacance du siège épiscopal; dictées par les circonstances, ses lettres

pastorales sont empreintes de modestie et de ferveur.

Lors de ses séjours à Vercorin, il participait à l'animation religieuse de la paroisse. Ses prédications chaleureuses et éloquentes grossissaient les rangs des assemblées dominicales d'été.

Pour les offices à caractère privé, le prélat avait aménagé une sorte de grand oratoire au sous-sol de sa demeure. Une cloche, dont le bras seul est resté visible à l'angle nord-est, ralliait quelques intimes les jours d'absence du curé. La présence de cette chapelle au milieu du village constituait longtemps une énigme pour les habitants. Certains affirmaient même qu'elle matérialisait les reliques de la première église du lieu. Plus encore, une croyance mythique la disait recelant un trésor enfoui: elle fut donc «soigneusement» vandalisée à la pioche et les derniers témoins de sa présence la décrivaient comme rendue en désordre à la cave d'origine.

La paroisse, elle, bénéficia largement de la fortune connue du grand doyen qu'elle sollicitait comme bailleur de fonds. A plusieurs reprises, les comptes font état de ses prêts: en 1855, le bénéfice lui rembourse le montant de 581,71 francs, capital et intérêts. Sur les 2412 francs portés aux recettes lors de l'agrandissement de l'église en 1871, 1800 francs provinrent de deux traites en faveur de Pierre Antoine de Preux (les dépenses totales engagées se sont élevées à 2783,50 francs).

A chaque occasion qui se présentait, il faisait encore valoir son autorité et ses relations en faveur de la paroisse. Au milieu de l'été 1852, le curé Jean Florey fut bien embarrassé lorsque la cloche de l'angélus se fêla. Sans tarder, le grand doyen prit contact avec le fondeur Tréboux, à Vevey, organisa le déplacement de ce dernier en diligence, puis à char de Sion à Vercorin, et fit en sorte qu'au retour, en décembre, la population entendit avec joie deux nouvelles cloches harmonisées se relayer à la sonnerie.

En matière plus strictement religieuse, s'il prêta son concours aux exercices pastoraux, il demeurait très attentif à la réception des messages épiscopaux par les fidèles. Alors que le schisme post-conciliaire de Vatican I ébranlait le monde catholique, il profita de la rénovation de l'église pour la doter de symboles d'unité et de fidélité au Saint-Père. C'est ainsi qu'il sollicita le peintre Joseph Brouchoud pour l'exécution au ciel de la nef de deux toiles représentant le «Bon pasteur» et l'«Emblème du Pape». Cette entreprise évocatrice devait soutenir la formation d'une section de la «Milice du Pape» qui compta une vingtaine de «soldats» et, une fois les dissensions apaisées, se fondit dans les autres confréries.

Le Grand Doyen de Preux atteignit le bel âge de 93 ans. Son extrême vieillesse n'avait pas entamé la clarté de ses sermons; un dimanche cependant, présage funeste, sa mémoire le trahit au milieu de son prêche: il abandonna la chaire, regagna le chœur, s'excusant auprès de l'assistance consternée. A sa mort, en 1880, une importante délégation de Vercorin assista aux funérailles solennelles, célébrées à la cathédrale de Sion. Vendue par ses héritiers, sa belle maison ne pouvait trouver successeur plus digne qu'une importante personnalité de la commune, le président Félix Albasini.

Dans la longue suite des desservants de Vercorin, une place à part doit être réservée à l'abbé Benjamin Perruchoud: en effet, il fut le seul à être à la fois natif et curé de la paroisse.

Le Chapitre de Sion lui avait confié l'administration de Chalais à la mort de son oncle, le Révérend Emmanuel Perruchoud, en 1884. Puis, alors qu'il était en poste dans le Bas-Valais, le même Chapitre le rappela dans l'importante paroisse d'Ayent dont il avait été le vicaire estimé l'année de son ordination. Les quinze années passées à Saint-Romain (1896-1911) marquèrent profondément la communauté ayentotte. A lire la quarantaine de ses sermons conservés dans les



Le Bon Pasteur par Joseph Brouchoud, 1871.



Le Père Paul de Chastonay, en visite à la cure.

archives paroissiales, force nous est de constater la vigueur de son engagement au service de ses paroissiens et en particulier de la pastorale des familles.

Les méfaits causés par l'alcoolisme dans nos campagnes étaient pour lui une source permanente d'inquiétude. Inspiré par un petit ouvrage

qu'il a laissé avec sa bibliothèque à la cure de Vercorin, *L'épidémie des cabarets*, il menait son combat contre la multiplication des pintes à la mode au tournant du siècle. Replacée dans ce contexte, la citation que lui réserve Louis Courthion dans son récit *Au temps des bisces* illustre bien la campagne qu'il n'a cessé de mener avec les autorités locales contre le commerce des boissons alcooliques: *Il y a quelques années à peine, en plein Saint-Romain, derrière la maison de Dieu et la maison de commune, un hôtel avait hissé sa haute toiture, qui, elle aussi, chercha à trôner sur le ravin. Quel que soit le sort éprouvé depuis pour le moderniste qui l'édifia, les Ayentaux sembleraient redouter qu'il ne chante dans la tête de quelques autres de venir restaurer cette enseigne abolie. Selon eux, Ayent a ce qu'il faut, sans hôtel, d'autant plus que le curé Perruchoud n'a point discontinué de pratiquer l'hospitalité traditionnelle de ses prédécesseurs*²⁴.

Les artistes, attirés alors par Savièse, cherchaient à étendre le champ de leurs sujets; ils aboutissaient souvent à Ayent où la cure leur ouvrait généreusement ses portes. C'est dans ces circonstances que le curé Benjamin Perruchoud fit la connaissance d'un jeune peintre genevois qui s'était attardé au cimetière, multipliant discrètement les esquisses au passage de la procession voilée des pénitents du Saint-Sacrement et du Rosaire.

L'attitude réservée mais déferente du peintre impressionna le prêtre qui, à sa table d'accueil, lui fit la confidence de son départ prochain d'Ayent: fatigué par une tâche désormais trop lourde pour lui, il se réjouissait de rejoindre son village natal, Vercorin, pour exercer son sacerdoce parmi les siens, au milieu des souvenirs de son enfance... Il nota encore, avant de prendre congé, le nom de son hôte de passage: Edouard Vallet.

²⁴ LOUIS COURTHION, *Le Jeune-Suisse*, Neuchâtel, p. 235.

Comme annoncé, l'abbé Benjamin Perruchoud prit possession de sa nouvelle cure à la montagne en décembre 1911, dans la joie d'un Noël chargé de symboles.

Durant les mois qui suivirent, ses anciens fidèles furent nombreux à faire le pèlerinage de Vercorin, désireux de garder le contact avec son chef spirituel aimé. Quelle ne fut pas sa surprise de recevoir, un jour, la visite du peintre Edouard Vallet, accompagné de sa jeune épouse, Marguerite Gilliard, peintre elle aussi ! Le prêtre ami fit l'honneur du chalet-cure, tête de file d'un alignement de raccards, à deux pas de l'église. Au village, il présenta la maison familiale dont il était devenu propriétaire, imposante bâtisse du XVIII^e qui avait abrité la classe au premier temps de l'ins-truction publique.

On sait le coup de foudre qu'éprouva le couple d'artistes pour ce coin de pays qui se révélait tout à coup comme celui de leur rêve.

Les Vallet n'hésitèrent pas : ils s'installeraient dans la maison Perruchoud. Après accord de la famille, le curé accepta leur proposition d'achat et les deux parties signèrent l'acte, mutuellement satisfaits, le 28 juin 1912. C'est donc par la grâce de son curé, enfant du village, que Vercorin s'enorgueillit d'avoir été célébré par l'un des peintres les plus représentatifs du pays.

Hélas ! le prêtre ne put guère admirer le génie créateur de son ami. La fatigue qui l'avait déterminé à demander un allègement de sa tâche annonçait en réalité une maladie implacable qui devait l'emporter le 11 août 1914. En l'absence de ses hommes en route pour le front, la paroisse lui fit des funérailles à la mesure de l'affection qu'elle portait à son cher curé. L'usage du caveau des prêtres à l'intérieur de l'église ayant été abandonné, il fut enseveli tout près de l'entrée sud du sanctuaire, et le cimetière conserve encore la pierre tombale qui perpétue son image de bonté pure et de sainteté.

Avec le curé Jean-Baptiste Zufferey, né à Vissoie en 1873, s'ouvrit une période de desser-



Edouard VALLET, église de Vercorin. Vers 1925. Huile sur toile. 33 x 23,5 cm.

vance qui allait durer un quart de siècle (1914-1939). Le successeur de l'abbé Perruchoud arriva à Vercorin après un vicariat de douze ans à Val d'Illiez où il assistait un confrère annivard, le Prieur Joseph Tabin.

Le curé Jean-Baptiste, comme on l'appelait familièrement, a conduit la paroisse durant les années difficiles des grands bouleversements sociaux et économiques. Il y eut d'abord la guerre avec les perturbations de la longue mobilisation, puis la flambée meurtrière de la grippe, la désertion progressive du village et de la terre, la grande crise de 1929. Les espoirs de développement qu'avait fait naître l'arrivée de la route carrossable en 1933 furent en partie déçus: au lieu de monter avec le bétail pour consommer le fourrage sur place, selon la tradition, les anciens migrants préférèrent descendre les récoltes à char, puis par camion, et dès lors ne quittèrent plus la plaine. Victime désignée de ce déplacement d'intérêts, Jean-Baptiste en fit le premier les frais: il dut abandonner le bénéfice auquel il était si attaché et laisser le champ libre à la nouvelle organisation que l'on sait.

A dire vrai, le personnage qui s'était peu à peu substitué à la personnalité du curé l'avait rendu très vulnérable. Le portrait haut en couleur qu'a brossé de lui le Père Paul de Chastonay aura définitivement soustrait à l'oubli sa figure légendaire²⁵: il lui a fallu beaucoup de finesse, de charité aussi, pour ne pas céder à la caricature de ce confrère dont les travers de paysan entier et désordonné masquaient un apostolat pourtant ferme et généreux.

Les anecdotes sur le curé Zufferey hantent encore les mémoires. L'histoire de la vache qui a avalé col romain et sermon pendant qu'il râtelait son foin a longtemps fait les délices des assemblées cléricales. Toujours pressé par le temps, il tirait de son répertoire écrit le sermon du jour qui revenait année après année. Amusés, les fidèles attendaient les passages fleuris qui ne manquaient pas d'arriver. A l'Épiphanie, invariablement: *les*

Rois se mettaient en route, en chemin et en voyage. Sa condition paysanne lui dictait les rares comparaisons improvisées, propres à frapper son auditoire terrien: les derniers dimanches d'été, il pointait du doigt la «rangée des femmes»: Oui, vos filles descendent des mayens avec plus de péchés mortels que de tommes!

A la tâche dans la campagne, il ne lui était pas toujours facile de protéger sa dignité de prêtre et d'observer les exigences canoniques en matière d'habillement. En forêt, il troquait son chapeau contre une casquette qu'il portait à la dérobee. Quand il faisait son foin ou son blé, sous un soleil de plomb, sa soutane râpée dissimulait mal des dessous troués et burlesques.

Paradoxalement, le grand sommeil hivernal permettait au curé Jean-Baptiste de renaître à la vie paroissiale. Décembre venu, gens et bêtes occupaient à nouveau le village et leur acclimatation était si rapide qu'il suffisait d'un jour ou deux pour que la vie reprenne son cours normal. Certes, souvent la neige était là et il faisait plus froid, mais le soleil qui délaissait les deux villages de plaine, animait ici les façades brunies dès le matin et prenait le relais du pierre ollaire mis en veilleuse. Les étables où les falots trahissaient des allées et venues nocturnes inhabituelles se peuplaient de naissances et il sortait des portes entrouvertes les odeurs fortes du marc désinfectant et des macérations de mauve qui renforçaient les soins du vèlage.

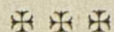
La fièvre de la fête de Noël, la plus belle de toutes, opérait déjà, avec en préliminaire la Saint-Thomas, le 21 décembre. Séculièrement arrivaient à la cure vers les 10 heures le Conseil communal et les deux procureurs pour la remise et l'approbation des comptes. Puis il était procédé aux nominations d'usage, marguilliers et sonneurs, organiste, police d'église. A consulter les dépenses, le repas qui y était donné en reconnaissance

²⁵ Paul DE CHASTONAY, ouvrage cité, p. 97.



Le pètic marolli de Vercorin

Conte authentique en patois de Vercorin



Oun zor d'hiver y l'a quarant'anns dè chenn à oun ôra dè l'après mièza viniève l'hôra dè partic ein classe et d'oun côté l'ayèvo, pouire què l'ouchann mé commanda dè tâsso yo ché partic du côté dè la migeon dè classe. Ein pachenn dévann la migeon dou règent yo vio qui lire à la fênehra adonn y m'a ditt? Djozett va victo chonna la classe é yo liro pa déjobeïchenn é rein jouc à fère que dè alla victo chonna.

Arruva ô clochier yo qui l'éero diamé jouc, chayèvo pa couinta coorda preindre po chonna la trédiema. Appèllo ounna coorda: ton, ton, ton, chain m'appèchivre qui lire pas diousto. Chourtècho dou clôchier têt contenn daïre bien chonna. Ché partic pò la classe avoué mon chac peindollenn ho kouc; arriva ô guerni dè l'Incoura yo rècontro lè dô parcourrons Eugène et Djozett qui me djionn f'é tou qui ta chonna pò lo foi tou mèrèteritt déhre zitta bà de stic driss é yo têt marna coucco chouc contre lè pras é youc què couric dè mondo avoué lo zapinn chouc lèchièbla de tot côté: di Lavanne, du Lavieu, du côté di mayens. Têt le mondo chè demandavonn avoue pout-être lo foi, cacoun chon partic tanque à la Crèvache é revignonn, l'en ditt ein plana la raim.

què lè coordès erann tottè eimbrouclées; lo règent la fèt oun bon rigre et l'a ditt: Chenn a donna ounna alerta ou villazo è m'a ditt qui donnavo oun bon marrolli et chenn mè resta pè la féha. Dodjann à pré ché jouc nomma marrolli à donn eimplachè dè appèla lo mondo pò lo foi lè jé appèlla po prèyè.

A donn é jouc païèrè chenn ma fètt caca i pantalon. Arrievo bà ver lo Bombardon é youc què plain lo cohi dè mondo; adonn yo méché peincha ora chè perdouc yo chayèvo pas avoue pacha por alla ein classe et po pas éhré youc ché pacha pè la double dè Djann d'Auouenno é outrè pè la pharmacie é chouc pè la cacouirè d'ou coumoun

Arriva ein classe lo règent mè ditt: Djozett commen ta fètt pò chonna la classe Eimbarrachia è réfondouc

Djozett de la Crèha.

Qu'arrivait-il quand le sonneur improvisé se trompait de corde?
Conte authentique en patois de Vercorin, tiré de l'*Almanach du Valais*, 1933.



Les pèlerins de Chalais et de Vercorin à Einsiedeln, 1943.

prodiguait à satiété le fromage gras, le pain blanc et surtout le vin. Une seule fois, à compter sur les deux derniers siècles, la Saint-Thomas fut repoussée au 28 décembre: c'était en 1847. La cause de ce séisme? La réponse est donnée par la Guerre du Sonderbund. La Commune de Chalais avait fourni un contingent de 68 hommes aux troupes catholiques qui affrontèrent l'armée fédérale près de Lucerne le 24 novembre. Pris dans la tourmente d'une défaite cinglante et de la débandade qui s'ensuivit, nos braves soldats et officiers durent rentrer par leurs propres moyens, affamés et rom-

pus de fatigue. Il leur fallut donc du temps pour reprendre la vie normale et tenir les engagements liés à leurs fonctions.

La Saint-Thomas passée, la magie de Noël gagnait de plus en plus les demeures, forcées à l'intimité par la neige qui encerclait tout. A l'église, des bénévoles à l'âme d'artiste rivalisaient d'ingéniosité pour la décoration. Les fuseaux élancés des genévriers, abondants sur les côtes sèches du mont, étaient préférés aux sapins pyramidaux là où la place manquait. D'entente avec le curé,



Devant la chapelle de Tracui, halte des cueilleuses de myrtilles et leurs enfants: Marie Devanthéry, Agnès Amoudruz, l'épouse du célèbre Georges, Célestine Marin.

l'instituteur dépêchait sur le temps de classe deux grands pour la quête du lierre à Briey. Ces derniers détachaient précautionneusement des tiges fragiles afin d'obtenir les longues guirlandes vertes qu'on enroulait autour des structures de la grotte. A la cure, la servante et ses aides pourvoyaient à la provision du pain bénit qui donnait son nom au champ sur lequel a été construite la nouvelle église. Si les tranches épaisses ne devaient pas flatter le goût – elles étaient rompues et conservées dans les maisons, portées sur soi également, comme protection contre les serpents et toutes sortes de maux – elles se distinguaient par le jaune profond du coûteux safran dont on ne faisait pas l'économie.

Le Noël d'antan à Vercorin a nourri bien des nostalgies: la nouveauté du village éphémère reconstitué en quelques heures; les longues et chaudes veillées accordées par le solstice; cette suite de fêtes qui ralentissaient le temps et rendaient insensible le passage d'une année à l'autre; ces tables de famille qui s'offraient le luxe du cacao fumant, du café interdit par la dépense, d'un sac d'oranges parfumées; les offices et leur liturgie de la joie, leurs cantiques et leurs carillons qui chantent à l'âme populaire; tout cela concourait à la magie renouvelée d'une solennité qui accordait au village sa provision annuelle de rêve et de bonheur.

Pourtant, avec le départ forcé du curé Jean-Baptiste, le Noël 1939 fut celui de la rupture. A la tristesse de quitter la paroisse, le vieux prêtre ajoutait la rancœur du paysan chassé de son domaine. Dans une lettre à la Chancellerie épiscopale datée du 6 novembre²⁶, il laisse percevoir son amertume en demandant à l'Evêché de désigner un délégué *pour juger de l'indemnité à me donner par le nouveau titulaire ou par la Commune de Chalais pour le défoncement de la vigne que j'ai fait faire*

²⁶ AES, Vercorin, T137 N41.

en faveur du Bénéfice-Cure de Vercorin, et cela si possible durant cette semaine. Ce à quoi il ajouta: *Il me semble que trois délégués suffisent pour cette expertise: l'un de votre part, l'autre de la Fabrique de l'église et le troisième désigné par moi-même.* En des temps plus sereins, la question aurait été réglée devant un verre et avec une poignée de main.

Paul de Chastonay le désigne dans son portrait comme *le dernier curé de Vercorin tout court.* Au moment où il rédigeait son texte, la décision concernant le rétablissement de la paroisse selon l'ancien état ne lui était pas connue. Par ailleurs, la mort le surprit peu après, à Berne, en novembre 1943.

Parler du peuple de Vercorin sans lui associer la figure notable du Père Paul relèverait de l'ingratitude. En dépit des lourdes obligations qui le retenaient loin du Valais, il manifesta une fidélité indéfectible à son pays d'origine. Son attachement, il le prouva dans des ouvrages historiques sur la région de Sierre et son canton aussi bien documentés qu'agréablement écrits. Le parfait bilingue qu'il était s'attacha à la biographie de deux Valaisans célèbres, Mathieu Schiner et le Père Pierre Roh, son illustre confrère jésuite. Mais c'est surtout avec ses opuscules *Sierre et son passé*, *Au val d'Anniviers* et *Vercorin le vieux village* qu'il nous est le plus proche.

Paul de Chastonay avait treize ans en 1883 lorsque son père Victor devint propriétaire à Vercorin du «château», par son épouse Gabrielle de Courten, arrière-petite-fille du bâtisseur. Dès lors, étudiant, enseignant au célèbre collège autrichien de Feldkirch, aumônier de l'Université de Zurich, journaliste engagé à Berne, chaque fois que ses obligations le libéraient, il retrouvait sa famille à Sierre et l'été, à Vercorin. Les séjours à la montagne rétablissaient sa santé précaire; il les vivait dans la sympathie des gens et des choses, attentif à l'évolution implacable qui s'opérait sous ses yeux.

Sa présence assurait aux hôtes de la maison des moments de piété intense dans la gracieuse chapelle que le comte fondateur, voué aux armées du roi de France, avait placée sous le vocable de Saint-Louis. Le Père Paul ne négligeait pas le service paroissial: il apportait au curé le réconfort de son autorité bienveillante, et ses prêches, aux messes dominicales d'été, brillaient de simplicité éloquente. *Vercorin le vieux village* constitue, à n'en pas douter, le meilleur témoignage d'affection que puisse porter à un lieu et à une communauté un villégiateur écrivain. Toutes les pages de cette évocation respirent l'observation admirative et franche avec dans sa «salutation au lecteur» le dessein élevé de lui fournir *de nouvelles raisons de croire et d'espérer dans l'avenir de notre vieux pays.*



En mémoire de la chapelle disparue: Réchy, vers 1960.

Les beaux dimanches à Vercorin: «les boccia», le ski, le théâtre et les quilles (1934-1935).



Pierre Zuber, Antoine Perruchoud, Hubert Devanthéry, Joseph Rudaz, Gilbert Marin, Alexandre Devanthéry



Bernard Zufferey, Norbert Peruchoud, Yolande Rudaz, Marcel Rudaz, Narcisse Antille.



Sylvestre Perruchoud, Norbert Perruchoud, Albert Perruchoud, Albert Antille
Tancrède Rudaz, Narcisse Antille, Léo Métrailler, après une représentation sur la «Place du Comte».



Alexandre Devanthery dans ses œuvres...

LE TEMPS DU PATRIMOINE

...La plus grande partie de l'édifice date de 1704 (le chœur est encore antérieur); il a souffert de toutes les intempéries: amas de neige, ouragans alpestres, tremblements de terre, etc.

Cette situation ne peut durer, surtout à cause du danger; et pourtant la petite population de ce village montagnard n'a pas les moyens matériels pour restaurer son église...

Appel du curé Bellon, mars 1951.

Le passage de l'économie pastorale à l'économie touristique fit entrer Vercorin dans une nouvelle ère: avec la stabilisation de la structure sociale du village, l'institution paroisse se noya dans l'ensemble diocésain appliqué alors à la mise en œuvre des réformes liturgiques décidées par le Concile.

Ce qui distingue l'activité des responsables du bénéfice dès les années 1950, ce fut bien leur intervention continue et massive portée sur le patrimoine bâti des plus riches, mais jusque-là négligé, faute de moyens financiers. Un grand rattrapage devenait donc nécessaire et les curés durent s'y employer de toute leur énergie.

Les premiers engagements furent dictés par l'état de décrépitude dans lequel se trouvait la chapelle du Bouillet, sur le chemin de plus en plus déserté de Chalais. Antique, ce sanctuaire n'a pas livré de date concernant sa fondation, certainement antérieure au XVI^e siècle. En effet, la première mention connue à ce jour remonte au 23 juillet 1503, mention révélée par un acte où il est question des biens d'une femme décédée situés à *partir de la chapelle Notre-Dame dou bul-liez*²⁷. Les livres de comptes conservés depuis 1760, la date de 1844 inscrite au fronton de la porte ne constituent donc que des repères tardifs de son lointain passé. Ce qui est certain, par contre, c'est que la chapelle tire son nom d'une source captée à même ses fondations et recueillie dans un petit bassin, un «bouillet» en patois local. Ainsi toute l'histoire de son culte se rattache à ce mince filet d'eau, symbole de vie et de fraîcheur sur le chemin caillouteux de Vercorin; et les centaines d'ex-voto que les siècles ont suspendus aux



La vénérable chapelle du Bouillet.

²⁷ Communication de M. Gaëtan CASSINA

murs de la petite nef n'ont cessé de glorifier cette fontaine miraculeuse.

Il est temps de dire ici que le vocable «Notre-Dame-du-Bouillet», dénomination dialectale, ne pouvait prendre place au calendrier liturgique. Pour combler cette lacune, vers la fin du XVIII^e siècle, on lui attribua un nouveau vocable, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Cette reconversion exigea un léger déplacement de la patronale, fixée traditionnellement au 8 septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge, et reportée par la suite au 15 du même mois.

Une question de statut vint parfois perturber les relations des deux paroisses: qui du curé de Chalais ou de Vercorin était détenteur de juridiction dans cette chapelle? La réponse est sans équivoque: la pratique administrative séculaire et, surtout, les actes de visite des évêques permettent d'affirmer qu'elle relève exclusivement de la paroisse de Vercorin.

A plusieurs reprises, certains desservants de Chalais ont feint d'ignorer la règle canonique à ce sujet, allant jusqu'à y célébrer des mariages sans préavis conforme. Ainsi, durant l'été 1990, le curé André Boitzy, reconnu pour son indépendance vis-à-vis de l'autorité épiscopale, bénit une union sans se soucier des autorisations nécessaires. Une lettre du service juridique de l'Evêché, datée du 2 octobre, le rappela à l'ordre en précisant bien l'appartenance de la chapelle à la paroisse de Vercorin: *La recherche entreprise aux archives de l'Evêché a montré clairement que la chapelle du Bouillet est sous la juridiction du curé de Vercorin. En 1783 (acte de visite) déjà, c'est le curé de Vercorin qui répond pour elle devant l'évêque et ceci pour les messes fondées et pour les capitaux.*

Le seul détenteur de juridiction dans cette chapelle est donc, sauf permission spéciale de l'évêque, le curé de Vercorin...

Pour éviter tout danger de mariages invalides par vice de forme, vous demanderez chaque fois que vous bénissez un mariage à la chapelle du Bouillet la délégation du curé de Vercorin. Le dossier de mariage sera conservé aux archives de la

Le vol de la Chapelle du Bouillet

On nous écrit :

Les objets sacrés, volés dernièrement à la chapelle du Bouillet, entre Chalais et Vercorin, ont été retrouvés dans la forêt à 10 minutes à l'est du sanctuaire, par des personnes qui y *faisaient* du bois.

Le calice et le ciboire étaient déposés, avec précaution, sous un sapin bien en vue. Tout ceci semble démontrer que l'auteur du larcin, ayant encore la foi, et, effrayé aussi par les recherches de la police, jugea prudent de se décharger du fardeau qui pesait si lourdement sur sa conscience.

X.

Nouvelliste Valaisan, 6 octobre 1914.

paroisse de Vercorin et les mariages seront inscrits dans le livre de cette paroisse.

En ce qui concerne le mariage bénit dernièrement, il profite du bénéfice du doute (can. 144 §1). Pour le document et l'inscription vaut ce qui est dit plus haut.²⁸ Signé: Chanoine Paul Werlen.

C'est donc pour assumer leurs responsabilités d'entretien qu'un groupe de paroissiens ont entrepris en 1956 de rénover le petit sanctuaire. Les travaux furent conduits sans architecte, seulement avec la bonne volonté et la science d'habiles

²⁸ AP Vercorin, lettre au révérend Père Boitzy, classeur année 1990.

ouvriers bénévoles. Le toit reçut une couverture élégante de tavillons neufs. On dénuda les parois intérieures des ex-voto pour donner accès au peintre. L'étroite tribune qui offrait quelques places lors des offices depuis 1844, date du dernier agrandissement, fut annulée. Oubliée la bonne chaux d'antan, qui laissait si bien respirer les murs tout en les protégeant, pour l'emploi de crépis chimiques, attrayants mais qui se sont révélés inappropriés par la suite. Il ne s'agit pas ici de porter jugement sur les personnes qui se sont dévouées au chevet de la chapelle, mais bien de rendre compte du malaise éprouvé par les fidèles du Bouillet qui se sont retrouvés un jour dans une nef «aseptisée», amputée de tous ses ex-voto (ils ont été brûlés sur un foyer, à quelques pas de l'entrée), vidée de ses repères de mémoire qui émeuvent l'âme et l'invitent dans le silence au don et à la prière.

Comment taire également les actions des vandales éhontés qui ont sévi dans l'isolement de la forêt? Que de fois le tronc n'a-t-il pas été fracturé, délesté de ses offrandes réunies par le sacrifice et la générosité des passants! Et puis, que penser du geste qui en 1995, a embrasé les cartons de bougies, transformant nef et chœur en tunnel de suie? Peut-être vaut-il mieux s'en tenir à la réponse donnée par les responsables paroissiaux: une restauration dans les règles, qui a bénéficié des expériences validées en la matière, mais aussi

de l'affection renouvelée des nombreux fervents qui viennent chercher consolation et paix auprès de Notre-Dame du Bouillet.

* * *

Les paroissiens de Vercorin n'ont jamais manqué d'apporter leur concours chaque fois que des ouvrages, le plus souvent d'entretien, leur étaient proposés par la Fabrique de l'église. En outre, le service du culte, lui, occupait en permanence cinq ou six employés, nommés à la Saint-Thomas et rétribués avec parcimonie.

On accorda aux procureurs un pourcentage des intérêts de la recouvre; autre rémunération, celle des organistes qui furent les premiers à percevoir un montant annuel de quinze francs. Précision importante, pour la Noël 1893 un harmonium fut installé solennellement à la tribune: *Comme l'église de Vercorin se trouve à l'heure qu'il est embellie d'un harmonium, le Conseil de la fabrique d'église estime qu'il est nécessaire de fixer un traitement modique de quinze francs par an afin que l'instrument en question ne soit pas un instrument inutile mais qu'il soit employé aussi souvent que possible pour la gloire de Dieu.*²⁹

Mais de tout temps, le service le plus essentiel à la communauté recouvrait le rituel des sonneries. Reconnu de la compétence du curé, l'usage

Tableau des cloches

N°	nom	diam/m	poids/kg	note	année	fondeur
1 ^e	la grande	0,85	380	si bémol	1915	Ruetschi Aarau
2 ^e	celle de midi	0,74	230	do	1900	V. Walpen Reckingen
3 ^e	celle de l'école	0,64	150	ré	1852	Treboux Vevey
4 ^e	la petite	0,55	100	fa	1900	V. Walpen Reckingen

²⁹ AP Vercorin, Livre des comptes 1868-1918.

des cloches mêlait fonctions laïques et fonctions religieuses. Le clocher constituait l'instrument par excellence de la cohésion sociale: d'une part, il diffusait l'annonce immédiate, décès, catastrophes, baptêmes, ...; d'autre part, il ordonnait les séquences du temps collectif à travers les trois angélus, le couvre-feu, l'heure de l'école ou des rassemblements communautaires... Le langage populaire en était imprégné: *On ne peut pas être au carillon et à la procession*; les pommes de terre ne devaient pas être enfouies trop profondément: *Il faut qu'elles entendent sonner midi*, disait la mère à ses enfants. Et puis, le mot vient d'être lâché, il y avait le carillon, à ne pas confondre avec la sonnerie en volée, le célèbre carillon de Vercorin!

Contrairement à l'opinion générale, le carillon de Vercorin est d'origine relativement récente. Selon le tableau ci-dessus, jusqu'en 1900, seules deux cloches équipaient la haute tour de pierre. Les procureurs devaient en assurer le service sans rétribution d'abord, puis dès 1904 pour un traitement de quinze francs. Le premier carillonneur de Vercorin fut investi en 1906, selon décision du Conseil: *Il fut en outre procédé à la nomination du marguillier pour le carillon de toutes les fêtes et dimanches et veilles de celles-ci, selon l'usage; fut nommé M. Antille Joseph de Pancrace pour le prix de trente francs pour cette année, soit à partir d'aujourd'hui jusqu'à pareille époque en 1907...*³⁰ Pour 1908, la charge sera unifiée: sonnerie et carillon sont assurés par le même responsable: *Comme marguillier fut nommé M. Perruchoud Félix, ancien syndic, pour le prix de soixante francs. Ce dernier s'engage à remplir ses fonctions sans l'aide des procureurs.*³¹

La pratique du carillon est devenue possible avec l'acquisition des deux nouvelles cloches en 1900 (carillon vient de quaternia, quatre); elle a été grandement facilitée par la présence des carillonneurs de Chalais qui exerçaient leur art sur un instrument remarquable datant de 1776 déjà.

Par la suite, les marguilliers de Vercorin se succédèrent sans défaut durant un demi-siècle. Mais,



La petite cloche, à la fenêtre ouest.

dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le recrutement devint de plus en plus difficile; même les jeunes en âge de scolarité y renoncèrent. Les derniers marguilliers en titre – ils fonctionnaient parallèlement comme sacristains – furent Maxi Devanthéry et Jean-Marc Mutter, en charge pour l'année 1955, avec un salaire de 280 francs.

L'électrification des sonneries devenait donc impérative et fut réalisée par étapes, de 1956 à 1958. Le curé Gustave Bellon confia l'exécution des travaux à la maison Paccard, à Annecy-le-Vieux, qui remplit son mandat selon les exigences contractuelles. Il est agréable de souligner ici que, contrairement à ce qui s'est fait dans bon nombre de paroisses du Valais, l'instrument du carillon manuel fut maintenu et la difficile cohabitation de la sonnerie électrique et traditionnelle réalisée.

³⁰ *ibidem.*

³¹ *ibidem.*



L'arrivée de la grande cloche à Vercorin, en juin 1915. Sa première volée se fit entendre pour le centième anniversaire de l'entrée du Valais dans la Confédération. Tout à gauche, Victor Duey, marguillier, avec les autorités communales, le clergé et Mme Gauthier de Châteaufort (?), probable marraine de la nouvelle annonciatrice.



Les pionniers de la 1^{re} journée du carillon de Vercorin, juin 1966. Zacharias Bittel (invité, de Blitzingen), Gerbert Marty, Hubert Perruchoud, Jean Paladini, Bernard Lorétan, Martial Perruchoud, le curé Bellon, Victor Devanthéry, Othmar Antille, Henri Marin et Marcel Devanthéry.

A quelques nuances près. Car dans l'aventure, la belle charpente de bois qui soutenait les cloches, le beffroi, dut faire place à une structure métallique dont l'entrelacs de traverses fit obstacle à l'accès aux battants.

Mais un dommage beaucoup plus insidieux et irréversible affecta l'ensemble: à l'origine, soucieux d'équilibrer la résonance et le jeu des grandes et petites cloches, les monteurs eurent l'intelligence de placer ces dernières dans les baies donnant directement sur le village, la plus légère à l'ouest.

Les modifications apportées par le nouveau beffroi exigèrent le retrait des fenêtres des deux petites cloches; elles furent placées à l'intérieur, au-dessus de l'étage des grandes, comme encapuchonnées par la flèche. Du coup, elles perdirent la légèreté aérienne de leurs sons jetés directement dans l'espace, et l'harmonie de l'ensemble

du carillon tout entier souffrit de leur étouffement.

En dépit de ces atteintes techniques et de l'abandon généralisé du carillonnage en Valais, le clocher de Vercorin demeura fidèle à sa belle mission campanaire. Ses animateurs furent soutenus par les «étrangers» qui clamaient leur indignation à entendre qu'on pourrait laisser tomber la pratique d'un art aussi authentique que porteur d'enchantement. L'idée vint même, à la suite d'une publication révélatrice du pasteur Marc Vernet, à Pully³², de réunir sous l'appellation simple de «Journée du carillon» les carillonneurs du Valais, encore en activité ou privés d'instrument, dont le répertoire pourrait s'adapter à la tonalité des cloches de Vercorin. La première édition de juin 1966 connut un succès inattendu, tant auprès du

³² MARC VERNET, *Les Carillons du Valais*, Société Suisse des Traditions populaires, Bâle 1965.



Le carillon de Vercorin à l'Exposition nationale, par Henri Marin, Lausanne, le 29 août 1964.

public que des exécutants invités, lesquels souhaitent voir la formule se renouveler chaque année.

Aujourd'hui, les carillons renaissent; sous l'égide de la «Confrérie valaisanne des carillonneurs», une «Journée cantonale» rassemble ses membres actifs pour des concerts qui mettent en valeur le patrimoine campanaire du pays. Des ethnologues et musicologues réputés y voient l'accomplissement le plus réussi de la musique artisanale, non notée, exécutée par des gens du peuple pour des fonctions populaires, liée par la technique et l'invention à l'instrument unique qui lui donne existence.

L'histoire doit peut-être au clocher de Vercorin d'avoir mis en réserve cet art traditionnel, aux heures d'abandon, pour permettre sa renaissance le temps de la raison revenue. S'adressant aux carillonneurs en fête, admiratif, un confrère américain s'exclama: *La cloche au musée! disent les ignorants. Vous, vous avez mis la muse au clocher!*

* * *

La chapelle du Bouillet, les sonneries électriques préparaient en fait les grandes manœuvres patrimoniales: l'intervention sur l'église Saint-Boniface elle-même. En raison des nombreuses questions que se pose encore la population, une autre lecture de ces pages historiques, qui peut apporter de nouveaux éléments de compréhension.

Que restaurer, que démolir? Comment agrandir sans reconstruire? Dieu sait si les données en la matière étaient difficiles! Elles pouvaient happer ses promoteurs – à la bonne foi et au dévouement exemplaires, faut-il le préciser encore? – et les engager à prendre des décisions irréversibles.

L'antique église de Vercorin a toujours constitué le point d'appel emblématique du village. Des milliers de cartes postales en ont fait l'élément identitaire des vues générales. Sur les traces du peintre Edouard Vallet, Maurice Zermatten laisse transparaître son émotion: *Une église est adossée à la colline... Le regard retient surtout sa note claire, son appareillage de tuf, sa silhouette basse*

sur les champs et les talus, les harmonieuses proportions du clocher, la simplicité des lignes, et cette familiarité de l'ensemble qui vous accueille quand on arrive au village par le vieux chemin.³³

Et voici que la célébration du sanctuaire va se muer progressivement en mise en accusation: il vieillissait de plus en plus mal alors que la station se développait, souffrant de l'inconfort du mobilier, de lézardes mortelles, d'un décor désuet mis à mal par les ans, d'un manque de places assises qui repoussaient les retardataires, volontaires ou non, sur les pelouses extérieures. Il fallait donc le rénover et l'agrandir, tout le monde en convenait.

Les bénévoles se multiplièrent pour réunir les fonds nécessaires à l'entreprise. Les lotos, les matches de reines, les quêtes bénéficièrent de la générosité liée «aux bonnes causes». Une carte postale montrant l'édifice décrépî, vu de l'est, avec en arrière fond les Alpes bernoises, fit le tour de la Suisse au profit de sa reconstruction. Un signe vint alors du ciel: très habiles à solliciter l'écoute, les orants sauraient-ils, à leur tour, entendre les messages?

Par un heureux hasard, l'appel quémendeur avait abouti auprès de M. Alfred A. Schmid, adjoint au président de la Commission fédérale des monuments historiques. Historien de l'art réputé, M. Schmid crut de son devoir d'alerter Monseigneur Adam:

«Excellence,

Je viens de recevoir une circulaire sollicitant l'aide d'amis et bienfaiteurs pour la reconstruction de l'église de Vercorin.

Par la carte postale qui y était jointe, je prends acte qu'il s'agit d'une ravissante église de l'année 1704 accompagnée d'un clocher qui montre les formes romanes et qui doit remonter au moins au XIII^e siècle.

Je voulais simplement, par la présente, vous rendre attentif au fait qu'il s'agit là très probablement d'un monument historique qui mérite toute notre attention.

Vercorin

Enreg. Radio-Lausanne

16 novembre 1939 et 18 juin 1959

Enreg. privé (Cyprien Marin) 1955 (Henri Marin)

Enreg. M.V. 23 avril 1961 (Gerbert Marty)



Sonneries mélodiques, tonalité majeure

La cloche *Ré* est la plus ancienne; elle a été fondue en 1852 par Gustave Tréboux (Vevey). Les cloches *Do* et *Fa* ont été fondues en 1900 par Viktor Walpen (Reckingen). Enfin, la fonderie Rüetschi (Aarau) a livré la cloche *Si bémol* en 1915. Par rapport aux autres cloches, celle de *Fa* est un peu trop haute, mais cela ne nuit pas à l'ensemble. Le carillon n'en est pas moins harmonieux et d'une sonorité très claire. Lors de la construction de la nouvelle église de Vercorin, l'ancien clocher et le carillon ont été conservés tels quels.

Plusieurs carillonneurs se sont succédé à Vercorin, mais le clocher de ce village a trouvé son véritable animateur en la personne d'*Henri Marin*, né en 1932, maître secondaire. Il a composé une demi-douzaine de mélodies; quelques-unes sont faites de motifs rythmiques ou mélodiques anciens, auxquels il a donné une forme achevée. Ces charmants morceaux sont allègres, bien équilibrés dans leur structure thématique, comme les sonneries de Vionnaz, Saint-Léonard et Chalais; c'est de la vraie «musique pour cloches». Il y a d'ailleurs une parenté très marquée entre le répertoire de Vercorin et celui de Chalais.

Vercorin, comme quelques autres carillons, possède son «Indicatif» que voici:



La carrière professionnelle de Marin le tient éloigné de Vercorin. Il y revient souvent, pour les fêtes en particulier, et reprend place au banc d'œuvre. D'autres part, ses sonneries sont parfois et fort bien exécutées, avec quelques variantes, par *Gerbert Marty*, le jeune carillonneur de Chalais. Depuis 1964 enfin, le carillon possède un troisième animateur dont les débuts sont pleins de promesses: *Bernard Lorétan*, né en 1927, médecin-dentiste à Sierre.

Tiré de Marc Vernet, *Les Carillons du Valais*, ouvrage cité p. 237.

Avant de démolir, il vaudrait sans doute la peine d'étudier le problème à fond et d'envisager une restauration consciencieuse. Il me paraît d'autre part possible que la paroisse puisse obtenir un subside fédéral par l'intermédiaire de la Commission fédérale des monuments historiques, si l'intérieur de l'église tient ce que l'extérieur promet.

Je suis volontiers à votre disposition pour étudier le problème...

Signé: A. A. Schmid.

³³ Maurice ZERMATTEN, *Edouard Vallet*, Genève, 1956, p. 43.



La carte vendue au profit de la souscription.

Le 6 août 1957, une copie conforme de l'avis et de l'offre du Professeur Schmid parvient à la paroisse par les bons soins de la chancellerie de l'Evêché.

Question délai, la proposition arriva au bon moment, la discussion n'ayant porté jusque-là que sur le principe d'une reconstruction. Côté restauration même, tout laisse supposer qu'elle ne suscita pas l'enthousiasme du curé Gustave Bellon, initiateur du projet.

Ce desservant incarnait l'image du prêtre populaire, appelé par une vocation tardive (il était électricien), à la pastorale souriante avec juste ce qu'il faut de conformisme. Jean Marabini, de Paris, établi à Vercorin le temps d'achever une publication sur l'URSS, lui a dédié ces lignes amicales: *C'est le pays où l'on ne meurt jamais semble dire le curé qui n'aime célébrer que les mariages ou les*

*baptêmes, et il apparaît que ce sage, tout droit sorti du chef-d'œuvre de Bernanos, préserve encore de toute sa tendresse son village isolé dans un cercle bleu de montagnes comme un bon vigneron ses vignobles.*³⁴

Toutefois, ceux qui l'ont bien connu savent qu'il ne manifestait que peu d'intérêt pour les choses du passé. Il lui en coûtait de reconnaître quelque qualité à sa vieille église, tout en admettant la conservation de ce qu'on lui disait digne d'intérêt. Affecté de troubles pulmonaires, il vivait les offices dans la crainte permanente de refroidissements: le rayonnement infrarouge des radiateurs qui encadraient l'autel parvenait à peine à masquer les courants d'air redoutés. Sous son

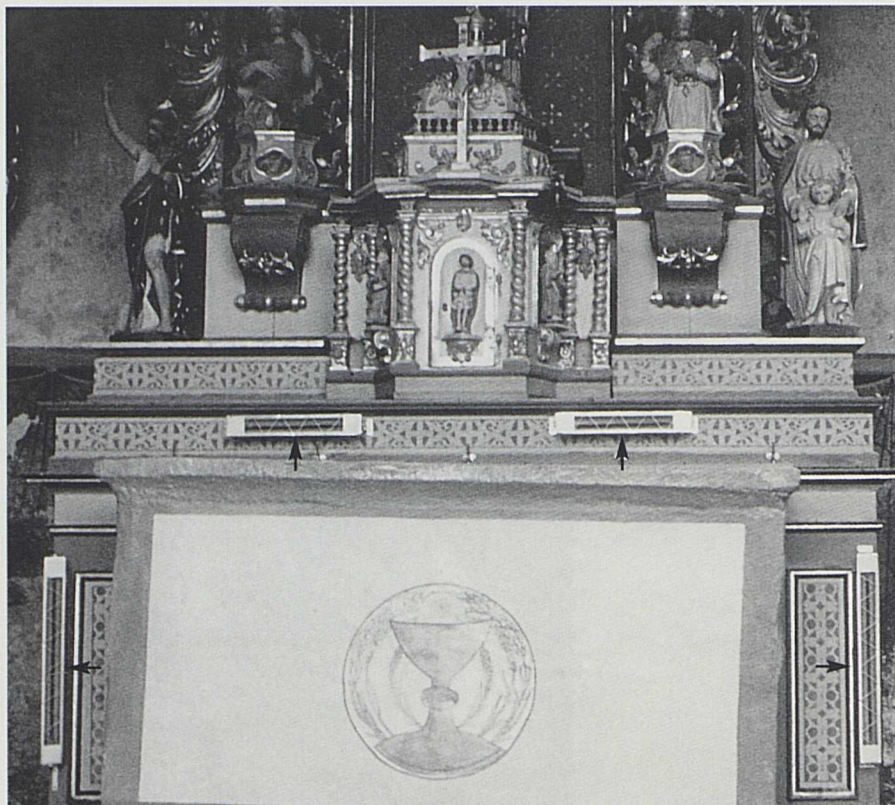
³⁴ Henri MARIN, *Vercorin*, 1962, p 30.

administration, l'inventaire des objets d'art de la paroisse s'est trouvé considérablement amaigri.

L'intervention du professeur Schmid ne bénéficia d'aucune mise en discussion, et partant, d'aucune publicité. Conscient de son devoir d'expert, il insista, proposa la collaboration d'un architecte réputé de Coire, M. Walther Sulser, mais il semble que la réponse à ses offres ne dépassa guère le stade des formalités polies...

Deux ans plus tard, le 29 septembre 1959, paraissait enfin un rapport de l'abbé Dubuis, responsable cantonal des monuments historiques, concernant un examen de l'édifice demandé par le curé Bellon. Circonscrite, l'analyse mettait en évidence la valeur historique du clocher et du chœur, éléments à protéger, mais la pauvreté de la nef, *vraiment insignifiante de l'extérieur, et passablement banale à l'intérieur*. Vu le mauvais état de la voûte, on laissait entendre que pour opérer l'agrandissement souhaité, seule la nef devait être sacrifiée, pour une nef nouvelle, *entièrement neuve, œuvre consciencieuse, sobre, belle, du XX^e siècle, conçue de manière à s'harmoniser agréablement avec les parties anciennes*. Appel serait fait à M. le Président de la Commission fédérale, ou à son adjoint, M. le Professeur Schmid, *qui a visité les lieux(!)*

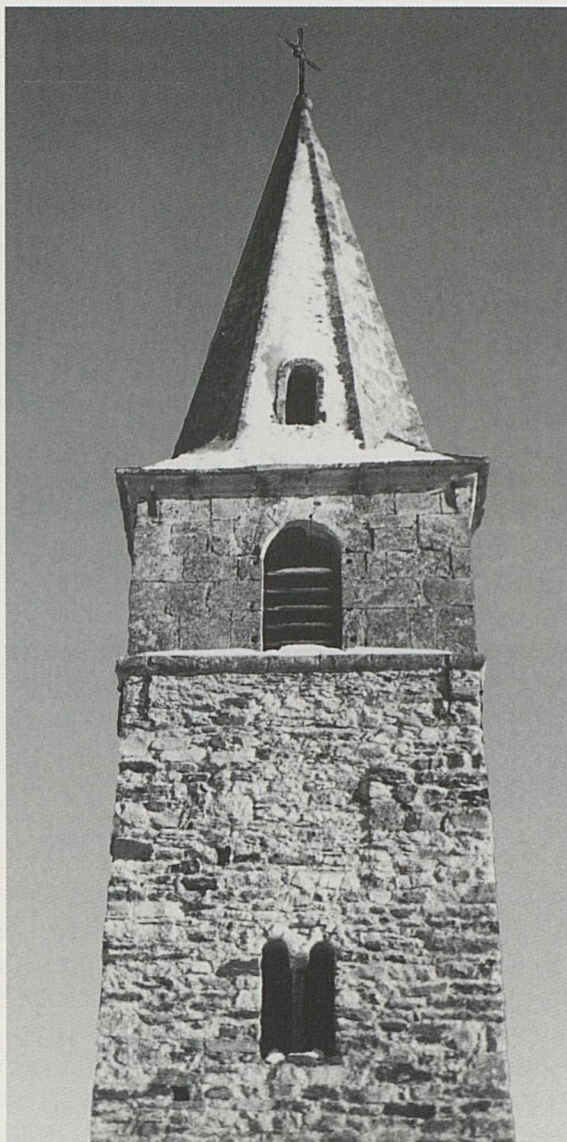
Le document qui allait dans le sens des vues du curé contenait tous les ingrédients propres à nourrir la polémique prévisible. Tandis que les responsables des études préliminaires s'employaient à démontrer la nécessité de supprimer la nef, la population, elle, dans sa grande majorité, tenait à la seule restauration promise. Les promoteurs brandirent alors la menace certaine que la voûte faisait courir aux fidèles. Le spectre de la catastrophe de Nax où, le 10 janvier 1909, l'effondrement du plafond de l'église causa la mort de 34 personnes, fut dressé contre les opposants. Une expertise largement diffusée, établie le 6 mars 1961 par le bureau d'ingénieur Pierre Bisenz, à Pully, vint appuyer la thèse alarmiste: résistance des murs *«plus très bonne»*, assemblages disjoints des éléments de la charpente, voûte doublement



L'autel Saint-Boniface bardé de radiateurs infrarouges.

fissurée, toutes constatations ne pouvant qu'aboutir à la conclusion suivante: *Il suffit maintenant d'une faible perturbation de l'ouvrage pour provoquer l'écroulement complet du plafond*.

Fort de l'avertissement Bisenz, le curé et son Comité de reconstruction, (ainsi s'était-il dénommé), décrétèrent sur ordonnance épiscopale la mise hors service immédiate de l'église. Ce coup de force, matérialisé par une forêt d'étais dressés dans la nef, amena la délocalisation des offices dans le «parc à moutons», au centre du village. On imagine sans peine les réactions provoquées par ce déplacement intempestif. Un article paru dans la *Tribune de Genève* du 20 septembre 1961, sous la signature de Jean-Claude Duvanel, dépeignait sous un jour très favorable le village touristique de Vercorin, non sans laisser percer une pointe d'ironie sur l'usage liturgique du «parc à



moutons» et sur les démêlés entre certaines personnes du haut et gens de la plaine au sujet de la nouvelle église. Faisant valoir son droit de réponse, M. Gabriel Rey, nommé mis en cause, crut bon de rectifier le propos: *Il ne s'agit pas d'un parc au sens vulgaire mais bien d'une bâtisse, recouvert d'un toit de bardeaux... depuis de nombreuses années, plus aucun mouton n'est apparu*

dans cette bâtisse... Lorsque l'auteur de l'article écrit que les gens de Vercorin et ceux de Chalais et de Réchy se regardent parfois en chiens de faïence, il fait ressortir une discorde qui n'existe certainement pas entre les braves gens de ces trois villages...

Même sur fond de polémique, il fallait faire entrer la reconstruction dans sa phase concrète. Sur les conseils du Service des monuments historiques, le comité prit contact avec un architecte réputé compétent en la matière, Jacques Dumas, à Lausanne. Prié par Gabriel Rey de venir à Vercorin le 6 août 1961, M. Dumas était censé donner à un comité élargi *quelques directives concernant la future église de Vercorin*. Dans sa lettre d'invitation, M. Rey ne manqua pas de l'orienter sur l'ambiance qui régnait (le rectificatif signalé plus haut dira le contraire!): *Je vous avise qu'il y a des récalcitrants dans ce comité, c'est-à-dire des personnes faussement sentimentales, qui ne voudraient pas que l'on touche à notre «bijou» d'église dont chaque pierre a un souvenir! Dans ce domaine-là, je compte un peu sur l'abbé Butty³⁵ pour faire échec à une belle thèse mûrie dans l'esprit de gens qui habitent Chalais et qui ne sont nullement paroissiens d'ici... A relever en passant l'argument exemplaire ne sont nullement paroissiens d'ici, suivi de l'appel au curé d'Ouchy, fribourgeois, pour contrer l'esprit de gens qui habitent Chalais!*

En effet, depuis le rapport Bisenz, les «récalcitrants» se manifestaient de plus en plus. Lors de la séance constitutive du Comité de restauration (le nom a changé) du 23 avril 1962, Jean Martin se fait l'écho d'une mise en doute de l'expertise de l'ingénieur lausannois et demande s'il ne faut pas envisager une contre-expertise. Ce à quoi il lui est répondu *qu'il est inutile de procéder à une nouvelle expertise du fait qu'il paraît exclu de trouver un ingénieur qui prendrait la responsabilité de garantir que la voûte ne présente aucun danger*. Cependant, pressé par l'opinion publique,

³⁵ Curé de la paroisse d'Ouchy.

le Comité revient sur sa décision et fait appel cette fois au bureau technique Glauser et Perreten, à Sion, pour une nouvelle investigation des murs et de la voûte, investigation effectuée le 10 mai 1961. Concernant les premiers, les ingénieurs constatent la forte désagrégation du mortier mais affirment *qu'il ne paraît pas y avoir rupture d'équilibre due à des tassements ou de dislocation proprement dite et que ces murs pourraient donc très bien être réutilisés*. Quant à la voûte, elle a souffert des ébranlements dus aux secousses sismiques et *il est hors de doute, disent les ingénieurs, que la construction présente à cet endroit [angle sud-est du clocher] un certain danger qui ne semble pas imminent, mais qui pourrait le devenir à un moment déterminé par une nouvelle secousse*. Suivent des conseils pour la consolidation de l'ensemble.

Ce rapport Glauser qui ne condamne pas les murs, qui ne croit pas à un danger imminent pourrait renforcer les doutes de tous ceux qui ne comprennent pas l'urgence des mesures prises: il ne sera donc joint à aucun des dossiers constitués en vue de l'élaboration des projets.

L'idée d'un concours entra dans la stratégie du comité; mais à peine les premières démarches entreprises, M. Dumas ne se fit pas faute de rappeler les normes SIA imposées en la matière. Gabriel Rey justifia l'absence d'un règlement conforme en plaidant l'ignorance et, devant le coût jugé excessif de la procédure, invita ses collègues à opter pour un appel de projets auprès d'architectes ayant des liens avec Vercorin.

La confusion engendrée par la nouvelle approche troubla l'information et la population, par presse interposée, continua de croire aux vertus créatrices d'une confrontation d'ateliers. Ainsi, rendant compte d'une réunion d'experts tenue discrètement à Vercorin, le *Nouvelliste* du 13 janvier 1962, avec photos des participants à l'appui, publia un soi-disant classement des projets établi par le jury, après cinq heures de délibérations. La réaction des personnalités concernées ne se fit pas attendre: le 16 janvier, M. Charles Zimmermann, architecte cantonal, adressait à Gabriel Rey la

demande impérative de rectification suivante: *Nous venons protester avec vigueur contre la publicité, faite à notre insu, à l'affaire citée en marge [expertise de projets pour la reconstruction de l'église de Vercorin]*.

Les photos publiées dans le «Nouvelliste» du Rhône sous le titre le «Jury délibère» se passent de tout commentaire. Quant au texte, où il est question de concours, d'un jury et d'un classement, nous voulons bien croire qu'il n'a pas été inspiré par le Comité de reconstruction, car nous avons suffisamment insisté sur le caractère du mandat que les experts ont accepté pour rendre service à la Paroisse de Vercorin...

La rectification exigée parut dans le même journal le 16 janvier. Nanti des recommandations des experts, le «Comité élargi» pouvait donc enfin se déterminer sur un projet. Les spécialistes avaient conclu qu'aucun des plans présentés ne pouvait être réalisé, mais conseillaient de prendre contact avec M. Jacques Dumas pour la mise au point du concept définitif.

Coup de théâtre: par un vote à bulletins secrets, la majorité des quinze commissaires optent pour le projet Bugna, passant outre l'avis des experts. La raison essentielle de ce choix? Le coût devisé, certainement. Le projet Dumas était estimé à 400 000 francs, pour un volume de 3630 m³, tandis que celui de Bugna portait la somme de 285 000 francs, pour un volume légèrement supérieur évalué à 3770 m³. Si l'on sait que les fonds propres de la paroisse atteignaient alors les 150 000 francs, on peut supposer le poids de l'argument financier dans la décision prise. Gabriel Rey, lui-même, ne s'en cache pas lorsqu'il justifie à M. Dumas le choix effectué: *Il était également plus économique que le vôtre, et c'est peut-être là un facteur qui a influencé le «Comité élargi»...*³⁶

Ce qui étonne dans ces chiffres, c'est la différence de coût entre les deux projets: 110 francs le mètre cube pour le premier, 75 francs pour

³⁶ AP Vercorin, lettre du 1^{er} juin 1962, classeur «Nouvelle église».



L'appel du Bouillet...

le deuxième. A-t-on pris les assurances nécessaires auprès de l'architecte mandaté? L'on peut en douter quand on sait que le prix définitif de la solution retenue, sans compter la restauration du chœur et du clocher, a atteint allègrement le demi-million de francs.

Dans l'aventure, le grand perdant fut Jacques Dumas. Homme de la première heure, patronné par le responsable en chef, Gabriel Rey, plébiscité par le collège d'experts, fervent défenseur, à l'instar des paroissiens, de la non-séparation des éléments de l'église, il cumulait tous les atouts pour signer une réalisation à laquelle il tenait. Et le voilà quittant Vercorin avec une obole de consolation (800 francs), lauréat non confirmé à l'amertume contenue, et encore avec... les séquelles d'un accident sur les pentes neigeuses du Crêt-du-Midi!

L'attitude de la Commune de Chalais dans cette procédure confuse? Discrète et impuissante. A la suite du rapport Bisenz et de l'interdit épiscopal frappant l'église, elle se contenta de désigner les membres du futur Comité de rénovation: *Quoique l'état actuel de l'église ne présente pas tous les risques décrits par cet ingénieur, le Conseil communal n'en a pas moins décidé sa rénovation*, affirme-t-elle dans une lettre du 20 avril 1961 aux personnes pressenties par le curé Bellon.

Les doutes des édiles, ceux des citoyens qu'ils représentaient ne seraient certainement pas restés sans effet si les intentions réelles des partenaires paroissiaux avaient été connues. A ce sujet, les remerciements chaleureux adressés par Gabriel Rey, sacristain, à Pierre Bisenz pour son «excellent rapport», le 21 mars 1961, est plus que révélatrice de l'esprit qui présidait alors aux procédures engagées: *Le Conseil paroissial, composé de deux conseillers municipaux de Chalais, voudrait que l'on ouvre un concours pour l'établissement d'un projet de reconstruction. Sachez que M. le curé et moi-même sommes contre ce désir et voudrions que ce travail soit confié à votre beau-frère, M. Jacques Dumas et à vous-même. Ce ne serait que justice et l'on mettra tout en œuvre pour*

que notre intention triomphe. Ces lignes exaltent l'union sacrée de deux couples, curé-sacristain et ingénieur-architecte beaux-frères, contre laquelle l'analyse constructive, la raison et les compétences, la fidélité même demeureront des approches de pâle vertu.

La chapelle de semaine

Construite avec célérité, la nouvelle église accueillit les premiers fidèles pour la fête de Noël 1963 déjà, à l'ombre de la nef condamnée, mais toujours debout. C'est durant le mois de février 1964 que des démolisseurs entreprirent «l'excision» du corps *dangereux, sans valeur architecturale, banal, type grange bernoise*, ainsi qualifiée par des consultants mandatés. Impatients de voir, les ouvriers commis à l'œuvre sacrilège s'attendaient à activer l'écroulement d'une ruine: ils témoignent, aujourd'hui encore, de la résistance acharnée de cette voûte décrite comme prête à s'effondrer.

Dans le tambour d'entrée de la nef de remplacement, la plaque commémorative mentionnait déjà la restauration achevée du chœur et du clocher. Le moment était donc venu de justifier le sacrifice consenti par le rachat promis des valeurs historiques de ces éléments anciens, classés monuments protégés par le Conseil d'Etat en 1959. L'hypothétique projet de transformation en «chapelle de semaine» s'annonçait des plus aléatoires: les finances s'engouffraient dans une dette béante, l'appui de la commission fédérale et du professeur Schmid pouvait être oublié, le registre des compétences manquait. La nécessité et l'enthousiasme n'habitaient plus les responsables...

Bonnes nouvelles tout de même, le 29 novembre 1964, la Société de développement de Vercorin alloue deux mille francs pour le chœur et le clocher; M^{lle} Ida Rey, hôtelière, promet à la même séance un montant de mille francs *pour les parties anciennes et non pour la nouvelle église avec laquelle elle est en désaccord.* Entre 1964 et 1966,

divers travaux sont ainsi exécutés: les sondages des voûtains, par Théo Hermanès, de Fribourg, la pose d'une porte tout verre sur voûte en dalle sécurisée, la couverture en bardeaux, une consolidation des murs, le tout pour un montant de vingt mille francs.

La question financière devient de plus en plus aiguë et Gabriel Rey, abandonné par ses pairs, manifeste auprès de la Caisse de Crédit Mutuel de la commune sa lassitude d'être *considéré comme une machine à sous*, tout en affirmant vouloir continuer à *mendier pour notre église*. Il compte essentiellement sur les instances cantonales des Monuments historiques, mais là, la liaison semble coupée! Il se confie à l'architecte Bugna, le 5 décembre 1968: *Sur conseil de Mgr Adam, j'ai écrit à M. l'abbé Dubuis, archéologue cantonal, avec double à l'Etat du Valais et à l'Evêché; ce brave Monsieur a tout à fait l'air de nous laisser tomber, après avoir fait classer le chœur et le clocher de l'ancienne église et laisser payer la facture entièrement au Comité de construction de la nouvelle!*

Voici la lettre en question datée du même jour:

Monsieur l'abbé,

Vous avez manifesté la plus grande sympathie aux travaux de rénovation de la construction de nos églises. Nous vous devons les plus vifs remerciements pour vos démarches et vos recherches qui ont abouti au classement de notre ancienne église comme monument historique.

Sur vos indications, nous avons déjà pu entre autres, repiquer le clocher, reprendre le toit, exécuter des fouilles intéressant l'archéologie, poser la grande porte en verre pour protéger le chœur... Le montant de ces travaux pour lesquels nous n'avons pas de fonds est assez élevé...

Nous nous permettons donc de vous rappeler, en toute confiance, les promesses verbales que vous avez exprimées, à titre d'archéologue cantonal, devant le Comité de construction de notre église. Sans indiquer une base ou un pourcentage

précis, vous nous avez donné l'assurance qu'une aide intéressante de l'Etat du Valais nous serait allouée. Pour faire face à nos dépenses, il devient urgent que nous puissions bénéficier de ce subside.

Je saisis cette occasion de vous rappeler le plan d'ensemble que vous aviez projeté de nous remettre lors de la rénovation de l'ancienne église. Plusieurs personnes ont en effet promis à M. le révérend curé de paroisse des dons pour cette rénovation, sous la réserve d'en connaître les plans...

Signé: Le Président du Comité
Gabriel Rey.

Le 13 janvier 1969, le même Gabriel Rey manifeste à nouveau son désappointement à son architecte: *Le 5 décembre dernier, j'ai également écrit à M. l'abbé Dubuis, archéologue cantonal, au sujet de l'ancien chœur et clocher. Jusqu'ici, pas de réponse: je n'ai jamais rencontré autant de négligence chez un individu comme chez ce Monsieur; cela nous a coûté très cher.*

Le 5 juin 1969, il revient à la charge auprès de M. Dubuis, lui transmet les factures déjà payées, avec mention *en attendant le subside de l'Etat du Valais que vous aviez promis* et lui rappelle sa demande de ce plan d'ensemble que vous aviez projeté, pour la rénovation de l'ancienne église et promis également depuis plusieurs années déjà.

Le temps passe... et dix années se sont écoulées depuis le début des travaux sur le site. En réponse à une lettre de la Chancellerie épiscopale au sujet de l'aide accordée à la paroisse par les Missions Intérieures, Gabriel Rey annonce, le 5 décembre 1973, que la dette de la nouvelle église a fondu pour se situer aux alentours de 65 000 francs. Toutefois, il relativise l'importance de ce montant en faisant remarquer *qu'il reste bien à entreprendre les travaux de réfection et de rénovation de ce qui reste de l'ancienne église: chœur et clocher, classés monuments historiques. Cependant, le Service de l'archéologie cantonale reste muet à ce sujet, depuis des années! Donc rien ne*



La montée à l'église, avant le «transformateur» ... et après...

presse et, en toute conscience, nous n'osons plus solliciter d'aide, tant que nous n'avons ni plans, ni devis, pour les travaux futurs.

Un curé «16000 volts»

Pareille négligence des responsables concernés ne pouvait qu'entraîner des conséquences fâcheuses, et l'irréparable se produisit le lundi 7 juillet 1969, tandis que le nouveau curé, le Père Bernard Maillard, arrivé le vendredi précédent, prenait pos-

session de sa maison. Une entreprise installa son chantier avec force compresseurs et autres machines, attaqua l'accès naturel aux églises et à la cure en vue d'ériger une... station transformatrice d'électricité. Pendant l'intérim du curé Bellon dont la maladie se prolongeait, les Services Industriels de Sierre avaient réussi à arracher aux représentants communaux l'octroi d'un droit de superficie de 99 ans sur la place stratégique en question. Dédommagements pour la transaction: mille francs d'indemnité unique, plus cent francs de location annuelle, sans indexation aucune, ni

VERCORIN

Lagette-Plan Cerisier

La «migration» du transformateur. Plan original des Services Industriels de Sierre.

faveurs sur la livraison du courant, comme souvent répété!

Face à ce «massacre», selon le mot du président de la Société de développement d'alors, M. Bernard Lorétan, le curé remplaçant Maillard demeurait éberlué: *Quel propriétaire privé, disait-il, accepterait de laisser construire une pareille station en mitoyenneté avec son chalet?* Outre les

nuisances connues et soupçonnées produites par le transformateur (vibrations, ondes), érigé au mépris de la loi de protection qui s'applique à l'ensemble du site, la station a dégradé ce dernier tout en alourdissant l'appareil maçonné exigé par le réaménagement des accès.



Le nouveau cimetière, 1978.

La querelle du cimetière

Mise devant le fait accompli, l'opinion publique se contente de manifester sa désapprobation face à l'intervention conjuguée des Services Industriels et de la commune. Il en alla tout autrement lorsque cette dernière mit à l'enquête les plans d'un nouveau cimetière.

Le projet était pendant depuis plusieurs années mais sa réalisation avait été différée en raison de la construction de l'église. Lors d'une assemblée de paroisse tenue le 14 janvier 1972, l'unanimité des familles représentées avait opté pour l'emplacement constitué par le vaste champ sis à l'est de l'ancien chœur et du chemin menant au Mont. Après s'être attardé sur le jardin s'étendant à l'ouest de l'église, contré par la vigoureuse opposition du curé, le service technique communal jeta son dévolu sur l'étroite bande de talus jouxtant, à l'est cette fois, le nouveau sanctuaire. La publication de ce projet ouvrit une crise qui allait considérablement envenimer les rapports paroisse-commune. Ainsi, le Conseil pastoral fit-il opposition le 19 septembre 1975 à l'implantation soumise, invoquant entre autres griefs l'étude bâclée du plan, l'emprise néfaste sur le site, et rappelant la décision paroissiale du 14 janvier 1972; dix-huit signatures des «piliers» du village appuyaient la pétition. Un rapport de l'architecte Bugna qui voyait l'intégrité de son œuvre mise en danger vint renforcer l'argumentation des recourants auprès de la Commission diocésaine d'Art sacré.

Dans sa réponse du 6 octobre 1975, l'Administration communale, qui disait ne pas vouloir «sacrifier» le beau terrain proposé par la paroisse, se contenta de faire part de son étonnement quand au contenu de l'opposition et d'annoncer qu'elle soumettrait le dossier à la Commission d'aménagement local du territoire. Elle maintint néanmoins son projet; en face, le curé et son entourage faisaient front, forts d'un atout majeur: la propriété des terrains en question.

La guerre d'usure paraissait devoir s'éterniser lorsqu'un nouveau plan, signé Jean-Paul Main,

tomba sur la table des partenaires divisés, le 21 juin 1978. Cette troisième variante, conçue dans le prolongement du cimetière ancien, concilia comme par miracle tous les points de vue et, sans cérémonies, il est vrai, l'on enterra... la hache de guerre.

A qui appartient l'église?

Apparemment apaisée, la querelle du cimetière avait néanmoins laissé des séquelles. Et ce n'est pas sans arrière-pensée que Mgr Adam avait souhaité lors de sa visite pastorale de 1975 *que se développent toujours plus les bonnes relations existantes entre les autorités paroissiales et communales*. Hélas! une nouvelle opposition de la paroisse, datée du 9 septembre 1978, concernant l'élargissement du chemin pédestre du Bouillet, devait à nouveau attirer l'ire des conseillers municipaux, du président René Christen en particulier.

Ces tensions avaient fait mettre en réserve la poursuite des travaux de restauration de l'ancien chœur. Les dernières dettes de la construction, épongées en 1975, il fallait reconstituer les fonds propres. D'autres travaux importants sollicitaient les efforts du curé Maillard: les transformations du raccard en salle paroissiale (1978), de la grange-écurie en logement de vacances pour handicapés (*Pax Bonum*, 1978). De plus, en dépit de brèves directives données par la Commission diocésaine d'Art sacré, le 20 mars 1975, aucune étude précise de restauration, aucun devis et plan financier n'avaient été élaborés en vue de déterminer les engagements de la paroisse.

Et voici que dans ces épisodes à rebondissement, l'inimaginable allait à nouveau se produire. Alors que le chantier de l'ancien chœur faisait mine de reprendre, par interventions sur l'arc et les murs, le président de la Municipalité rendait attentif le curé Maillard au fait que l'immeuble sur lequel il agissait était propriété de la commune et non de la paroisse! Incrédule, le prêtre se plongea d'abord dans les archives: aucun indice d'appar-

tenance communale de l'ancienne église ne put être relevé dans la multitude séculaire de documents administratifs. En revanche, la consultation du Registre foncier, à Sion, ne lui apporta pas de preuve de possession: le chapitre «Paroisse de Vercorin» demeurait muet sur une éventuelle appartenance de la sainte bâtisse.

Aussi, lors du conseil de Fabrique du 11 juin 1983, en présence du représentant de la Commune de Chalais, le curé Maillard informa les membres de la décision prise par Mgr Schwery: *... tous les travaux de rénovation de l'ancien chœur sont arrêtés et ne reprendront que quand la commune aura éclairci à qui appartient le chœur. Si c'est à la commune, celle-ci devra faire les frais ou décider de ne plus rien entreprendre, ce qui serait dommage pour un monument historique. Si c'est la paroisse qui est propriétaire, celle-ci fera continuer les travaux qui seront financés par le soin de la paroisse en associant le conseil de fabrique, bien que les décisions appartiennent en grande partie aux commissions de protection des monuments historiques.*

Remettant en discussion cette décision claire et ferme, le 5 août suivant, les mêmes commissaires ont estimé que *le conseil communal devait convoquer l'évêque et résoudre le problème soit de l'ancien chœur de Vercorin, soit de l'église de Chalais, ces deux immeubles étant propriétés de la commune...*

Les représentants de la municipalité furent pris à leur propre jeu... La petite revanche sur l'épisode du cimetière mise à part, ils n'obtenaient là que la responsabilité d'un monument coûteux à restaurer, puis à entretenir, peu en rapport avec l'intérêt direct des citoyens. La présidence renouvelée aux élections ordinaires de 1983 entreprit donc de rétablir le dialogue où entraient tant de considérations personnelles. C'est ainsi que, sur recommandation du conseil communal, l'Assemblée primaire de mars 1986, à Chalais, décida à l'unanimité la rétrocession aux paroisses de leur église respective. L'accord entre les représentants dûment mandatés fut concrétisé lors d'une séance



Le chœur dans son état d'abandon en 1987.

empreinte de la plus grande cordialité, le 18 avril 1986, à Chalais. Enfin, la logique avait triomphé, mais l'attente du chœur et du clocher s'était prolongée et approchait maintenant, non sans dommages, le quart de siècle...

La croix sur le mont

En marge de ces épisodes à la «Don Camillo», le village de Vercorin connut son heure de gloire en 1987 avec l'émission de la Télévision suisse romande «Volets verts». La cérémonie de l'ouver-

ture du sépulcre de l'autel et la découverte du reliquaire en cire contenant le parchemin de consécration du 23 novembre 1508 impressionnèrent fortement tant la population locale que les nombreux téléspectateurs.

L'évocation du «vieux village» raviva auprès des familles romandes les heureux souvenirs de séjour dans la région. Parmi elles se trouvaient les anciens scouts qui, bon an mal an, gagnaient le Mont: dans son décor idyllique, ils établissaient leurs campements et leur jeunesse vivait là ses heures glorieuses.



L'érection de la croix du Mont par les scouts vaudois, en 1957, sous le regard du curé Bellon.

Au sein d'une des troupes de l'Eglise réformée vaudoise, installées durant l'été 1957, militait justement Pierre Gisling, le producteur-animateur de «Volets verts». Durant les quelques instants de liberté accordés par le tournage, il voulut refaire le pèlerinage du Mont, en compagnie d'un ami du lieu. Quelle ne fut pas sa tristesse lorsqu'il constata que la croix, dressée trente ans auparavant en souvenir de leur passage, avait tout simplement disparu: à peine pouvait-on en deviner le trou du socle dans le sol et relever quelques restes de bois en partie pourris. L'ami le dissuada de voir dans cette destruction un acte quelconque à connotation antiprotestante et plaida la dégradation naturelle.

De retour dans son pays de Vaud, il rencontra par hasard, le soir même, un de ses anciens condisciples, ayant comme lui participé au camp de Vercorin. L'homme de télévision s'empressa de conter sa déconvenue de ne pas avoir retrouvé «leur» croix, érigée sur le Mont avec l'enthousiasme

et la foi qui les habitaient alors. Amusé, l'interlocuteur lui répondit que, s'étant aussi rendu sur les lieux, il avait fait pareille constatation quelques jours auparavant, mais qu'ayant vu la partie supérieure de la croix étalée dans les buissons, il avait décidé de la rapatrier chez lui, bien à l'abri dans son garage. Son intention? La sauver, tout simplement.

Pierre Gisling se promit alors de la replacer à son point d'origine. Il ferait jouer ses amitiés nouées à Vercorin pour réaliser son projet. L'ancienne croix fut «plaquée» sur un solide support de mélèze et ses bras rédempteurs s'ouvrirent à nouveau sur le «calvaire» où la ferveur d'une jeunesse les avait assignés.

C'est ainsi que par un après-midi ensoleillé de septembre, le Père Paul-de-la-Croix, en présence du donateur Pierre Gisling et au milieu d'une assistance émue et confraternelle, put refaire au ciel le geste de bénédiction que le curé Bellon avait tracé trente ans plus tôt: «Deo Gloria»!



Bénédiction de la croix réimplantée
par le Père Paul de la Croix.

Renouveau: une commission consultative

La résurrection de la croix symbolique du Mont préfigure l'autre résurrection, dix fois reportée, celle de l'ancienne église Saint-Boniface.

Sa reconversion cadastrale avait remis les partenaires commune-paroisse devant leurs responsabilités propres. A l'appui de la volonté administrative du curé Maillard, la détermination politique du président Dany Perruchoud changea le cours des choses.

Une commission consultative de cinq membres fut instituée, avec comme tâche de faire le point sur l'état de la question et de fournir au Conseil de Fabrique les données actualisées pour une reprise de la restauration.

Le groupe se mit rapidement au travail. La récolte des éléments de base fournis par le dossier des interventions entre 1964 et 1986 fut bien maigre. Par contre, les contacts avec l'Office des Monuments historiques cantonaux, par son représentant Jean-Claude Balet, fournirent d'essentielles informations administratives et financières. Dans le même temps, l'inventaire du patrimoine artistique (objets, tableaux, statues) se révéla prometteur pour une future mise en valeur. La découverte dans le grenier de l'incalculable retable de la Vierge, le 1^{er} octobre 1986, fut une vraie révélation pour les historiens de l'art. La commission mit en exergue l'importance de l'œuvre peinte que recelaient les quatre voûtains du chœur: deux lignes d'un opusculé paru à Sion, en 1978, les avaient alertés: *...il [Rinischer] pourrait avoir peint... à Vercorin les animaux symboliques des évangélistes sur les voûtains du chœur de l'ancienne église.*³⁷ Cette découverte, à elle seule, la dernière en Valais aux dires des milieux spécialisés, exigeait l'engagement d'un restaurateur aux compétences et à l'expérience affirmées.

La commission de restauration

Les nombreuses données recueillies lors de ces démarches préliminaires déterminèrent le conseil de fabrique à entamer la phase des travaux. A cette fin, lors d'une séance décisive, le 15 avril 1989, il décida de créer une Commission de Restauration et élaborer le cahier des charges suivant:

1. Etablir le plan financier.
2. Préparer le programme des travaux.
3. Faire toutes les démarches en vue du classement définitif du clocher et de l'ancien chœur.
4. Introduire les demandes de subventions.
5. Préparer les mises en soumission.
6. Préavisier les adjudications à l'intention du Conseil de Fabrique.
7. Suivre les travaux.
8. Faire toutes autres démarches utiles en vue de la restauration.

Ledit conseil confia la présidence de la commission à Henri Marin qui avait conduit les recherches préliminaires; l'assisteront Pierre Andereggen, architecte, Christian Grichting, conseiller et chef d'entreprise, et Manuella Albasini, secrétaire ad hoc, avec voix consultative. Aux objectifs énumérés ci-dessus, les nouveaux responsables ajoutèrent la publication et la mise à disposition des chercheurs du résultat des découvertes, l'information du public et, plus concrètement, la réalisation d'une chapelle ardente en lieu et place de la défunte chapelle de semaine.

³⁷ Gaëtan CASSINA et Théo-Antoine HERMANÈS, *La Peinture murale à Sion*, (Sedunum Nostrum, Annuaire n° 8), Sion 1978.

La longue marche

La restauration d'un monument relativement complexe comme celui de Vercorin exige beaucoup d'attention et d'humilité de la part des responsables. En effet, toute décision à prendre ne peut s'inscrire dans une suite qu'une fois connus les résultats des interventions antérieures. Ni la démarche, ni la nature des travaux, ni les délais d'exécution ne sauraient être assimilés aux procédures habituelles des constructions. C'est avec ces réserves qu'un programme fut établi, dirigé en trois étapes échelonnées à partir de 1990:

1. Consolidation des structures:

- Réfection des façades du chœur, des redents; de la toiture avec pose de tavillons neufs; ferblanterie.
- Réfection des façades du clocher, extérieures et intérieures; électrification des sonneries; révision du beffroi, des escaliers et des planchers.
- Drainage extérieur.

- Nouvel aménagement de la fermeture du chœur et du clocher; réhabilitation de la croix en façade sud.

2. Travaux intérieurs et extérieurs:

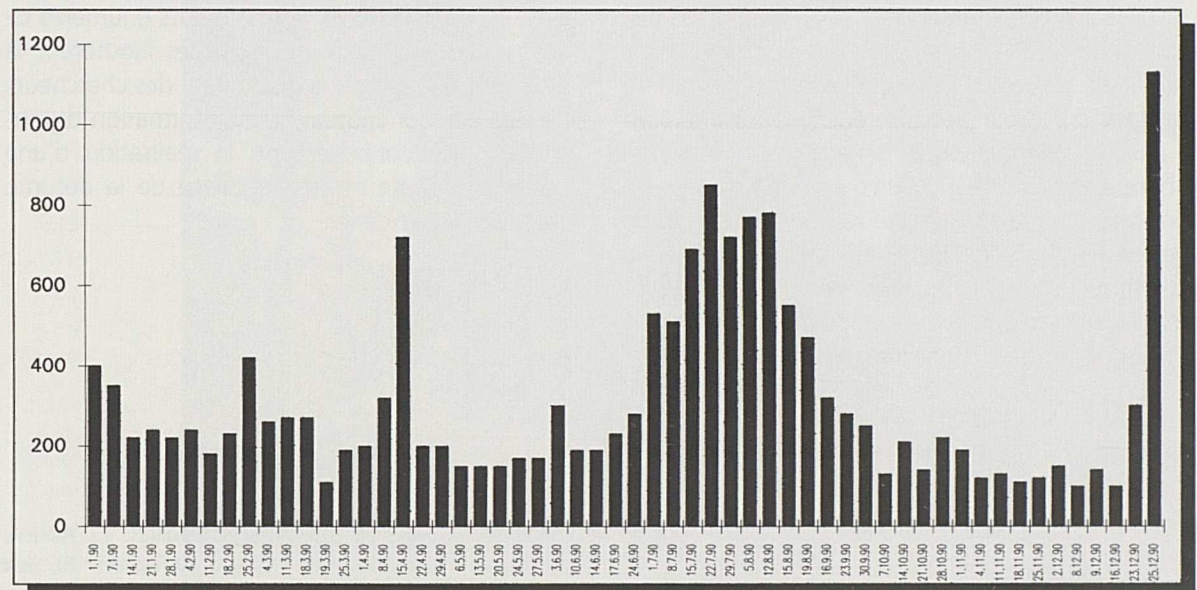
- Fouilles archéologiques, selon disponibilités financières.
- Réfections des colonnes et de la base des murs.
- Restauration des peintures: mise au jour, traitement des lacunes, fixation.
- Fermeture des fenêtres et de l'oculus: serrurerie et vitraux.
- Rétablissement des sols du chœur et de la nef.
- Aménagement de la sacristie; porte de communication.
- Clôture et main-courante.

3. Mobilier et objets d'art:

- Restauration et pose du retable du maître-autel.
- Restauration du retable de la Vierge.

OCCUPATION DE L'ÉGLISE DE VERCORIN (1990)

ou le tourisme des fêtes et des vacances scolaires (statistique curé Maillard).



- Restauration des statues et peintures sur tissus; fac-similés des monnaies.
- Equipement de la chapelle ardente.
- Création du musée: étiquetage et mise en place des objets, dans la sacristie.

Ce programme résumé fut rendu public le 8 août 1989 lors d'une séance d'information organisée par la Commission de Restauration, en présence d'un public de paroissiens et d'hôtes très intéressés et satisfaits de savoir la reprise prochaine des travaux.

Le plan financier accepté par l'Office fédéral de la culture portait sur un montant total «subventionnable» de 680 000 francs dont les 25 % à charge de la Confédération et les 15 % du Canton. Les dépenses annexes n'impliquant pas la protection proprement dite (les cloches et leurs sonneries, par exemple) incombaient à la seule paroisse.

Porte ouverte ou fermée

Dans l'attente des décisions officielles, c'est au bénéfice d'une autorisation provisoire que l'ouverture du chantier put être ordonnée. Les résultats des longues années de travaux qui s'ensuivirent faisant l'objet des chapitres spécialisés précédents, il est utile de s'attarder ici sur les modalités particulières qui régissent les interventions sur le patrimoine protégé.

Toute entreprise de ce genre implique l'engagement de quatre partenaires: le maître de l'ouvrage demandeur, la Commission fédérale des Monuments historiques, le même Office cantonal et la Commission diocésaine de l'Art sacré. A l'évidence, un cahier des charges clair et dûment connu des parties devrait assurer la bonne coordination de ces dernières. Hélas! il n'en est rien! Le pouvoir décisionnel devient alors plus souvent l'enjeu de conflits personnalisés qu'un partage efficace de compétences et de responsabilités. Et il semblerait qu'il en aille ainsi d'un monument à l'autre, voire d'un canton à l'autre.

La controverse qui a le plus affecté la restauration de Saint-Boniface s'est cristallisée autour de la fermeture de l'arc triomphal qui en était à sa troisième version. N'oublions pas que le mur de séparation qui lui donne forme était une paroi intérieure, qu'il se situe à l'ouest, donc face aux intempéries et qu'il s'ouvre largement sur la nef protectrice aujourd'hui démolie. Conscients de la difficulté, les concepteurs de la fameuse «chapelle de semaine» avaient d'ailleurs émis l'idée de placer son entrée à l'est (par la sacristie) et de remplir la façade exposée: chacun peut imaginer le résultat!

Pour l'heure, deux approches s'opposaient. La Commission fédérale, par M. Schmid, prônait la solution «fermée», une porte et deux fenêtres; il y voyait les principaux avantages suivants: meilleure étanchéité thermique et lumineuse, maintien de l'intimité sacrée, sécurité assurée et entretien facilité. L'Office cantonal, par contre, souhaitait conserver le monument tel qu'il était, donc de le garder «ouvert» avec son aspect de chœur; il estimait solubles les questions techniques de résistance, de rayonnement ultraviolet, de maintien des températures.

En l'absence d'un dialogue franc et constructif, ces conceptions, défendables mais si opposées, perturbèrent gravement le climat des discussions. Il en résulta une certaine paralysie du chantier et un retard des plus préjudiciables. Jusque-là dans un rôle de coordinateur, le maître de l'ouvrage se voyait malgré lui transformé en arbitre. Le recours à d'autres compétences, à M. Antoine Galéras, architecte de la cathédrale Saint-Pierre, à Genève, par exemple, lui fut refusé, sous la menace de la suppression des subsides. Prestige personnel oblige!

Finalement, la solution réalisée aura été conçue, dessinée par le Service cantonal (était-ce là son rôle?) et imposée aux autres partenaires. A part des défauts évidents qu'il fallut corriger, cette fermeture est simplement correcte, œuvre copiée d'un dessinateur; elle refuse la touche indispensable d'un créateur qui aurait vivifié la façade orpheline.

En ce temps-là, les évangélistes

Une certaine déconvenue se renouvela avec le sol du chœur: le beau recouvrement à la chaux teintée que les archéologues avaient découvert au niveau gothique avait été préféré au dernier dallage en place. La formule de mélange livrée, on ne sait sur quelle base, à l'architecte par le même Office donna ce fond sans caractère qui affadit peinture et mobilier. Dans un descriptif, M. Margot, expert fédéral, le présenta même comme une chape bétonnée!

Heureusement, les recherches archéologiques et les peintures murales tinrent leurs promesses, à la grande satisfaction des acteurs de la restauration et du public aussi, qui suivit avec passion les découvertes successives. Par la vigilance et la compréhension de M. François Wiblé, archéologue cantonal, qui de son chalet pouvait observer les mouvements du chantier, un programme de fouilles fut mis sur pied. Les finances fédérales en la matière étant épuisées, un partenariat Paroisse-Confédération sauva l'exécution du projet. La moisson d'informations recueillies authentifia nombre d'hypothèses émises sur l'histoire de l'édi-

fice et sur celle du site de Vercorin. Le niveau des différentes églises mis à nu, les visiteurs redoublèrent de curiosité, s'arrêtant non sans émotion devant les tombes habitées par les squelettes. Paradoxalement, à travers ces vestiges funéraires, la vie des ancêtres de Vercorin prenait corps et l'histoire quittait l'abstraction scolaire pour la réalité matérielle des documents.

La mise au jour des peintures fut tout aussi intrigante que spectaculaire. Devinées depuis les sondages de 1964, elles réservaient encore toutes les questions sur leur état, sur leur origine et leur auteur.

Auparavant, le sacrifice de l'ornementation néo-gothique avait été consenti, non sans analyse et mise en réserve d'un modèle. Intéressants certes, ces motifs floraux reproduits mécaniquement, au «chablon», le long des arcs s'opposaient à la qualité du décor primitif.

Par la grâce d'on ne sait quel saint protecteur, la représentation des symboles évangéliques avait échappé au piquetage destructeur, souvent effectué avant la superposition de nouveaux enduits. Peu de lacunes affectait l'ensemble, si ce n'est une lézarde pernicieuse qui fendait les ailes apocalyptiques du voûtain sud: pour prévenir toute nouvelle dégradation, un câble à la résistance de cinq tonnes fut tiré de part et d'autre à l'intérieur des pignons.

L'émotion fut vive lorsque sous les scalpels des restaurateurs-conservateurs de l'excellent atelier Saint-Dismas, de Martigny, apparurent signature et date: H[ans] R[inischer], 1520. Les appels téléphoniques fusèrent, confirmant les hypothèses les plus prometteuses. Cette authentification faisait entrer l'œuvre dans une riche chaîne de la peinture murale du pays. De l'Europe aussi, puisque M. Alain Besse, du même atelier, dans ses exercices de confrontation, put rattacher le tétramorphe au célèbre Martin Schongauer, de Colmar, qui créa de son vivant (vers 1470) un abondant répertoire de formes symboliques où puisèrent ses successeurs, peintres et graveurs.

Voûtain ouest, saint Luc; mise au jour du phylactère (1520) par la suppression des surpeints à l'aide du bistouri (août 1992, Emmanuelle Barbey).



La lumière qualifiée

Demeurait encore un autre domaine réservé à la création artistique, celui des fenêtres, donc des variations de la lumière. Une confidence avait révélé que parmi les restauratrices chevronnées de Saint-Dismas œuvrait une nièce de Jean Bazaine, Emmanuelle Barbey. Pourquoi ne pas essayer, par son intercession bienveillante, d'obtenir la collaboration d'un des «grands» du vitrail, et de nantir encore Saint-Boniface d'une signature de renommée mondiale? Le maître, qui approchait les quatre-vingt-dix ans, se laissa d'abord tenter par l'invitation. Puis, à réception des informations complémentaires demandées, son état de santé brusquement détérioré, mais surtout sa grande conscience professionnelle lui dictèrent un sage renoncement. Renoncement regretté par Vercorin qui ne devint pas le terme, un instant entrevu, de la brillante carrière du peintre-verrier Jean Bazaine.

L'audace venant, des contacts furent encore pris avec l'autre «grand» du vitrail, Alfred Manessier. Une rencontre lors de ses expositions jumelées de 1993 à Romont et Payerne laissait également entrevoir un possible engagement de sa part. Quelques semaines plus tard, un accident de la circulation en plein Paris éteignait à jamais sa flamme créatrice.

Le directeur du Centre suisse de recherche et d'information sur le vitrail, à Romont, M. Stéphane Trümpler, recommanda alors Pierre Chevalley, artiste franco-suisse reconnu. Ses nombreux vitraux exécutés en France, à Hermance, Vérolle, Le Châble pour la Suisse romande, déterminèrent la commission à lui confier la création du vitrail sud du chœur.

Cordialement dévoué, Pierre Chevalley présenta d'emblée un projet qui reçut l'assentiment de tous. Sa parfaite intégration dans l'ensemble peint, son écriture résolument moderne, son mouvement convergeant vers le retable, le rappel étoilé de la croix de consécration et des Noëls anciens répondaient aux souhaits émis et témoignaient de la parfaite maîtrise de l'artiste. Monté



Le vitrail sud par Pierre Chevalley.

6 janvier 93

Cher Monsieur, je ne sais comment
m'excuser de mon retard à vous
remercier de votre lettre si chaleureuse
et confiante --

La réalité est simple = votre proposition
me tentait infiniment, j'aurais été
heureux de l'accepter, tout en sachant
les difficultés que posaient, pour cette
réalisation, mes possibilités actuelles =
physiques d'abord, étant donné mon âge,
et le fait que j'ai toujours tenu à
mener, de bout en bout, (grisaille comprise,
s'il y a lieu) mes travaux, vitraux ou
autres = je ne puis me contenter d'une
maquette, à faire exécuter (et sans connaître
l'emplacement, le voisinage, l'orientation...) -
tout cela est maintenant au dessus de
mes forces, et je dois l'accepter -

Je suis sûr que vous me comprendrez -
Mais laissez-moi vous dire encore que
je garde votre lettre comme un précieux
témoignage d'amitié pour mon travail -
Bien sincèrement votre,
Jean Bazaine

par le verrier Michel Eltschinger, le vitrail fut posé de la façon la plus traditionnelle dans la battue de pierre, tenu par trois barlotières et fixé par des clavettes, évitant ainsi le lourd appareil du cadre métallique habituel.

Quant au vitrail reproduit dans la sacristie, son histoire fleure bon la légende. Son donateur, Petermann de Chevron, co-seigneur de Vercorin dès 1461, y est représenté en chevalier croisé, avec ses armoiries et celles de sa femme, née Tavelli, de Granges. Cette précieuse pièce avait sans doute quitté son support lors des travaux d'agrandissement de 1871. Sa présence fut signalée à l'Exposition nationale de Genève de 1896. Sa trace s'est alors perdue, jusqu'au jour où le Musée national suisse de Zurich fit connaître ses trésors de verre dans une publication bienvenue. Le vitrail de Chevron y figurait en bonne place, en compagnie d'un Saint-Maurice, de Vercorin également, légués tous deux en 1903 par le premier directeur du Musée, M. Angst, avec son importante collection. Une demande formelle de restitution ayant été refusée, c'est une réplique, format 1/1, exécutée par l'atelier Isabelle Fontannaz, à Vétroz, qui rappelle aujourd'hui le passé féodal haut en couleur de la seigneurie de Vercorin.

De pierre et d'eau

Toute intervention sur les parties anciennes d'un monument, toute adjonction de nouveaux éléments relèvent de règles déontologiques que les spécialistes interprètent dans une collaboration interdisciplinaire et en connaissance du contexte historique et culturel de l'objet. Ces démarches échappent le plus souvent au grand public dont les réactions peuvent aller de l'étonnement interrogatif aux critiques acerbes. L'évolution permanente des données de chantier rend aléatoire l'information préalable.

Ainsi, le rôle du maître de l'ouvrage devient-il souvent inconfortable: avec le minimum de pou-

voir de décision, il assume la totalité des responsabilités politiques et financières. A titre d'exemple, un des choix les plus difficiles à opérer sur le site de Saint-Boniface a été le déplacement de la deuxième rampe d'accès à la nouvelle église. Tous les éléments plaidaient en faveur d'une correction de ces escaliers dont l'orientation faussait les perspectives de la cure et du chœur. Face à l'insistance des consultants, après moult hésitations, l'architecte engagea les travaux. Les réactions négatives ne se firent pas attendre. Au-dessus du tollé, une voie proclama l'atteinte au sanctuaire moderne. La réponse ne lui parvint que plus tard: la découverte, dans la poussière, du premier plan de M. Bugna, qui laissait voir la rampe d'escaliers en question à l'endroit où le bon sens des restaurateurs l'avait rétablie!

Aux difficultés objectives rencontrées, tel l'assainissement de la base des murs et des colonnes du chœur vint s'ajouter en 1997 le brusque décès de Pierre Anderegg, architecte responsable de la restauration. Ses collègues des Conseils de paroisse, le curé Maillard en tête, savent les énormes services qu'il a rendus à la communauté. Le Cénacle, Pax Bonum, le chœur et le clocher portent la signature de son art et de son dévouement; que ces lignes perpétuent la reconnaissance de la paroisse et de ses amis de Vercorin!

Reprenant son mandat, M. Pierre-Olivier Genoud, architecte-restaurateur en charge de la chapelle du Bouillet, assumait avec compétence la transition. Outre la finition des travaux et l'établissement des décomptes, il résolut les difficiles problèmes de drainage et de ventilation.

La Commission de restauration estimait alors avoir rempli le mandat qui lui avait été donné le 15 avril 1989. Ne voulant pas aggraver les dépenses dont le montant final dépassait le million de francs, avec une dette inférieure à cent mille francs, elle décidait de laisser en réserve la réhabilitation indispensable du parvis et de la place séparant les deux églises. Le versement d'un don anonyme de cent mille francs en faveur de l'ancien chœur remit sur la table les projets reportés.

L'église primitive de Vercorin a vu le jour au matin des paroisses valaisannes. Les chrétiens d'alors l'ont érigée toute blanche, scellant dans la chaux protectrice la pierre de leur foi et de leur espérance nouvelle.

Au fil du temps, les gardiens de l'héritage se sont appliqués à rendre toujours plus accueillante, toujours plus digne, cette maison terrestre du Seigneur

Que la restauration qui trouve son terme aujourd'hui demeure liée à l'esprit de piété des générations ancestrales. Inscrite dans la recherche de la beauté, qu'elle ouvre nos cœurs aux valeurs les plus nobles. Qu'elle aide à rassembler dans une solidarité d'amour, autour de ses symboles revivifiés, ceux dont la mission au village est d'accueillir et tous ses hôtes fidèles ou passagers, pèlerins modernes du nouveau

Sous la protection bientôt millénaire de notre saint patron, Boniface; émus par la majesté triomphante, mais si dépouillée, de sainte Catherine, nous ferons de ce sanctuaire, à nouveau rendu à la ferveur liturgique, le lieu béni de notre prière à l'Eternel

Par la grâce de tous ceux qui ont permis sa réhabilitation historique

Bernard Maillard, curé - Henri Marin

le 12 août 1995

Carte souvenir de la bénédiction du chœur restauré.



Un nouveau comité fut créé à l'initiative de M^e Dany Perruchoud, président en charge de la commune, avec pour mission l'aménagement de l'espace reliant les sanctuaires et la création de ce que l'on appela provisoirement «une pierre du souvenir». Renonçant à l'anonymat, le donateur, feu le Docteur Walter Straub, passionné de Vercorin, s'engagea à soutenir financièrement et artistiquement l'initiative qui prit aussitôt une dimension inespérée. L'ordonnance du lieu suggéra le thème: la juxtaposition de huit siècles d'histoire, ce flux du passé vers le présent appelaient l'idée d'un «Chemin de Vie». Au site, jusque-là fortement muré de pierre, Erwin Rehmann, sculpteur et ami d'enfance du médecin, apporta le jaillissement de l'eau, la naissance, et sa fuite dans la transparence du verre, la foi en la

Résurrection. A Vercorin, l'artiste réalisa une des visions longtemps portées par sa spiritualité. Placée à l'entrée de l'église, sa création se devait d'éviter le funèbre; support de l'espérance chrétienne, elle respecte la pensée religieuse de tous ceux qui, à la suite de Walter Straub et de son épouse, ont choisi et choisiront Vercorin comme terme de leur existence terrestre.

Unique en son genre, ce parvis réaménagé réalise l'atmosphère d'un lieu privilégié pour la rencontre et la méditation. Certes, il a pu heurter des paroissiens réfractaires au changement et à la modernité. Mais s'il lui manquait encore la cabale qui accompagne les œuvres fortes et originales, étonnamment, le Conseil paroissial de la communauté y pourvut au travers de démarches peu lisibles. De plus, le pharisaïsme ambiant trouve toujours son procureur et son avocat pour dénoncer complots et machinations, en l'occurrence ici une prétendue infiltration de la franc-maçonnerie. Ces «prêches» de bistrots ne disqualifient que leurs auteurs et nuisent surtout à celle qu'ils prétendent défendre, l'Eglise...



Inauguration du chœur, le 12 août 1995.

Les chevilles ouvrières de la restauration: le révérend curé Bernard Maillard, Dany Perruchoud, président de la Commune de Chalais, Henri Marin, président de la Commission de restauration.



Vercorin

Inscrite quelque part sur le «Chemin de Vie», infime segment de l'échelle du temps et de l'espace, l'heure est venue de clore ces pages. Elles se sont attardées sur deux siècles d'histoire du petit peuple de Vercorin, laborieusement installé entre la plaine et la montagne. Mais, c'est bien de la montagne qu'il a tenu son identité, comme de la paroisse, le fondement chrétien de la vie collective.

Si le XIX^e siècle lui offrit les décennies de l'accomplissement migratoire, le XX^e fut celui de tous les changements. La culture déserta les terrasses millénaires, tandis qu'une difficile reconversion éprouvait la ténacité des premiers sédentaires.

La renaissance touristique exigea son lot de sacrifices. Témoin de l'antique passé du village, l'église vit sa nef retourner «au tumulus» selon le mot de Georges Borgeaud. Personne n'avait pu éviter l'atteinte grave à l'image du site, préserver l'intérêt des décorations du petit maître Joseph Brouchoud, réserver la possibilité d'un classement «d'importance nationale», sous l'égide de la Commission fédérale des Monuments historiques. Quelle erreur d'appréciation!

La nouvelle église? La démolition de la nef consommée, le projet retenu, même pour le faux motif du coût, avait les qualités que les responsables désignés de l'époque ont eu raison de défendre et de réaliser.

La mise à jour du patrimoine terminée, les mesures de sécurité, de conservation et de mise en valeur à peine définies, voici que l'institution-paroisse traditionnelle est à nouveau remise en question. Dans l'impossibilité de pourvoir au remplacement du curé Maillard, l'Evêché a confié, courant 2001, l'administration de la paroisse au curé de Chalais, l'abbé Daniel Reynard. Ceux qui seraient tentés par un rapprochement avec la situation vécue en 1939 peuvent être rassurés. Les fonds bâtis et non bâtis de la Fabrique, le Conseil de gestion afférent demeurent liés en propre à l'institution, ce qui n'était pas clairement établi lors du vicariat de Joseph Gauye. Quant à l'administrateur, il faut lui savoir gré d'assumer le double mandat qui lui a été proposé dans la commune.

L'histoire, dit-on, est un perpétuel recommencement: car, si la mémoire éclaire les consciences, oriente les futurs, l'expérience, elle, s'épuise au passage d'une génération à l'autre.

Les rapports de l'homme avec Dieu m'ont de tout temps paru beaucoup plus importants et intéressants que les rapports des hommes entre eux, affirme Gide dans ses notes ultimes. Mais que penser du rapport des hommes entre eux, quand il s'agit de Dieu?

Question ouverte, à laquelle l'histoire de la Paroisse de Vercorin suggère quelques éléments de réponse, mais qui ne cesse d'interpeller l'ensemble du monde contemporain...

Une paroisse dans
la montagne
—

J'appartiens à je ne
sais quel futur où il
y aura une transparence

Cette piété
que doit pratiquer
l'homme quel pays
pour ne pas oublier
ce qu'il est
et
où il va

Si on évacue une
transcendance ...

Maurice Chapaz



Armes pontificales,
par Joseph Bouchoud, 1871.

CRÉDIT DES ILLUSTRATIONS

Albasini André, p. 177.

AES, p. 40 (Bernard Dubuis).

Archives MAH, Berne, pp. 106 (Collection Zinggeler), 108, 109.

ARIA, p. 49.

ASD, pp. 81, 88, 95, 99, 101 droite, 110, 136, 137, 138, 139, 140, 151, 256, 260.

Bersier R., Fribourg, p. 187 haut.

Besse Alain, Aigle, pp. 83, 85, 91, 118, 144, 152 droite, 154, 172 gauche.

Bétrisey Jean-Luc, pp. 271, 273.

De Wolff Anne-Marie, pp. 205, 211, 220, 222, 235.

Dubuis Bernard, pp. 116, 143, 191, 196, 212, 257.

Etat du Valais, Monuments d'art et d'histoire, pp. 11, 36, 44, 78, 82, 84, 92, 93, 94, 100, 101 gauche, 102, 103, 105, 122, 124, 125, 134, 142, 147, 150, 152 gauche, 153, 156, 157, 159, 160, 163, 164, 166, 167, 168, 171, 173, 174, 190, 200, 266 (Bernard Dubuis); 90, 127 (Heinz Preisig); 155 (Heribert Reiners).

Gyger, Adelboden, p. 240.

Marin Henri, pp. 19, 36, 96, 193, 195, 198, 206, 207, 210, 221, 225, 227, 228, 229, 230 haut, 231 bas, 236, 237, 238, 241, 242, 246 droite, 248, 250, 251, 252, 261.

Marin Pierre-Henri, pp. 232, 244, 254, 262.

Mathieu Urs, p. 172 droite.

Médiathèque Valais, Image et Son, Martigny, pp. 89, p. 172 gauche (Raymond Schmid), 246 gauche (Michel Darbellay).

Meyer Madeleine, p. 112.

Musée National Suisse, Zurich, pp. 25, 104.

Musée cantonaux du Valais, pp. 142 (Régis de Roten); 165.

Perruchoud Alain, pp. 208, 230 bas, 231 haut.

Renggli John, p.123 (Collection Amoudruz).

Salamin Claude, pp. 86, 87, 183.

Schmid Philippe, pp. 126, 179, 184, 186, 187 bas.

TERA, pp. 48, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 70, 71, 72.

Thurre Daniel, p. 188.

Vouardoux Yves, p. 189.



L'automne au château.

TABLE DES MATIÈRES

La paroisse et la «commune» de Vercorin des origines à la fin de l'Ancien Régime 13

Les origines: un écheveau de droits divers – Deux paroisses, deux communautés – Deux paroisses, une communauté – Aperçu de la vie rurale à Vercorin – Les alpages – Miettes sur la vie paroissiale de Vercorin.

L'ancienne église paroissiale de Vercorin à la lumière des investigations archéologiques 45

*Les occupations préhistoriques.
Les églises successives et les étapes de leur construction:
Le bâtiment roman – Construction du clocher – Aménagements intérieurs: fonts baptismaux et clôture du chœur – Problèmes de datation – Sépultures – Le chœur gothique et l'élargissement de la nef – Etat d'origine – Remaniements – Le remaniement de 1704 – L'agrandissement de 1871-1875 – Survol de l'histoire de la construction.
Les trouvailles monétaires – Catalogue des monnaies.*

L'ancienne église: constructions, décors et mobilier à travers les âges 79

Enduits, décors et aménagements du chœur – L'abside romane – Le chœur gothique – Le maître-autel – L'autel secondaire – L'armoire ou réserve eucharistique – La niche liturgique – Le mobilier du chœur – Enduits, décors et aménagements de la nef – Le mobilier de la nef – Le mobilier disparu – Les sacristies – Le clocher – Les cloches – Le cimetière – L'ossuaire – En guise de conclusion – Représentation des états successifs de l'église de Vercorin.

La restauration du chœur Saint-Boniface:

Les interventions sur le décor peint: fiche technique – Le décor peint – Les travaux de conservation-restauration – La conservation – La restauration – Le retable baroque du maître-autel – Le retable gothique.

Rinischer et Vercorin

141

Les peintures murales du chœur – Signature et date – Technique – Iconographie – Appréciation – Le retable de la Vierge – Description et étude de la face intérieure du volet droit – Influences.

Le chœur gothique

169

Architecture – Une typologie ordinaire – La morphologie d'une «cathédrale provinciale» – Des artisans non identifiés – Un contexte historique mouvementé.

La nouvelle église

177

Le calendrier des événements 1957: agrandissement ou conservation de la nef? – 1959-1961: de la promotion aux prémices d'une démolition – 1961: mise en place d'un comité de reconstruction – L'église de l'architecte Arthur Bugna.

Le Chemin de Vie

191

Une paroisse dans la montagne

197

L'institution et les hommes:

Une paroisse sans paroissiens – Le patron, c'est qui? – Un calendrier inter-paroissial – Du devoir pascal – Une solution: réunir les paroisses – Les anciens et les modernes – Le retour des sédentaires – La paroisse à l'épreuve – Les apparences d'un répit – La fin du provisoire – Un prône chargé.

Révérends et dignitaires.

Le temps du patrimoine:

La chapelle de semaine – Un curé «16 000 volts» – La querelle du cimetière – A qui appartient l'église? – La croix sur le mont – Renouveau: une commission consultative – La commission de restauration – La longue marche – Porte ouverte ou fermée – En ce temps-là, les évangélistes – La lumière qualifiée – De pierre et d'eau.

En guise d'épilogue.

Crédit photographique

267



Ombres et lumières.

L'édition originale de ce volume comprend
1000 exemplaires
tirés sur papier Satimat Club 150 gm²
et reliés plein papier laminé.

Il a été tiré en outre
100 exemplaires de tête, numérotés de 1 à 100,
relié pleine toile avec jaquette,
augmentés de l'encart d'un fac-similé,
également numéroté,
des livraisons de Mario *** à la revue littéraire et artistique
La Suisse Romande
les 15 octobre, 1^{er} et 15 novembre 1885,
intitulées «Vercorin ou quelques semaines sur une alpe du Valais».

